



P. o. gall.

Goliet

24 15 P

Conditions:

- 1) Le prix de l'abonnement est payé d'avance pour
un an M. 16 — 3/4
Pour six mois M. 9 — 3/4
Pour trois mois M. 5 — 3/4
Pour un mois M. 1 — 3/4
- 2) Pour un volume par jour M. — 10 3/4
- 3) Les personnes qui nous sont inconnues, déposeront le prix de l'ouvrage.
- 4) Les abonnés qui envoient chercher des livres sont priés de noter chaque fois plusieurs numéros, afin qu'au défaut de l'un on puisse en donner un autre.
- 5) Les lecteurs sont priés d'avoir soin que les livres ne soient salis ou endommagés en aucune manière. Au cas contraire ils sont tenus de payer la valeur du livre, selon le prix indiqué dans ce catalogue.

Le cabinet de lecture se trouve Maximiliansplatz Nr. 16 parterre. Il est ouvert chaque jour de huit heures le matin jusqu'à midi et de deux heures après-midi jusqu'à sept heures le soir; en hiver (1^{er} Octobre jusqu'au 1^{re} Avril) les jours de fête et les dimanches de dix heures jusqu'à midi.

Les amateurs de la littérature française sont prévenus, que la librairie de J. Lindauer (Kaufingerstrasse Nr. 29) se chargera de toute commission en livres français et fournira les demandes qui lui seront faites dans ce genre, aussi vite que possible et à un prix modéré.

Les abonnés hors de Munic reçoivent 6 à 10 volumes à la fois; ceux qui désirent avoir un plus grand nombre payeront en outre pour six volumes de plus la moitié, pour dix volumes de plus le double de l'abonnement. Les frais des envois et renvois seront portés au compte des abonnés.

Le cabinet de lecture de **J. Lindauer.**

~~9061.~~

AUORE

DU MÊME AUTEUR

Le Roman de Deux Jeunes mariés	1 vol.
Une Reine de Petite ville	1 vol.
La Foire aux Chagrins	1 vol.
La Vicomtesse de Jussey	1 vol.
Les Romans patriotiques : L'occupation . .	1 vol.
Roche d'or	1 vol.
Diane	1 vol.
Vipère	1 vol.
Jeune ménage	1 vol.
Les filles d'Enfer.	1 vol.
La Novice de Trianon	2 vol.
Les fils d'Amour.	1 vol.
Carmagnol	1 vol.
Trois Hulans	1 vol.
Bérengère.	1 vol.
Aurore.	1 vol.
Papiers de famille	1 vol.
Romans microscopiques	1 vol.
Mademoiselle Chérubin	1 vol.
Le médecin des Dames.	1 vol.
Les Athéniennes (Poésies)	1 vol.
L'Envers d'une campagne	1 vol.
Huit jours en Danemark	1 vol.
La vie parisienne.	1 vol.
Les Pseudonymes.	1 vol.
L'esprit de Diderot	1 vol.

SOUS PRESSE :

Pénélope et Phryné.	1 vol.
Le mystère du Pont de Chatou	1 vol.
Fanfinette	1 vol.
La Balle de Cuivre	1 vol.
Amazone.	1 vol.
Théâtre	1 vol.

CHARLES JOLIET

AURORE



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1882

(Tous droits réservés.)

= Bib. 95. 1886

A U R O R E

Le Coche de Versailles

Le coche qui faisait le service journalier de Versailles à Paris, en 1759, partait de l'hôtellerie à l'enseigne de l'hôtel de Lannion, rue Satory, et s'arrêtait à l'hôtel des Messageries générales, rue de Grenelle-Saint-Honoré, non loin du Palais-Cardinal.

Une après-midi de février, deux femmes prenaient place dans le coupé.

La plus âgée était une personne qui avait dépassé la quarantaine, aux formes plus que majestueuses, à l'opulent corsage, au teint chaudement coloré, aux yeux soleil couchant, dont la voix forte et la toilette extravagante révélaient des goûts et des habitudes ridicules. Comme elle se plaisait à le dire, elle avait de tout sur elle : du drap, du velours, de la soie, du satin, des plumes et de la fourrure, dont l'ensemble était bariolé de couleurs criardes et mal assorties comme celles de son chapeau, composé de toutes les fleurs de la Saint-Jean, qui lui donnait l'air d'avoir un véritable potager sur la tête.

A côté d'elle était une jeune personne de dix-sept à dix-huit ans, qu'elle appelait cérémonieusement made-

moiselle ma fille, et familièrement Aurore, aussi gracieuse que sa mère était vulgaire, car la nature a de ces caprices bizarres dans sa loi de transmission héréditaire. Elle était d'une taille élancée, jolie comme un cœur, fraîche comme une rose, appétissante comme un fruit mûr, et jamais nom n'avait été mieux en harmonie qu'avec le ravissant visage de celle qui le portait.

Un troisième voyageur qui avait pris place le dernier à côté de la mère, leur était complètement étranger, et il eût semblé difficile, même à un observateur sagace, de formuler une opinion précise sur ce singulier personnage, âgé d'une cinquantaine d'années. Par son costume, il appartenait à la classe de la bourgeoisie moyenne, visage rasé, perruque poudrée, à ailes de pigeon et à queue, nouée par une bourse sur les épaules, habit de basin marron, à longues basques carrées et à boutons de métal, culotte et bas de laine de même couleur, cravate de batiste et souliers à boucles d'argent, brillants comme des miroirs, bien que mouchetés de quelques taches de boue.

Était-ce un provincial transplanté à Paris, un négociant en voyage, un commis subalterne, un bourgeois pourvu de bonnes rentes ? C'est ce qu'on n'aurait pu dire ; il y avait de tout cela dans sa physionomie extérieure, avec un mélange indéfinissable de finesse sardonique et de bonhomie patriarcale. Assis sur la banquette, à côté de la mère, interposée comme un rempart vivant pour lui masquer sa fille, ses mains reposaient sur un jonc solide à pomme d'ivoire. De temps à autre, une des mains plongeait dans la poche de son gilet à fleurs, en tirait une tabatière ronde en buis, frappait un coup sec sur le côté, soulevait le couvercle, prenait méthodiquement une prise de tabac d'Espagne à haute dose, faisait disparaître la tabatière avec dextérité, et après

une chiquenaude sur la cravate rabattue, les mains revenaient d'elles-mêmes s'unir sur leur appui naturel.

Dès le début, il s'était montré d'une grande politesse envers ses deux compagnes de voyage ; le tricorne à la main, dans une attitude respectueuse, il les avait laissées monter les premières dans le coupé du coche, et n'y avait pris place à son tour qu'après leur avoir donné le temps de s'y installer à leur aise. Ces attentions discrètes, ces apparences respectables, ces allures pacifiques lui valurent un sourire engageant de la grosse dame intriguée ; cependant il ne parut pas disposé tout d'abord à prendre avantage de ses mines pour nouer connaissance et engager la conversation.

Certes, la voyageuse aurait bien voulu tabler quelque opinion préventive sur le voisin que le hasard venait de lui donner pour compagnon de route, avant de lui adresser la parole ; mais, comme elle n'était pas d'un caractère à se fatiguer la tête par des suppositions inutiles, elle se dit qu'après tout, le meilleur moyen d'obtenir une réponse est de faire une question. En conséquence de ce raisonnement primitif, ses idées ne planaient jamais longtemps dans les nuages et finissaient toujours par se poser sur quelque chose ; pourtant, malgré les façons discrètes et courtoises du singulier voyageur, elle se sentait un peu intimidée par un regard vif et clair, qui avait par moment la fixité de l'œil des oiseaux de proie, et elle ne savait par où commencer. Enfin, comme le coche venait de se mettre en marche, et n'y tenant plus, elle rompit le silence.

— Monsieur est de Paris, comme nous, sans doute, dit-elle en jetant alternativement un regard à sa fille et à l'étranger, comme si cette entrée en matière était tout à la fois une réflexion communiquée à sa fille et une question indirecte à l'adresse de leur compagnon de voyage.

L'homme à la tabatière absorba une nouvelle prise avec le cérémonial accoutumé, jeta un coup d'œil oblique à sa voisine, et s'armant d'un air de bonhomie narquoise, répondit d'une voix traînante, avec un petit sifflement particulier :

— Je puis dire, madame, que je suis de Paris, bien que je sois souvent à Versailles.

— Monsieur occupe peut-être une charge qui l'oblige à aller et venir ? ajouta la dame avec un air de satisfaction intime, en voyant que la glace avait été rompue du premier coup.

— Je ne remplis pas précisément une charge, madame ; je m'occupe d'affaires de diverses sortes, qui nécessitent de fréquents déplacements.

— Pour le commerce ? insinua la grosse dame, cherchant à circonscrire l'interrogatoire dans un cercle déterminé, pour en arriver à des questions directes et à des réponses décisives.

— A certains égards, mes opérations ne sont pas étrangères au commerce, bien que je ne sois pas, à proprement parler, un négociant.

— Je suis moi-même commerçante, répliqua la dame avec emphase, entrant résolument dans la voie des communications personnelles, et, si ce n'était pas abuser de votre complaisance, peut-être pourriez-vous me donner quelques conseils.

— Je suis tout à votre service, madame, et si vous m'offrez l'occasion de vous être utile ou agréable, je la saisirai avec empressement.

A cette réponse encourageante, la dame aborda son sujet sans ambages et sans hésitation.

Elle s'appelait Mme Championnet et elle était restée veuve avec sa fille unique, Aurore, n'ayant que des parents éloignés en Bourgogne. Son mari faisait partie des six-corps et était en passe de devenir échevin quand

il mourut, l'année précédente, d'une fièvre maligne. Le médecin l'avait trop saigné ; mais on avait fait pour le mieux. M. Championnet l'avait donc laissée seule, avec des affaires très embarrassées. Dans cette situation précaire et difficile, elle avait continué son commerce d'épicier-droguiste, au Mortier-d'Or, sur le quai aux Fleurs, près de la passerelle de Notre-Dame, aidée de sa fille. En leur absence, la garde de la boutique était confiée à sa domestique, en qui elle avait toute confiance.

Mme Championnet s'était donc embarquée le matin pour Versailles. Elle était venue voir une revendeuse à la toilette, qu'elle avait autrefois connue à Paris, et qui était présentement établie dans le voisinage de la cour, où elle avait une bonne clientèle. Ne pouvant compter que sur elle-même, elle avait prié cette amie de faire l'acquisition de bijoux et de dentelles que son état de fortune ne lui permettait plus de conserver.

— Eh quoi ! madame, dit alors son obligeant compagnon, qui semblait prendre un intérêt marqué à ces confidences, vous avez été dans la nécessité de vous défaire de vos bijoux ?

— Oui, monsieur, et de ceux de ma fille.

— Ceci est de moindre importance, répliqua galamment son interlocuteur ; une si belle personne n'a besoin pour briller que des seuls attraits de la nature, et, comme dit Boileau :

Telle qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et sans mêler à l'or l'éclat des diamants,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements.

— Vous avez bien raison, monsieur ; la jeunesse peut se passer de bijoux, et le quai aux Fleurs est à notre porte.

— Il n'en est pas moins pénible de se séparer des souvenirs de famille.

— Que voulez-vous? quand on est dans une impasse, on se retourne comme on peut; dans ma position critique, je dois considérer encore comme une chance heureuse d'avoir connu Mme Pastoureau. J'espère qu'elle conservera ces objets, et si des temps meilleurs viennent, je pourrai les racheter dans de bonnes conditions. C'est, je crois, un prêt sur gage, une sorte de *vente à réméré*, m'a dit ma bonne amie Mme Pastoureau.

— Mme Pastoureau?... mais il me semble que ce nom ne m'est pas inconnu... Il y a tant de personnes de sa profession qu'on désigne sous le nom de *Madame la Ressource*, qu'il est difficile de préciser mes souvenirs... Serait-ce une dame bien conservée, d'aspect honnête, qui demeure à Versailles, dans le passage des Deux-Portes, au coin de la rue de la Pompe qui regarde l'avenue de Saint-Cloud?

— Précisément, monsieur; vous la connaissez?

— Je n'ai pas eu de relations particulières avec Mme Pastoureau, mais nous avons des connaissances communes; on la dit fort habile dans les négociations de son commerce.

— Je suis loin d'avoir eu à m'en plaindre; elle m'a offert de meilleures conditions d'achat que celles qu'on m'a faites à Paris, et je ne regrette pas mon voyage à Versailles.

— A mon tour, madame, si vous le permettez, j'aurais une question à vous adresser.

Mme Championnet inclina la tête en signe d'acquiescement.

— Veuillez donc, madame, ne pas considérer ma demande comme venant d'une curiosité indiscrete, mais bien du sincère désir que j'ai de vous obliger.

— Je vous en prie encore, monsieur.

— Je vous ai dit que je m'occupais d'affaires, et l'heureux hasard de cette rencontre me permettra peut-être de m'intéresser aux vôtres. Faudrait-il une grosse somme d'argent pour remettre votre barque à flot ?

— Pour moi, c'est une somme importante.

— Approximativement, quel en serait le chiffre ?

— Trois à quatre mille livres.

— Une fois vos affaires arrangées, votre fonds aurait une valeur plus considérable ?

— Sans doute, monsieur, car il est bien achalandé... Mais où trouver tant d'argent, sans hypothèque et sans garantie ?

— Il y a peut-être un moyen.

Mme Championnet devint attentive et fixa un ardent regard sur son interlocuteur. Il poursuivit après une pause, en baissant la voix :

— Je connais un parent de la reine, un proche parent de notre excellente reine, ceci bien entre nous, madame Championnet ?

— Oh ! monsieur, comment pourriez-vous douter un seul instant de ma prudence ? Je n'ai malheureusement été indiscrete que sur moi-même... Sans cela, bien des choses ne seraient pas arrivées, et je ne sais comment tout cela finira.

— L'illustre personnage dont je vous parle est le comte Roltik, possesseur d'une immense fortune en Pologne, cousin de S. M. la reine Marie Leczinska. Il est souvent le dispensateur des grâces souveraines ; lui-même est d'un caractère généreux. Je sais pertinemment qu'en maintes circonstances il a sauvé de la ruine des personnes méritantes, et c'est doublement votre cas, comme veuve d'un honorable commerçant et comme mère d'une charmante enfant, qui supporte sa part des malheurs de sa famille.

C'était la seconde fois que le voyageur obligeant

faisait une allusion directe à la beauté de Mlle Aurore, qui, cette fois, le salua en rougissant jusqu'au front.

— Hélas ! répondit Mme Championnet avec un énorme soupir, ma fille n'est pas le moindre de mes soucis. Je me résoudrais bien à m'en séparer ; mais la beauté ne tient pas lieu de dot, et je trouverai difficilement à l'établir.

— Sa Majesté la reine, poursuivit l'étranger sans s'arrêter à cette observation, écoute toujours volontiers son parent, quand il signale à sa générosité une infortune intéressante ; sans vouloir m'en attribuer aucun mérite, j'ai eu l'honneur d'être quelquefois l'instrument de ces bonnes œuvres, qui exigent le secret. Je pourrais, madame, vous en fournir des preuves vivantes, si la discrétion ne m'était imposée comme un devoir professionnel.

— Je vous crois, monsieur, je vous crois sur parole, j'ai besoin de vous croire, dit Mme Championnet avec effusion ; c'est la Providence qui vous a mis sur notre chemin.

— Vous avez confiance en moi, madame, je ne veux pas être en reste avec vous. Je me nomme Le Veneur. J'habite, à Paris, un petit logement au Palais-Cardinal, et à Versailles, rue des Tournelles. J'avais pensé tout à l'heure à chercher une personne sûre et dévouée qui aurait mis vos affaires en ordre et relevé votre commerce ; mais cet arrangement demanderait du temps. Dans la situation présente, notre meilleure chance est de recourir directement à la générosité princière du comte Roltik. Je trouverai le moyen de vous le faire rencontrer, et votre amie Mme Pastoureau, qui a partout des tenants et des aboutissants, ne refusera pas de nous aider.

— Oh ! certainement non, et elle aime à rendre service.

— J'irai donc la voir de votre part, à mon retour à Versailles, et nous tiendrons conseil sur la marche à suivre à l'effet de courir au plus pressé et de vous tirer d'embarras. Pour le moment, il s'agit de garder le secret le plus absolu.

C'est dans ces mutuelles dispositions de confiance et d'espoir que les trois compagnons descendirent du coche, qui venait d'entrer au grand trot dans la cour des Messageries générales de la rue de Grenelle-Saint-Honoré.

M. Le Veneur, intérieurement satisfait des résultats obtenus par cette première entrée en relation, voulut prendre congé ; mais Mme Championnet insista tellement pour l'amener à consentir à partager son modeste souper de famille, qu'il lui offrit le bras pour regagner le quai aux Fleurs en disant :

— A demain les affaires ; votre invitation doit tout me faire oublier.

Après avoir constaté par ses yeux que rien d'insolite n'était survenu dans la boutique du Mortier d'Or en son absence, Mme Championnet, sans perdre de temps, prit ses mesures et donna ses ordres pour le souper. Elle voulut en surveiller en personne les apprêts à la cuisine, sans souci des inconvénients qui pouvaient en résulter pour la splendeur de sa toilette étonnante, et il faut constater que son intervention ne fut pas inutile, au double point de vue de la confection du repas et de son ordonnance.

La soirée se passa fort agréablement et sans incidents dignes de remarque. En prenant congé de la mère et de la fille, M. Le Veneur leur renouvela l'assurance de s'employer activement pour elles, de les tenir au courant de ses démarches, et de revenir dès qu'il aurait une espérance de réussir. Ainsi qu'il l'avait annoncé, il se proposait d'aller voir Mme Pastoureau

et de l'intéresser à leur cause, en la priant d'agir dans le cercle de sa noble clientèle.

La Chasse royale.

Une fois dehors, M. Le Veneur s'éloigna d'un pas allègre, mit son tricorne de côté et fredonna un refrain d'opéra, en exécutant un joyeux moulinet avec sa canne, ce qui dénotait chez lui un sentiment non équivoque de haute satisfaction. Après avoir suivi la ligne des quais jusqu'au Pont-Neuf, qu'il traversa, il se dirigea du côté de la place du Palais-Cardinal, et entra au Café de la Régence, où il passa le reste de la soirée à lire la Gazette et à regarder pousser le bois. Rentré dans son logis, il écrivit sur son *Memento* les notes sommaires suivantes, dans une écriture chiffrée dont lui seul avait la clef :

Versailles, ce 17 février.

Rencontré deux dames à l'arrivée du coche. — Suivi la bonne piste. — Parti avec elles par le coche de Paris. — Dîné chez elles. — Mme Championnet et sa fille Aurore, au Mortier d'Or, quai aux Fleurs, Paris. — Mme Pastoureau, revendeuse à la toilette, Versailles, passage des Deux-Portes.

Cette note prise, M. Le Veneur se mit au lit, aussi fier que l'empereur Titus, car il n'avait pas perdu cette journée, qui lui avait suffi pour capter la confiance de Mme Championnet, et devenir du même coup son confident, son conseiller et son protecteur.

Un seul trait suffira pour caractériser M. le Veneur et lui enlever son masque de bourgeois patriarche : Le Veneur était son nom de guerre, ou plutôt son nom de chasse. Il s'appelait Pingret. Son métier de chasseur consistait uniquement à dénicher, à Paris et dans les provinces, selon le temps, des jeunes filles pour les plaisirs de son souverain Bien-Aimé. En termes d'historien, M. Pingret était un des agents secrets des passions du roi, un de ces obscurs pourvoyeurs dont le nom appartient à l'oubli, chiens et rabatteurs de cette chasse royale dont les victimes alimentaient le *Parc-aux-Cerfs*.

Si déshonoré qu'en soit le nom, si odieux que puisse en être le souvenir, si triste que soit encore la vérité, ceci est une étude historique, écrite d'une main froide, et l'histoire doit effacer la légende du Parc-aux-Cerfs. Si cet établissement, ainsi qu'on le verra dans la suite, n'était pas destiné à recevoir un troupeau de rosières pour les caprices de Louis XV, comme autrefois un troupeau de cerfs pour les chasses plus nobles de Louis XIII, il n'en fallait pas moins renouveler les victimes abattues et sacrifiées sur l'autel du plaisir.

Les fonctions de M. Pingret, bien nommé Le Veneur, n'étaient pas une sinécure. S'il n'y avait pas pour lui de chasse réservée, si son terrain d'opérations s'étendait jusqu'aux extrêmes limites du royaume, il convient toutefois de lui rendre cette justice qu'en bon chien, il ne touchait au gibier capturé que pour venir le déposer aux pieds des valets du chasseur royal. Bien que l'instinct de nature du chien de chasse le porte à courir la bête pour son propre compte, M. Pingret était de race, bien dressé, et il savait, par expérience, de quel cuir étaient tressées les lanières du fouet manœuvré par M. Lebel, valet de chambre particulier du roi, qui l'appelait Dominique à cet effet, quand un chien de la chasse royale était en défaut.

Dans le cas présent, tout marchait à souhait, et le succès dépassait ses espérances. Un jour lui avait suffi pour faire le bois, déterminer la remise de la nouvelle biche destinée au Parc-aux-Cerfs, la mettre sur pied et la lancer. Une chasse commencée sous de si favorables auspices ne pouvait manquer de lui rapporter gloire et profit ; le début laissait présager que l'expédition irait à bonne fin, et il résolut d'y employer tous les dons qu'il tenait de la mère nature, ainsi que toutes les ressources d'un esprit fertile doublé d'une expérience consommée. Une fois sur une piste, il allait jusqu'à l'hallali.

Nous allons donc suivre le développement de ses investigations sagaces et de ses manœuvres habiles sur le terrain choisi de ses opérations. En fin limier, M. Le Veneur s'attachait surtout à la pièce principale qu'il avait en vue, et il avait des formules toutes prêtes pour baptiser et classer dans sa mémoire les espèces différentes qui, d'après ses idées, représentaient des échantillons choisis de la vénerie féminine destinés à la chasse royale.

Joyeuse *Bécasse* correspondait, par analogie, à une jeune personne d'un caractère enjoué ; la *Gazelle* personnifiait l'innocence facile à s'effaroucher ; la *Chatte* répondait à des dispositions caressantes ; la *Colombe* symbolisait des grâces poétiques, timides et rêveuses ; le *Cygne*, des qualités aristocratiques ; la *Souris*, des facultés éveillées.

Malgré son admiration de connaisseur expert pour l'incomparable beauté d'Aurore, il lui avait appliqué une des comparaisons les moins flatteuses de son vocabulaire : « *C'est une petite Dinde.* » Cependant, il réservait son jugement. L'expérience lui avait plus d'une fois démontré la vérité de cette parole de l'Apo-calypse : « Sur le front de la jeune femme est écrit le mot *Mystère*, » et il disait volontiers que celui qui

connaît une petite fille peut expliquer le mystère de la Sainte Trinité. Il ne pouvait ignorer, en effet, que toute femme porte en elle une force mystérieuse, une arme inconnue, une étincelle vive, qui ne permet pas de la juger légèrement sur des apparences superficielles. Aussi, dans le doute, avec la rectitude de son esprit sagace, *Dinde* lui parut-il une hypothèse vague et peu satisfaisante, peut-être même l'erreur d'une classification défectueuse. Il chercha autre chose ; *Brebis* ne le satisfaisait pas encore, et il s'arrêta à cette idée qu'une fois apprivoisée, ce serait une *Biche* digne d'être immolée sur l'autel de Diane. M. Le Veneur, en poésie, était un disciple fervent de l'école mythologique.

Il est certain qu'Aurore n'annonçait pas des qualités brillantes ; elle était ignorante à plaisir, et on aurait pu penser qu'elle avait de l'esprit comme une fleur. Élevée sous la domination maternelle de Mme Championnet, la vie était absolument lettre close pour son intelligence comme l'amour pour son âme endormie. Elle n'avait jamais eu l'idée d'essayer ses ailes, comme un jeune oiseau qui frissonne au bord de son nid. Le monde extérieur ne lui était encore apparu qu'à travers les vitres de la boutique du Mortier-d'Or, d'où elle regardait les fleurs amoncelées sur le quai et qu'elle aimait innocemment comme des sœurs végétales. D'après les conversations des commères voisines, la Cour lui apparaissait de loin comme les contes de fées qui avaient amusé son enfance. On ne l'avait jamais menée au théâtre, jamais elle n'avait lu un roman. Les gentilshommes et les grandes dames qu'elle avait pu voir passer, à pied ou en carrosse, lui paraissaient des personnages d'une nature toute différente de celle des bourgeois et du populaire.

Sa vie monotone s'écoulait entre les soins du ménage et ceux de la boutique, où elle recevait et rendait des

pièces blanches, des sous et des liards avec une égale indifférence. Régulièrement, le dimanche, elle allait à la messe de Saint-Séverin avec sa mère, et suivait l'office machinalement comme elle récitait chaque jour sa prière du matin et du soir. A la belle saison, dans l'après-midi, c'était quelquefois une promenade au Cours-la-Reine, une excursion aux environs, un repas apporté dans des paniers et mangé sur l'herbe ou dans une guinguette. Elle entendait souvent parler de Ramponneau et des Porcherons, mais le bal n'aurait pas fait sa folie, par la raison qu'elle ne savait pas danser. En semaine dans les longs jours de l'été, le soir, Mme Championnet lui permettait de jouer au volant devant la boutique. L'existence végétative de cette belle fleur humaine était comparable à un ciel d'un implacable azur, à un lac immobile dont rien ne trouble la surface polie. Mais il ne faut qu'un nuage pour obscurcir le ciel le plus pur, il suffit d'un souffle pour ternir le miroir d'un lac, d'un regard pour éveiller l'âme d'une jeune fille. Sous ce front d'ivoire, il y avait une pensée. « Ma fille a sa petite tête, » disait Mme Championnet. Il y avait aussi, dans sa blanche poitrine, un petit cœur plein de tendresse. Certes, l'amour tenait une belle proie. A qui réservait-il le premier baiser d'Aurore ? Seul, M. Le Veneur aurait osé répondre.

Le jour qui suivit sa rencontre et sa liaison avec Mme Championnet et sa fille Aurore, M. Le Veneur repartit pour Versailles et se mit immédiatement en rapport avec Mme Pastoureau, familièrement Mme la Ressource. Après un entretien détaillé, qui confirma ce qu'il savait sans apporter un élément nouveau dans les faits qui pouvaient l'intéresser, M. Le Veneur fit comprendre à Mme la Ressource qu'elle ne perdrait ni son temps ni sa peine, en s'intéressant

à la bonne œuvre qu'il méditait à l'endroit de son amie dans l'embarras. De cette conversation qui établît un accord parfait, ils regardèrent comme un point acquis à la cause que Mme Championnet n'avait rien de commun avec une matrone romaine, et que sa manière de voir était assez élastique pour n'avoir pas à craindre d'elle une résistance maternelle opiniâtre. D'autre part, si sa fille avait de la vertu et pouvait être comparée à une jeune vestale, la comparaison pouvait s'arrêter à Lucrèce, et elle n'avait pas à craindre la violence de Tarquin. « Tout ira sur des roulettes. » Telle fut la conclusion de M. Le Veneur, pour qui une bête bien lancée était considérée comme abattue, en vertu de ce principe qu'un problème bien posé est à moitié résolu.

Pour l'instant, il ne s'agissait simplement que d'attirer Mme Championnet et sa fille à Versailles. Sous prétexte de les distraire, Mme Pastoureau se chargerait de le mener au *Jardin Royal*, et de les accompagner dans quelques bals de la petite bourgeoisie. Elle leur promettait d'obtenir pour elles, par l'intermédiaire d'une dame ayant des attaches avec la Cour, nommée Mme Bertrand, la faveur d'une invitation pour un Bal masqué qui devait avoir lieu prochainement au Château, et ferait briller à leurs yeux la perspective d'être présentées au comte Roltik, parent de la reine, sur qui se fondait l'espoir de leur fortune.

Tout ainsi convenu, M. Le Veneur reprit le coche de Paris, pour mettre ses protégées au courant de ce projet, et des bons offices que Mme Pastoureau et Mme Bertrand étaient disposées à leur rendre. En résumé, il devait concerter ses efforts avec ces deux alliées, à l'effet de favoriser une rencontre et motiver une présentation. Pour arriver à cette fin, Mme Pastoureau offrait l'hospitalité chez elle à ses amies, Mme Bertrand, son crédit

pour une invitation au bal masqué de la Cour. Quant à lui, il était prêt à agir dès que le moment serait venu, en exposant tous les titres de Mme Championnet à la faveur du comte Roltik.

Fidèle à sa marche habituelle, M. Le Veneur affectait de ne pas mêler le nom de Mlle Aurore à ses combinaisons machiavéliques. Il espérait se faire un peu forcer la main, ou tout au moins ne pas encourir le reproche d'avoir employé un moyen répréhensible. Il montrait ainsi ces aptitudes diplomatiques qui lui valaient ses missions de confiance, dans un emploi qui demandait de la souplesse et de l'énergie, du tact et de la pénétration, une grande connaissance du monde et du cœur humain, de la prudence dans la marche et de la décision à l'heure de l'action.

Ce fut avec une joie enthousiaste que Mme Championnet reçut les communications du messager de bonne nouvelle, qui faisait luire à ses yeux le mirage doré d'une meilleure fortune. Elle ne se faisait aucune illusion sur la nature de l'intérêt dont M. Le Veneur lui donnait de visibles témoignages ; elle ne se dissimulait pas que la beauté de sa fille était la carte maîtresse dans son jeu, et que c'était sur elle qu'il avait engagé la partie.

Il ne faut pas oublier qu'en ce temps de mœurs faciles et de morale élastique, sinon sans préjugés, du moins sans scrupules, l'exemple d'en haut avait corrompu toutes les classes ; l'égalité de la corruption précédait l'égalité politique. Donner une maîtresse au roi était considéré comme un honneur ouvertement ambitionné par bien des familles, et le temps n'était pas éloigné où Louis XV allait faire asseoir publiquement Mme Dubarry sur le trône de France. Ce n'était donc pas une moindre gloire pour une petite bourgeoise que

d'attirer les hommages d'un grand seigneur. L'influence de la Cour avait encore le prestige rayonnant et le reflet du soleil de Louis XIV. Mais les choses n'en étaient pas encore à ce point, et Mme Championnet aurait tout le temps d'y songer quand elles arriveraient.

— Je ne fermerai pas la boutique, dit l'épicière du Mortier-d'Or à M. Le Veneur, pour éviter les commérages, si nous devons nous absenter plusieurs jours.

— C'est d'une sage politique, répondit-il, et d'ailleurs rien ne s'oppose à ce que vous reveniez, en laissant votre aimable fille sous la garde de Mme Pastoureau ou de Mme Bertrand; elle ne peut être confiée à de meilleures mains.

— Et de cette façon, ajouta Mme Championnet, ce sera comme si j'avais un pied à Paris, et l'autre à Versailles.

— En ce cas, répliqua M. Le Veneur, en souvenir d'un mot légendaire à la Cour, je voudrais bien être à Bellevue.

Mme Championnet ne comprit pas le sel de ce madrigal fortement épicé; elle en demanda l'explication avec une telle insistance, que M. Le Veneur la lui donna en particulier, tout en s'excusant de la liberté grande, et on peut dire que, depuis longtemps, Mme Championnet n'avait ri de si bon cœur, à gorge déployée, quand elle eut enfin compris cette plaisanterie géographique.

Mais que pensait Mlle Aurore de ce singulier visiteur, qui prenait un tel ascendant sur l'esprit de sa mère, un tel pied dans sa maison, un tel intérêt à leurs affaires, avec un si parfait désintéressement? La réponse négative à cette question se dégage d'elle-même: En vertu de son éducation primitive, Mlle Aurore laissait aller les choses le plus naturellement du monde, et elle n'en pensait encore absolument rien.

Bal masqué.

La série des petits événements prévus et arrangés à l'avance suivit un cours régulier. M. Le Veneur fit encore deux ou trois fois la navette de Versailles à Paris et de Paris à Versailles. Dans ces intervalles, Mme Championnet s'ingéniait à persuader à sa fille que tout réussirait à leur gré, sans obtenir d'elle autre chose qu'un consentement tacite à toutes ses idées.

— Nous nous divertirons beaucoup, Aurore.

— Oui, maman.

— Nous ne saurions être trop reconnaissantes envers toutes les personnes qui s'intéressent si généreusement à notre position.

— Oui, maman,

— Songe donc quelle faveur on nous fait, en nous invitant à un bal masqué de la cour.

— Oui, maman.

— Oui maman, oui maman ; j'espère que tu seras un peu plus éveillée, quand on nous présentera à M. le comte Roltik, le parent de la reine.

— Oui, maman.

— Et n'oublie pas , s'il t'interroge , de toujours l'appeler « monsieur le prince, » car c'est un prince, ma fille, et M. Le Veneur nous l'a bien recommandé... Songe à notre situation ; elle est assez triste pour ne pas la compromettre... Ne va pas rougir et baisser les yeux comme une petite niaise, qui n'en sait pas plus long qu'un poulet qui sort de sa coquille.

— Oui, maman.

— Assez de « *Oui maman*, » et prépare toutes tes affaires, c'est demain que nous partons.

— Oui, maman.

Enfin le jour tant attendu et désiré se leva. La servante reçut ses dernières instructions pour la bonne garde du Mortier-d'Or ; Mme Championnet et sa fille reprirent rue de Grenelle-Saint-Honoré, le coche de Versailles, qui les déposa rue de Satory, à l'Hôtel de Lannion. Mme Pastoureau les attendait à l'arrivée et leur fit fête. Après le souper, M. Le Veneur, qui avait été invité, proposa de les accompagner au Jardin-Royal.

En 1734, l'hôtel du comte de Lannion avait été divisé en plusieurs propriétés, dont la principale était l'hôtellerie qui portait son nom. Outre les Messageries, une partie de ses dépendances était occupée par un cabaret, ayant un jardin planté d'arbres et portant pour enseigne : *Au Jardin Royal*. Dix années plus tard, en 1744, le comte de Noailles avait autorisé son secrétaire Hermand et son valet de chambre Cosson à ouvrir un bal public dans ce cabaret. Bientôt ce bal fut à la mode et devint le rendez-vous des grisettes et de tous les libertins de Versailles. A l'origine, comme il était le premier de ce genre, il avait piqué la curiosité du roi et des seigneurs de la Cour.

Aucune circonstance, aucune apparition visible ne purent faire soupçonner à Mme Championnet et à sa fille qu'elles y avaient été amenées dans le but particulier de servir de point de mire à des observateurs, confondus dans la foule bigarrée venue pour s'amuser au *Jardin Royal*. Mme Championnet se trouvait là comme dans son élément naturel ; elle se mêlait résolument aux groupes les plus animés, s'associait à la folie générale pour son plaisir personnel, et ne s'inquiétait guère de sa fille, placée sous l'égide tutélaire de l'incorruptible M. Le Veneur.

Ce spectacle, si nouveau pour Aurore, éveillait sa curiosité. Ses yeux étonnés observaient les scènes qui se passaient autour d'elle, ses oreilles entendaient des choses dont elle ne comprenait pas toujours le sens ; mais, si elle ne s'ennuyait pas, on ne saurait affirmer qu'elle s'amusait beaucoup. Instinctivement, elle se sentait mal à l'aise au milieu de cette agitation bruyante, de cette licence de manières et de langage, de ces allées et venues d'inconnus qui la dévisageaient au passage d'un regard effronté, et qui exprimaient à haute voix leur opinion, dont la brutalité n'était pas sans flatterie. L'un d'eux même s'arrêta un instant si près d'elle, qu'elle recula effrayée par cette audacieuse familiarité. M. Le Veneur, qui lui donnait le bras, s'empressa de la rassurer, en lui récitant un madrigal à la mode :

Les mots sont faits pour ce qu'on trouve aimable,
Les regards seuls pour ce qu'on voit charmant.

Aurore considérait avec surprise les jeunes seigneurs aux élégants costumes, abordant avec désinvolture les jolies grisettes au minois provoquant, et celles-ci, l'œil hardi et le vermillon à la joue, répondant à leurs propos galants par des lazzi populaires qui paraissaient les enchanter. Décidément Aurore ne respirait pas librement dans cette atmosphère chargée. Elle sortit du Jardin Royal avec un grand mal de tête, et quand sa mère lui demanda si elle s'était bien divertie, elle répondit avec sa douceur accoutumée : « Oui, maman. »

Louis XV n'avait pas toujours des goûts très relevés ; il aimait beaucoup les réunions des gens du peuple ou, comme il les appelait, les *bals à bouts de chandelles*. A cette époque, pendant la durée du carnaval, les sociétés masquées avaient le droit d'entrer dans les bals bourgeois ; il suffisait qu'une personne de la compagnie se démasquât et se nommât. Le roi se faisait indiquer les

piques-niques des petits marchands, des coiffeuses et des couturières de Versailles. Il s'y rendait en domino et masqué, accompagné du capitaine des gardes et de cinq ou six officiers, masqués comme lui. Il était souvent obligé de monter un quatrième étage, ou d'aller dans quelque mauvaise salle de cabaret ; mais, par contraste, ces aventures ne lui déplaisaient pas, et il ne dédaignait pas d'y faire des allusions avec ses familiers, quand une circonstance en évoquait le souvenir dans sa mémoire.

Mme Pastoureau conduisit un soir ses amies à l'un de ces Bals à bouts de chandelles. Mme Championnet s'en donna à cœur-joie pendant une bonne partie de la nuit. C'est dans cette soirée mémorable que M. Le Veneur essaya d'initier Aurore à l'art de Terpsichore ; mais la jeune écolière ne lui parut pas douée de dispositions brillantes et, de son côté, il dut constater que ses jambes étaient devenues trop raisonnables pour se livrer longtemps à cet exercice chorégraphique. Comme au Jardin Royal, Aurore se sentait dépaylée dans ce milieu ; toutefois, elle ne fit part de ses impressions à personne et, dans la suite, elle continua de profiter de toutes les distractions qui lui étaient offertes avec la même résignation.

Les journées qui suivirent se passèrent sans incidents marqués, en promenades dans la ville et dans les environs, sous la conduite de M. Le Veneur, qui se montrait infatigable et se tenait toujours à la disposition de Mme Championnet, laquelle, de son côté, s'était vite habituée à considérer comme un hommage personnel son dévouement chevaleresque.

Le jour fixé pour le bal masqué de la Cour s'annonça par une belle matinée. On était à la fin du mois de mars, et on sentait déjà les premières haleines d'un printemps

favorisé. Après souper, on se rendit chez M. Le Veneur, qui avait un pied-à-terre dans la rue des Tournelles, où Mme Pastoureau porta les dominos. Celui d'Aurore avait un ruban rose-feu à l'épaule, allusion galante à son joli nom.

Un peu avant l'heure fixée, arriva Mme Bertrand, qui habitait dans le voisinage un des deux modestes pavillons situés au coin de la rue des Tournelles et de la rue Saint-Médéric, et on se rendit aux Grandes-Ecuries. La foule des invités commençait à affluer dans la salle du Manège, royale enceinte tant de fois transformée en salle de spectacle, de bal, de fêtes, qui avait servi de vaisseau sonore aux opéras de Lulli, et de terrain de manœuvre aux Carrousels de Louis XIV. A l'extérieur, les bâtiments étaient illuminés par des cordons de lumières, et à l'intérieur par des lustres et des girandoles à la mode vénitienne.

A l'ordinaire, les seigneurs de la Cour étaient seuls admis aux fêtes et aux bals du Manège; cependant, comme beaucoup de bourgeois, et surtout de femmes riches, mais non titrées, de Paris, désiraient y assister, il arrivait par exception, qu'on disposait de chaque côté de la salle des gradins sur lesquels on faisait placer les femmes d'un côté et les hommes de l'autre. Le bal masqué fut beaucoup plus libre; tout porteur d'un billet y était admis indistinctement, et, dès le commencement, il régna une grande animation dans les groupes.

Un buffet, splendidement servi, offrait en profusion des mets et des rafraîchissements aux invités. Un masque, en domino jaune, s'y présentait fréquemment et, à chaque station, dévastait horriblement les liqueurs fraîches, les vins et toutes les pièces de résistance. S'il disparaissait un instant, c'était pour revenir plus altéré et plus affamé. Bientôt le *Domino jaune* devint l'objet de la curiosité générale. Le roi voulut le voir, et,

fort intrigué, le fit suivre pour savoir qui il était. On s'aperçut alors que c'était un domino commun aux Cent-Suisses de garde. Chacun d'eux, s'en affublant tour à tour, venait remplacer le camarade à ce poste pantagruélique. On sait ce qu'était un Cent-Suisses, quant à la corpulence et en général à l'appétit, et on peut juger quel effroyable ravage dut faire, dans le buffet royal, le corps de garde entier.

Mme Championnet faisait aussi de fréquentes stations au buffet, toujours abondamment garni, malgré les larges brèches et les formidables assauts de l'insatiable Domino jaune. Là, elle put sans contrainte donner libre carrière à son appétit et à ses réflexions. Mais c'est en vain qu'elle mit toutes voiles dehors ; sa faconde intarissable ne parvint pas à triompher de l'attitude froide et de la réserve armée de l'amie de Mme Pastoureau, qui avait jeté son dévolu sur Aurore et l'escortait comme son ombre à travers le flot des masques. A un moment, Mme Bertrand imposa silence à la bruyante boutiquière du Mortier-d'Or, et lui désigna du geste un domino qui portait un ruban bleu en signe de reconnaissance.

— Mademoiselle, dit-elle à Aurore, vous soulèverez un peu votre masque, quand vous me verrez parler au *Domino bleu*.

Comme il passait près de leur groupe, Mme Bertrand ouvrit à demi son éventail. Le domino s'arrêta. Elle profita de cet instant pour lui parler à voix basse. Il s'approcha vivement d'Aurore, qui avait soulevé son loup de satin, et lui dit à l'oreille :

— Un ami s'intéresse à vous. Dites à votre mère que je suis observé, et que la présentation est faite.

Aurore, un peu troublée par ces paroles rapides, transmit fidèlement cette communication, sans perdre de vue celui qui venait de lui parler ainsi. Elle put

constater que le domino au ruban bleu était toujours suivi, entouré et sollicité par une nuée de dominos féminins. Elle remarqua surtout deux autres dominos bleus, qui paraissaient avoir le privilège de faire le vide autour de lui, et qui, lorsqu'ils se tenaient à distance, recevaient des estafettes. C'étaient à ce que dit Mme Pastoureau, la marquise de Pompadour et la comtesse d'Estrades, toutes deux grandes amies du comte Roltik.

Mme de Pompadour, toujours en éveil, et craignant que l'on ne profitât de semblables occasions pour lui enlever le cœur du roi, avait disposé des émissaires chargés d'épier les mouvements des masques qui l'approchaient. Au milieu des divers rapports, on lui avait signalé la scène originale du Domino jaune, dont elle s'amusa beaucoup, et c'est grâce à cet incident, qui opéra une diversion favorable, que le roi trouva le moment de glisser quelques mots à l'oreille d'Aurore sans avoir éveillé l'attention de l'ombrageuse favorite.

La petite maison de la rue Saint-Médéric

Cependant, bien que le bal masqué fût encore dans toute son animation, l'heure était venue de songer à faire la retraite, et on prit des dispositions pour le départ. En suite des arrangements concertés, vers deux heures du matin, un groupe formé par M. Le Veneur, Mme Pastoureau et Mme Championnet se dirigea du côté de l'Avenue de Saint-Cloud, pendant que Mme Bertrand s'éloignait

avec Aurore par la rue de Satory, la rue de la Cathédrale, et s'arrêtait au coin de la rue Saint-Médéric et de la rue des Tournelles, devant une petite maison de très modeste apparence.

La porte s'ouvrit comme d'elle-même sous l'attraction d'une invisible main, et elles pénétrèrent dans une sorte de parloir, éclairé par une veilleuse d'albâtre, qui séparait la cuisine d'une salle à manger au rez-de-chaussée. Un petit escalier conduisait à l'unique étage de la maison. Il y avait trois pièces, l'une, chambre à coucher de Mme Bertrand, l'autre, formant salon avec alcôve, destinée à Aurore, séparées par une pièce étroite servant d'antichambre et donnant sur l'escalier.

Le salon, décoré avec un luxe princier, était éclairé *a giorno* par les bougies d'un lustre à pendeloques de cristal et des candélabres à branches aux extrémités d'une table servie. Le meuble était de satin rouge feu à garniture d'or mat, les portières et les lourdes tentures à crépines et à glands de soie de même couleur. Le parquet était recouvert d'un épais tapis de Smyrne aux arabesques éclatantes. Une pendule, supportant un groupe de Diane et d'Endymion, une console en laque de Chine, une grande psyché et un paravent, dont toutes les feuilles encadraient des miroirs de Venise, complétaient l'ameublement.

Bien qu'on fût encore en hiver, la table était chargée de fleurs et de fruits. Les serres de Trianon, comme le Potager du roi, avaient fourni les raisins, les cerises et les fraises, les lys et les roses, disposés au milieu des cristaux, des porcelaines et des pièces d'orfèvrerie.

Une fois seule avec Aurore, Mme Bertrand, par une métamorphose aussi subite qu'inattendue, se départit de cette réserve glaciale qui semblait refroidir jusqu'à l'air autour d'elle. Ce fut avec une visible surprise que la

jeune fille, d'abord intimidée, se vit accabler de mille cajoleries féminines, et qu'elle s'entendit appeler familièrement ma bonne petite amie, ma chère petite belle, fleur des pois, tourterelle et colombe, biche et gazelle, perle, trésor, fleur, chat blond et souris blanche, tout cela accompagné de compliments flatteurs et de promesses d'une fortune qui allait dépendre d'elle. Aurore écoutait ces discours entremêlés de réflexions, de conseils et d'allées et venues d'une chambre à l'autre, avec ce calme inaltérable, cette implacable sérénité que n'avaient pu troubler ni l'éclat merveilleux de la fête royale à laquelle elle venait d'assister, ni la perspective de la fortune qui paraissait s'offrir à elle, et dont le luxe qui l'environnait semblait le présage avant-coureur.

Emprisonnée depuis plusieurs jours dans une robe à taille longue et busquée, Aurore se sentait mal à l'aise sous cet habillement rigide entièrement couvert par son domino. Sur l'invitation de Mme Bertrand de changer de costume, elle s'empressa de se déshabiller.

— Mais qui a fait cette robe ? s'écria Mme Bertrand, en la jetant au fond d'une armoire après l'avoir examinée d'un regard dédaigneux. On dirait qu'elle a été taillée avec une serpe. D'où sortent ces chaussures, qui sont lourdes comme des sabots ?... Voilà un busc qui rappelle un peu trop les ceintures de chasteté des châtelaines, que les paladins fermaient au cadenas, et dont ils emportaient la clef en allant à la croisade.

Disant ces mots, Mme Bertrand ferma deux feuilles du paravent de glaces, qui laissèrent apercevoir, planté sur son support, un peignoir flottant avec un grand pli à la taille, couleur d'un rose vif et tendre, garni de cygne et doublé de satin blanc, ouaté et piqué comme une douillette de douairière frileuse. A la vue de cette merveille, la fille d'Ève tressaillit comme Achille à l'aspect de sa première épée.

— Mais ce n'est pas pour moi, murmura-t-elle, rougissante et confuse, en détournant la tête avec une moue.

— Si cette robe de chambre vous plaît, elle est à vous.

— Elle est beaucoup trop belle pour moi, madame.

— Rien ne peut être trop beau pour ma jolie princesse, répondit Mme Bertrand, avec sa voix la plus suave et son sourire le plus caressant.

Elle ajouta après une pause :

— Le comte Roltik me traite comme une amie. Il vient quelquefois me demander à souper au sortir des bals de la cour... Vous serait-il agréable de souper dans sa compagnie ?

— Maman m'a recommandé de vous obéir comme à elle-même, madame.

— Ce n'est pas de l'obéissance, c'est une grâce que je vous demande.

— Oh ! madame, je ne saurais rien vous refuser de ce qui peut vous faire plaisir, et je voudrais pouvoir vous remercier mieux de toutes vos bontés pour moi.

— A la bonne heure ; vous avez un caractère aussi charmant que votre joli visage. Cette robe vous ira à ravir, et ces bas de soie aussi, et cette chemise de batiste.

Elle étendit devant le feu clair, qui flambait dans la cheminée, une chemise vaporeuse, qui semblait avoir été tissée avec des fils d'araignée, transparente comme un brouillard, et bordée d'une dentelle légère ; puis d'un geste adroit et rapide, elle fit tomber le dernier voile d'Aurore.

Un artiste grec l'aurait comparée, non à Phryné étalant l'orgueilleux pouvoir de sa beauté sculpturale devant l'Aréopage, mais plutôt à quelque nymphe de Diane

surprise au bord d'une source. Les chairs blanches et nacrées avaient des fossettes qui donnaient des ombres noires, et produisaient l'effet acide de ces fruits verts qui font venir l'eau à la bouche. L'habilleuse avait fait un pas en arrière, pour expertiser cette belle fleur humaine, avec le coup d'œil froid et sûr d'un marchand d'esclaves. Les attaches, sans être solides, manquaient peut-être de finesse ; elle n'avait pas les pieds très petits, les poignets déliés, les chevilles sèches, et ces belles mains patriciennes qui décèlent une longue série d'ancêtres fainéants ; mais, en revanche, la taille était fine, ronde et souple, le col long et flexible, les épaules tombantes, les bras d'une belle courbure, la jambe bien prise, la poitrine moulée. La richesse du sang éclatait sous la peau, mate et duvetée comme une pêche de Perse, la force vitale animait les lignes harmonieuses et les fermes contours de ce corps virginal, aux reflets argentés comme un marbre vivant. Le jeu des glaces réfléchissantes de la psyché et du paravent permit ensuite à Mme Bertrand d'observer, par un regard circulaire et sous tous ses aspects, la statue animée. Dans un mouvement instinctif de pudeur alarmée, Aurore avait une pose naturelle de nymphe effarouchée à ravir un sculpteur, et dont on retrouve l'impression dans les élégantes divinités de Coysevox. Un singulier sourire témoigna qu'elle était satisfaite de son examen, pendant qu'elle voilait ce beau corps de la tunique transparente exposée à la chaleur de la flamme.

Après la chemise, ce fut le tour des bas de soie, tendus haut sur les jambes qu'ils couvraient comme une couche de fine poussière blanche. Puis elle fit glisser les mules à hauts talons roses et bordées de cygne, comme la robe, justes comme si la mesure avait été prise, et dont les bouffettes de satin palpaient comme des ailes de papillon. Si elle ne chaussa pas le pied de Cendrill-

lon, on peut dire qu'elle planta un bouton de rose dans une chevelure opulente, comparable à la Toison d'or. Enfin, un collier de perles laiteuses, aux teintes d'opale, fit courir un frisson sur la nuque ambrée d'Aurore, et des solitaires étincelèrent à ses oreilles comme des gouttes de rosée s'échappant de deux coquillages roses.

— La robe, maintenant... Vous êtes tout à fait ravissante... Vos mains sont un peu gonflées, mais il faudra bien qu'elles entrent dans ces gants longs et glacés... la peau est souple et il y a de la poudre savonneuse... bien, comme cela...

— Il me semble, madame, depuis que je suis entrée ici, que je vis dans un conte de fées, dit Aurore, occupée de la longue opération de l'entrée des gants. Dans la rue, cette petite maison isolée, toute blanche, me semblait triste et froide comme un tombeau...

— Quelle idée lugubre dans cette jolie tête !

— Oui, la petite porte qui s'est ouverte toute seule, sans clef, sans faire de bruit, la chambre sombre éclairée par une veilleuse, le silence... vous parliez à voix basse, comme s'il y avait eu un mystère... nos dominos noirs... puis, tout d'un coup, cette salle éclairée, cette table servie, cette parure ; vraiment, quand je vous ai vue rire, la figure gaie, j'ai pensé que vous étiez une fée qui aviez changé la petite maison en palais enchanté, et qui m'aviez touchée avec votre baguette magique.

— Il n'y a cependant ici ni mystère, ni palais enchanté, ni fée, ni baguette magique. C'est ma gouvernante qui nous attendait et qui nous a ouvert la porte de la rue, qui a entretenu le feu, allumé les bougies et préparé le souper ; c'est moi qui vous avais ménagé la surprise de votre nouvelle toilette. Si mon visage s'est éclairé, si j'ai ri, si j'ai chassé mes idées sérieuses, c'est pour que vous soyez joyeuse en recevant l'hospitalité dans ma maison. S'il y a ici une petite fée, c'est vous

seule, et s'il y a un enchanteur, un bon génie, c'est le comte Roltik... Quel dommage, s'il ne vient pas ce soir... Il me l'a pourtant bien promis... Voilà l'affaire des gants terminée... Ne fermez pas trop la robe... un peu de négligé ne messied pas... mais laissez-moi donc faire ; laissez-moi vous arranger.

Tout en parlant ainsi, Mme Bertrand mettait la dernière main, comme la dernière touche à l'harmonie du frais costume d'Aurore ainsi métamorphosée. Reculant d'un pas, elle la considérait d'un œil attentif, tantôt avec l'expression souriante d'un artiste satisfait de son œuvre, tantôt sévère comme celui d'un général arrêté devant un soldat sous les armes à la parade, et qui cherche si quelque défaut n'a pas échappé à son rigoureux examen.

Enfin, après l'avoir fait tourner et retourner comme une marionnette, entre les glaces qui la réfléchissaient en pied sous toutes les faces, elle l'embrassa et lui dit, en tortillant une boucle rebelle qui voltigeait sur son front :

— Vous me rappelez la belle Galathée, que j'ai vue à l'Opéra, avant le moment où elle s'anime à un autre feu que celui du soleil... et j'espère que vous ne tarderez pas à vous animer comme elle. Malgré les apparences, je ne vous comparerai pas à la *Belle aux Cheveux d'or*, mais ce qui est plus juste, à la *Belle au Bois dormant*, et quand vous verrez arriver le *Prince Charmant*, qui doit vous réveiller, votre petit cœur battra comme celui de la princesse... N'attendez-vous pas le Prince Charmant, comme j'attends, moi, le comte Roltik?

— Que ferait le Prince Charmant d'une simple fille comme moi ?

— Il en ferait une petite reine. Convenez donc, au moins, que vous avez déjà la tournure d'une petite princesse.

— Demain, je serai comme la pauvre Cendrillon, quand elle avait perdu sa pantoufle.

— Mais, demain, vous aurez encore vos deux pantoufles, et vous serez toujours la Fée de l'Aurore... Ne voulez-vous pas rester avec moi, et, si vous me quittez, ne voudrez-vous pas revenir ?

— Oh ! madame, que vous êtes bonne !...

— Eh oui, vous êtes ma petite amie... Voyons, vous êtes grande fille, sérieuse et raisonnable. Si vous me promettez d'être discrète, je vous dirai un gros secret à l'oreille.

— Je saurai le garder, madame.

— Pour tout le monde ?... Sans exception ?... Même pour votre mère ?...

— Oh ! surtout pour maman ; elle ne manquerait pas de le raconter à qui voudrait l'entendre.

— Bien, j'aurai confiance en vous, je vous dirai mes secrets : me direz-vous les vôtres ?

— Je n'en ai pas.

— Quand vous en aurez ?

— Oui, madame.

— Écoutez et comprenez-moi bien. Vous ne connaissez pas encore les usages et les habitudes de la Cour ; les manières des grandes dames et les façons des grands seigneurs. Le comte Roltik est d'une familiarité charmante, et c'est le plus parfait et le plus séduisant gentilhomme du royaume. Laissez-le dire ce qui lui plaît et faire à sa guise ; ne vous en fâchez pas et ne vous étonnez de rien, si vous ne voulez pas qu'il vous prenne pour une provinciale. S'il vous baise les mains, s'il vous embrasse, rendez-lui son baiser, les yeux ravis ; il en sera charmé, vous en ferez ce que vous voudrez, et votre fortune est faite.

Aurore baissa les yeux, la pensée indécise, pressentant vaguement ce qu'on attendait d'elle ; mais elle

domina cette impression passagère, releva la tête avec l'aplomb que lui donnait l'ignorance du danger, et répondit avec une certaine assurance :

— Je ferai de mon mieux, madame, pour ne pas déplaire à M. le comte, et il me pardonnera de ne pas être gracieuse comme les dames de la cour.

— Vous lui plairez mieux qu'elles... J'entends des pas dans la rue... Écoutez, c'est lui.

— Seul ?... A pied ?... Par la nuit noire ?... Et la pluie ?...

— Silence.

Bientôt, un bruit sonore de bottes éperonnées se fit entendre dans l'antichambre, signalant l'approche de l'hôte attendu. Mme Bertrand se leva. La porte s'ouvrit.

Hallali

Le comte Roltik entra, enveloppé d'un long manteau noir rejeté sur l'épaule, salua les deux femmes avec ce geste royal qui séduit les cœurs les plus rebelles, déposa sur un siège son chapeau et son épée, et apparut dans un costume en velours noir brodé d'or, bottes à la polonaise, et large ceinturon bouclé sur le justaucorps de satin bleu.

— Soyezle bienvenu, monsieur le prince, dit Mme Bertrand, avec une révérence irréprochable.

Aurore s'inclina en même temps, mais avec une gaucherie dont elle se rendit compte et qui n'était pas sans grâce.

— Quelle est cette belle jeune fille, l'Abbesse ? dit le comte en s'approchant de la cheminée.

C'est le nom qu'il donnait familièrement à Mme Bertrand.

— Elle s'appelle Aurore... Elle a eu l'honneur d'être présentée ce soir à Votre Altesse, avec sa mère, au bal du Château.

— Comment ? Mais je l'ai vue démasquée un instant, et j'ai peine à la reconnaître... C'est bien elle, pourtant, je revois ces beaux yeux et ces cheveux d'or.

— J'ai eu la fantaisie de la déguiser, comme la marraine de Cendrillon. N'ai-je pas bien fait, puisqu'elle attendait un prince comme vous?... Elle n'est pas encore à son aise dans ses nouveaux atours, et je crois qu'elle est un peu intimidée.

— Pourquoi ? dit le comte en soulevant la main d'Aurore, sur laquelle il posa sa bouche avec une grâce chevaleresque, en accompagnant cette question d'un sourire que lui seul savait prendre, et à qui personne ne pouvait résister.

— Les jeunes filles sont mystérieuses, répondit Mme Bertrand avec un coup d'œil significatif... Mlle Aurore ne m'en voudra pas d'avouer que, tout à l'heure, vous lui avez donné de l'inquiétude.

— Pourquoi ? répéta encore le comte, avec une intonation plus douce et presque musicale.

— Elle s'étonnait de vous voir arriver à cette heure, sous la pluie, à pied, et seul.

— Eh ! l'Abbesse, voulez-vous pas que mon carrosse apprenne à tout ce quartier que je viens vous demander à souper au milieu de la nuit ? Que peut avoir à craindre un gentilhomme bien escorté, avec un manteau et une épée ?

— Il vous plaît de penser ainsi, mais nous est-il défendu de trembler pour vous ?

— A votre aise, l'Abbesse, et soupçons de compagnie... Mademoiselle, près de moi... J'ai une nouvelle à vous

donner et que vous transmettez à votre mère, pour qu'il n'en soit plus question. La reine lui fait don de trois cents louis, et lui fera servir une pension de quinze cents livres... Je vous prie de ne pas me remercier ; ce n'est pas de la reconnaissance que j'aime à lire dans les beaux yeux.

Les choses prenaient une tournure qui dérouta complètement la conduite habituelle de l'Abbesse en ces sortes de rencontres, et surtout à une première entrevue. Contre son ordinaire, le prince était de bonne humeur. Les familiers de son entourage savaient qu'il n'avait toute la légèreté de son esprit que dans la matinée ; il semblait décliner avec le soleil, plongé l'après-midi dans une sorte de calme indifférence, et le soir dans une torpeur morose. Pour une cause ou pour une autre, il manifesta visiblement son plaisir de se retrouver libre de soins et d'inquiétudes, et se mit en devoir de souper avec appétit, encourageant sa jolie voisine à l'imiter.

L'Abbesse, — Mme Bertrand, — marchait de surprise en surprise, en voyant son royal convive dans cette heureuse disposition, témoignant à Aurore des égards, des attentions et des prévenances dont il était presque toujours avare, autant par lassitude que par indifférence.

Aurore, captivée par sa conversation fine, légère et brillante, par cette noble simplicité qui n'avait rien de la morgue hautaine et de la licence effrontée qu'elle s'attendait à subir, par ce charme secret qui semblait faire partie de toute sa personne et qui rayonnait dans son atmosphère, commençait à sentir plus d'aisance et à se familiariser.

Les corrompus ont de ces raffinements, qui sont comme le masque séduisant de la dépravation. La vue d'une créature virginale produit sur leurs sens blasés l'effet

d'un frais paysage au sortir d'une nuit de bal. On dirait qu'ils hésitent à détacher de sa tige une fleur qui doit mourir après avoir été respirée. Et puis, n'est-ce pas une sensation enivrante que cette préface idéale du plaisir, cette aurore d'amour, rapide et fugitive comme une aurore boréale, à laquelle va succéder le soleil de la passion brûlante, d'entendre le premier murmure et le premier soupir d'un cœur qui n'a jamais battu, de boire la première larme qui coule d'une source inconnue, de sentir frissonner la peau et palpiter la chair d'une victime immolée? Et n'est-ce pas un privilège surhumain que le royal caprice de se faire aimer sous une incarnation mystérieuse, comme Almaviva sous le nom de Lindor et le costume d'un simple bachelier, plaisir délicat que ressentent plus vivement ceux qui sont accoutumés à trouver plus de respect et d'obéissance que d'affection sincère et d'amour désintéressé? Oui, certes, le comte Roltik ne dédaignait pas à ce point l'encens plébéien, qu'il ne se sentît flatté d'un sentiment naïf et tendre déjà reconnaissable à des signes visibles, comme si Aurore allait lui dire :

Vous voulez mon secret, lisez-le dans mes yeux.

Tout, d'ailleurs, avait été calculé avec une science incomparable, pour favoriser un dénouement résultant de la conspiration générale des séductions mondaines : la richesse des costumes, l'ameublement somptueux, l'éclat des lumières, le miroitement des cristaux, le parfum des fleurs, les mets exquis, les vins capiteux. Qu'on joigne à ces causes l'annonce d'une fortune inespérée, les ingénieux artifices et les encouragements discrets d'une femme rompue à toutes les manœuvres de la stratégie féminine, la compagnie d'un prince illustre, qui ne se souvenait de sa grandeur que pour en faire oublier

le brillant prestige, de son esprit que pour en faire jaillir des étincelles autour de lui, de son charme royal que pour en traduire l'hommage, fallait-il donc tant de philtres pour enivrer les sens et troubler le cœur de la naïve Aurore ? Sous ces influences, un flot de sang plus chaud et plus vermeil circulait dans ses veines avec la sève de la jeunesse, gonflait ses lèvres et colorait sa joue ; son cœur battait plus fort et palpitait comme un oiseau de paradis dans sa prison de neige.

— Il me semble que je vais rajeunir en votre compagnie, lui dit le comte Roltik, s'emparant du verre qu'elle venait à peine d'effleurer. Parlez librement et en toute franchise, votre réponse est oubliée par avance : Me trouvez-vous d'un âge bien éloigné du vôtre ?

— Vous me plaisez ainsi, répondit-elle avec un clair regard, et je ne m'imagine pas que vous me plairiez mieux si vous étiez plus jeune.

— Est-ce là bien sincèrement dit ?

— De tout mon cœur.

— Elle me ravit... L'Abbesse, vraiment, je vous sais gré du plaisir que je vous dois... Il y avait longtemps, oui, bien longtemps, que je n'avais éprouvé une émotion si délicieuse.... Aurore !

— Monsieur le prince, que désirez-vous ?

— Ce que je désire le plus en ce moment, c'est d'éclaircir un doute qui me travaille.

— Un doute ?... sur moi ?

— Oui. Je soupçonne quelque amourette dans cette jolie petite tête.

— Non, monsieur, répondit Aurore avec un air mutin, qui éclaira subitement sa physionomie.

— Pas le moindre écolier ?

— Je n'en connais aucun.

— Pas de cousin ?... Ah ! ah ! vous êtes prise. Le cousin vous aime ? Il vous l'a dit ?

— Non, monsieur ; si j'ai un cousin, je ne l'ai jamais vu.

— Bon ! Y a-t-il encore d'autres bergers ?

— Il n'y en a plus.

— Et moi, je ne compte donc pas ?

Elle sembla réfléchir. Soit par distraction, soit volontairement, la main du comte rencontra celle d'Aurore, qui la lui abandonna en regardant Mme Bertrand, assise en face d'elle.

— Eh bien, l'Abbesse, qu'en dites-vous ? reprit le comte.

— Je dis que Cendrillon ferait tourner la tête au roi lui-même.

— Je n'en fais aucun doute. C'est la plus jolie fille de son royaume, et je tenterais bien quelque chose pour mériter un baiser d'une aussi belle bouche.

— Que ne le prenez-vous, si le cœur vous en dit ?

— C'est moi qui embrasserai le prince, s'il me le permet, dit Aurore en rougissant comme une rose, mais docile à la recommandation qui lui avait été faite d'obéir aux fantaisies de son protecteur.

Le comte se pencha de son côté, et pendant qu'elle l'embrassait sur les deux joues, elle sentit sa main s'appuyer sur son cœur.

L'Abbesse avait profité de cet instant pour disparaître sans bruit. Ne la voyant plus, Aurore laissa retomber sa tête charmante sur l'épaule du gentilhomme, comme si elle succombait vaincue par le sommeil. La porte qui s'ouvrit la fit tressaillir, et elle reprit vivement sa première attitude à la vue de l'Abbesse apportant une bouilloire d'argent qu'elle plaça devant le feu.

Le comte avait l'habitude de faire son café, et pendant le temps que dura cette préparation, exécutée avec un soin méthodique, il questionna Aurore sur les détails de

sa vie journalière, ce qu'elle fit avec grâce et simplicité, tout en regardant avec complaisance les mains fines et blanches de l'opérateur.

— Puisque nous voilà tout à fait bons amis, dit-il en versant la liqueur fumante dans la tasse d'Aurore, confessez-vous jusqu'au bout. Aimeriez-vous aller souvent aux bals masqués, comme celui que vous avez vu cette nuit ?

— Ils ne m'amuse pas beaucoup, sans doute parce que je n'y connais personne.

— Voilà une raison. Vous plairiez-vous dans cette petite maison, avec l'Abbesse ?

— Oui... si vous y veniez.

— J'y viendrai. L'Abbesse complétera votre éducation, qui a été un peu négligée. Il y a un petit jardin, avec de grands arbres, très agréable pendant l'été. Et puis, notre Abbesse a des relations ; elle vous conduira à la campagne ; vous ferez des promenades, des excursions aux environs, et même des voyages pour vous distraire.

— Je resterai plus volontiers ici.

— Et pourquoi mener la vie d'une sœur cloîtrée ?

— Pour vous voir.

— Vous m'aimerez donc un peu ?

Elle le regarda avec un joli sourire, et répondit en joignant les mains :

— Beaucoup.

— Passionnément ? Pas du tout ?

— Si, je vous aimerai bien.

— L'Abbesse est une amie dévouée. Elle arrangera nos rendez-vous le mieux du monde, fiez-vous-en à elle.

— Vous viendrez souvent ?

— Le plus souvent possible ; mais ma charge à la cour me laisse peu de loisirs, et il ne faudra pas m'en vouloir ni m'accuser, en cas d'absence prolongée.

— Je serai patiente.

— Votre chevalier ne vous oubliera pas, Aurore ; il portera vos couleurs et vous fera tenir régulièrement de ses nouvelles.

Aurore se laissait bercer par cette musique amoureuse qui, pour la première fois, caressait son oreille, et ses yeux parlaient un langage qui traduisait mieux que les paroles l'aveu de son cœur librement accordé. Elle était sous le charme, et il eût été difficile à une vertu plus farouche et plus expérimentée de résister à la séduction victorieuse d'un chevalier tel que celui qui avait entrepris sa conquête.

Il suffit d'avoir vu un portrait ou un buste de Louis XV, pour avoir une idée assez exacte de sa physionomie générale. A cinquante ans, le Bien-Aimé était déjà fatigué, mais il n'était pas encore éteint. Les lignes du visage, épuré comme un profil de médaille, avaient conservé leur noblesse bourbonienne, et dans toute sa personne, parfois abandonnée, on retrouvait cette grâce native, négligente et distinguée, qui était l'expression suprême de la grande manière. Si le moment n'était pas encore venu de dételer, la nature l'avertissait qu'il fallait enrayer, et le Temps commençait à buriner sur le masque royal, en légers hiéroglyphes, les derniers chants du Poème du plaisir.

Dans cette causerie, qui lui donnait une émotion si nouvelle, l'aiguille de la pendule avait marché, et Aurore avait oublié la fuite sourde et légère des heures nocturnes.

Le comte se leva.

— Vous partez ?... Vous allez me quitter ? dit-elle avec un accent de tendresse suppliante, comme si ce départ était l'annonce d'une séparation.

— N'avez-vous pas le désir de prendre du repos, après la fatigue de cette journée ?

— Vous-même devez en avoir besoin; mais si c'est pour moi seule, restez encore.

— Je reviendrai demain.

— Demain, vous serez à la cour, et moi, je serai oubliée.

— C'est pourtant cette simplicité qui me charme. Une fleur de la nature en pleine terre, au soleil et à l'air libre, me semble plus belle et plus parfumée que les fleurs artificielles des serres. Encore un baiser sur cette bouche et sur ces paupières, car on dit que les baisers sur les yeux vont droit au cœur.

— Au revoir donc, monsieur le comte.

Deux larmes, deux perles liquides, roulèrent sur les joues enflammées d'Aurore.

Le comte les recueillit sur ses lèvres.

— Aurore, dit-il à son oreille en l'attirant tout doucement à lui, je reviendrai peut-être tout à l'heure.

Elle pencha la tête, comme pour écouter, avec le mouvement gracieux d'une nymphe écartant les roseaux de la rive à l'approche de quelque mortel indiscret; puis, se dégageant de son étreinte, elle sourit avec un signe d'intelligence.

Le comte y répondit par un geste expressif de la main, remit son chapeau avec un salut royal, glissa l'épée sous son bras, s'enveloppa dans son ample manteau, sourit encore une fois, souleva la tenture, ouvrit la porte et disparut.

L'Abbesse ne tarda pas à rentrer.

— Le comte est parti ? dit-elle.

— Il ne m'a pas recommandé le secret avec vous... J'espère qu'il reviendra ici tout à l'heure...

— Ne doutez jamais de sa parole et ayez confiance en lui comme en moi; son cœur est bien à vous.

— Et le mien est à lui... Il me semble que je l'aime comme si je le connaissais depuis longtemps.

— Vous a-t-il promis de revenir?

— Il a dit : peut-être.

— Alors, je crois qu'il est inutile de l'attendre plus longtemps, car je viens d'entendre le bruit d'un carrosse. Nous aurons de ses nouvelles demain... Cette chambre est la vôtre, et vous allez être pour tout de bon la *Belle au Bois dormant*.

L'Abbesse, en prononçant ces mots accompagnés d'une caresse, ouvrit les deux battants d'une alcôve et se retira après avoir éteint toutes les lumières, à l'exception d'une lampe suspendue au plafond, qui jetait sa lueur indécise dans la chambre.

Aurore se déshabilla seule et se glissa dans le lit à dôme de dentelle, frais et parfumé. A peine la tête sur l'oreiller, elle écouta, retenant sa respiration, attentive au moindre bruit.

Comme elle faisait sa prière du soir avant de s'endormir, une petite porte secrète, pratiquée dans la cloison de la ruelle et communiquant avec un escalier dérobé, tourna lentement sur ses gonds. Aurore poussa un petit cri étouffé, puis tout retomba dans le silence.

Le Parc-aux-Cerfs.

Le lendemain Aurore s'éveilla, le corps tout frissonnant des adieux du Sommeil. Après une seconde d'incertitude et de surprise, en se retrouvant seule dans ce milieu étranger, elle rassembla ses idées, et tous les souvenirs de la veille se présentèrent en ordre à l'appel

de sa mémoire. Elle distinguait à peine les objets qu'elle avait vus la nuit sous l'éclat des bougies, maintenant dans une ombre indécise à la faible lueur que laissaient pénétrer les tentures fermées.

Elle sauta à bas du lit d'un seul bond, glissa ses pieds nus dans ses pantoufles roses, s'enveloppa dans sa robe parfumée, releva les rideaux et ouvrit une fenêtre qui laissa entrer à flots l'air matinal et la vive lumière du jour. Cependant elle eut quelque peine à reconstituer le brillant décor nocturne. La table desservie du souper était reléguée dans un angle de la chambre, le lustre était enveloppé d'une gaze et les sièges recouverts de housses de toile grise. Le ciel ressemblait à un dôme de plomb, et une pluie fine et serrée tombait sur les pavés de la rue déserte. Sa première pensée avait été pour son chevalier. Lui parti, elle se sentait isolée, l'âme triste, le cœur morose, mais elle n'éprouvait ni confusion ni remords de lui avoir donné son amour.

Le bruit de la croisée ouverte attira l'Abbesse, qui entra dans la chambre et embrassa Aurore, dont la première question fut de demander des nouvelles du comte Roltik.

— Vous verrez le prince ce soir, vers onze heures ; il m'a prévenue qu'il se retirerait après la collation. Vous êtes ici chez moi, ou plutôt chez lui ; cette petite maison lui appartient. J'ai confiance en votre discrétion, mais j'ai des craintes à l'endroit de votre mère. Pour tout le monde, pour elle surtout, j'habite seule cet appartement et je n'y reçois personne ; on ne doit connaître que la maison voisine de la rue des Tournelles, où M. Le Veneur a un pied-à-terre. M'avez-vous bien comprise ?

— Oui, madame.

— Si vous tenez à revoir librement le prince, il faudra donc décider votre mère à retourner seule à Paris, car un mot indiscret ou une parole imprudente le séparerait

à jamais de vous, malgré la vive tendresse qu'il vous porte. De même, il est nécessaire de garder le silence sur la libéralité qu'il a obtenue de la reine, sa parente, sous peine d'en perdre le bénéfice.

— Je vous obéirai en tout, madame, par reconnaissance pour votre protection et pour l'amour du comte.

— Je vois que nous nous entendons bien, et tout marchera à souhait. Mais il est midi, et le dîner nous attend. A deux heures, nous irons retrouver votre mère ; j'obtiendrai facilement de vous garder quelques jours, et elle s'accoutumera ainsi à l'idée d'un séjour plus prolongé.

Tous ces projets s'accomplirent sans encombre. L'Abbesse accompagna Aurore chez Mme Pastoureau qui, sans être dans la confidence de ce mystère, y donnait les mains.

En apprenant la nouvelle que le comte Roltik avait obtenu pour elle de la reine le don de trois cents louis et une pension de quinze cents livres, Mme Championnet faillit en perdre la tête et, toute à sa joie, elle ne songea même pas à demander des explications plus détaillées. Elle jura le secret le plus absolu, et ne fit aucune difficulté pour retourner à Paris sans sa fille. Il fut donc convenu qu'Aurore demeurerait, jusqu'à solution définitive, avec Mme Bertrand, qui promit de s'intéresser à elle et de la présenter à des personnes influentes pour favoriser son futur établissement. En même temps, M. Le Veneur remit à Mme Championnet, de la part du comte Roltik, cent louis, plus 375 livres représentant le premier quartier de sa pension, et lui indiqua sa demeure, rue des Tournelles ; mais il resta convenu que les rendez-vous à venir auraient lieu chez Mme Pastoureau. Après force recommandations à Aurore relatives à l'obéissance qu'elle devait à ses protecteurs, Mme Championnet

reprit le coche de l'Hôtel de Lannion, sans témoigner le moindre regret de quitter sa fille au moment de cette première séparation. Mme Bertrand se chargea de tous les soins relatifs aux costumes et aux divers objets destinés à Aurore, et, le soir venu, elles reprirent ensemble le chemin de la petite maison de la rue Saint-Médéric.

C'est à M. J.-A. Le Roi qu'on doit la vérité historique sur le *Parc-aux-Cerfs* de Louis XV, dont tout le monde parle et que peu de curieux connaissent. Aucun fait, dit-il, n'a rendu plus odieux le nom de Louis XV et n'a donné lieu à plus de divagations parmi les écrivains, que le mystérieux établissement du Parc-aux-Cerfs. Les historiens les mieux renseignés ne savent où il était placé. Les uns, se fondant sur son nom, en font une ancienne habitation de chasse de Louis XIII, transformée en une sorte de petit palais entouré de jardins et de bois. D'autres le confondent avec *l'Ermitage* de Mme de Pompadour. Personne, en un mot, jusqu'à ce jour, n'a pu dire d'une manière positive où il était placé.

Depuis fort longtemps, M. Le Roi cherchait à découvrir cette énigme historique, et tous ses efforts avaient été inutiles. En faisant ses recherches sur Versailles, il fut frappé d'une anecdote sur Louis XV, racontée par Mme Campan, à laquelle il avait fait jusqu'alors peu d'attention.

La voici :

Louis XV avait, comme on le sait, adopté le système bizarre de séparer Louis de Bourbon du roi de France. Comme homme privé, il avait sa fortune personnelle, ses intérêts de finance à part. Louis XV traitait comme particulier dans toutes les affaires ou les marchés qu'il faisait. Il avait acheté au Parc-aux-Cerfs, à Versailles, une jolie maison où il logeait une de ces maîtresses obscures, que l'indulgence ou la politique de Mme de Pompadour

avaient tolérées pour ne pas perdre ses droits de maîtresse en titre. Ayant réformé cet usage, le roi voulut vendre sa petite maison. Sévin, premier commis de la guerre, se présenta pour l'acheter. Le notaire, qui était chargé de cette commission, en rendit compte au roi. Le contrat de vente fut passé entre Louis de Bourbon et Pierre Sévin, et le roi lui fit dire de lui apporter lui-même la somme en or. Le premier commis réunit 40,000 francs en louis, et introduit par le notaire dans les cabinets intérieurs du roi, il lui remit la valeur de sa maison.

C'est d'après ces renseignements incomplets donnés par Mme Campan, que M. J.-A. Le Roi fit de nouvelles recherches et parvint enfin à découvrir la mystérieuse habitation du Parc-aux-Cerfs. Voici l'origine de ce nom :

Après avoir fait bâtir son *Château de Cartes* à Versailles, Louis XIII établit à proximité un enclos, dans lequel on élevait pour les chasses des cerfs et d'autres bêtes fauves, d'où lui vint le nom de *Parc-aux-Cerfs*, de même que la ferme attenante au château, dans laquelle on gardait les animaux dangereux et les oiseaux de proie, reçut le nom de la *Ménagerie*. Le Parc-aux-Cerfs de Louis XIII fut d'abord conservé par Louis XIV ; mais sur la fin de son règne, par suite des accroissements de la ville, on jeta par terre les murs de cet enclos, un nouveau quartier fut tracé à sa place, on le nomma *Quartier du Parc-aux-Cerfs*, ou plus court *Parc-aux-Cerfs*. De là vint l'habitude d'appeler toutes les maisons de ce quartier maisons du Parc-aux-Cerfs.

Revenons maintenant à celle de Louis XV. Mme Campan ne donnait ni le nom de la rue, ni l'époque de la vente et de l'achat, ni le nom du notaire, mais elle confirmait l'établissement de la petite maison de Louis XV, et révélait le nom de Sévin, qui l'avait acquise du roi. Suivons l'auteur de l'*Histoire de Versailles* dans le labyrinthe où il se dirige avec cette sagacité patiente qui caractérise les véritables chercheurs de trouvailles

historiques. Il dépouille tous les noms des propriétaires du quartier du Parc-aux-Cerfs, dans les Archives de 1664 à 1788. Il découvre enfin le nom de Sévin, comme propriétaire d'une maison située rue Saint-Médéric, en 1772, qui devait être au n° 2 ou au n° 4. Mais le propriétaire qui la possédait avant lui se nommait Vallet. Quel rapport entre Vallet et Louis XV ?

M. Le Roi remonte plus haut, jusqu'à l'origine du quartier, pour établir la filière complète des propriétaires, à l'aide des actes notariés et des titres antérieurs. Louis XIV fait don du terrain occupé aujourd'hui par les numéros 2 et 4 de la rue Saint-Médéric, à Jacques Desnoues, maître d'hôtel et l'un de ses valets de chambre. Desnoues vend à J.-B. Pizet, écuyer de la Maisonfort, le jardin *et la maison* qu'il y avait fait construire. Pizet vend cette propriété à Jean-Michel Crémer, maître fruitier-oranger de Paris, bourgeois de Versailles, le 27 septembre 1718. A cette époque le jardin n'était point enclos de murs. En 1734, Crémer fait construire les murs, ferme les rues des Tournelles et Saint-Médéric, et fait ainsi deux impasses qui portent les noms de Cul-de-sac Saint-Médéric et des Tournelles. Crémer meurt en 1736. Par suite, la propriété est partagée en deux : La maison et la moitié du jardin échoient à son fils. L'autre moitié du jardin revient à sa veuve, qui fait à son tour bâtir sur sa portion une maison à peu près semblable à l'autre, formant aujourd'hui le n° 2 de la rue Saint-Médéric.

Tel était l'état des lieux, lorsqu'en 1755, les agents secrets des passions de Louis XV cherchent pour le roi une petite maison disposée de façon à éviter la curiosité dans ses rendez-vous de galanterie. Quelle maison pouvait mieux convenir que celle de Crémer ? Située dans un quartier retiré, au fond d'une impasse, n'ayant pour voisinage que la maison construite par la veuve

Crémer, dont toutes les fenêtres regardaient sur la rue des Tournelles et n'avaient point vue sur celle du fils, tout enfin la désignait à leur choix. Ils proposent son acquisition au roi, et l'argent est aussitôt donné. Il restait un dernier embarras : Si le roi lui-même ou ses agents bien connus traitent directement de l'achat de cette maison, il n'y a plus de secret possible et sa destination sera bientôt découverte. On charge alors un tiers inconnu de cet achat. Vallet, huissier au Châtelet de Paris, traite directement avec Crémer, qui croit lui avoir vendu ; mais, la négociation terminée, Vallet se présente seul devant notaires, et fait une déclaration par laquelle il reconnaît que « *cette acquisition est pour et au profit du roi, le prix en ayant été payé des deniers de Sa Majesté à lui fournis à cet effet.* » De là l'obscurité qui a si longtemps caché l'emplacement de la maison du Parc-aux-Cerfs.

Louis XV avait eu déjà, avant 1755, des rendez-vous galants, soit dans cette maison, louée probablement avant d'en faire l'acquisition, soit dans quelque autre de ce quartier, car on lit dans le *Journal de l'avocat Barbier*, à la date du mois de mars 1753 :

Le bruit court dans Paris qu'une jeune fille de seize ans avait été logée au Parc-aux-Cerfs pour l'amusement du roi.

On lit encore dans une note des *Mémoires de Mme D Hausset* :

Quelquefois on a changé de maison et de quartier, mais sans renoncer à l'ancienne maison.

Ainsi donc, sous le nom de Vallet se cachait le nom du roi de France, et voilà la petite maison où, depuis l'année 1755 jusqu'en 1771, furent successivement installées les futures favorites par les fournisseurs des plaisirs de Louis XV. L'ignorance où l'on était générale-

ment sur cette maison, sa grandeur et son arrangement, le nom de *Parc-aux-Cerfs* toujours donné à cette habitation, tandis que c'était celui du quartier où elle était située, lui ont fait attribuer beaucoup plus d'importance qu'elle n'en avait réellement, et sont la cause des exagérations dans lesquelles sont tombés à ce sujet plusieurs historiens.

La tradition et le témoignage de plusieurs personnes attachées à la cour, dit Lacroix, ne confirment que trop les récits consignés dans une foule de libelles relativement au Parc-aux-Cerfs. On prétend que le roi y faisait élever des jeunes filles de neuf ou dix ans. Le nombre de celles qui y furent conduites fut immense. Elles étaient dotées, mariées à des hommes vils ou crédules. Les dépenses du Parc-aux-Cerfs se payaient avec des acquits au comptant. Il est difficile de les évaluer ; mais il ne peut y avoir aucune exagération à affirmer qu'elles coûtèrent plus de cent millions à l'État. Dans quelques libelles, on les porte jusqu'à un milliard.

Nous ne voulons diminuer en rien l'odieux de la conduite de Louis XV, ajoute M. J.-A. Le Roi, et nous pensons aussi que l'entretien de ces jeunes filles, les rentes qu'on leur donnait lorsque le roi les abandonnait, et celles que l'on faisait à leurs enfants lorsqu'elles en avaient, ont dû coûter des sommes assez considérables ; mais la connaissance exacte de la maison du Parc-aux-Cerfs ne permet pas d'admettre toutes ces exagérations. La maison était petite et à peu près comme la maison jumelle existant encore aujourd'hui au n° 2, puisque le jardin était derrière et sur le côté. Il était impossible que, dans une si petite maison, il séjournât plus d'une demoiselle à la fois, avec la dame chargée de la garder et le domestique nécessaire pour les servir. Cela est confirmé par une note des *Mémoires de Mme Du Hausset* :

Un commissaire de la marine nommé Mercier, qui avait eu part à l'éducation de l'abbé de Bourbon, avait plus de connais-

sance qu'aucun autre sur cet établissement, et voici ce qu'il a dit à un de ses amis: *La maison était de très peu d'apparence.* Il n'y avait en général qu'une seule jeune personne. La femme d'un commis du bureau de la guerre lui tenait compagnie, jouait avec elle ou travaillait en tapisserie. Cette dame disait que c'était sa nièce; elle la menait, pendant les voyages du roi, à la campagne. Il n'y en avait, au reste, que deux en général, et très souvent une seule. Lorsqu'elles se mariaient, on leur donnait des bijoux et une centaine de mille francs. Quelquefois le Parc-aux-Cerfs était vacant cinq ou six mois de suite.

Il faut bien admettre encore que les héroïnes inconnues du Parc-aux-Cerfs y demeurèrent parfois près d'une année, puisque la plupart n'en sortaient que pour devenir mères. Comme le roi n'a gardé cette maison que depuis 1755 jusqu'en 1771, c'est-à-dire seize ans, on ne peut dire que *le nombre de celles qui y furent conduites fut immense*, et il faut nécessairement un peu rabattre du milliard, et même des centaines de millions que coûtèrent les dépenses du Parc-aux-Cerfs.

A titre de curiosité, M. Le Roi cite le fragment suivant d'un écrit intitulé : *le Château de Luciennes*, par Léon Gozlan :

Le Parc-aux-Cerfs, qui est encore mal connu, était un endroit solitaire, silencieux, lugubre comme un abattoir. C'est là qu'allait le roi, sans suite et à l'entrée de la nuit, commettre ses plaisirs. Il en avait tellement l'habitude, qu'il avait fini par se croire quitte envers Dieu et les hommes, en dotant les jeunes filles flétries dans cet antre. Le Parc-aux-Cerfs *coûtait près de cent soixante-dix mille francs par mois*, ce qui fait, pour trente années d'existence, plus de cent cinquante millions.

On peut trouver de tels renseignements dans les libelles du temps, mais l'histoire exige des documents authentiques.

Mme de Pompadour, voulant donner à Louis XV des

maîtresses dont elle n'eût rien à redouter pour son pouvoir, protégea les relations du roi avec des jeunes filles ; mais elles cessèrent entièrement lorsque Mme du Barry eut su concentrer sur elle seule toute la passion du vieux roi. La petite maison du Parc-aux-Cerfs étant désormais inutile, Louis XV, qui l'avait achetée de ses deniers, la revendit à Sévin, afin de faire rentrer cet argent dans sa cassette particulière. Pour cette vente, Louis XV n'avait plus besoin de se cacher sous un faux nom comme pour l'achat, et malgré l'assertion de Mme Campan, ce n'est pas comme *Louis de Bourbon*, mais bien comme *roi de France*, qu'il vendit la petite maison du Parc-aux-Cerfs à J.-B. Sévin, ainsi qu'il est constaté dans le contrat de vente passé le 27 mai 1774.

Il résulte donc de ces pièces, dit en terminant l'auteur de *l'Histoire de Versailles*, que la fameuse maison désignée dans l'histoire de Louis XV sous le nom de *Parc-aux-Cerfs* était placée au n° 4 de la rue Saint-Médéric. Aujourd'hui elle a entièrement changé d'aspect. Transformée en un fort joli hôtel, par les propriétaires qui l'ont successivement habitée depuis quelques années, elle ne rappelle plus rien de cette trop célèbre *petite maison*.

Premiers chagrins

Une nouvelle existence commençait pour Aurore, désormais confinée dans la solitude, sous la garde vigilante de l'Abbesse. Dans les commencements, les

visites du comte Roltik furent assez régulières, puis elles devinrent plus courtes ; cependant, il arrivait toujours avec exactitude aux heures qu'il avait choisies, et dont l'Abbesse était informée à l'avance.

Un soir, Aurore l'attendait, assise près de la fenêtre, lorsque la porte s'ouvrit sans qu'aucun bruit lui eût annoncé l'approche du visiteur. Elle eut peine à reconnaître son chevalier. Il était en costume de cour, habit de soie et culotte courte, le large cordon bleu du Saint-Esprit sur le justaucorps, l'épée en verrouil, et le chapeau à plumes aux ailes relevées sur la perruque à poudre.

Il raconta qu'il avait pu s'échapper du Jeu de la Reine, au milieu d'une partie fort animée de Cavagnole, et qu'il en avait profité pour venir surprendre la biche apprivoisée du Parc-aux-Cerfs, sans prendre le temps de changer de costume.

Ce n'était pas sa seule métamorphose. Depuis longtemps le comte avait perdu sa belle humeur des premiers rendez-vous ; mais, ce soir-là, sa pose abandonnée, ses yeux voilés et son front morose trahissaient une lassitude profonde.

Aurore n'osa pas l'interroger. Malgré la familiarité qu'autorisait le comte, elle éprouvait instinctivement pour lui de la déférence et du respect. Elle essaya bien d'amener un sourire sur ce masque de cire ; ce fut en vain. Le comte se montra distrait, préoccupé, taciturne. Au bout de quelques instants, il lui baisa la main, comme il en avait l'habitude avant de prendre congé, et il s'éloigna.

L'Abbesse, en rentrant dans la chambre, trouva Aurore songeuse, l'esprit en proie à une vague inquiétude. Elle chercha à lui faire comprendre que la charge du comte à la cour lui occasionnait parfois une grande fatigue.

— Ne vous étonnez pas trop de ces accès d'humeur sombre, dit-elle. Le prince s'est montré ; c'est déjà beaucoup, et cette visite prouve qu'il a du plaisir à vous voir.

— Madame, dit Aurore, formulant une pensée qui lui était déjà venue, ne croyez-vous pas que le comte a d'autres maîtresses à la cour ?

— En ce moment, cela m'étonnerait.

— Vous n'en êtes pas sûre ?

— Ma belle chérie, il y aurait de l'enfantillage à exiger d'un gentilhomme comme le comte une fidélité absolue, et à donner de l'importance à des caprices passagers. Qu'importe, s'il vous préfère ? Il vous reviendra peut-être quelquefois un peu éteint, mais toujours aussi tendre.

— Suis-je la première jeune fille qui soit venue demeurer ici avec vous ?

— Sans doute. Le comte vous avait remarquée ; il m'a demandé de m'intéresser à vous, et je n'ai pu refuser d'accéder à son désir.

— J'ai bien peur qu'il ne me délaisse et ne m'oublie bientôt.

— Cela ne doit pas troubler votre esprit ; je sais que le comte a pour vous un attachement qui n'est pas un simple caprice.

— Je serai patiente.

— A la bonne heure.

Pour distraire Aurore pendant les jours d'absence, Mme Bertrand travaillait à son instruction, qui était à peu près nulle, et à son éducation, à peine ébauchée. A la fin de l'hiver, le temps ne permettait encore que de rares sorties, et il fallait remplir le vide des longues heures. Aurore se montrait docile à ses leçons ; mais rien ne paraissait intéresser son esprit indifférent, si

ce n'était les règles de quelques jeux de cartes, pour faire la partie du comte, quand il prolongeait ses visites dans la soirée. L'écolière du Parc-aux-Cerfs se mettait au clavecin comme à son métier à tapisserie et lisait un ouvrage à la mode comme son Livre d'heures.

Six semaines environ s'étaient écoulées depuis le premier voyage à Versailles de Mme Championnet et sa rencontre avec M. Le Veneur, qui avait été le point de départ des événements qui viennent d'être exposés. Bien qu'elle se fût montrée d'humeur accommodante et qu'elle n'eût pas témoigné un empressement trop marqué à venir voir sa fille, ce qui était arrivé deux fois, Mme Bertrand, habilement secondée par M. Le Veneur, gagnait du temps et ne laissait rien au hasard. Pour plus de sécurité, elle prit le parti de faire elle-même le voyage de Paris, quand elle conduisait Aurore auprès de sa mère. Au mois d'avril, une seconde somme de cent louis et le deuxième quartier de la pension permirent à Mme Championnet de mettre définitivement ses affaires en ordre. M. Le Veneur s'y était employé avec ce dévouement qui touchait à l'abnégation, et qui lui avait valu une influence absolue sur ses déterminations. Sans rien brusquer, il l'avait progressivement amenée à désirer le mariage de sa fille, et, pour elle-même, la perspective d'une existence plus tranquille, exempte de la servitude et des hasards du commerce. A quelque temps de là, Mme Bertrand fit un nouveau voyage à Paris ; elle apportait le complément des trois cents louis.

A la suite d'une conférence à laquelle assistait M. Le Veneur, on arrêta les dispositions suivantes : M. Le Veneur se portait fort pour un acquéreur du Mortier-d'Or dans de bonnes conditions ; le fonds en serait payé comptant, et le prix intégral remis à Mme Cham-

pionnet, qui irait s'établir à Dijon. Mme Bertrand se chargeait de servir de mère adoptive à sa fille jusqu'à l'époque de son mariage, qui ne devait pas être fort éloignée.

Le départ de Mme Championnet pour la Bourgogne s'effectua à bref délai, mais la tâche de l'Abbesse était loin d'être achevée. Elle prévoyait déjà, à date fixe, le moment où Aurore serait mère, et l'heure peut-être plus prochaine où le caprice du prince exigerait, ou son prompt établissement, ou son renvoi à Mme Championnet.

On était arrivé ainsi au mois de juin 1759. Les rendez-vous du comte commençaient à s'espacer par de plus longs intervalles, et Mme Bertrand avait toujours une explication toute prête. A plusieurs reprises, Aurore avait dû, sous un prétexte ou sous un autre, passer des journées, parfois une semaine, chez Mme Pastoureau, qui écoutait volontiers ses confidences, mais sans jamais lui adresser une question. Déjà l'Abbesse commençait à laisser entrevoir à sa jeune protégée l'idée d'une séparation ; des affaires importantes ne devaient pas tarder à appeler le comte Roltik en Pologne, sans parler de ses absences pendant les voyages de la cour.

Tous ces changements auraient laissé Aurore assez indifférente, si elle n'avait pas été privée de la présence de celui qui était l'unique pensée de sa vie solitaire. Dans les courts et rares instants qu'il lui consacrait encore, elle redoublait de tendresse, s'ingéniait à lui plaire, et ne se montrait rebelle à aucun de ses caprices. Elle souhaitait qu'il fût pauvre pour ne plus le quitter et partager sa vie. Le comte l'écoutait toujours avec bonté ; mais elle n'avait pas besoin d'une grande pénétration pour deviner que, s'il était toujours affec-

tueux, sa passion subissait une décoloration progressive. Enfin, dans les derniers mois de sa grossesse, elle fut confiée aux soins de Mme Pastoureau, qui remplit son rôle de duègne avec la sollicitude et les ménagements compatibles avec la consigne étroite de cette mission de confiance.

Les coulisses du château

L'Etoile de Montreuil forme, au centre, un carrefour d'une circonférence de trois cents mètres, qui se trouve au point de jonction de la rue de Montreuil, de l'avenue de Saint-Cloud et de l'avenue de Picardie. C'est sur la limite de ce carrefour que s'élevait une blanche maison de campagne, construite sur le modèle des villas italiennes. Elle faisait partie des domaines particuliers du roi. Mme de Pompadour venait quelquefois pour s'y promener et faire collation sur la terrasse du jardin dominant les étangs Montbauron, et d'où l'œil embrassait le panorama d'un joli point de vue. Ce n'était pas, comme son Ermitage, une succursale du Parc-aux-Cerfs; on l'utilisait seulement, en certaines circonstances, dans des cas qui exigeaient le secret.

C'est dans cette petite maison qu'au mois de janvier 1760, Mme Bertrand conduisit Aurore, qui touchait au terme de sa délivrance. Dans cette prévision, l'Abbesse reçut, selon l'usage, à l'approche de pareil événement, les instructions de M. Lebel, en famille Dominique, premier valet de chambre du roi, familiarisé et rompu de

longue main à ces sortes d'aventures. Elle avait jadis été femme de charge chez cet important personnage ; il avait pu l'éprouver et la juger à l'œuvre ; il lui accordait la confiance la plus absolue et elle était son confidentissime.

En semblable circonstance, la marche à suivre était tracée et tout suivait un cours régulier. Un médecin, spécialement commis aux accouchements clandestins, était prévenu et savait ce qu'il avait à faire. Une nourrice, appelée à l'avance, s'emparait immédiatement de l'enfant, et s'en retournait après la cérémonie du baptême, qui avait lieu le jour même de la naissance. On s'occupait ensuite de trouver un mari crédule ou complaisant aux héroïnes du Parc-aux-Cerfs, qui étaient dotées. Elles n'avaient à craindre aucune indiscretion sur le fruit de leurs amours secrètes, et elles n'en entendaient plus jamais parler. Ainsi se terminait à l'ordinaire leur mystérieuse aventure, et les nouveaux époux étaient désormais libres de faire souche d'honnêtes gens.

L'Abbesse s'installa donc dans la maison de l'avenue de Saint-Cloud, qui était toute montée et toujours prête à recevoir des hôtes. Le logement, vaste et commode, était admirablement aménagé pour sa destination principale. Le domestique était peu nombreux, mais choisi et suffisant pour le service d'une simple maison de campagne, qui avait à proximité toutes les ressources du Château.

Le jour même de cette installation provisoire, limitée à la durée de l'accouchement et des relevailles d'Aurore, Mme de Pompadour fit appeler sa femme de chambre, Mme Du Hausset, au Château. Elle la reçut dans son cabinet, situé au rez-de-chaussée, et qui communiquait avec l'appartement du roi par un escalier dérobé.

Le roi se promenait de long en large d'un air sérieux.

— Il faut, lui dit Mme de Pompadour sans préambule, que vous alliez passer quelques jours à l'avenue de Saint-Cloud, dans une maison où je vous ferai conduire par Lebel.

— Je suis aux ordres de madame la marquise.

— Vous trouverez là une jeune personne prête à accoucher.

Mme Du Hausset, habituée à recevoir des commandements et à les exécuter, fit de son mieux pour ne rien laisser paraître de sa surprise. Elle observait à la dérobée le roi, qui continuait à arpenter la chambre dans sa promenade de factionnaire et gardait le silence.

Mme de Pompadour continua du même air et du même ton, comme si cette commission était la chose la plus simple du monde :

— Vous serez la maîtresse de la maison, et présiderez comme une déesse de la Fable à l'accouchement. On a besoin de vous pour que tout se passe suivant la volonté du roi, et secrètement. Vous assisterez au baptême et indiquerez les noms du père et de la mère.

Le roi se mit à rire :

— Le père est très honnête homme, dit-il.

— Aimé de tout le monde et adoré de tous ceux qui le connaissent, ajouta Mme de Pompadour avec bonne humeur.

Elle ouvrit une armoire, en retira une petite boîte qu'elle ouvrit, et en sortit une aigrette de diamants qu'elle fit briller avec complaisance.

— Je n'ai pas voulu, dit-elle au roi, et pour cause, qu'elle fût plus belle.

— Elle l'est encore trop ; que vous êtes bonne ! répondit le roi en l'embrassant.

— C'est là que j'en veux, dit Mme Pompadour en mettant la main sur le cœur de son royal amant, dont l'an-

cienne passion ne se traduisait plus depuis longtemps que par des manifestations platoniques.

— Voici vos instructions, dit le roi en s'adressant à Mme Du Hausset, qui assistait à cette scène intime dans une attitude respectueuse : Guimard, le garçon du Château, vous verra tous les jours, pour vous aider et vous conseiller. Au grand moment, vous le ferez avertir de se rendre auprès de vous.

Mme Du Hausset s'inclina.

— Il faut un parrain et une marraine. Vous les annoncerez d'abord comme devant arriver ; puis, un peu plus tard, vous feindrez de recevoir une lettre vous annonçant qu'ils ne peuvent venir. Alors, vous ferez semblant d'être embarrassée, et Guimard dira : « Il n'y a qu'à prendre les premiers venus. » Vous choisirez une servante de la maison et un porteur de chaises, et ne leur donnerez que douze livres, pour ne pas attirer l'attention.

— Une pièce d'or, ajouta Mme de Pompadour, pour ne pas faire d'effet dans un autre sens.

Le roi fit un geste d'acquiescement.

— Guimard, reprit-il, vous dira les noms du père et de la mère. Il assistera à la cérémonie, qui doit être le soir, et donnera les dragées. Il est bien juste que vous ayez les vôtres.

A ces mots, le roi prit un rouleau de cinquante louis, qu'il remit à Mme Du Hausset, avec un gracieux sourire. Mme Du Hausset baisa la main qui lui faisait ce présent, et reprit son attitude attentive.

— Vous aurez soin de l'accouchée, n'est-ce pas ?

— Comme si elle était ma fille, sire.

— C'est une très bonne enfant, qui n'a pas inventé la poudre, et je m'en fie à vous pour la discrétion.

Mme Du Hausset fit une révérence.

— Mon chancelier vous dira le reste, ajouta le roi en se retournant vers Mme de Pompadour.

Ces paroles prononcées, il sortit du cabinet.

— Eh bien, comment trouvez-vous mon rôle? dit la marquise en riant, quand le roi se fut éloigné.

— D'une femme supérieure et d'une excellente amie, répliqua Mme Du Hausset, qui avait repris toute son assurance.

— C'est à son cœur que j'en veux, comme je le disais tout à l'heure, et toutes ces petites filles, qui n'ont point d'éducation, ne me l'enlèveront pas.

— Assurément, madame.

— Je ne serais pas aussi tranquille, si je voyais quelque jolie femme de la cour ou de la ville tenter sa conquête.

— Cela n'est pas non plus à craindre.

— La seule chose qui me fâche, c'est que le roi ait tant de goût pour les *Bals à bouts de chandelles* et les cabarets, où il se rend incognito pour y rencontrer des grisettes. On m'a dit qu'une nuit de carnaval, après son souper, il est allé au bal du Jardin Royal avec la duchesse de Châteauroux, qui était sa maîtresse, la duchesse de Lauraguais, sa sœur, le duc d'Ayen et le comte de Noailles. Ils étaient masqués et ne se retirèrent qu'au bout d'une heure et demie, après s'être amusés comme de simples bourgeois.

— Je ne conçois pas comment on a pu insinuer au roi d'aller à ce bal, ni que le roi ait eu la complaisance d'y aller.

— Connaissez-vous si peu le roi? Il aime ce genre d'amusement. Cette fréquentation d'une société mal élevée a malheureusement une mauvaise influence sur son caractère, et c'est avec surprise que je l'entends se servir d'expressions peu dignes de sortir de sa bouche. C'est sans doute avec les personnes qu'il y rencontre que le

roi apprend ces termes que je ne comprends pas toujours.

— On me l'avait dit, madame, mais je me refusais à le croire.

— C'est l'exacte vérité. Par exemple, il m'a dit un jour, en voyant passer un homme qui avait un vieil habit : « *Il a là un habit bien examiné.* » Il m'a dit une autre fois, pour faire entendre qu'une chose était invraisemblable : « *Il y a gros.* » C'est un dicton du peuple, à ce qu'on m'a assuré, qui signifie : « Il y a gros à parier. »

— Mais ne seraient-ce pas des demoiselles qui lui apprennent ces belles choses ?

— Vous avez raison, *il y a gros.*

— Madame me permettra-t-elle de lui adresser une question ?

— Vous pouvez parler.

— La jeune personne que je vais voir sait-elle que le roi est le père ?

— Je ne le crois pas ; mais, comme il a paru s'intéresser particulièrement à elle et l'aimer plus que les autres, il est peut-être à craindre que quelque indiscret ne se soit trop empressé de le lui faire entendre.

— Je tâcherai de m'en assurer.

— On a dû lui dire, continua la marquise en haussant légèrement les épaules et avec une moue dédaigneuse, à elle comme aux autres, que le galant est un seigneur polonais, parent de la reine, et qui a un appartement au Château. Cela a été imaginé à cause du Cordon bleu que le roi n'a pas toujours le temps de quitter, parce qu'il faudrait changer d'habit.

— Je ferai de mon mieux pour savoir adroitement ce qu'elle en pense.

— Oui, je m'en repose entièrement sur vous... Tenez compagnie à l'accouchée, pour empêcher qu'aucun

étranger ne lui parle, pas même les gens de la maison.

— Je la surveillerai de très près.

— Votre rôle est des plus simples. Vous direz toujours que c'est un riche seigneur polonais, qui se cache à cause de la reine, sa parente, qui est fort dévote.

— Je sais ma leçon.

— Vous trouverez dans la maison une nourrice à qui l'enfant sera remis. Tout le reste regarde Guimard... Vous irez à l'église, comme témoin.

— Oui, Madame.

— Il faudra faire les choses comme le ferait un bon bourgeois, simplement et sans bruit.

— Je me charge de ce soin.

— On croit que la demoiselle accouchera dans cinq ou six jours. Vous dînerez avec elle, et vous ne la quitterez pas jusqu'au moment où elle sera en état de retourner au Parc-aux-Cerfs, ou à l'Ermitage, ou ailleurs, ce qui, je suppose, sera dans une quinzaine de jours, sans qu'elle coure aucun risque.

— Madame sera obéie.

Sur cette dernière assurance, Mme Du Hausset prit congé de la marquise.

Fille ou garçon?

Mme Du Hausset se rendit à la maison de l'avenue de Saint-Cloud. On était prévenu de son arrivée et son appartement était préparé. Elle y trouva l'Abbesse, Mme Bertrand, gouvernante de la petite maison du Parc-aux-Cerfs, et Guimard, garçon du Château, qui avait

changé son habit bleu pour un costume de circonstance. Le reste de la colonie se composait seulement d'une garde, d'une nourrice, de deux vieux domestiques et d'une fille qui remplissait les fonctions de servante et de femme de chambre, nommée Sidonie.

Mme Du Hausset trouva Aurore de la plus jolie figure, mise avec élégance, mais sans rien de trop marquant dans son habillement, ce qui était un signe de distinction naturelle chez une jeune fille de sa condition. Au moment de se mettre à table, elle lui fit un compliment et lui donna l'aigrette de diamants, de la part de Mme de Pompadour. Aurore reçut ce cadeau avec une joie d'enfant, exprima le désir d'aller remercier la marquise à sa première sortie, et se montra fort gaie pendant le souper, en compagnie de l'Abbesse.

Mme Du Hausset n'eut pas de peine à gagner la confiance d'Aurore, qui lui parut d'une naïveté charmante, et comme elles causaient en particulier pendant la soirée, la petite favorite du Parc-aux-Cerfs lui dit en confidence :

— Avez-vous des nouvelles de M. le comte ?

C'est ainsi qu'elle appelait le roi.

— Oui, ma chère enfant, j'en ai eu aujourd'hui par Mme la marquise.

— Il se porte bien ?

— Oui.

— Il sera bien fâché de n'être pas auprès de moi, comme il me l'a fait dire ; mais il a été obligé de faire un assez long voyage. Savez-vous s'il reviendra bientôt ?

— Je l'espère avec vous.

— Il est beau gentilhomme, n'est-ce pas ?

— C'est l'avis de tout le monde.

— Il m'aime de tout son cœur ?

— Il doit vous adorer... Et vous ?

— Je l'aime encore plus. Il m'a promis une fortune ; mais je l'aime sans aucun intérêt, et s'il voulait y consentir, je le suivrais dans sa Pologne, au bout du monde.

— Vous êtes charmante.

— J'aurais bien désiré avoir ma mère auprès de moi, mais cela est impossible. Il ne faut pas qu'elle connaisse mon état.

— Cela va de soi.

— M. Durand — c'est sous ce nom qu'elle connaissait M. Lebel, le premier valet de chambre du roi, qui l'appelait Dominique — M. Durand a été la voir avant son départ.

— Elle n'est pas inquiète de vous ?

— Non, M. le comte Roltik lui a déjà envoyé six mille livres en or, et j'ai su qu'il lui avait encore fait remettre un contrat de quinze cents livres de rentes.

— Votre mère habite la province ?

— Ma mère est allée s'établir en Bourgogne, près de Dijon.

Le programme arrêté par le roi et Mme de Pompadour s'exécuta à la lettre. Le sixième jour, Aurore se mit au lit et accoucha au milieu de la nuit. D'après ses instructions, Mme Du Hausset lui dit que l'enfant était une fille, bien que ce fût un garçon, qu'il était confié à la nourrice, et que celle-ci devait repartir pour son village en Normandie.

En pareil cas, on disait toujours à la mère que l'enfant était une fille, et, quelque temps après, que son enfant était mort, pour qu'elle n'eût pas l'idée de le chercher et qu'il ne restât aucune trace de sa naissance. Le roi donnait douze mille livres de rentes à chacun de ces bâtards, et ils héritaient les uns des autres à mesure qu'il en mourait. Ici les hypothèses de-

viennent obscures, et le temps a jeté son voile sur leurs destinées inconnues.

Cependant l'accouchée avait obtenu de voir et d'embrasser son enfant après la cérémonie nocturne du baptême. Avec cette divination de l'amour maternel, qui se traduit en inquiétude, même chez les êtres inférieurs de la nature, Aurore avait longuement considéré le visage de la nourrice. Cette femme, épaisse et massive, avait dans la face une expression bestiale. Elle lui fit des recommandations multipliées et des promesses de cadeaux, que la paysanne avait écoutées avec un sourire stupide où perçait l'incrédulité.

Aurore demanda la faveur de garder l'enfant, un seul jour, et d'avoir son berceau à côté de son lit.

— Il est nécessaire que la nourrice reparte sur l'heure, dit Mme Du Hausset ; vous savez que la situation du comte l'exige.

— Quel nom a-t-on donné à ma fille ?

— Le vôtre, Aurore.

— Quand je serai relevée, pourrai-je aller la voir ?

— Sans doute, lorsqu'elle sera sevrée.

Malgré cette affirmation, il lui sembla qu'elle ne le reverrait plus. Elle sentit comme une lueur rapide traverser son esprit, voilé par de sombres pressentiments. Comme elle embrassait une dernière fois l'enfant qu'on allait emporter, elle remarqua sur sa joue une petite marque, à l'endroit où elle-même avait un signe. Quand la porte se fut refermée sur la nourrice, un long soupir s'exhala de sa poitrine gonflée, elle passa sa main moite sur son front décoloré, sa tête retomba doucement sur l'oreiller, et ses larmes coulèrent.

Mme Du Hausset avait régulièrement écrit tous les jours à Mme de Pompadour, pour la tenir au courant des détails qui l'intéressaient. Après avoir ainsi rendu

compte de l'accouchement d'Aurore, du baptême de l'enfant et du départ de la nourrice, elle reçut un billet qui l'appelait à l'Ermitage. Le roi s'y trouvait. Il ne fit aucune allusion à la mission dont il l'avait chargée, et lui remit une grande tabatière en or, renfermant deux rouleaux de chacun vingt-cinq louis. Mme Du Hausset fit une profonde révérence, baisa la main royale et se retira dans une pièce voisine. La connaissance qu'elle avait des choses de la cour lui fit comprendre que cette petite aventure, qui l'avait mise dans la confidence des amours obscures du roi, loin de lui procurer plus de marques de bonté de sa part, équivalait à une disgrâce. Elle avait pu remarquer qu'il semblait même embarrassé des services de cette nature qu'il recevait de Mme de Pompadour ; mais, avec elle, cela ne tirait pas à conséquence.

Quand le roi fut parti, la marquise la rappela, et lui adressa une foule de questions sur la jeune mère, qu'elle appelait Mademoiselle veuve Championnet. Elle s'amusa beaucoup des naïvetés d'Aurore et de tout ce qu'elle disait et pensait du seigneur polonais.

— Il est dégoûté de la princesse, dit-elle, et je crois que dans un mois ou deux, il se fixera pour toujours en Pologne.

— Et la demoiselle ? demanda Mme Du Hausset.

Cette question était plutôt dictée par la curiosité que par la sympathie, car Aurore était la cause involontaire de la froideur que le roi lui avait témoignée.

— La demoiselle ? répondit la marquise avec une indifférence affectée ; on la mariera sans doute en province avec une dot de quarante mille écus et quelques diamants... Quant à ce qui est de l'enfant, ajouta-t-elle d'un ton qui n'admettait pas une nouvelle question, c'est une affaire dont vous n'avez pas à vous souvenir.

Mme Du Hausset se le tint pour dit et se promit de ne

plus aborder ce sujet de conversation. Elle savait bien que Mme de Pompadour était vindicative et ne pardonnait pas, quand on avait eu le malheur de l'offenser ou seulement de lui déplaire.

— Vous avez été dévouée, reprit la marquise en voyant l'air déconfit de sa confidente, et mon intention n'est pas de vous causer une peine inutile ; je tiens seulement à vous recommander la discrétion.

— Je serai muette.

— Je suppose que Mademoiselle veuve Championnet sera en état de sortir la semaine prochaine. Vous l'amènerez jeudi après midi, vers quatre heures ; le roi sera là, et je pourrai juger de l'impression que lui causera cette entrevue. Je n'ai plus rien à vous dire.

— Je me tiendrai à la disposition de madame la marquise.

Peu de temps après cette aventure, le roi ajouta la petite maison de l'avenue de Saint-Cloud au terrain qu'il avait donné, trois années auparavant, à la comtesse d'Estrades, parente de Mme de Pompadour (1).

Le secret de la câmeriste

Aurore avait une santé magnifique. Sa beauté n'avait pas tardé à reprendre tout son éclat de radieuse jeunesse et de fraîcheur brillante, avec une teinte de douce mé-

(1) Vendue à la Révolution comme bien national, cette maison a passé à divers propriétaires. Le dernier lui fit faire de nombreux embellissements qui la transformèrent en villa, et lui donna son nom.

lancolie, moins ingénue peut-être, mais pourtant embellie par le charme nouveau de la maternité. Dès que le médecin lui eut permis de se lever, elle fit des promenades dans le jardin et reprit le paisible cours de ses habitudes.

D'après la recommandation expresse et formelle de la marquise de Pompadour, Mme Du Hausset ne devait laisser personne approcher d'Aurore sans être en tiers ; mais il lui était assez difficile de tenir sa promesse et d'exécuter un tel ordre dans toute sa rigueur, et sa vigilance était parfois en défaut. A cette heure matinale, elle se plaisait à supposer que la jeune mère était encore endormie, et dans la vague somnolence et la douce quiétude d'un agréable demi-sommeil, elle attendait la tasse de chocolat qu'elle aimait à prendre au lit. Après cette première collation, elle s'habillait en négligé du matin, puis ces importants devoirs une fois accomplis, elle passait dans la chambre de l'accouchée, qui communiquait avec la sienne.

Or, la veille du jour fixé pour la première sortie d'Aurore, la femme de chambre qui l'avait soignée pendant toute la période de ses couches, entra dans sa chambre un peu plus tôt qu'à l'ordinaire pour ouvrir les volets et les rideaux. Cette camériste, jeune et fort avenante, avait eu pour elle ces soins féminins et ces attentions délicates qui ne s'achètent pas, et qui n'ont rien de la servilité des mercenaires. Aurore en avait été touchée, mais la surveillance dont elle était l'objet ne lui permettait pas de l'en récompenser.

Si la prudence de Mme Du Hausset était endormie, Aurore était éveillée. Elle remarqua que Sidonie avait les yeux rouges. Au moment où elle allait s'éloigner, comme à regret, sur la pointe du pied, ainsi qu'elle était entrée, Aurore posa son doigt sur sa bouche en lui

faisant signe d'approcher. La femme de chambre referma les rideaux et s'empressa d'obéir.

— Vous avez pleuré, Sidonie? lui dit-elle à voix basse.

— Oui, demoiselle.

— Qui vous a fait du chagrin?

— Mme Bertrand. Elle m'a donné mon congé hier soir, et je m'en irai tout à l'heure.

— Pourquoi?

— A cause de vous.

— A cause de moi?

— Oui, demoiselle.

— Expliquez-moi cela.

— Mme Du Hausset a dit que je vous étais très attachée, et que cela pouvait avoir des conséquences.

— Oui, vous avez été bonne pour moi, Sidonie; mais ce n'est pas cette raison qu'on vous a donnée?

— On ne m'en a donné aucune; on m'a chassée, voilà tout.

— Je suis bien fâchée d'en être la cause sans le vouloir, et je veux vous laisser un souvenir de moi.

Aurore détacha un petit cœur en or qu'elle portait au col avec des médailles depuis son enfance.

— Merci, demoiselle; je le garderai toute ma vie, et vous êtes la seule personne que je regretterai dans cette maison.

— Je vous regretterai aussi, ma pauvre Sidonie. Tenez, cachez ce bijou.

La camériste le glissa dans son corsage.

— On ne m'aurait pas permis de vous revoir avant de sortir d'ici, reprit-elle en essuyant ses yeux, et j'aurai le cœur moins gros après vous avoir dit adieu. Voulez-vous me permettre de vous baiser la main pour la dernière fois?

— Embrassez-moi, dit Aurore... Là, ne pleurez plus.

Je demanderai votre grâce et j'espère qu'elle me sera accordée.

— Non, demoiselle, c'est inutile, et je vous supplie de ne dire à personne que je vous ai parlé sans témoin.

— Quel mal peut-il y avoir à cela ? Est-ce donc une faute impardonnable que de m'être attachée ?

— Ici, c'est un crime.

— Que dites-vous ?

— Parlez bas. Si Mme Du Hausset me trouvait dans votre chambre, à cette heure, je serais perdue.

— Est-ce possible ?

— Ignorez-vous donc que vous êtes gardée à vue comme une prisonnière, et n'avez-vous pas remarqué que personne ne vous approche et ne vous parle quand vous êtes seule ?

— En effet, Sidonie. A l'avenir, je me défierai des espions qui me surveillent.

— Mme Bertrand est impitoyable ; elle a le cœur plus dur qu'une pierre de roche, elle est sèche comme ses os ; mais je la déteste moins que l'autre, avec ses airs de chatte et ses paroles mielleuses.

— Elles sont dignes l'une de l'autre.

— Oh ! oui, on peut les atteler au même carrosse.

— Je ne me laisserai plus prendre à leurs airs d'amitié.

— Vous ne savez donc pas que Mme Du Hausset est l'âme damnée de Mme la marquise de Pompadour ?

— Non.

— Ne l'oubliez pas.

— On m'a bien dit que la discrétion était nécessaire à cause du comte Roltik, qui est un proche parent de la reine ; mais, puisque vous savez ce qui s'est passé, je ne comprends pas toutes ces précautions avec vous. Qu'est-ce que cela peut faire à Mme la marquise de Pompadour que vous me parliez ?

— Si vous voulez me promettre, sur le salut de votre

âme, de ne pas me trahir, je vous dirai ce que je sais.

— Vous ne croyez pas, quoi qu'il advienne, que je pourrais en avoir la pensée. Mais parlez vite, Sidonie, Mme Du Hausset peut entrer d'un moment à l'autre.

— La gouvernante est encore au lit, et Mme Du Hausset est trop paresseuse pour se lever avant d'avoir son chocolat et ses rôties beurrées.

— Parlez.

— C'est qu'il y va de la vie pour moi.

— Est-ce que je rêve?... Où sommes-nous donc, ici?

— Dans l'enfer de ce monde.

— Eh bien, dit Aurore avec une énergie contenue, s'il en est ainsi, je voudrais bien en sortir à votre place, et je ne comprends pas que vous pleuriez en le quittant.

— Où la chèvre est attachée, elle broute, et je ne sais si je trouverai à gagner mon pain quotidien dans un désert.

— Pourquoi aller dans un désert?

— Il faut que je m'en retourne au fond de la Sologne, d'où je suis venue, avec ordre de n'en jamais sortir, sous peine de la prison éternelle.

— Que vais-je apprendre? murmura Aurore.

— Un secret qu'on croit bien gardé, demoiselle, et qui coûterait cher à celui qu'on soupçonnerait de l'avoir surpris, à vous comme à moi.

— Je veux le connaître.

— Vous n'êtes pas la première qui soit venue dans cette maison, pour y mettre au monde un enfant qu'on emporte.

— Mais on m'a dit qu'il me serait loisible d'aller le voir, et je ne m'en suis séparée qu'à la condition que cette promesse serait tenue.

— On vous l'a promis, mais c'est tout.

— En êtes-vous bien sûre?

— Oui, demoiselle, j'en suis sûre.

— Le comte Roltik parle en maître ; lui seul a le droit de me donner un ordre, et je ne le recevrai que de sa bouche.

— Je ne connais pas le comte Roltik, mais je connais Mme la marquise de Pompadour, et elle est aussi puissante que le roi lui-même.

— Je veux tout savoir. Au nom du ciel, Sidonie, dites-moi la vérité, et je vous jure, sur ma fille, que la torture ne me ferait pas ouvrir la bouche.

— Je vois que vous aurez le courage de m'entendre.

— Oui, je puis tout supporter pour l'amour de ma fille.

— Ce n'est pas une fille.

— Bonté divine !... Pourquoi me l'avoir caché ?... J'ai un fils?...

— On dit toujours que c'est une fille. L'enfant a été baptisé à l'église Saint-Symphorien, sous le nom de Robert Lefort.

— Robert Lefort... Robert Lefort.

— Oui.

— Le baptême a eu lieu le soir, et vous étiez ici, près de moi, dans cette chambre, pendant la cérémonie.

— Je n'étais pas à l'église ; mais cela ne m'empêche pas d'avoir des yeux pour voir et des oreilles pour écouter.

— Qu'avez-vous vu ? Qu'avez-vous entendu ?

— On a eu beau faire, comme à moi et aux autres, la leçon à cette nourrice pataude, qui a l'air d'une grosse génisse, elle ne prenait pas grande précaution quand elle emmaillottait l'enfant. Ensuite, quand elle avait bu ses deux bouteilles de vin à chaque repas, elle ne savait plus tenir sa langue.

— Que disait-elle ?

— Ce qu'on lui avait défendu de raconter. On l'appel-

lait Rosalie ; on vous a appris qu'elle était de Normandie, et qu'elle retournait aux Ifs, près de Fécamp.

— Oui.

— Eh bien, son vrai nom n'est pas Rosalie, elle s'appelle Gertrude ; elle n'est pas normande, elle est de la Beauce ; elle n'est pas retournée aux Ifs, près de Fécamp, elle est maintenant aux Epars, près de Chartres. Voilà la vérité.

Aurore resta un moment silencieuse et pensive, l'esprit troublé par les révélations de la camériste.

— Je comprends, reprit-elle après une pause, que la naissance de mon enfant doive être cachée ; le comte Roltik l'a voulu ; mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'on me tienne en défiance et qu'on me trompe. Si la révélation du secret est un danger pour mon fils, qui peut le garder mieux que moi?... Oh ! c'est une trahison que je ne pouvais pas deviner.

— Ne vous fiez à personne, demoiselle.

— Je me ferais à vous, Sidonie, si vous n'alliez me quitter... Embrassez-moi encore, et que Dieu vous récompense de ce que vous avez fait aujourd'hui. Je prierai la Sainte Vierge et ma bonne patronne tous les jours à votre intention, et si vous avez des enfants, j'espère que cela leur portera bonheur.

— Je prierai aussi pour vous, répondit la camériste.

Après avoir encore embrassé sa jeune maîtresse, elle ouvrit les rideaux, essuya ses yeux, et sortit sans retourner la tête.

Robert Lefort, — Epars, — Gertrude.

Ces mots étaient gravés dans le cœur d'Aurore en brûlants caractères, comme le *Mané-Thécel-Pharès* sur les murs de la salle du festin de Balthazar. Elle ne pleura pas.

En face de la vérité, elle rappela ses esprits comme au sortir d'un mauvais rêve, comprenant

bien qu'elle ne devait plus compter que sur elle-même.

Quand Mme Du Hausset entra dans la chambre, Aurore dormait.

L'Ermitage

Bien que la jeune mère eût repris des forces, l'Abbesse du Parc-aux-Cerfs avait jugé imprudent de la soumettre à une longue marche. Aurore, accoutumée à se prêter sans discussion à tout ce qu'on exigeait d'elle, ne songea même pas à exprimer le désir de faire à pied sa première sortie. En conséquence, à l'heure convenue, elle prit place, comme Mme Bertrand et Mme Du Hausset, dans une des trois *Chaises Bleues* qui devaient les transporter chez la marquise de Pompadour.

A cette époque, les voitures de place n'existaient pas encore à Versailles. Toutes les dames de la cour avaient leurs chaises dorées et armoriées. Une société avait obtenu le privilège d'en établir pour le service public, sous la condition de les peindre en bleu pour les distinguer de celles des grands seigneurs. Ces chaises exigeaient deux porteurs. Les brouettes étaient des chaises sur deux roues, mais tirées par un seul homme.

Mme Du Hausset, dont la chaise marchait en ligne avec celle d'Aurore, mit à profit l'intervalle qui s'écoula dans le trajet de l'avenue de Saint-Cloud à l'Ermitage, pour récapituler les indications circonstanciées qu'elle lui avait déjà données sur les divers personnages qu'elle devait s'attendre à y rencontrer.

— Je compte, dit-elle, que vous n'avez pas oublié mes recommandations. Vous savez que Mme la marquise de

Pompadour est la maîtresse de la maison ; c'est la meilleure amie du comte Roltik ; elle a tous ses pouvoirs en son absence, et votre avenir est entre ses mains.

— Oui, madame, je m'en souviendrai.

— Vous verrez combien Mme la marquise est bonne, et vous n'aurez pas de peine à vous faire bien venir de ses amis.

— Je l'espère.

— Mme la comtesse d'Estrades est sa cousine et sa protégée, et vous saurez bien gagner ses bonnes grâces. Tâchez aussi de plaire à M. le comte de Saint-Germain ; c'est le plus charmant des sorciers, et il peut faire des prodiges en votre faveur.

— J'essaierai, madame.

— Vous aurez certainement encore l'occasion de faire connaissance avec d'autres grandes dames et d'illustres gentilshommes de la cour dans l'entourage de la marquise, et votre éducation, commencée par Mme Bertrand, sera vite achevée dans cette belle compagnie, si, comme je le crois, Mme la marquise désire vous garder quelque temps auprès d'elle.

— Je ferai de mon mieux pour mériter les bontés qu'on aura pour moi.

— Il se peut que vous vous trouviez par hasard en présence du comte Roltik. Ceci est le point important, et je compte sur toute votre réserve pour vous rappeler, dans votre conduite et dans vos paroles, que vous n'êtes plus à la Petite Maison de la rue Saint-Médéric. Si le comte juge nécessaire de vous considérer comme une étrangère, vous en agirez de même avec lui, comme si vous le rencontriez pour la première fois.

— Je ne me trahirai pas.

— Pour le reste, je m'en fie à votre tact, dont je ne fais pas de doute, et je vous laisse le choix d'en agir selon les personnes et les circonstances.

L'écolière du Parc-aux-Cerfs laissa échapper un léger soupir et courba la tête avec une expression de tristesse résignée. Mme Du Hausset interpréta ce signe comme un muet témoignage d'obéissance, et elle n'ajouta plus rien. Si pourtant il lui avait été donné de lire au plus profond du cœur de la jeune mère, elle aurait pu se convaincre que toutes ses pensées secrètes étaient concentrées sur le petit être qui lui avait été ravi et qu'elle songeait déjà à reconquérir, sans prévoir encore qu'elle aurait dans l'avenir à trembler pour sa vie.

L'*Ermitage* de Mme de Pompadour occupait tout le côté gauche de la rue qui porte aujourd'hui son nom. Louis XV était encore dans tout le feu de sa passion lorsque, dix ans auparavant, en 1749, il détacha du Petit-Parc, au lieu dit la Porcherie et le Quinconce, six hectares de terrain dont il fit cadeau à sa maîtresse. Mme de Pompadour avait un très grand goût pour la construction; elle y fit élever une habitation charmante, avec des volières, des bosquets plantés d'arbrisseaux alors fort rares, jetés au milieu des grands arbres qui ornaient déjà cette propriété, et l'appela son *Ermitage*. On voit, par la description qu'on en trouve dans les *Mémoires du duc de Luynes*, qu'il était situé à une centaine de pas du chemin qui passait auprès d'un étang, et allait en dehors du Petit-Parc rejoindre Saint-Antoine et la route de Marly.

Le bâtiment n'avait qu'un étage à cinq croisées de face; il se composait d'un petit vestibule, à droite duquel était une antichambre qui servait de salle à manger, et, à gauche, une cuisine. Ces trois pièces donnaient du côté de la cour; sur le double du côté du jardin, était un cabinet d'assemblée, ensuite une chambre à coucher renfermant un corps de bibliothèque, et une garde-robe pour la femme de chambre.

Le jardin était d'une grande étendue et englobait une partie d'un quinconce, à droite du chemin de Marly qui traversait le parc. Gabriel, premier architecte du roi, avait fait combler l'étang, devenu inutile après le dessèchement de l'étang de Clagny, auquel il servait de déversoir, et n'avait gardé qu'une pièce d'eau. Sur ce nouveau terrain, il fit planter un potager et ajouta des bosquets, mais sans autre habitation que celle du jardinier.

Cette maison de plaisance avait coûté 285,013 livres 4 sol, 5 deniers. C'était relativement peu de chose, car, d'après un manuscrit conservé aux Archives de la préfecture de Seine-et-Oise, le relevé général des dépenses connues de Mme de Pompadour, pendant sa faveur, s'élève au chiffre de 36,924,140 livres. Il faut multiplier ce chiffre par cinq, pour en avoir l'équivalent d'après la valeur actuelle de l'argent, soit cent quatre-vingt cinq-millions.

Le roi venait souvent visiter ce séjour champêtre avec Mme de Pompadour. Dans les dernières années du règne de la favorite, selon les besoins ou l'occasion, l'Ermitage servit plus d'une fois de succursale au Parc-aux-Cerfs, ce qui contribua encore à dépister les recherches et à obscurcir le mystère dont Louis XV aimait à s'entourer. Ses goûts de monarque diminuaient avec les années; Versailles, grand comme un sentiment, lui déplaisait; après s'être dégoûté des Trianons, il devait finir par Louveciennes, petit comme un caprice.

Quand les chaises bleues s'arrêtèrent à l'entrée du parc, leur approche avait été signalée et la porte était ouverte.

Les trois visiteuses mirent pied à terre. Après avoir congédié les porteurs, elles se dirigèrent à travers les bosquets du côté de l'habitation. Mme Du Hausset

venait rendre compte de sa mission spéciale, qui paraissait remplie, et résigner ses fonctions de gardienne provisoire. L'Abbesse, en sa qualité de duègne officielle, allait remettre sa jeune captive entre les mains d'une maîtresse plus puissante et plus inexorable.

Comme elles s'avançaient par une allée tournante dans un petit labyrinthe, Mme Du Hausset, qui marchait en tête avec Aurore, suivie de près par Mme Bertrand, ralentit le pas et marcha avec une lenteur calculée, sous prétexte de ménager les forces de la nouvelle accouchée.

En réalité, cette manœuvre avait pour but de permettre à la marquise de Pompadour, embusquée sur leur passage et masquée par les charmilles, d'examiner à loisir la petite héroïne du Parc-aux-Cerfs. Elle avait tenu à voir, par ses yeux, l'obscur favorite qui semblait encore exercer un charme persévérant sur le roi, pour ne pas marquer une impression de surprise ou de curiosité au moment où elle serait amenée devant elle. A première vue, son jugement fut arrêté : « Si cette créature avait de l'esprit, je serais perdue. »

La royale courtisane, sur le déclin, déjà flétrie avant d'être décomposée vivante, ressemblait à un squelette fardé. Elle observait d'un œil de sombre envie et de haine farouche la fleur humaine sur sa tige flexible, dans le riche épanouissement de sa jeunesse, de sa grâce et de sa beauté. Elle suivait, avec un rictus sardonique qui convulsa sa bouche aux lèvres minces, sèches et décolorées, les mouvements ralentis de sa marche, harmonieuse comme le pas cadencé d'une nymphe de Diane errant à travers les bois et prêtant l'oreille au mystérieux appel d'un berger. A la pensée qu'elle allait revoir le roi, prévenu de son arrivée, la marquise mordait son mouchoir imprégné de parfums

violents et capiteux, comme si elle ne voulait pas respirer le même air que cette fraîche jeune fille, au front virginal, qui semblait porter le printemps dans les plis de sa robe légère.

Si quelque invisible témoin avait, en ce moment, joué le même rôle que la Pompadour, il aurait lu, sur son masque blême, le double arrêt de la mère et de l'enfant. Il lui avait suffi d'une seconde pour en concevoir la pensée ; peu de temps était nécessaire pour l'exécuter. La vieille panthère se rassemblait à la vue de la gazelle ; sa proie passait à sa portée, et elle savourait déjà la vengeance avec une calme férocité.

Dans le temps qu'elle faisait un détour pour gagner de vitesse et recevoir Aurore à l'entrée du Cabinet d'assemblée, donnant sur le jardin, où elle avait un instant laissé sa compagnie, elle composa si bien son visage fardé, faux et doucereux, que sa grimace se dessina en sourire équivoque. Le sifflement vipérin de sa voix, au timbre aigu, parut s'assouplir en intonations plus voilées, quand celle qu'elle désignait ironiquement sous le nom de *Mademoiselle Veuve Championnet* s'avança devant elle dans l'attitude d'une jeune esclave, livrée à une favorite vieillie, délaissée, jalouse et artificieuse.

Après la présentation d'Aurore, Mme Du Hausset et Mme Bertrand firent une révérence à toute la compagnie et se retirèrent dans l'intérieur des appartements.

La souveraine qui régnait à l'Ermitage au milieu de sa petite cour, la fit asseoir auprès d'elle, en face du roi.

— Vous vous attendiez sans doute, dit-elle, à entrer dans un palais de fée ; vous voyez que c'est plutôt une simple chaumière. Il est vrai, ajouta-t-elle avec un sourire significatif, que je reçois souvent un enchanteur, le comte Roltik, et que sa baguette magique a le pouvoir de tout transformer, excepté mon cœur ; mais cet Ermitage

me semble un Paradis terrestre, quand il veut bien s'y arrêter un instant. Mme Bertrand vous a sans doute fait visiter les merveilles de Versailles et des environs?

— Oui, madame, j'ai vu plusieurs belles résidences; mais l'Ermitage me plaît autant et même mieux, parce que je me sentirais gênée dans les grands châteaux.

— Elle est charmante, dit Mme de Pompadour. N'est-ce pas aussi votre avis, messire Stanislas?

— J'en conviens volontiers, répondit le roi, bien que votre voisinage lui fasse tort.

— Je vous remercie pour votre compliment, comme s'il était la vérité, messire. Je crois que nous partageons la façon de voir de Mlle Aurore sur les châteaux, et que vous pensez aussi comme moi à l'endroit des jardins : *Versailles* pour les eaux, *Marly* pour les arbres et *Trianon* pour les fleurs.

— Voilà une belle phrase, dit le roi avec une sorte de bâillement étouffé qui sembla passer inaperçu, mais qui eut pour effet de couper court aux poétiques réminiscences de celle qui évoquait les souvenirs de sa divinité passée.

Il y avait, en effet, ce jour-là, deux enchanteurs terrestres à l'Ermitage, Louis XV et le comte de Saint-Germain. Mais le romancier, assis sur une humble chaise, possède aussi une baguette magique : il peut évoquer leurs images dans le clair miroir de la Vérité et les interroger froidement devant l'histoire.

Le hasard, cet habile arrangeur, ce grand machiniste, vient de rassembler là, comme à plaisir, un groupe symbolique : Un roi débauché, une favorite complaisante, une espionne de d'Argenson, une duègne, une entremetteuse et un charlatan. Tous s'amusent d'une victime encore parée des fleurs du sacrifice humain, innocente, puisqu'elle a donné son cœur, sacrée par

son amour et sanctifiée par la maternité. Au fond, comme les comparses de cette triste comédie, errent des groupes de courtisans qui ont le privilège de partager l'ennui du maître.

Ce tableau parlant suffit pour montrer que la royauté décline. A quelques pas, le palais de Louis XIV n'est plus qu'un boudoir; il a subi des transformations conformes à la vie que mène le souverain, et ses vastes salles sont converties en petits appartements. Le temps n'est pas loin où le boudoir de la Pompadour sera la Petite-Maison de la Du Barry, et les Petits-Appartements seront des cabinets où les fils de la vieille noblesse militaire suspendront encore leur épée. La représentation, après avoir fait place à la vie intime et familière, verra la vie cachée. Le grand art, froid et correct, se plie à toutes les fantaisies. Les têtes sévères, qui avaient de la grandeur, du caractère et de la majesté, sont souriantes, et les hautes perruques bouclées sont remplacées par les perruques poudrées; les femmes sont moins belles et plus jolies, les hommes plus affables, plus gracieux, plus élégants, plus raffinés, et moins grands seigneurs. Il n'y a plus de ministres, il n'y a que des favorites et des complaisants; la politique et la diplomatie ne sont plus que de l'intrigue. Le coin qui a pénétré dans l'autel avec *Tartufe*, entame la monarchie; l'éclair du stylet du *Barbier de Séville* suivra de près le sourd roulement de l'*Encyclopédie*. Louis XIV pouvait dire : *Après moi, mon siècle*. Louis XV disait : *Après moi la fin du monde*. Il aurait pu dire plus justement : *Après moi la Révolution française*. Mais la Fronde n'avait encore appris à personne que tout ne finit pas en France par des chansons.

Le comte de Saint-Germain.

La conversation du petit groupe rassemblé sous les frais ombrages des arbres de l'Ermitage de Mme de Pompadour, caché comme un nid dans la verdure, ne manquait pas d'aliments. On y passait librement en revue toutes les nouvelles de la cour et de la ville, on se racontait les épigrammes des beaux esprits et la chronique scandaleuse du jour. A l'exception du roi, qui semblait écouter ces propos d'une oreille distraite, sans y prendre la moindre part, les langues allaient leur train et daubaient au hasard sur tous les noms que les ricochets du dialogue faisaient tomber sur le tapis. Les traits de la marquise de Pompadour et de la comtesse d'Estrades allaient et revenaient comme un volant entre deux raquettes habilement manœuvrées ; mais ils finissaient par s'épuiser, et le volant retombait parfois à terre après avoir tournoyé dans le vide. C'est alors que le comte de Saint-Germain saisissait le moment de lancer ces prodigieux paradoxes historiques, dont la mine semblait inépuisable, et qui lui avaient valu sa brillante et mystérieuse réputation de sorcier.

Le comte de Saint-Germain était alors de l'âge du roi. Il avait l'air fin et spirituel ; de taille moyenne, il paraissait très robuste, sans embonpoint. Son costume était presque toujours d'une simplicité de bon goût, qui faisait valoir l'éclat des diamants qu'il portait aux doigts et qui enrichissaient sa tabatière et sa montre. Il affectait une grande sobriété. Le maréchal de Belle-Isle, qui l'avait connu en Allemagne, l'avait amené en France

vers l'année 1740. Il fut présenté à Mme de Pompadour, qui l'admit dans son intimité. Louis XV lui fit aussi un gracieux accueil; il s'entretenait souvent et longuement avec le comte et lui avait donné un appartement à Chambord. Jusque-là, en Hollande, en Allemagne, à Venise, à Londres, on ne lui avait prêté qu'une attention distraite et mêlée d'ironie; c'est à Paris qu'il triompha et obtint les faveurs de la Renommée.

Dans un intervalle de la causerie intime, Mme de Pompadour ouvrit sa bonbonnière, qui circula dans les mains du roi, de la comtesse d'Estrades, d'Aurore et du comte.

— Monsieur de Saint-Germain, prenez encore un bonbon? dit la marquise qui grignotait des pralines.

— Je vous remercie, madame, répondit-il en tirant à son tour une boîte de sa poche; mais en voici qui ont le privilège de ne pas déplaire aux dames de la cour.

Disant ces mots, le comte de Saint-Germain ouvrit la boîte, remplie de diamants, de perles, de topazes, de rubis, d'émeraudes, de saphirs et d'autres pierres précieuses.

Mme de Pompadour en choisit trois. Elle en offrit une à Aurore, la deuxième à la comtesse d'Estrades et conserva la dernière pour elle.

— Vous voyez, dit-elle, que j'accepte sans autre cérémonie, et sans craindre de vous appauvrir, puisque vous êtes un *Comte des Mille et une Nuits*.

— J'aime mieux ce titre que celui que m'a décerné M. de Voltaire.

— Et comment vous appelle-t-il?

— Un *Comte pour rire*.

— Cela me fait songer à ce pauvre comte de Valbrun, qui a de si grands pieds qu'on peut l'appeler un *Comte à dormir debout*.

— J'aime encore mieux le trait de M. de Voltaire.

— Apparemment qu'il ne vous connaît pas bien, et s'il avait été la semaine dernière à la cour, il aurait vu un comte qui avait des boucles de souliers et des jarretières de diamants pour tout de bon.

— Il n'y a pas besoin d'être comte pour cela ; il suffit d'une grande fortune.

— A croire ce qu'on dit de vous et ce que j'en ai lu, vous avez plus de deux mille ans.

— J'ignore absolument mon âge, madame.

— Vous avez connu Jésus-Christ, et vous assistiez aux *Noces de Cana*.

— C'est peut-être remonter un peu loin.

— Eh bien, n'allons pas plus loin que François I^{er}. C'est un roi-chevalier que j'aurais aimé. Comment était-il fait ?

A cette question, le comte de Saint-Germain eut un sourire qui témoignait que la marquise avait surpris son côté faible. Il avait au suprême degré cette éloquence naturelle qui est la plus séduisante. Doué de connaissances encyclopédiques, savant en chimie, il avait surtout le talent de parler des événements les plus lointains de l'histoire sur le ton ordinaire de la conversation, comme on raconte l'anecdote du jour, avec les mêmes détails, le même degré d'intérêt et de vivacité, comme s'il en avait été le témoin oculaire.

— S. M. François I^{er}, répondit-il sans hésitation, était certainement le plus élégant gentilhomme de son royaume et ses portraits, quoique assez ressemblants, sont loin de rendre les grâces chevaleresques de toute sa personne.

— Je connais un roi qui ne lui cède en rien.

— Nul doute, madame, poursuivit le comte en s'inclinant, que si vous aviez vécu de son temps, il n'eût effacé les deux vers que je le vis écrire un jour, avec la pointe d'un diamant, sur une vitre de son château.

— Ah! oui...

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie.

C'est peu galant pour elles, et peu flatteur pour lui.

— Cela ne l'empêchait pas de les aimer à la folie. Et un autre jour que Triboulet lui faisait remarquer qu'il vaudrait mieux n'en avoir qu'une, le roi se tourna de mon côté et me dit en riant: « Une cour sans dames, c'est une année sans printemps, et un printemps sans roses. »

Comme la tournure nouvelle que prenait la conversation semblait intéresser le roi morose, la marquise s'ingénia à la prolonger sur ce terrain choisi. Elle adressa au comte de Saint-Germain une série de questions sur les favorites royales et les reines de la main gauche, dont le calendrier galant lui était universellement familier, depuis Cléopâtre, la belle guerrière, aux bras de lys, aux mains de fleurs, jusqu'aux héroïnes plus modernes, comme la Belle Gabrielle ou la Reine de Navarre.

— Puisque vous avez vécu à toutes les époques, dans tous les pays et dans toutes les cours, vous avez dû connaître Diane de Poitiers?

— Assez intimement, madame, pour être admis en sa présence au sortir du bain.

— Elle était fort belle, n'est-ce pas?

— Assurément, madame, quoique un peu bossue.

— Parlez-vous sérieusement, comte?

— Je n'aurais pas ici l'inconvenance de plaisanter, quand je parle d'une femme illustre honorée par l'amour d'un roi de France.

— Alors, elle avait la taille déformée?

— C'est-à-dire que l'épaule droite était légèrement

proéminente; mais, avec les costumes du temps, cette disproportion n'était pas visible.

— Elle avait dû créer une mode à son avantage?

— Cela va de soi. Si les femmes laides commandaient, on finirait par porter des masques.

— Enfin, Diane de Poitiers n'avait pas de belles épaules?

— Comme il y a des taches au soleil et des crapauds dans les diamants.

— Le fait n'a rien de surprenant en lui-même. Mlle de La Vallière était boiteuse, et elle n'en a pas moins été aimée par le roi... Et moi-même, messire Stanislas, ajouta-t-elle avec un sourire à l'adresse de Louis XV, vous qui me connaissez et qui êtes mon ami, vous savez mieux que personne, combien le maître et seigneur que j'aime a dû être indulgent pour oublier toutes mes imperfections et me garder une part de sa tendresse.

— Vous avez toujours été parfaite, dit le roi ainsi directement interpellé sous l'incarnation du comte Roltik, et le temps ne peut avoir aucune influence sur les sentiments que vous savez inspirer.

— Votre extrême bonté me console, et si elle ne me rend pas le charme de la jeunesse, elle me laisse celui du souvenir... Enfin, monsieur de Saint-Germain, je vous dois la faveur de ce compliment.

— Je n'y suis pour rien.

— C'est égal, je vous le revaudrai; mais je vous ai interrompu.

— Je pense, madame, que la beauté est une vertu royale; mais quand elle n'est que la beauté, c'est une vertu souvent bien négative. Les attachements durables et les passions profondes ont une plus noble origine, et ce ne sont pas les plus beaux visages qui plaisent le plus longtemps. Moi, qui ai connu Raphaël, le peintre qui a divinisé les femmes, je sais ce qu'il en pensait.

— Dites-le donc.

— Il n'aurait pas changé la *Fornarine*, cette fille du peuple que j'appelais dans les rues de Rome la jolie *Boulangère*, contre la duchesse de Ferrare, une des plus belles fleurs de l'Italie.

— C'est elle qui s'est fait peindre comme Diane, avec la robe d'innocence pour tout ornement... Celle-là n'était pas bossue, au moins ?

— La duchesse de Ferrare était d'une beauté parfaite, madame ; mais on se forge des idées singulières sur des femmes qui ne sont pas encore bien loin de nous. Ainsi, tout à l'heure, vous avez rappelé le nom de Fleurette la Béarnaise.

— Eh bien ?

— C'est une grande erreur de croire qu'elle est morte à dix-sept ans, noyée dans une fontaine, d'après une légende poétique comme celle d'Ophélie.

— Quelle est la vérité ?

— Fleurette était jardinière du roi et a vécu jusqu'à plus de cinquante ans. Si ma parole était mise en doute, on trouverait peut-être la date de sa mort inscrite sur le registre de sa paroisse.

— A qui se fier, grand Dieu ! s'écria la comtesse d'Estrades.

— Ce qu'on raconte de Marie Stuart est bien autrement légendaire. J'ai assisté à son exécution, dont je ne citerai qu'un détail : Quand le bourreau a saisi sa tête pour la montrer au peuple, le chignon lui est resté dans la main.

— Elle avait de faux cheveux ?

— Ce n'est pas une mode nouvelle, et j'ai connu beaucoup de matrones romaines qui portaient des per-ruques blondes, faites avec les chevelures des filles de la Gaule... En revanche, la reine Marguerite de Bourgogne a eu le privilège de mourir étranglée avec ses cheveux personnels.

— Il semble, à vous entendre, que vous avez vu tout cela ? dit la marquise avec un sourire.

— J'ai beaucoup de mémoire et je connais à fond votre histoire de France. Il est vrai que je m'amuse quelquefois, non pas à faire croire, mais à laisser croire que j'ai vécu dans les temps les plus anciens.

— Je vous sais bon gré de votre franchise, bien qu'elle me fasse perdre des illusions agréables ; ce qui n'en est pas une, c'est de vous croire riche comme Crésus. Vous devez posséder des trésors, et si ce qu'on dit est vrai, vous avez un secret pour enlever les taches des diamants sans diminuer leur poids, et faire grossir les perles.

— Il n'est pas impossible de surprendre le travail de la nature dans les combinaisons mystérieuses de ses enfantements ; il suffirait de fondre et de cristalliser un morceau de charbon pour en faire un diamant ; mais, je l'avoue humblement, ma science ne va pas encore jusque-là.

— Mais enfin, vous ne dites pas votre âge, et vous vous donnez pour fort vieux. La comtesse de Gergy, qui était, il y a cinquante ans, ambassadrice à Venise, dit vous y avoir connu tel que vous êtes en ce moment.

— Il est vrai, madame, que j'ai connu, il y a fort longtemps, Mme de Gergy.

— Suivant ce qu'elle dit, vous auriez plus de cent ans aujourd'hui.

— Cela est possible, dit le comte en riant ; mais ce qui l'est davantage, et il faut en convenir, c'est que cette dame, que je respecte, radote, et de très bonne foi.

— Vous lui avez donné, dit-elle, un Elixir aussi merveilleux que l'eau de la Fontaine de Jouvence, et elle prétend que, par son effet, elle a longtemps paru n'avoir que vingt-quatre ans.

— Il lui serait aussi facile de le dire maintenant, lors même qu'elle ne m'aurait jamais connu.

— Cependant tout le monde parle avec envie et avec admiration de cet Elixir, qui a la propriété de rajeunir et de perpétuer la vie.

— On exagère.

— Savez-vous ce qu'on m'a raconté? Il paraît que vous en avez donné une petite fiole à la duchesse de La Roche-Brion.

— Quelque composition pour le teint, sans doute.

— Non, non, un flacon d'Elixir de longue vie.

— Je n'ai aucun souvenir de cela.

— On ajoute même qu'un soir, elle le laisse sur sa table de toilette et va au bal. Au retour, la duchesse ne reconnaît pas sa camériste. Elle lui demande qui elle est et ce qu'elle fait là. La camériste avait vidé le flacon, et elle n'avait plus que douze ans.

— Mais à ce compte-là, en doublant la dose, elle pouvait facilement retourner dans le ventre de sa mère.

— On dit du moins que vous vous rajeunissez à volonté.

— La Renommée est une grande causeuse, madame, qui exagère et dénature les choses les plus simples.

— Qu'il y ait de l'exagération, j'en conviens ; mais, au fond, il y a du vrai, et si réellement vous avez un Elixir, pourquoi n'en donneriez-vous pas au roi ?

— Moi ! madame, s'écria le comte avec une sorte d'effroi, que je m'avise de donner au roi une drogue inconnue ; ce serait de la folie !

— Je comprends, dit alors Mme de Pompadour ; vous êtes comme le devin, qui dit la bonne aventure et qui ne connaît pas la sienne.

— Précisément, madame, je suis absolument dans le même cas. Je vous ai révélé mes secrets, et je sais que vous ne voudrez pas les trahir.

— Soyez sans crainte, monsieur de Saint-Germain ; d'ailleurs, malgré cet excès de modestie, je ne suis pas bien convaincue, et je vous crois toujours un peu sorcier.

— Et je porte bonheur.

— Voilà de la franchise, dit le roi.

Si cette conversation avait été divulguée, elle eût sans doute bien diminué les exagérations de la crédulité publique. Mais si, par exception, comme on vient de le voir, le comte se dépouillait de son prestige, il n'entrait pas dans ses desseins d'éclairer l'opinion qui lui attribuait une influence surnaturelle et une puissance surhumaine.

Pendant un intervalle de silence, le roi se leva avec effort, comme pour combattre l'engourdissement du sommeil ou vaincre la stupeur énervante d'une chaude journée. Il prit la main d'Aurore et se dirigea du côté du quinconce, où il y avait plus d'ombre et de fraîcheur sous le couvert des grands arbres.

Le visage de la favorite se couvrit d'une pâleur livide sous le fard, et malgré l'empire qu'elle avait sur elle-même, on pouvait lire sur ses traits immobiles et dans ses yeux sans chaleur une expression visible d'implacable haine.

— Mais il ne renonce donc pas encore à sa princesse? dit-elle d'une voix gutturale à Mme d'Estrades.

Celle-ci, qui de la cour avait un long usage, joint à une prudence consommée, savait que dans les crises aiguës de son infernale cousine, le plus sage était de complaire à ses idées sans avoir l'air de les contrecarrer ouvertement.

— Vous savez comme moi, répondit-elle, que ces fugues ne tirent par toujours à conséquence.

— C'est que vous ne réfléchissez pas qu'il y aura bientôt un an que cela dure.

— Oh ! il faut en rabattre plus de six mois avant, pendant et après l'événement.

— Et s'il y revient ?

— Je ne crois pas qu'il y ait lieu de le craindre, surtout en ce moment.

— Vous vous trompez.

— Il faudra voir.

— C'est tout vu. Avec ces princesses, un caprice de quinze jours m'étonne; s'il dure un mois, il me donne, de l'ombrage, et je n'ai jamais vu, comme aujourd'hui le roi s'occuper d'une fille accouchée.

— Permettez-moi de vous donner la raison qui me porte à en juger d'une manière différente.

— J'écoute.

— C'est un caprice qui va s'éteindre : les dernières lueurs d'une lampe sont toujours les plus vives.

— Je n'aurais pas cru qu'il viendrait encore y exposer ses ailes. Qu'en pensez-vous, monsieur de Saint-Germain?

— Vous me rappelez une sentence profonde que m'a dite un jour un fakir indien : *Le papillonne voltigerait pas autour de la lampe, si la lampe ne brûlait pas.*

— C'est cela même.

— Ce fakir, madame, avait passé trente années de sa vie sans parler, tousser ni cracher, pour avoir le droit de porter une chemise, de manger des oignons et d'épouser trois femmes.

— Trois femmes, c'est trop ou ce n'est pas assez, dit Mme d'Estrades, dont l'éventail battait comme les ailes d'un énorme papillon noir.

En s'éloignant seule avec celui que la marquise appelait Messire Stanislas, Aurore tressaillit d'espérance. Sans doute il allait lui parler de cet enfant d'amour, lien si frêle et pourtant si puissant sur le cœur de l'homme, gage vivant d'une affection sincère et fidèle. Sans doute, le comte Roltik s'était réservé de lui expliquer le double mensonge qui avait suivi l'heure de sa naissance, dévoiler le mystère qui assombrissait son

âme et obscurcissait sa pensée. Si la nécessité commandait de le soustraire aux regards, si on lui refusait la consolation de garder auprès d'elle le seul être qui pût l'aider à supporter une longue séparation, du moins elle devait attendre la vérité de la bouche de son père, quand elle n'était pas ignorée des mercenaires. Comment aurait-elle pu supposer que son Chevalier, auquel elle avait toujours témoigné une confiance si absolue, une tendresse si respectueuse, avait noué de ses propres mains les fils de l'intrigue dont elle se sentait enveloppée, mis en œuvre tous les comparses de la comédie jouée à son chevet, quand son corps gisait encore tout endolori par les assauts de la nature en travail, alors qu'on lui refusait presque l'amer bonheur de voir et d'embrasser l'enfant qu'on allait emporter loin d'elle comme une proie vivante ? Son illusion fut de courte durée.

Le roi marchait à côté d'elle, sans parler, arpentant les allées d'un air taciturne. Comme ils revenaient sur leurs pas, il s'arrêta. Après un moment d'hésitation, sa main dessina un geste brusque, comme pour chasser une pensée importune, et il reprit sa marche automatique.

Ils venaient de quitter le couvert des arbres du quinconce pour s'engager dans le petit labyrinthe, lorsque le royal promeneur sembla faire un effort et laissa négligemment tomber quelques paroles.

— Mme Bertrand a dû vous dire, mademoiselle, que mon départ est proche. Je n'ai pas voulu m'éloigner sans un adieu. Peut-être vous reverrai-je encore. Je ne sais combien de temps durera cette nouvelle absence, et je prévois qu'elle sera longue.

— Je vous attendrai fidèlement.

— Si les circonstances le permettent, je vous ferai tenir de mes nouvelles ; mais, sous aucun prétexte, vous ne chercherez à en avoir par d'autres personnes que celles que je chargerai de ce soin.

— Je vous obéirai.

— C'est bien; j'ai confiance en vous.

— Est-ce tout ce que je dois savoir, monsieur le comte? dit Aurore à voix basse.

Elle espérait encore éveiller un écho dans son cœur paternel, ce cœur qu'elle avait cru sentir battre dans une minute rapide et favorisée.

— C'est tout.

— Tout... murmura-t-elle d'une voix défaillante.

— Le reste viendra plus tard.

Ces mots, prononcés d'un ton sec et bref, furent les derniers; ils tombèrent comme un glas funèbre sur le cœur de la pauvre Aurore. Pas une parole affectueuse pour la jeune mère, pas une allusion à l'enfant qu'elle avait perdu; rien que des ordres donnés avec une cruelle froideur.

Elle ne savait pas qu'un désir trop ardemment exprimé pouvait décider du sort de l'innocente créature. Elle ne soupçonnait point encore le rôle que Mme de Pompadour se réservait dans la lugubre comédie qui suivait son cours; mais elle pouvait constater le double mensonge par lequel on lui cachait le nom et la retraite de son fils. Certes, la brillante image de son amant royal commença à lui apparaître sous de sinistres couleurs. L'amoureuse désolée pouvait supporter l'abandon et l'oubli, pardonner même la trahison; pourtant, au prix même de sa liberté ou de sa vie, elle ne devait pas consentir à renoncer à son fils.

Il était temps que le cercle de leur promenade la ramenât à sa place, car elle n'aurait pu marcher bien longtemps. Comme ils approchaient, un éclair de triomphe brilla sur le visage de la marquise, à la vue de la plus abhorrée de ses rivales.

Aurore comprit que tout espoir était perdu. La bles-

sure de son cœur la rendit insensible à celle de l'orgueil féminin. En songeant que son sort et celui de son fils étaient désormais entre les mains de cette femme, dont elle devinait l'astuce et la cruauté, elle subit la fascination de son œil de vipère.

Ce coup l'acheva. Aurore était vaincue. Elle devint fort pâle ; par un suprême effort, elle attribua cette faiblesse à l'excessive chaleur ; mais elle était à bout de force et les ressorts de la machine se détendaient à vue d'œil.

— Elle n'est pas bien, dit froidement le comte de Saint-Germain.

En prononçant ces mots, il s'approcha d'Aurore, l'enleva sur sa chaise et l'emporta comme un enfant dans la chambre voisine, dont la porte était ouverte. Après lui avoir fait respirer des sels violents, il appliqua son mouchoir mouillé sur ses tempes. Pendant qu'elle revenait ainsi par degrés de son évanouissement passager, il versa quelques gouttes d'élixir dans un verre rempli d'eau, qui prit une coloration verdâtre. A peine y eut-elle trempé les lèvres que la vie lui redonna son étreinte, et elle ne tarda pas à reparaitre devant la compagnie, s'excusant avec douceur du trouble dont elle avait été la cause involontaire.

Le roi avait mis à profit les minutes qui venaient de s'écouler pour échanger quelques mots confidentiels avec Mme de Pompadour.

— Je vous recommande encore cette enfant, dit-il à la marquise ; je pense qu'elle ne sera d'aucun embarras pour vous.

— Rien au contraire, et sa présence ne peut qu'embellir mon Ermitage à vos yeux.

— Le cas échéant, Mme d'Estrades pourra lui servir de chaperon ; vous aurez d'ailleurs toute latitude à cet égard, et je m'en repose sur votre bonté.

Comme la journée s'avancait, le roi consulta sa montre.

— Mademoiselle, dit-il en s'adressant à Aurore, dont la tête se courbait avec mélancolie, tout le monde se plaît ici à reconnaître vos bonnes qualités, c'est pourquoi je me porte garant envers mon amie de votre gratitude et de votre obéissance.

Les témoins de cette scène purent alors le voir errer encore quelques instants sous les arbres du jardin. Un signe avertit les gentilshommes qui l'avaient accompagné et qui se tenaient à distance respectueuse. Un groupe se forma autour de lui, pour disparaître bientôt au détour d'une allée.

Aurore avait écouté la longue conversation du comte de Saint-Germain avec une surprise bien naturelle. Elle le regardait avec un mélange d'admiration naïve et de crainte superstitieuse. Son instinct l'avertissait que le comte était doué d'une puissance surnaturelle, ou du moins de facultés supérieures, et il exerçait déjà sur elle ce pouvoir mystérieux qui est l'attribut des dominateurs. Sous l'influence de l'idée fixe qui captivait sa pensée, elle se demandait comment elle pourrait l'intéresser en sa faveur, car elle sentait bien qu'un miracle seul pouvait réaliser le vœu plein d'angoisse de son amour maternel. Pendant un moment où Mme de Pompadour causait en particulier avec Mme d'Estrades, elle s'enhardit assez pour oser s'adresser directement au magicien.

Depuis quelques instants, il la considérait avec une attention persistante. Elle remarqua que sa paupière ne battait pas sur les prunelles ; elles lançaient des feux de saphir et brillaient de l'insupportable éclat des diamants noirs. Elle ne put supporter longtemps la clarté stellaire de ce regard qui semblait baigner son front d'une lueur boréale, étincelante comme un miroir d'acier qui brise et renvoie un rayon de soleil.

L'œil du comte de Saint-Germain s'arrêta sur elle comme l'aiguille aimantée qui vire à son pôle. Il serait difficile d'expliquer la fixité singulière et pénétrante avec laquelle il plongeait dans sa pensée. Toutefois, dans ce premier examen, la curiosité de l'observateur n'allait pas jusqu'à la sympathie. Il y avait, dans son regard, un calme particulier, un charme purement intellectuel. C'était le coup d'œil glacial par lequel il fascinait les volontés rebelles, profond comme la nature, mais sans cette chaleur d'amour qu'elle répand dans les âmes et dans les fleurs. Il était évident qu'Aurore allait devenir le sujet de quelque expérience ; mais cette investigation avait été si rapide, qu'elle n'eut pas le temps d'en subir l'influence prolongée.

Ce fut les yeux baissés et d'une voix mal assurée qu'elle parla ainsi, sur le ton de la prière :

— Pardonnez-moi, monsieur le comte, si je ne vous ai pas encore remerciée de la peine que je vous ai donnée tout à l'heure.

— J'ai été assez récompensé de voir vos yeux se rouvrir à la lumière et le sourire reparaitre sur votre bouche, répondit le comte d'une voix métallique, dont le timbre grave caressait l'oreille comme la vibration musicale d'un accord de harpe.

— On dit, continua Aurore, en cherchant le regard du charmeur, que vous êtes un sorcier. Je ne suis qu'une pauvre fille, presque abandonnée ; mais quelque chose me dit que vous êtes un bon génie, et si je n'ai à vous offrir que ma reconnaissance, vous ne voudrez pas la refuser.

Il y avait un accent vrai, touchant, simple et tendre dans cette voix mélodieuse. C'était le cri de l'esclave suppliant le maître, la plainte de la créature implorant la divinité. Le dominateur mortel comprit qu'elle traduisait une prière ardente et contenue. La voix du cœur

lui était allée droit au cœur, et celle d'un père à son enfant malade n'est pas plus douce que ne le fut la sienne pour répondre à l'appel désespéré d'Aurore.

— J'aurai peut-être une occasion meilleure de vous marquer l'intérêt que je ressens pour ce qui vous touche, mademoiselle... Un peu plus tard vous pourrez vous adresser à moi ; en attendant, j'espère que vous recevrez cette parole et que vous ne l'oublierez pas.

— Elle est là, murmura Aurore avec le pâle sourire des âmes blessées, en posant la main sur son cœur.

Le comte de Saint-Germain jugeait sans doute que l'heure et le lieu n'étaient pas propices aux confidences. Un signe avertit Aurore de garder le silence et scella la promesse de son nouveau protecteur.

Le visage du comte avait repris subitement son expression souriante. Comme il se disposait à prendre congé, la marquise lui donna sa main à baiser.

— Si quelque devoir, affaire ou plaisir, ne vous appelle pas ce soir, dit-elle, venez me demander à souper.

— Je suis toujours libre, madame, quand vous voulez bien me faire la grâce de m'offrir l'hospitalité.

— A ce soir, comte.

— Vous savez, dit à son tour Mme d'Estrades, que je compte sur vous pour m'accompagner à Clagny. Gabriel m'a fait savoir qu'il s'y rendrait demain, pour décider si le château doit être restauré ou jeté à terre.

— Ce serait dommage, répondit le comte.

— C'est qu'il est dans un abandon pitoyable et menace ruine.

— Il y a des ruines qui durent plus longtemps que bien des édifices modernes qu'on croit solides.

— Encore faut-il qu'elles soient habitables, et ce pauvre Clagny ne l'est plus que dans un coin.

— Intercédez pour lui, madame, car ce joli château

est une merveille, et je le regretterai s'il est condamné à disparaître.

— Personne ne veut sa perte, ajouta la marquise, et s'il est impossible de le sauver, on le prolongera en le laissant debout, jusqu'à ce qu'il finisse de sa belle mort.

— Si tel est votre désir, je puis m'en aller tranquille.

Le comte salua une dernière fois Mme de Pompadour et Mme d'Estrades, adressa un signe d'adieu de la main à Aurore, et s'éloigna avec rapidité.

— Le comte de Saint-Germain m'a toujours fort intriguée, dit la comtesse en le voyant disparaître. Il connaît tout depuis la création du monde, et on ne sait rien de lui.

— Le Roi m'en a parlé quelquefois comme étant d'une illustre naissance, mais sans rien de plus.

— On a fait sur lui beaucoup de contes à la cour : Les uns le croient bâtard d'un roi de Portugal; les autres disent qu'il a eu pour mère la reine d'Espagne, Marie de Neubourg; enfin on suppose encore qu'il est le fils d'un juif de Bordeaux et d'une princesse étrangère dont on ignore le nom. On ne sait que croire de tous ces bavardages, et le mystère dont il s'environne ne sera sans doute jamais expliqué.

— C'est peut-être le fils de l'une des sept cents femmes du roi Salomon.

— Peut-être même de la fameuse Reine de Saba, qu'il prétend avoir adorée.

— Ce que je sais bien, cousine, c'est que le comte est un homme extraordinaire, et que personne n'a jamais contesté son mérite et ses grandes qualités.

Nous ne savons sur quels indices certains historiens supposent que le comte de Saint-Germain est né à

Besançon. Cette hypothèse ne nuit pas à son prestige, car la Franche-Comté est une terre féconde en illuminés ; mais elle reste encore un problème, comme sa naissance, son nom et l'origine de sa fortune. La croyance la plus répandue est qu'il tirait ses ressources de quelque cour étrangère, au bénéfice de laquelle il jouait le rôle d'espion dans la police diplomatique.

S'il était permis d'ajouter foi aux Mémoires authentiques pour servir à l'histoire du comte de Cagliostro, on aurait une explication bien plus vraisemblable du rôle joué par le comte de Saint-Germain, de son influence sur les hauts personnages et des richesses dont il disposait. Ces Mémoires, en effet, le font grand-maître de la franc-maçonnerie, et assurent que Cagliostro reçut de lui l'initiation avant d'aller établir en Courlande les loges maçonniques, selon le rite égyptien ; mais ce livre est trop peu digne de créance pour qu'on établisse rien de certain sur les assertions qu'il avance.

Ce qu'il est impossible de nier, c'est la domination que le comte de Saint-Germain exerçait autour de lui, domination extraordinaire, surtout si on ne lui cherche pas une cause occulte. On ne peut, en ce cas, l'attribuer qu'à sa force personnelle, c'est-à-dire à la supériorité de son intelligence ou à l'énergie de sa volonté. Il ne fut, en effet, ni apôtre du magnétisme, ni un évocateur d'esprits, et tous les prodiges qu'il opéra se réduisaient à déployer une volonté assez puissante pour éveiller chez les autres, au moyen d'effets de catoptrique, des sensations illusoires, à surexciter leur imagination au point qu'ils crussent voir, dans le Miroir magique, les personnes dont ils désiraient l'apparition.

La vie de cet homme étrange semble une création féerique, et les nuages dont il eut l'art de s'entourer pour grandir son rôle et surprendre la crédulité de ses contemporains, le dérobent encore aujourd'hui à la saga-

citée des plus habiles recherches. Mais si les faits qu'on a pu recueillir ne sont ni assez nombreux, ni assez décisifs pour percer le mystère de cette existence, ils servent au moins à mettre en lumière l'état d'esprit dans lequel se trouvait, au dix-huitième siècle, la haute société française. En jetant Paris dans le scepticisme, les philosophes n'avaient pas éteint cette foi au merveilleux qui paraît être une des conditions essentielles de la vie humaine. et pour remplacer la croyance aux miracles de la religion, surgissait une croyance à d'autres miracles et à un autre surnaturel. Alors vinrent les hommes, sortis on ne sait d'où, qui promettaient des prodiges, et qui montraient les images des personnes dont on regrettait la mort ou l'absence. Écoutés et largement rétribués, ils virent le monde se réunir autour de leur Miroir magique. Aucun ne devint plus à la mode que le comte de Saint-Germain, et bientôt il ne fut bruit que de lui. Ce n'est donc pas seulement à des effets de charlatanisme qu'il faut attribuer son influence, et on peut dire sans exagération que c'est à son génie particulier qu'il dut son prestige et sa célébrité.

Le Songe

L'Ermitage avait repris sa physionomie accoutumée après le départ du roi et du comte de Saint-Germain.

La pauvre Aurore succombait, accablée sous les coups redoublés d'une destinée marâtre. En jetant autour d'elle un regard désespéré, elle se trouvait environnée de l'inexorable marquise, de la comtesse d'Estrades,

digne de la seconder dans ses intrigues ténébreuses, de Mme Du Hausset, son âme damnée, et de Mme Bertrand, toujours prête à lui obéir.

— Vous êtes souffrante, lui dit la marquise avec son mauvais sourire ; Mme Du Hausset va vous conduire à l'appartement que vous occuperez jusqu'à nouvel ordre.

Aurore fit une révérence et suivit la femme de chambre.

L'Ermitage était une habitation de plaisance avec tous les dehors d'une simplicité champêtre ; mais l'intérieur était décoré avec un goût raffiné. Tous les aménagements étaient en harmonie avec sa destination spéciale, et il n'y manquait rien de ce qui pouvait en rendre le séjour commode à des hôtes accoutumés au luxe princier des résidences royales. La bibliothèque offrait une collection choisie des plus beaux ouvrages d'histoire, de philosophie, de science, d'art et de littérature ; mais il faut dire que les hôtes de l'Ermitage avaient un commerce peu suivi avec ces amis silencieux des hommes d'étude ou de loisir. La salle de bains, tout en glaces, avait sans doute servi de modèle au boudoir du château de Rosenborg, à Copenhague. Depuis Louis XIV, l'Europe tributaire imitait et copiait tout ce qui se faisait en France, et elle donnait le mot d'ordre de la civilisation comme si, dans Paris, battait le cœur du monde. Le cabinet d'assemblée était orné de tableaux exécutés par les grands peintres des fêtes galantes.

Comme toutes les pièces de l'Ermitage, la chambre d'Aurore était tapissée de fine perse aux couleurs vives ; le plancher était recouvert par une natte de jonc tressé ; le plafond, peint à l'italienne, figurait un ciel vapoureux où nageaient des jeux d'amours aériens. Le meuble était de poirier noir. Dans un cabinet, ouvert en regard de l'alcôve, une toilette à panneaux mobiles s'ouvrait et se

fermait comme un coffret à surprise. La table à ouvrage et le chiffonnier étaient en marqueterie de bois de rose et de violette. Dans un angle s'élevait une large coupe en bronze doré, soutenue par trois Amours et reposant sur un trépied, orné d'un serpent qui développe ses anneaux. Sur la coupe, en bas-relief, l'Amour était représenté souriant à deux fiancés devant l'autel de l'Hyménée, et la vierge jetant une coquille dans la flamme. Divers objets d'art ou d'utilité ornant la cheminée, les étagères et les consoles, complétaient l'ameublement, dont la pièce principale était un lit en dentelle, élevé par une marche au-dessus du niveau du plancher.

Mme Du Hausset, chargée du soin de l'installation d'Aurore, lui donna tous les renseignements relatifs aux habitudes de l'Ermitage. Le premier appel de la sonnette fit apparaître une camériste, chargée de servir et de surveiller les jeunes filles du Parc-aux-Cerfs pendant la durée de leur séjour. Après quelques paroles de condoléance, récitées comme une litanie familière, Mme Du Hausset se retira. Aurore congédia la camériste, dont la vue lui était désagréable, se déshabilla et se mit au lit.

Une fois toute seule, elle se prit à réfléchir à sa situation, bien décidée à ne se fier à personne, à ne compter que sur elle-même et à régler sa conduite sur la marche des événements. Sa mère l'avait vendue comme une esclave. Dans la seule lettre qu'elle lui eût écrite pour annoncer son arrivée en Bourgogne, elle lui conseillait de s'établir le plus vite possible et comme elle pourrait, en lui laissant entendre, et c'était une chose arrêtée dans son esprit, qu'elle avait le projet de se remarier. Le comte Roltik, à la veille de retourner en Pologne, lui avait signifié son départ en lui ordonnant, sous peine de sa disgrâce, de se soumettre au bon plaisir de

la souveraine de l'Ermitage. Son enfant, son fils, lui appartenait moins qu'à la paysanne qui l'avait emporté. Sidonie, l'humble servante qui avait eu la générosité de s'exposer pour elle à la vengeance de ses persécuteurs, était partie. Le comte de Saint-Germain semblait bien avoir eu quelque pitié de son malheur; mais pouvait-elle espérer qu'il s'emploierait activement, contre le gré de ses amis puissants, en faveur d'une étrangère abandonnée? Que ferait-on d'elle et qu'allait-elle devenir? Si elle avait été seule au monde, elle n'aurait eu que du mépris pour l'altière favorite et ses auxiliaires; mais elle avait un fils. A cette pensée, des larmes pleines d'amertume coulaient de ses yeux.

Enfin la nature triompha. Le sommeil, cette vertu de la jeunesse, avait fermé ses paupières de soie, refoulé ses soupirs dans leur prison de neige. Aurore s'était endormie, les mains croisées sur la poitrine comme si elle priait encore. Ainsi s'acheva cette longue journée.

Cependant, le Séraphin voilé commis à la garde des vierges profanées, peut encore montrer la clef d'or de son cœur au maître des créatures. Penché sur ce beau corps, étendu comme une blanche statue renversée de son piédestal, il chasse les Papillons noirs qui voltigent autour des âmes blessées, et il entr'ouvre la porte d'ivoire aux Songes qui consolent les anges de la terre. Oui, sans doute, le sourire qui se joue sur le pâle visage d'Aurore n'est que la vaine illusion d'un songe; mais, dans cette courte trêve de la réalité, n'est-il pas la faveur d'un génie tutélaire, qui permet à ses artistes aériens d'esquisser des tableaux nocturnes, visibles aux yeux des mortels? Près d'elle est un berceau couvert de roses. Son fils repose... Il s'éveille comme un oiseau qui gazouille... Il lui tend les bras, et s'endort sur son cœur... Quelle est cette apparition imposante et sévère? C'est

le comte de Saint-Germain. Une de ses mains plane sur le front de l'enfant qui sommeille ; de l'autre, il écarte un spectre fardé... Puis les images, noyées dans une vapeur transparente, deviennent plus confuses, et la vision disparaît.

Conciliabules

Presque à la même heure, une scène d'un autre genre et d'une réalité tangible se passait à l'Ermitage. La marquise se sentait inquiète, agitée. Une toux âpre et sèche lui déchirait la gorge, et elle était dans une disposition d'humeur où il eût été dangereux, pour les familiers de son entourage, d'encourir sa disgrâce. Dès qu'elle vit reparaître Mme Du Hausset, sa femme de chambre, elle fit mander Mme Bertrand, et lui dit d'un ton qui n'admettait ni les commentaires ni les longues répliques :

— Vous êtes au courant des choses et il est inutile d'entrer dans des explications détaillées. Le roi ne veut plus entendre parler de la fille que vous avez gardée. Elle passe pour votre nièce, et vous vous concerterez avec Mme Pastoureau pour lui trouver un mari. Vous me rendrez compte de vos démarches ; si cette affaire est de nature à traîner en longueur, j'aviserais au moyen de me débarrasser de votre ancienne pensionnaire.

— Désirez-vous que je l'emmène ce soir ? dit la comtesse d'Estrades.

— Ne brusquons pas les choses. Je tiens à m'assurer que, la sachant ici, le roi persiste à la tenir hors de sa vue.

— Cela ne fait aucun doute.

— Vous en parlez bien à votre aise ; pour l'instant, il s'agit de l'établir.

— On ne sera pas en peine de lui trouver un mari. Son aventure ne sera pas ébruitée, c'est une assez jolie grisette, elle aura une dot de quarante mille écus et des diamants ; c'est plus qu'il n'en faut pour s'en débarrasser.

— La difficulté n'est pas là. Il s'agit de la décider. On ne peut la marier de force, sans quoi ce serait déjà fait.

— On ne peut non plus la renvoyer à sa mère.

— Autant vaudrait faire tambouriner sa vertu dans les carrefours de Paris ; avant huit jours, il faudrait faire enfermer les deux veuves Championnet.

— Il me semble qu'elle ne mérite pas l'honneur de vous causer tant de préoccupation, et c'est prendre bien de l'ombrage d'une péronnelle dont le roi est dégoûté depuis longtemps.

— J'ai mes raisons pour agir ainsi, qui me dispensent d'écouter les vôtres.

— Je me le tiendrai pour dit, répliqua la comtesse d'Estrades, que cette réponse, articulée d'un ton cassant, avait piquée au vif.

— Allons, ma cousine, l'heure est mal choisie pour perdre le temps en paroles inutiles... Mme Bertrand, vous m'avez entendue ? Ai-je été bien comprise ?

— Tous les ordres de Mme la marquise seront ponctuellement exécutés.

— Je m'en repose sur vous ; mais il y a encore autre chose. Bien que le cas soit une exception assez rare chez ces filles, on en a vu, qui semblaient des petits moutons frisés, rugir comme des lionnes quand on emportait leur enfant.

— Cela m'a déjà donné matière à réfléchir, répondit Mme Bertrand.

— Et vous, madame Du Hausset ?

— Mon avis est qu'elle cache quelque arrière-pensée; il faut avoir l'œil ouvert sur elle. Si l'enfant était une fille, cela tirerait moins à conséquence; mais c'est un garçon, et nous savons les troubles que les lionceaux de Louis XIV ont causés au régent pendant la minorité du roi. Tous les enfants naturels ne manquent jamais de vouloir tirer un nom et un rang de leur droit de naissance; ces prétentions peuvent engendrer des complications dans l'État, et toutes les précautions doivent être prises de bonne heure et de longue main pour les éviter. Rien ne peut être décidé pour le mariage, sans la certitude que cette fille renonce à son enfant pour masquer sa faute.

— On agira en conséquence.

— On peut la conduire dans une Maison de retraite pour les filles nobles. Comme les pensionnaires n'ont pas de femme de chambre à leur service particulier, elle pourra en remplir l'office sans enfreindre les règlements de l'ordre, et on finira bien par avoir le cœur net de ce qu'elle pense.

— Son caractère a beaucoup changé, dit Mme Bertrand; je l'ai connue d'une extrême naïveté, et elle est devenue subitement défiante et presque sauvage.

— Madame Bertrand, je me concerterai avec M. Lebel. Vous pouvez vous retirer.

L'Abbesse se confondit en génuflexions cérémonieuses et s'éloigna, gonflée d'orgueil par cette entrevue avec la favorite.

Le comte de Saint-Germain se présenta à dix heures du soir. Son arrivée fut le signal du souper, servi en plein air sous une tente improvisée. Il sortait de la Comédie, et raconta les nouvelles du jour avec sa verve diabolique. Quand ce sujet fut épuisé, la marquise,

dont l'humeur s'était calmée, profita d'un incident qui amena le nom d'Aurore dans la conversation.

Le comte, ne la voyant pas, avait demandé de ses nouvelles.

— Elle est couchée, dit Mme de Pompadour. Vous intéresse-t-elle?

— Cela dépend de votre bon plaisir, marquise.

— Vous connaissez son histoire?

— A fond; Mme d'Estrades a pris la peine de me la conter dans tous ses détails, qu'elle tient de l'héroïne en personne.

— Qu'en pensez-vous?

— Elle est bien inoffensive, répondit le comte, avec une négligence si bien jouée que la marquise s'y laissa prendre.

— Nous ne sommes pas tout à fait du même avis là-dessus, reprit Mme de Pompadour après un instant de réflexion, mais cela ne s'oppose en rien à la demande que je vais vous faire.

— De quoi s'agit-il?

— J'ai résolu de la marier.

— Cela tombe à merveille.

— Voulez-vous m'y aider?

— De près et de loin, toujours et partout.

— Comte, vous êtes un homme charmant.

— Je m'applique de mon mieux à mériter cette réputation, qui, dans votre esprit, marquise, m'est infiniment plus précieuse que l'autre.

— [Au besoin, vous userez de votre influence pour décider la donzelle?

— C'est enfantin. Avez-vous un parti en vue?

— Aucun.

— J'en ai un.

— En vérité?... Pardonnez-moi, j'allais oublier que vous êtes le compère de messire Satanas.

— Cela me rappelle un trait de Shakspeare. Un soir qu'il jouait Hamlet, et qu'il reculait devant le spectre jusque dans la coulisse, il s'arrêta pour rajuster son épée.

« — Ah ! c'est vous, me dit-il, quelles nouvelles apportez-vous du *Vieux Gentleman* ?

« — De quel vieux gentleman me parlez-vous, William ?

« — C'est le vieux *Nick*, le Diable.

« — Ah ! le nom est bien trouvé. Et Dieu, comment l'appellez-vous ?

« — *Lord Spleen*, parce qu'il est tout seul. »

— Comte, dit la marquise, vous serez damné.

— Je ne crois pas... Si nous revenions à notre bergerie ?

— Volontiers... Ne me disiez-vous pas que vous avez un mari pour Mademoiselle veuve Championnet ?

— Tout neuf.

— Et si elle n'en veut pas ?

— Elle en voudra.

— Je le souhaite pour elle. A ce seul prix, je puis l'assurer de mon indifférence ; mais si elle contrecarre mon jeu, je l'enverrai se faire garder plus loin.

— C'est un oiseau qui ne vivrait pas longtemps en cage.

— A l'occasion, j'en ferai mon profit... Et le héros ?

— Il s'est jeté dans mes jambes à la porte de la Comédie. J'aperçois Gabriel, qui m'aborde, et je lui annonce notre projet d'aller demain à Clagny. Je lui demande ensuite quel est le Beau Ténébreux qui l'accompagne. C'était son secrétaire.

— Noble ?

— Bourgeois.

— Tant mieux.

— *Euréka* ! comme disait le bonhomme Archimède, quand il venait me prier de vérifier ses calculs... Vous verrez demain le secrétaire de Gabriel. Il a l'air d'un chevalier de la Triste-Figure ; mais c'est une tête froide, so-

lide et bien meublée ; il est beau comme un Romain antique, savant comme feu mon ami Pic de la Mirandole, et il a donné à Diderot des pages étincelantes pour son Encyclopédie.

— Son nom ?

— Bénédict.

— Tout court ?

— Il n'en a pas d'autre, à ma connaissance.

— Le nom ne fait rien à l'affaire ; pourvu qu'ils se marient et que j'en sois débarrassée, le reste m'importe peu.

— Il sera pris au filet, dès qu'il verra tourner le miroir aux alouettes.

— Et elle ?

— Elle en sera folle.

— Vous croyez donc qu'elle renoncera tout de suite à son comte polonais ?

— Sans doute.

— Vous dites cela pour me consoler.

— Je ne vous ferais pas cette injure, marquise, et je ne vous compare à personne.

— Mais comment se fait-il que vous ayez eu l'idée d'un mariage pour cette grisette ?

— Vous savez que le roi daigne m'honorer de sa confiance ; il s'en est ouvert à moi en vous quittant.

— Enfin, j'espère que vous mènerez cette affaire à bonne fin.

— Tout ira comme sur des roulettes.

— Je ne m'en mêle plus.

— Une parole d'encouragement serait d'un grand poids ; la pauvre enfant tremble devant vous comme une esclave en présence de sa reine.

— Soit.

Le comte de Saint-Germain et Mme d'Estrades se retirèrent à une heure assez avancée.

La marquise ne put trouver le repos ; l'habitude des narcotiques les rendait impuissants contre l'insomnie, et elle mourait à petit feu, le sang brûlé.

Projets de Mariage

Quand Aurore ouvrit les yeux, le soleil était à l'horizon, et elle sourit au premier salut du matinal visiteur. La douleur des mères est superstitieuse. Un rayon d'espoir était entré dans son âme rassérénée, et elle fit sa prière du matin d'un cœur reconnaissant à celui qui, à travers l'espace, lui avait montré l'image adorée de son fils au berceau.

Elle ouvrit doucement sa porte et descendit au jardin. C'était la première fois, depuis qu'elle était au monde, qu'il lui était donné de vivre à la campagne. Le calme de cette riante solitude exerça son influence calmante sur le cours de ses idées. Aurore aimait les fleurs, et elle eut encore un sourire pour ses sœurs végétales, chargées des pleurs de la rosée. Une statue de marbre, représentant Velléda, se dressait au milieu d'un champ de roses ; elle en cueillit une qu'elle fixa à son corsage.

Dans le cours de sa promenade solitaire, elle put tout à loisir explorer le jardin, dont elle ne connaissait que le Quinconce et le petit Labyrinthe, qu'elle avait traversés la veille à son arrivée. Elle parcourut les bosquets, les cabinets de verdure, les berceaux odorants de jasmin et de chèvrefeuille, les allées d'orangers et de lauriers-roses, dont les caisses étaient cachées par

des arbustes verts. Au fond, il y avait un petit bois plein d'ombre et de silence. Plus loin, en face de l'entrée du parc, elle aperçut une pièce d'eau, à la surface polie comme un miroir, encadrée par un immense cirque de verdure, dont les arcades ouvertes fuyaient dans une longue perspective de terrasses étagées en amphithéâtre, et couronnées de fantômes de marbre debout sur des colonnades.

Comme elle errait au hasard à travers cette verdoyante oasis du désert humain, elle vit apparaître, à l'extrémité de l'allée qui conduisait à l'habitation, le spectre fardé qui avait mêlé son ombre sinistre à son rêve de lumière et d'amour.

La marquise affectait de jouer à la fermière dans son Ermitage. La Pompadour tâchait, sans y parvenir, d'y oublier sa grandeur, comme à la cour la Poisson essayait d'oublier sa bassesse. Mais, fermière ou courtisane, son rôle était bien fini; la farce était jouée, et le rideau allait bientôt retomber aux applaudissements du populaire.

Chassée de sa couche, même par l'insomnie, elle s'avancait lentement, appuyée sur une petite bêche d'argent à manche d'ébène, et s'arrêta devant un tertre, couvert de roses blanches épanouies. Sans doute, son imagination fut alors frappée par le souvenir d'une sanglante épigramme, aujourd'hui légendaire, car elle s'acharna à dévaster la corbeille du coupant de sa bêche élégante. On eût dit la Mort avec sa faux, moissonnant les fleurs d'un cimetière.

Aurore, qui avait observé ses mouvements sans en comprendre la cause, se demandait ce que cette vilaine fée réservait à son fils, elle qui frappait ainsi au hasard les plus belles choses données à l'homme dans son exil, pour embaumer le rude chemin qui va de la terre au ciel : les roses.

Quand la marquise eut satisfait sa rage de vengeance sur ces fleurs innocentes, dont le seul crime était de figurer un symbole inventé par la stupidité humaine, elle reprit sa marche de squelette. Aurore fit quelques pas à sa rencontre et, d'une main tremblante, lui offrit la rose qu'elle avait cueillie, comme pour lui demander pardon.

— Gardez-la, dit la marquise en la repoussant de sa main desséchée ; le rouge sied aux blondes, et elle fera bien dans votre chevelure.

— Madame...

Aurore était loin de s'attendre à une parole gracieuse, et elle ne pouvait deviner qu'elle devait au roi cette marque de bienveillance.

C'était pourtant la vérité. Louis XV était d'une indifférence absolue, d'un égoïsme hautain et d'une mortelle impertinence, mais il n'était pas méchant ; il se lassait de ses jouets, sans jamais les briser ; il n'était pas cruel, il était impitoyable. En remettant Aurore aux mains de Mme de Pompadour, ne pouvant en trouver d'autres plus sûres, il n'avait pas voulu que sa vieille maîtresse pût martyriser un jeune cœur qui l'avait aimé d'une affection désintéressée. Avec cette finesse exquise, qu'il cachait comme une arme secrète, avec le soin jaloux d'un artiste qui dédaigne l'admiration du vulgaire, il avait trouvé le secret de rapprocher ces deux favorites.

Son calcul était simple, comme toutes les combinaisons de génie, qu'elles viennent du cœur ou de la tête. Il avait simplement exprimé le désir de ne pas être exposé à subir la vue d'Aurore dans ses visites, avec toute latitude de la confier à la comtesse d'Estrades, si sa présence devenait une cause d'embarras pour sa vieille amie. Cette manœuvre, qui attestait une connaissance profonde du cœur féminin, n'aurait peut-être pas

suffi pour rassurer la reine ombrageuse de l'Ermitage, s'il n'avait eu la précaution de faire agir le comte de Saint-Germain, en le chargeant de favoriser un mariage.

Cette double marche venait d'être couronnée par un premier succès. La favorite ne voyait déjà plus une rivale dans la jeune héroïne du Parc-aux-Cerfs, et la soif de la vengeance n'était plus assez ardente pour lui faire trouver du plaisir à la persécuter. Après le compliment, elle voulut donner une marque plus décisive de ses dispositions pacifiques. Elle invita Aurore à l'accompagner à sa laiterie, où elle lui offrit une tasse de lait écumeux et des fraises des bois avec de la crème fraîche. La bonne entente fut ainsi établie jusqu'à l'arrivée de la comtesse d'Estrades, invitée à assister au dîner de midi. C'était le moment choisi pour la conspiration féminine, l'heure décisive pour démasquer les batteries, confesser Aurore, enfin savoir au juste à quoi s'en tenir sur le degré de sa tendresse maternelle, et l'impression que lui causerait l'annonce de son futur mariage.

La comtesse d'Estrades était, comme on l'a vu, parente de Mme de Pompadour, qui l'avait tirée d'un état voisin de la misère et amenée à la cour. Ces bienfaits n'avaient pas empêché la comtesse de se vendre à d'Argenson, alors lieutenant de police. Il savait par elle tout ce qui se passait dans l'entourage de la marquise, et payait libéralement son ingratitude et sa perfidie. D'Argenson, dont le caractère et les services étaient appréciés par le roi, ne put toutefois se maintenir contre la volonté de la favorite, dont il était l'ennemi déclaré ; il avait fini par tomber en disgrâce, et sa charge fut donnée à Bertin, qui lui succéda sans le remplacer dans ses fonctions difficiles.

En cette circonstance, il ne répugnait pas à Mme

d'Estrades de servir les vues de la marquise, non par remords de sa trahison, son cœur était inaccessible à ce sentiment, non plus par sympathie pour Aurore, qui lui était aussi indifférente que les animaux familiers de l'Ermitage, mais par la raison toute naturelle que les intérêts de la favorite étaient en cela d'accord avec les siens. Le roi désirait affranchir l'exilée du Parc-aux-Cerfs, et il récompensait toujours ceux qu'il choisissait pour ces missions confidentielles.

En cette occasion, Mme Du Hausset avait été personnellement chargée de diriger le service ; elle faisait la navette entre l'office et la table en plein air, ce qui permettait aux trois convives de parler librement devant elle. L'entretien roula sur les événements qui, dans l'avenir, allaient exercer si diversement leur influence sur ceux qui en avaient été les acteurs ou les témoins.

— Mademoiselle, dit la vieille marquise de sa voix aigre, avec ce sourire faux qui eût suffi pour éveiller la défiance d'Aurore, si elle n'avait eu des raisons meilleures pour être sur ses gardes, avez-vous quelquefois songé à vous marier ?

A cette question, directe et inattendue, les joues d'Aurore se couvrirent d'une rougeur brûlante. Elle détourna légèrement la tête avec embarras, comme si elle ne trouvait pas une réponse satisfaisante à l'interrogation de la souveraine de l'Ermitage, qui reprit d'un ton plus impératif :

— Si l'idée ne vous en est pas encore venue, il faut bien que quelqu'un y pense à votre place... Est-ce que ce projet vous contrarie ?

— Il me chagrine, madame la marquise.

— Je le comprends ; votre cœur appartient au comte Roltik, et vous ne voulez pas le donner à un autre, au moins sans sa permission.

Aurore garda le silence. La marquise continua :

— Ce que j'ai dit est dans votre intérêt. Mme Bertrand et Mme Du Hausset m'ont parlé de vous ; on vous tient pour une jeune personne d'un caractère docile et d'un esprit raisonnable, c'est pourquoi je veux vous entretenir du projet qui m'est venu.

Aurore courba la tête. Elle allait entendre son arrêt.

— J'en ai fait part au comte, reprit la marquise. Malgré le souvenir affectueux qu'il vous garde et les témoignages que vous pourrez en recevoir par la suite, il a repris sa liberté, comme il vous a rendu la vôtre. Il renonce à vous sans retour, espérant que vous imiterez son exemple, bien que le sacrifice soit plus pénible pour vous que pour lui. Il faut donc que cette situation se dénoue. Si vous voulez vous laisser conduire, je m'occuperai de votre établissement ; Mme d'Estrades m'y aidera, et le comte de Saint-Germain ne refusera pas de le favoriser.

Un nouvel horizon s'ouvrit à la pensée d'Aurore, encore incertaine. Elle releva la tête et répondit avec assurance :

— M. le comte ordonne-t-il que je fasse en cela sa volonté ?

— Il ne l'ordonne pas, mais il le désire, pour vous et aussi pour lui. Je suis franche avec vous, voulez-vous être franche avec moi ?

— Oui, madame.

— Eh bien, considérons votre situation dans le passé, dans le présent et dans l'avenir. Si ce qui m'a été raconté est vrai, vous n'avez pas été enlevée à votre mère, ni par force ni par surprise ?

— Non, madame.

— Vous avez été librement la maîtresse du comte ?

— Oui, madame.

— C'est une faiblesse du cœur que j'excuse toujours

chez une femme, et que j'ai appris depuis longtemps à pardonner.

— Je vous remercie de votre indulgence, madame la marquise.

— J'ai mieux que cela à vous offrir : Un enfant est né. Si je vous le rendais ?

L'œil d'Aurore brilla de toute la flamme allumée dans son cœur maternel.

— J'ai touché juste, songea la marquise. Comprenant qu'elle gagnait du terrain, elle continua :

— Ceci regarde l'avenir, occupons-nous d'abord du passé. L'enfant a une bonne nourrice et ne doit vous inspirer aucune inquiétude. Vous vous êtes vaillamment relevée, et je reviens à votre confession. Le comte ne vous a pas trompée ; vous l'avez aimé sans arrière-pensée, et vous n'avez jamais conçu l'espérance qu'il vous épouserait ?

— Non, madame, mais j'étais à lui.

— Le comte Roltik a trois fois votre âge, et il pourrait être votre grand-père. Quoi qu'en dise la chanson, on n'aime pas toujours qu'une fois en sa vie, et le temps emporte les serments, comme la jeunesse, l'amour et le reste.

— Hélas ! murmura la comtesse d'Estrades, pourquoi le dire ? Quelle femme ne l'a appris ou ne le doit apprendre ?

— Vous savez, reprit la marquise avec une grimace qu'elle ne put réprimer, que le comte doit retourner prochainement en Pologne ?

— Mme Bertrand m'en avait prévenue, et M. le comte a eu la bonté de me l'apprendre hier.

— Il continuera de s'intéresser à vous, malgré son éloignement. Il sait combien vous vous êtes ennuyée dans la maison de la rue Saint-Médéric.

— Je ne m'ennuyais pas quand M. le comte y venait.

— Son désir est que vous preniez patience et que vous ne négligiez pas les occasions de vous distraire. Je sors peu de mon Ermitage ; mais ma cousine, la comtesse d'Estrades, voudra bien vous emmener avec elle dans ses visites et ses promenades. Vous ne connaissez pas encore le Château, les Trianons, les parcs et les jardins ?

— Non, madame.

— Vous verrez toutes ces merveilles. Si, par hasard, vous avez l'occasion de rencontrer le comte Roltik avant son départ, je pense qu'il n'est plus nécessaire de vous rappeler les devoirs que commandent la prudence et la discrétion.

— Vous pouvez en être assurée, madame la marquise, et vous aurez lieu d'être satisfaite de mon obéissance.

— Je n'en attendais pas moins de vous. Si cruelle que soit l'absence, il faut d'abord prendre sur vous d'accoutumer votre esprit à l'idée d'une longue séparation.

— J'y pense toujours.

— Nous vous y aiderons, ma cousine et moi, et nous ferons de notre mieux pour vous consoler. Vous plaisez-vous ici ?

— Oui, madame.

— Vous voici donc présentement à l'Ermitage ; mais cette situation ne pourra toujours durer. Il faut tenir compte de la force des choses et prévoir les nécessités de la vie, pour ne pas s'exposer aux surprises du sort, qui n'épargne personne. Pour en finir d'un seul coup, je ne vois d'autre moyen que de vous établir. Votre mère y compte depuis longtemps ; ne m'a-t-on pas assuré qu'elle-même songeait à se remarier ?

— Oui, madame, elle m'en a fait part dans une lettre, il n'y a pas longtemps.

— Votre renvoi chez elle lui causerait une grande déception, puisqu'elle a la promesse de Mme Bertrand

et de son amie, Mme Pastoureau, de pourvoir à votre établissement.

Aurore parut réfléchir. Retourner auprès de sa mère, c'était mettre entre elle et son enfant une distance presque infranchissable, quand son unique pensée ne tendait qu'à s'en rapprocher.

L'artificieuse marquise cherchait à lire sur sa physionomie les mouvements qui agitaient son âme. Une première expérience venait de lui apprendre par quel ressort elle devait en surprendre le secret. Elle revint au lancer par un détour adroit, qui masqua sa dernière manœuvre :

— Le comte sera longtemps absent.

— Je l'attendrai avec patience, madame.

— Et s'il ne revient pas, que ferez-vous ?

— Je souffrirai beaucoup.

— Je vous ai dit que je serais franche avec vous ; je tiendrai ma parole, et je le serai jusqu'au bout. La communication que j'ai à vous faire va sans doute vous causer un nouveau et cruel chagrin, mais elle est nécessaire et vous m'en remercierez plus tard.

— Je puis tout entendre, madame.

— Ne vous êtes-vous jamais demandé si le comte était libre de sa personne ?

— Je n'ai rien calculé.

— Le comte est marié.

— Marié ?

— Depuis fort longtemps, et il a des enfants.

A cette révélation, Aurore se leva comme si elle venait d'être blessée par une invisible main.

— Il ne me l'a pas dit !

La marquise était loin de s'attendre à cette réponse spontanée ; dans la bouche d'Aurore, elle avait toute l'énergie d'une protestation ; c'était la révolte de l'a-

gneau harcelé par un chien dont la dent est trop dure. La marquise en profita pour aller plus rapidement à son but.

— Le comte, dit-elle, ne pouvait vous révéler ce secret.

— Pourquoi?

— Je crois que vous m'interrogez, mademoiselle, dit la vieille favorite, reprenant toute sa morgue hautaine avec un air de reine outragée qui eût fait bien rire son compère, le duc de Richelieu.

— Je vous demande pardon, madame, dit Aurore, mon intention n'était pas de vous offenser.

Mme de Pompadour répondit par un geste théâtral et reprit sur un ton protecteur :

— Enfin, que le comte ait tort ou raison, il ne vous appartient pas d'en juger, et cela ne change rien à la situation actuelle. Le fait existe, il faut l'accepter, et le plus sage est de tâcher d'en tirer parti.

— M'est-il permis de demander ce qu'on veut faire de moi?

— Ce qu'on fait des jeunes filles raisonnables : on les marie.

Aurore sembla réfléchir et attendit.

— Je ne prétends point vous imposer la volonté du comte, pas plus que la mienne ; mais j'ai de bonnes raisons à faire valoir, et je vous demande d'y répondre.

— J'y répondrai, madame.

— Votre désirest-il de retourner auprès de votre mère?

— Non, madame, répondit Aurore avec une assurance qui justifiait l'opinion de Mme Championnet : « *Ma fille a sa petite tête.* »

— Je vous approuve, d'abord parce que votre retour ne serait un dénouement acceptable, ni pour votre mère, ni pour vous, ensuite parce qu'il pourrait avoir d'autres conséquences que vous ne pouvez apprécier. Ainsi, vous êtes bien décidée à ne pas aller en Bourgogne?

— Oui, madame.

— Ce point est acquis. Maintenant, avez-vous quelque projet arrêté?

— Je n'ai jamais réfléchi à ce qu'il adviendrait de moi.

— Cependant la chose est d'importance et vaut la peine qu'on s'y arrête, dans votre intérêt et dans celui de votre enfant.

A ce nom, la même flamme brilla dans les yeux d'Aurore.

— J'espère qu'il ne sera pas abandonné, murmura-t-elle d'une voix suppliante.

— Le comte n'a jamais abandonné personne, répliqua sèchement la marquise, et je sais que ses mesures sont prises pour assurer votre avenir et celui de votre fille.

Sa fille! Aurore entendit la répétition de ce mensonge sans en être troublée; l'amour maternel lui donnait sa force avant de lui donner son génie; son âme se repliait comme une bonne lame d'acier, qui garde le ressort de sa trempe pour redresser son fourreau.

— Le comte Roltik a toujours été bon pour moi, madame, et son cœur est trop généreux pour être indifférent au sort d'un enfant qui ne doit pas être puni de la faute de sa mère.

— La faute ne vous revient pas tout entière.

— Je n'accuse personne.

— Bien, je crois que nous allons nous entendre.

— Je ne demande pas mieux, madame.

— Ce qui est fait est fait, et toutes les plus belles paroles du monde n'y changeront rien. Voici donc ce que je crois le meilleur à tous les points de vue : De deux choses l'une : ou vous repoussez absolument et de parti-pris l'idée du mariage; ou, si vous rencontrez un parti convenable, vous accomplirez le dernier vœu du comte Roltik, et vous suivrez mon conseil.

— Le mien aussi, ajouta Mme d'Estrades.

Malgré son égoïsme, l'espionne de d'Argenson ne pouvait se désintéresser complètement de la scène qui se jouait devant elle, et peut-être à son profit.

La marquise avait gagné du terrain ; elle voulut conquérir une position.

— Et qui sait, poursuivit-elle, si l'amour que votre personne et vos qualités ne manqueront pas d'inspirer à celui que vous favoriserez de votre choix, ne vous permettra pas d'en obtenir un avantage pour votre enfant ?

— Comment ? dit Aurore.

Le calcul de la marquise était juste. Elle avait trouvé le défaut de la cuirasse ; la fibre maternelle vibrait toujours. Elle s'en fit une arme victorieuse pour frapper des coups sûrs.

— Comment ? Si vous savez prendre de l'empire sur votre mari, ce qui vous sera la chose la plus facile, vous obtiendrez de lui ce qu'un cœur bien épris ne peut refuser à la femme qui le captive, l'oubli de sa première faiblesse, et, pour en sceller le pardon, la promesse d'adopter et de légitimer l'enfant qui en a été la conséquence.

Aurore se mit aux genoux de la marquise.

— Oh ! madame, serait-il possible !

— Cela dépend uniquement de vous.

— Soyez bénie, madame, je suis prête à vous obéir.

La marquise aida Aurore à se relever et la fit asseoir auprès d'elle.

— Vous voilà tout à fait raisonnable, ma belle enfant. Je me charge de votre mariage, et vous me devrez votre bonheur... Eh bien, auriez-vous une objection à faire ?

— Daignerez-vous me permettre, madame la marquise, de vous adresser une question ?

— Parlez librement.

— Celui que j'épouserai saura-t-il que j'ai été la maîtresse du comte Roltik et que j'ai un enfant ?

— Ce n'est pas ainsi que je compte entamer les négociations, et il conviendra de choisir un moment favorable pour l'en avertir, quand il se sera déclaré. Assurément, un homme serait digne de mépris s'il acceptait de prime abord un semblable marché ; mais celui qui vous aimera et qui pourra compter sur la sincérité de vos sentiments, n'en montrera pas moins d'honnêteté en pardonnant une liaison passée, qui n'était pas alors un affront pour lui.

— Je suis encore bien ignorante des usages du monde, madame, et j'ai besoin de toute votre indulgence ; pourtant il me semble qu'il sera bien de le lui dire moi-même avant de recevoir sa parole et de lui donner la mienne. Il lui sera loisible de refuser ; mais il n'aura pas le droit de dire qu'on a abusé de sa bonne foi.

A cette déclaration, Mme de Pompadour regarda Aurore avec une expression visible de contentement. Elle fut sensiblement touchée de ses scrupules d'honneur, non pour le sentiment délicat qui les inspirait, ni par sympathie pour celle qui les exprimait avec une simplicité si naïve, mais parce qu'ils flattaient une des illusions les plus caressées de ses souvenirs. La Pompadour se croyait quitte envers Dieu, les hommes et son mari, parce qu'elle avait confessé sa honte, après l'avoir imposée.

Le roulement sourd d'un carrosse, qui arrivait bon train, se fit entendre.

— Voici précisément le comte de Saint-Germain, dit la marquise en allant au-devant du visiteur ; je vais le prier de nous dire votre bonne aventure.

Le comte s'avança, en saluant avec la courtoisie d'un gentilhomme de grande race.

— Soyez le bienvenu, dit la marquise en lui donnant sa main à baiser, je vous accorde les minutes de grâce.

— Ai-je mérité ce reproche, marquise ?

— Vous êtes l'exactitude en personne, et c'est, je crois, la première fois que vous avez laissé passer l'heure.

— Pardonnez-moi, madame, je suis toujours d'accord avec le soleil, et si l'horloge du Château ou de l'Ermitage est brouillée avec lui, c'est au soleil et non à moi qu'il faut s'en prendre.

— Je passe volontiers condamnation là-dessus ; je ne veux pas m'exposer à contredire un sorcier et à le fâcher avec ma pendule : elle est peut-être un peu comme ma tête en ce moment.

— Serait-il, par hasard, survenu quelque nuage obscur dans le ciel de l'Ermitage ?

— Oui, et j'ai compté sur vous pour achever de le dissiper.

— Disposez de moi, marquise.

— Voici une enfant bien désolée.

— Je vois qu'elle est tout à fait remise de sa faiblesse.

— Oui.

— Que puis-je faire contre son chagrin ?

— Vous qui savez tout, montrez-lui son avenir et son bonheur. Je m'intéresse à elle, et je veux savoir si nous pourrons lui trouver un mari.

Le comte de Saint-Germain sourit au souvenir des confidences de la veille, qui lui donnaient beau jeu pour prononcer des oracles.

— Vous voulez me mettre à l'épreuve, madame ?

— Non, puisque je n'ai jamais douté de votre science divinatoire ; je vous demande seulement l'horoscope de ma protégée.

— Soit, madame, sur-le-champ vous allez être satisfaite.

Il prit la main d'Aurore et la plaça bien en face de lui, dans la pleine lumière. Son œil, pailleté d'or, lumineux et diamanté, pénétra comme un rayon de soleil dans l'âme pleine d'ombre de la jeune mère, et son regard prit une expression si douce et si caressante, qu'il se répandit comme un baume sur la blessure de son cœur.

— Le passé de cette enfant, dit le comte de Saint-Germain, résume l'histoire de toutes les jeunes filles qui pleurent : la bergère a perdu son berger.

— A peu près.

— Le présent est visible. Elle se défend encore d'être consolée, et elle ne se montre pas avare des belles larmes qui jaillissent de la source de l'amour.

— Et l'avenir, cher comte ?

— L'avenir, madame ? C'est un fantôme qui traverse la vie comme un étranger qui circule dans un bal de Venise ; il écarte toujours celui qui veut soulever son masque et ne répond jamais à celui qui lui parle.

— Cependant, vous le connaissez, et il ne refuse pas de vous livrer son secret ?

— Sans doute.

— Interrogez-le.

— Vous le voulez ?

— Je vous en prie.

— Et vous, mademoiselle ?

— Je ne puis mieux faire que d'imiter Mme la marquise, et je vous en prie aussi.

— Le cœur humain a ses bizarreries, reprit le comte, et c'est quand un premier amour est sur le point de s'éteindre, que le cœur est le mieux préparé à s'abandonner à une passion nouvelle, comme un feu mal éteint qui couve sous la cendre se rallume avec plus d'intensité. Cette jeune âme est encore sous l'illusion d'un brillant mirage, mais il s'évanouira comme un songe au réveil. Un jeune cavalier se présente ; je vois le berger et la

bergère, marchant côte à côte et la main dans la main. Il aime en silence ; on le devine, on l'écoute, on l'encourage, et il sollicite la faveur de consacrer sa vie à celle qu'il aime. On les sépare, mais ils se retrouvent ; tout est bien qui finit bien, et l'aventure se termine comme les Contes de Perrault : ils se marient et ils ont beaucoup d'enfants.

— C'est mon vœu le plus cher, dit la marquise.

— Il sera réalisé tout à l'heure, et puisque le destin a voulu me placer sur la route des futurs époux, j'espère qu'ils se souviendront de ma prophétie, et que je serai le parrain du premier-né.

— Et moi je veux en être la marraine.

— Ce me sera un grand honneur, madame.

— Comte, vous êtes bien réellement un enchanteur.

— Et vous, une bonne fée, répondit le comte en laissant retomber la main d'Aurore, qu'il avait gardée dans la sienne pendant la durée de cette scène improvisée.

— Comme notre visite à Clagny est à trois heures, dit la comtesse d'Estrades, nous aurons le temps de passer à la maison de l'avenue de Saint-Cloud, où j'ai à voir Mme Bertrand ; de là, nous redescendrons à Clagny.

— Je serai des vôtres, dit la marquise.

— Mon carrosse est à vos ordres, répondit le comte en s'éloignant.

C'est un des mystères du cœur féminin que la rapidité avec laquelle il passe de la tristesse à la joie, lorsque la porte du cœur s'ouvre aux chagrins, qui s'envolent comme les malheurs du fond de la boîte de Pandore, et se referme sur l'espérance. Si la perspective de son mariage n'avait rien de séduisant pour Aurore, elle commençait à l'envisager sans répugnance. En ce moment, elle se sentait capable de se sacrifier sans hésitation, à la pensée qu'elle pourrait reconquérir son enfant, son fils,

recevoir ses premières caresses, le garder auprès d'elle, sans avoir à redouter l'espionnage d'une duègne et la crainte, sans cesse renaissante, de trembler pour lui.

Mme de Pompadour était habillée ; quelques instants suffirent à la comtesse d'Estrades pour changer de costume ; en un tour de main, Aurore fut prête à sortir. Après un rapide coup d'œil jeté sur le miroir, qui lui renvoyait son image, elle parut satisfaite de sa toilette d'été, de la coiffure de ses cheveux blonds, relevés haut et poudrés à la maréchale, et de l'examen de son frais visage, sur lequel toute trace de fatigue et d'ennui avait disparu, et que l'illusion d'un bonheur entrevu semblait avoir transfiguré.

Elle descendit la première. Pendant que Mme d'Estrades se pressait pour la rejoindre, Mme de Pompadour, qui les attendait dans le jardin, l'embrassa au passage, avec un sourire plus flatteur qu'un compliment féminin. Un coup d'œil lui avait suffi pour voir que l'élève de Mme Bertrand n'était plus une écolière en matière de coquetterie, et qu'elle connaissait toutes les ressources de l'arsenal des Célimènes.

Le comte avait profité de ce temps d'arrêt pour donner ses ordres et régler l'itinéraire. La marquise et la comtesse prirent place dans le fond du carrosse, le comte et Aurore en face d'elles. Les chevaux s'enlevèrent.

Après quelques minutes d'une course rapide, les hôtes de l'Ermitage mirent pied à terre devant la maison de l'avenue de Saint-Cloud. Mme d'Estrades transmit de nouvelles instructions à l'Abbesse, Mme Bertrand, après l'avoir mise au courant des dispositions de la marquise, qui donnait les mains au prochain mariage de son ancienne pensionnaire du Parc-aux Cerfs. Cette commission faite, elle remonta dans le carrosse, qui prit le chemin du château de Clagny.

Versailles. — Ville seras

Ils n'arrivaient pas les premiers. Gabriel, l'architecte du roi, ne tarda pas à paraître pour les recevoir. Il était accompagné de son secrétaire, jeune homme de bonne mine, avec lequel le lecteur a déjà fait sommairement connaissance. Il avait la garde des plans des domaines et des bâtiments de la couronne ; il était aussi le collaborateur et le factotum de Gabriel, qui lui confiait ses notes pour les classer et les mettre au net.

— Monsieur Bénédict, dit la comtesse d'Estrades au jeune secrétaire, qui se tenait à l'écart de l'illustre compagnie, offrez la main à Mlle Aurore, qui est la jeune amie de Mme de Pompadour et la mienne ; vous serez son chevalier servant.

— Si j'avais été chargé de cette mission galante, dit Gabriel, je ne m'en acquitterais peut-être pas aussi bien que Bénédict ; mais, pour cette fois, je me serais passé de ses services.

Aurore fit une révérence, accompagnée de ce joli sourire qui donnait encore plus d'attrait à sa physionomie.

— Sa Majesté, reprit Gabriel en s'inclinant à son tour, m'a fait prévenir qu'elle visiterait le château à quatre heures.

— Nous avons une bonne heure devant nous, dit la marquise.

— En attendant, madame, si vous le désirez, nous commencerons par le Belvédère vitré, qui domine la terrasse du château.

— Volontiers, monsieur, nous vous suivons.

— Pensez-vous qu'il soit nécessaire d'abattre tous les bâtiments ? demanda le comte de Saint-Germain, qui marchait en avant avec Gabriel et Mme de Pompadour.

— Rien ne s'oppose à ce qu'on les laisse encore debout pendant quelques années. Sa Majesté la reine a l'intention de bâtir un couvent dans le voisinage, et les matériaux pourront être utilisés pour cette nouvelle construction.

Bénédict suivait avec Aurore. Il lui prêtait l'appui de son bras pour franchir les escaliers dont les degrés descellés, sans offrir de danger, exigeaient des précautions. Au premier étage, il alla chercher des plicants, qu'il emporta jusqu'au Belvédère. Cette attention lui valut une triple faveur : La marquise lui sourit ; la comtesse lui donna sa main à baiser, et comme Aurore hésitait à l'imiter, elle l'encouragea à récompenser la prévenance de son chevalier. Bénédict plia un genou et effleura de ses lèvres la belle main qu'on lui tendait avec une moue charmante.

Arrivé au terme de l'ascension par un escalier tournant qui montait à la cage vitrée du Belvédère, Gabriel tira une clef de sa poche et ouvrit la porte qui donnait accès sur une terrasse en plein air, dallée en mosaïque, à balustrade de marbre, non loin de laquelle était un réservoir à ciel ouvert destiné à recueillir les eaux de pluie. La marquise de Pompadour, la comtesse d'Estrades et Aurore s'installèrent sur les plicants, à l'angle de la plate-forme, et ouvrirent leurs ombrelles pour se garantir du soleil, qui commençait à décliner. Le comte de Saint-Germain, Gabriel et Bénédict se tenaient debout.

De cette élévation, le regard embrassait à vol d'oiseau la ville et ses environs. Gabriel, un plan à la main, désigna successivement les points du vaste panorama

déployé sous leurs pieds, le Palais, le Parc, les deux Trianons et la Ménagerie, les bois des Fausses-Reposes, la butte de Picardie, les bois de Ville-d'Avray, de Satory, de Porchefontaine, de Meudon, le Château de Roquencourt, et, autour d'eux, les vastes dépendances du Château de Clagny.

— Vous voyez cette ville, dit le comte de Saint-Germain, enveloppant l'horizon d'un geste circulaire, couchée au soleil devant son château comme une sultane aux pieds du maître.

Le petit auditoire, groupé comme autrefois les personnages du *Décameron*, devint attentif à la parole du magicien qui passionnait alors l'Europe entière par ses prodiges.

Debout sur le bord de la plate-forme, immobile comme une statue, le bras étendu, l'œil fixe, son attitude, sa voix, son geste, tout lui donnait l'aspect d'un génie qui commande aux éléments. A cette heure, si quelque phénomène inattendu s'était produit dans l'atmosphère, il eût été observé sans surprise.

— Avant un demi-siècle, continua-t-il après une pause, comme s'il répétait les paroles qu'une voix aérienne murmurait à son oreille, avant un demi-siècle, tout ce qui est doué de vie dans cette brillante et joyeuse capitale, rois, princes et princesses, seigneurs de haut lignage et grandes dames, bourgeois et gens du populaire, tous dormiront sous la terre où ils s'agitent et qu'ils foulent avec insouciance, comme s'ils ne devaient jamais mourir. Ce château, sur lequel nous sommes rassemblés, élevé par le roi Louis XIV, et que nous pouvons encore admirer dans toute sa beauté architecturale, était l'orgueil de ce royal domaine. Où sont maintenant ceux qui l'animaient au milieu des fêtes ? A peine sa base est-elle aujourd'hui assez solide pour ne pas fléchir sous son propre poids ; il va disparaître.

Et l'homme, ivre d'orgueil, se flatte comme si les dieux lui avaient donné l'immortalité de la vie.

« Bientôt, oui, bientôt, et ceci est l'ordre inévitable des choses, l'inexorable arrêt du destin, cette capitale sera abandonnée, et ce palais qui la domine sera vide comme un cercueil profané. Oui, je vois se dérouler l'action de la grande Tragédie royale, dans ce décor de pierre blanche et de verdoyant feuillage.

« Versailles, ton nom majestueux et sonore résonne avec une vibration tombale. On n'entend plus le bruit métallique de tes longues grilles à flèches dorées, le roulement de tes lourds carrosses, le coup d'archet de tes fêtes. L'herbe pousse sur le sable, effaçant les empreintes de nos pas; les flots de velours et de satin ne glissent plus sur les dalles de marbre rose. Dans ton parc, désert et silencieux, les blanches statues s'alignent sous les voûtes ombreuses des allées, un satyre ricane derrière les charmilles, la tête élégante d'une nymphe apparaît dans les roseaux, Diane s'élance avec ses lévriers. Les fleuves de bronze, à la barbe limoneuse, se penchent sur leurs urnes vides, Hercule s'appuie sur sa lourde massue, Neptune allonge son trident sur la mer, Apollon lance son quadrigé. Les jeux d'Amours observent les bustes sévères des empereurs romains, à l'œil calme, à la lèvre courbée; le Gladiateur mourant gît à terre, et Vénus lui sourit en tordant ses cheveux d'or...

« Dormez, dormez, dormez, dieux immobiles, rois de l'Olympe, héros de la Grèce, dormez, habitants des forêts et des ondes, divinités charmantes, dormez, peuple de bronze et de marbre, frappé d'enchantement dans le palais du Sommeil, dormez, fantômes du passé, dormez autour de la tombe de la grande Monarchie.

— Parlez encore, dit la marquise captivee.

— Je ne puis errer longtemps dans les sombres ténè-

bres de l'avenir. Caprices bizarres de la destinée : les deux plus anciennes capitales du monde qui sont restées debout, et la plus jeune, m'apparaissent comme les sanctuaires du génie humain, comme le symbole de l'éternité terrestre : *Athènes*, pleine de lumière ; *Rome*, pleine d'ombre ; *Versailles*, pleine de deuil. L'air d'Athènes est lumineux encore ; l'air de Rome a une ivresse dolente, qui porte à la rêverie du passé et à la froide contemplation des misères humaines. Dans l'air de Versailles, sous le funèbre aspect que seul je puis entrevoir, je respire une invincible tristesse, la langueur nostalgique des choses disparues et des splendeurs évanouies.

« Pourquoi cette ville royale est-elle condamnée à mourir si jeune ? Pourquoi son palais blanc va-t-il s'élever dans cette mer de verdure comme un mausolée silencieux ?... Malgré moi, je ne puis m'empêcher de songer à la parole antique : *Petite urne, tu contiendras bientôt celui pour qui l'univers était trop étroit.* »

Gabriel et Bénédicte échangèrent un regard de surprise ; la marquise de Pompadour tressaillit comme si une invisible main l'avait touchée à l'épaule ; la comtesse d'Estrades changea de couleur. Aurore, seule, avait écouté ces paroles, sans que leur impression se trahît par une manifestation extérieure.

Le comte de Saint-Germain se tut. Il fit quelques pas, la tête baissée ; puis, changeant subitement de physionomie, comme si son esprit, emporté dans les espaces supérieurs, redescendait à terre avec la légèreté d'un oiseau :

— Monsieur Gabriel, dit-il, je serais curieux d'apprendre comment cette ville est née ; cela me fera peut-être pardonner ma prophétie, bien que la sombre tempête soit encore loin de nous.

L'écho de ces paroles sembla rompre le charme du silence qui oppressait les auditeurs muets de cette scène, suspendus aux lèvres de cet homme extraordinaire.

— Oui, dit la marquise avec une animation fiévreuse, parlons de la vie pour tâcher d'oublier la mort.

— Bénédicte a une jeune mémoire qui vaut mieux que la mienne, et il peut raconter, sans broncher, la naissance de Versailles.

Bénédicte ne se fit pas prier. Il se recueillit un instant pour rassembler ses souvenirs, dociles à l'appel de sa mémoire, et résuma les leçons du maître de manière à mériter son éloge.

— Il y a un siècle, dit-il, nul, à la cour de France, ne connaissait le nom d'un petit hameau perdu dans les bois, et dont l'étymologie est fort obscure, je dirais même inconnue, si M. le comte de Saint-Germain n'avait rayé ce mot de la langue historique.

— Ah ! ah ! dit le comte avec bonne humeur. Pourquoi chercher midi à quatorze heures ? Quelque chemin tournant lui aura valu son nom latin, dont les lettres françaises renferment le secret futur de ses royales destinées dans une anagramme :

Ville seras. — Versailles.

— En effet, et cela est très curieux, dit la marquise. Nous vous écoutons, monsieur Bénédicte.

Aurore le considérait avec une curiosité passionnée, et elle ne baissa pas les yeux quand elle rencontra les siens, qui brillaient d'un feu sombre.

— Rien ne semblait présager cette métamorphose, rien ne désignait ce triste hameau à l'attention, rien ne marquait, en ce lieu sauvage et reculé, l'emplacement d'une splendide capitale. Point de fleuve ou de rivière, condition nécessaire pour l'établissement d'une grande

ville, pas même un de ces cours d'eau qui sillonnent les plus modestes villages, point de coteaux chargés de vignes, point de plaines fertiles, rien qu'un sol aride et marécageux, des environs déserts. Le voisinage seul de forêts peuplées de cerfs pouvait faire espérer au hameau, caché dans ces humides solitudes, une *Muette*, ou quelque pavillon rustique pour le rendez-vous des gentilshommes des chasses royales. Il y avait là, poursuivit-il en s'orientant, une mauvaise auberge où couchaient les rouliers venant de Bretagne ou de Normandie, et qui offrait seule aux chasseurs un gîte hospitalier. A côté, sur un petit monticule, il y avait un moulin à vent.

— Le moulin n'y est plus, dit le comte de Saint-Germain, mais le vent est resté.

— Louis XIII, en chasseur endurci, s'en contenta longtemps; mais à la longue, fatigué de ses interminables chasses à travers la forêt de Saint-Léger, et sa suite plus encore d'y avoir souvent couché dans le cabaret des rouliers, fit d'abord élever un pavillon très simple, qui a disparu. Il se trouvait à l'endroit actuellement marqué par l'angle de l'avenue de Saint-Cloud et de la maison qui est à l'entrée du quartier de la Pompe. Le pavillon bâti, Louis XIII se mit à courir de plus belle l'antique forêt peuplée de vieux cerfs. Il le trouva bientôt trop étroit, et il acheta le fief et les terrains de Jean de Choisy, sur le territoire de Versailles. Le roi y fit élever un petit Château par Lemercier, à cinq cents pas du premier pavillon, au centre du vallon, à la place du moulin à vent.

— En voici le plan, dit Gabriel en le tirant de son étui et en le développant comme une carte pliée. Le corps de logis a vingt-deux toises sur chaque face, et deux ailes terminées par quatre pavillons, le tout en briques rouges comme les pavillons annexes du château de Saint-

Germain. Le parc, très exigü, avait quelques statues ou Termes, d'après les dessins du Poussin, qu'on a placés depuis dans le Quinconce du midi. Voilà la Ménagerie. Ici, ces lignes noires marquent les fossés ; il n'y avait que de faibles moyens de défense pour mettre le château à l'abri d'un coup de main. On peut voir, par ce qui en a été bizarrement conservé par Louis XIV, c'est-à-dire la façade sur la Cour de marbre, que ce n'était pas la peine de donner tant de tablature à Mansart pour l'encadrer.

— Oui, dit la comtesse d'Estrades ; le maréchal de Bassompierre disait qu'un simple gentilhomme ne voudrait pas tirer vanité du chétif Château de Versailles, et le duc de Saint-Simon l'appelait le *Château de cartes*.

— J'ai entendu Sa Majesté raconter des traits bien curieux à ce sujet, dit la marquise.

— Si ce n'était pas vous imposer une trop grande fatigue, madame, dit Bénédicte, on serait heureux de les recueillir.

La marquise témoigna, par un mouvement de tête, qu'elle accédait à ce désir.

— Avant d'élever le palais, dit-elle, Mansart voulait renverser le *Château de cartes*. Mais le roi Louis XIV s'y opposa, par piété filiale, et exigea qu'il fût respecté, coûte que coûte. Mansart prétendit alors que les vieilles murailles étaient peu solides. « Qu'on les abatte, dit le roi, mais on les rétablira. » Mansart convint alors que le *Château de Cartes* pouvait résister, et il est encore là.

« Le Nôtre éprouva la même résistance pour les Jardins. Le roi voulait qu'on épargnât les deux Bosquets de son père. Mais si le roi était volontaire, Le Nôtre était fort entêté, et il tailla les vieux bosquets sans pitié ni miséricorde, ce qui lui permit de dessiner la belle perspective de la grande allée du Tapis vert, prolongée par le Canal, que nous voyons d'ici comme une décoration

d'opéra. A partir de ce moment, le roi laissa toujours Le Nôtre agir à sa guise. Quand il eut arrêté ses plans, il pria le roi de venir les juger sur le terrain. Le roi, à chaque grande pièce dont on lui indiquait la position, interrompait en disant : « Le Nôtre, je vous donne vingt mille livres. » A la fin, Le Nôtre répondit brusquement : « Sire, Votre Majesté n'en saura pas davantage, je la ruinerais. » Voilà ce que j'en sais.

La marquise parut flattée des compliments qu'elle recueillit, et se rapprocha d'Aurore qui l'avait écoutée avec un visible plaisir.

— Quand les travaux furent achevés, poursuivit Gabriel en remettant le plan dans son étui, Louis XIII y établit sa résidence pendant la saison des chasses, il ne manqua pas de faire élever, dans son voisinage, les animaux destinés à son plaisir favori. Les bois couvraient alors toute la surface occupée par la ville. On y choisit un emplacement pour les cerfs, les daims et les autres bêtes fauves, on l'entoura de murs, on y fit construire quelques maisons de gardes, et l'enclos reçut le nom de *Parc-aux-Cerfs*, qu'il a donné au quartier de l'autre côté de l'avenue de Sceaux. Voici un autre plan, qui prouve qu'à la rigueur la ville elle-même date de Louis XIII. Toute cette portion, coloriée en vert moins foncé, pour la distinguer du fief de Jean de Soisy, représente la terre et la seigneurie de Versailles, appartenant, comme il est dit en marge, à François de Gondi, archevêque de Paris, consistant en un vieux château en ruines et une ferme, achetés moyennant 66,000 livres. Sur l'emplacement, se trouvaient une orangerie et un potager. A la mort de Louis XIII, son château commençait déjà à s'entourer de beaux hôtels. Ce carré rouge marque celui de Cinq-Mars, grand écuyer.

— En effet, dit le comte de Saint-Germain, avec le flegme qui lui était habituel, je m'y trouvai par hasard,

un jour qu'il reçut la visite du duc d'Orléans, Gaston, frère du roi, qui conspirait avec tous ses amis, quitte à laisser leur tête au tapis pour tirer son épingle du jeu.

— Ne dites pas cela devant le roi, interrompit la marquise de Pompadour avec vivacité.

— Je m'en garderais bien, madame.

— Je connaissais fort vaguement l'origine de la ville, dit la comtesse d'Estrades. Quel devin, si ce n'est vous, comte, aurait osé prédire que le petit *Château de cartes* allait devenir le plus magnifique palais de l'univers ?

— Ce qui devait condamner Versailles à une obscurité éternelle, répondit le comte, a été la cause de sa fortune. Il a été le terrain choisi pour le grand duel entre la volonté de Louis XIV et les lois de la nature dont il se servit contre elle, combat inouï, où elle fut vaincue, domptée, docile, esclave. Le caprice du monarque apprit à la rebelle que l'homme était son maître.

— Il me reste peu de chose à dire, reprit Bénédict, sur l'invitation de la marquise de Pompadour et du comte de Saint-Germain. La forêt couvrait encore la Place d'Armes, et on traça, en face du château, la large et belle avenue de Paris.

« A proprement parler, Versailles n'est ni une ville, ni une capitale. Elle n'a d'autre vie que celle de la cour, et bien qu'elle compte plus de cinquante mille habitants, elle est régie par des gouverneurs royaux et n'a pas de municipalité (1). Par sa destination spéciale, elle n'avait et ne pouvait avoir qu'un monument, le Château. Elle a été élevée après lui et pour lui. Les hôtels et les maisons

(1) Point de Commune, partant point d'Archives. Cet état dura pendant les règnes de Louis XIV, Louis XV, et une grande partie du règne de Louis XVI. En 1787, le roi ayant élevé Versailles au rang de Ville communale, une municipalité fut créée, et on établit les Archives.

n'en étaient que les dépendances. comme les seigneurs qui les habitaient alors étaient les satellites du Roi-Soleil. On voit que ces constructions ont été imposées de vive force à un terrain rebelle ; mais l'art resta vainqueur de la matière obéissante, et elles se rangèrent avec respect autour du château royal, dont elles étaient comme les sentinelles avancées et vigilantes, les gardiennes attentives et fidèles.

« Toutes furent d'abord soumises à un plan uniforme. Les rues marchandes eurent des maisons contiguës d'une hauteur égale et d'une décoration semblable. Cette uniformité n'a pas été imposée aux hôtels des grands seigneurs, qui consistaient en pavillons isolés, formant un petit avant-corps sur les murs des cours, avec porte-cochère de chaque côté. Mais s'ils se distinguaient par leur forme, tous se ressemblaient par les matériaux. Du côté de la ville, le château est en pierre et en brique. Toutes les maisons ont été assujetties à ce genre de construction, ou au moins à le simuler par la peinture, couleur rouge coupée de lignes blanches. Elles se ressemblaient encore par la hauteur. Le roi Louis XIV a bien voulu laisser bâtir une ville autour de son palais, mais il n'a pas permis qu'elle pût masquer sa vue ; toutes les maisons ne devaient avoir qu'un étage et des mansardes, et comme tous les toits se voyaient alors du château, la tuile fut absolument interdite et remplacée par l'ardoise. Ces maisons rouges et ces toits bleus, encadrés dans la verdure, composaient un tableau plein de couleur et d'harmonie. Ce sera longtemps encore un trait caractéristique de la physionomie de Versailles : de quelque côté qu'il se tourne, partout l'œil rencontre des arbres. La régularité disparut avec Louis XIV ; elle n'est plus imposée aujourd'hui, et la ville commence à perdre ce caractère uniforme qui la distingue des autres capitales.

« On peut cependant retrouver et marquer les grandes lignes qui lui donnaient alors la figure symétrique d'un triangle. Regardez : Le Château en forme le sommet. L'avenue de Sceaux, à droite, et l'avenue de Saint-Cloud à gauche en sont les deux côtés, séparés en perpendiculaire par l'avenue de Paris; la base était formée par une allée d'arbres qui reliait ensemble les trois avenues, presque à la hauteur de la place où nous sommes. Sous Louis XIV, la ville n'allait pas plus loin et ne dépassait pas les limites des triangles.

— Bien que le château soit une des merveilles de l'architecture, dit Gabriel, il n'est pas sans défaut, comme on peut en juger de ce poste d'observation. Du côté de la Cour d'honneur, non seulement on ne peut en embrasser toute l'étendue; mais, à cause des deux pavillons projetés en avant, il ne présente que des lignes qui fuient et des parties rentrantes. Du côté des Jardins, le bâtiment semble trop plat et un peu bas pour son extrême longueur où se détache la saillie de l'avant-corps central.

— On dirait un oiseau qui a des ailes trop grandes, ajouta Bénédict.

— Voilà un mot qui résume tout et qui mérite d'être noté, dit Gabriel.

— Monsieur Bénédict nous a fait le plus grand plaisir, dit la marquise de Pompadour; à l'occasion, je ne l'oublierai pas.

— Je suis reconnaissant, madame, de votre bienveillance, répondit le secrétaire en s'inclinant devant la favorite.

— Ainsi donc, dit le comte de Saint-Germain, résumant le coup d'œil d'ensemble jeté sur la ville qui se développait à leurs regards, comme au coup de baguette d'un enchanteur, comme un changement de décoration à vue au signal d'un invisible machiniste, cette ville

blanche, escortant son château royal avec son parc, ses jardins, ses eaux, d'autres palais encore, est sortie tout d'une pièce, comme Minerve armée du cerveau de Jupiter, des flancs de la forêt séculaire qui l'enveloppe encore dans son rempart de verdure.

— Mais il se fait un grand mouvement du côté du château, dit la marquise; le roi va sortir.

— Allons recevoir Sa Majesté, dit Gabriel en donnant le signal du départ.

A la descente de l'escalier, Bénédic fit une courte station à chaque étage pour faire visiter à Aurore l'intérieur du château; mais les appartements offraient le triste spectacle d'un complet abandon, et les belles décorations de la chapelle et de la galerie, œuvres des grands artistes de l'époque, n'étaient plus que les nobles vestiges des splendeurs si vite effacées de la royale demeure.

Arrivés au pied des dernières marches, sous le vestibule, ils croisèrent Gabriel, qui revenait sur ses pas pour les attendre au passage.

— Bénédic, dit l'architecte du roi à son jeune secrétaire, Sa Majesté désire m'entretenir en particulier; Vous pouvez en profiter pour faire une promenade dans le parc avec mademoiselle. On vous dira le reste.

— C'est Mme la marquise de Pompadour qui a favorisé ce tête-à-tête, dit alors Mme d'Estrades avec un sourire d'intelligence. Je suis son interprète auprès de vous, monsieur Bénédic, pour le plaisir qu'elle a eu de vous entendre; quant à vous, ma jeune et belle amie, ajoutez-elle en s'adressant à Aurore, recevez encore ses compliments et les miens pour la satisfaction que vous lui avez donnée ce matin.

— Je n'aurais jamais osé solliciter la faveur que Mme la marquise a bien voulu m'accorder, répondit Béné-

dict avec un regard plus éloquent que toutes les paroles ; je tâcherai de n'en être pas indigne, et j'espère que vous voudrez bien lui exprimer ma gratitude. Je vous prie aussi, madame la comtesse, de recevoir le témoignage de ma reconnaissance pour la grâce que je vous dois.

— Vous aurez sous peu l'occasion de présenter en personne vos remerciements à Mme la marquise. En attendant, j'ajouterai de sa part une dernière recommandation, relative à la présence du roi : c'est de ne pas approcher du château et de la partie du jardin où vous pourriez rencontrer Sa Majesté, jusqu'à la fin de sa conférence avec M. Gabriel.

— L'architecte du roi, mon maître, me l'avait déjà donné à entendre, madame.

— Un bon averti en vaut deux ; nous sommes bien d'accord, et le parc est assez grand pour tous ses hôtes.

— Je me conformerai à ces intentions.

— Mlle Aurore ne pouvait avoir un plus savant cicerone pour lui raconter les merveilles de Clagny, ni un plus aimable guide, si l'Amour ne l'égare pas lui-même dans son labyrinthe. Réfléchissez à cela, monsieur Bénédic ; vous avez le champ libre jusqu'à ce que je revienne, et je compte que vous ferez votre cour en galant cavalier.

La comtesse s'était éloignée rapidement en prononçant ces derniers mots, pour rejoindre la compagnie qui se portait à la rencontre du roi.

La Promenade

Aurore et Bénédict, abandonnés à eux-mêmes, s'éloignèrent à pas lents, d'abord silencieux, suivant peut-être une pensée commune. A les voir, Lancret eût trouvé le sujet d'un tableau galant : *La Promenade*, par exemple. Au premier plan, un jeune homme mélancolique, beau comme un écolier florentin, au costume sévère, type des jeunes disciples de l'*Encyclopédie*. A côté de cette vigoureuse figure, comme l'ombre s'unit au jour, se détache celle d'une jeune fille au ravissant visage, aux cheveux d'or brillants sous la poudre argentée, en robe de taffetas rose à reflets violets, ouverte en carré sur la poitrine et avec un grand pli à la taille. Tous deux marchent sous le couvert d'une avenue royale, tapissée de mousse et coupée vers le milieu par une arche de pont, qui reflète son demi-cercle noir dans un miroir liquide. Ajoutez à ce tableau un Faune de marbre ricanant à travers les feuillages, ou quelque petit Amour, appuyé sur son arc, dans sa niche de verdure ou à l'ombre d'une charmille, vous vous représenterez la scène vivante auprès de laquelle un tableau immobile et muet doit sembler bien terne et bien pâle, et une description, même exacte et fidèle, bien froide et bien décolorée.

Aurore avait exercé à première vue, sur son chevalier servant, l'irrésistible charme de sa beauté séduisante. Elle ne s'y trompa pas. Une jeune fille — et, malgré son aventure, il est encore permis de lui donner ce nom, — sait bien distinguer, dans la foule des adorateurs,

celui qui l'aime et qu'elle veut choisir. La bouche de Bénédicte était brûlante quand il s'était courbé pour lui baiser la main. Sous sa réserve courtoise et ses prévenances respectueuses, elle avait senti le contre-coup d'un cœur loyal et sincère qui battait pour elle, et l'expression de son regard témoignait d'un ardent désir de porter ses couleurs. C'est pour elle seule qu'il avait déployé son éloquence, et elle l'avait trouvé beau, de cette beauté noble, fière et virile, que les anciens appelaient *dignitas*, par opposition à la beauté féminine, *venustas*, qui pouvait s'appliquer aussi à l'élégance raffinée des seigneurs dont elle avait connu le plus parfait modèle. Avec l'incorruptible instinct d'une femme et la divination d'une mère, elle comprit que le hasard venait de placer sur son chemin un ami inconnu, un amant qui n'attendait qu'un encouragement pour se déclarer, peut-être l'époux sur lequel la marquise avait des vues et qu'elle présentait à son choix.

Il serait difficile de rendre compréhensibles les explications de Bénédicte, dans le cadre qu'il animait avec Aurore. La nécessité de mêler des indications modernes aux souvenirs de l'époque nous condamne à adopter la forme descriptive, assurément plus languissante que le dialogue des personnages mis en scène, mais aussi plus claire et plus abrégée.

On peut voir, au Musée de Versailles, un tableau de 1778 représentant le Château de Clagny dans toute sa beauté primitive. Bien qu'il ait complètement disparu, il est facile de le reconstituer par la pensée, d'après les *Lettres de Mme de Sévigné* et les documents des *Archives*, consignés par J. A. Le Roi dans sa *Monographie*, qu'il faut toujours citer quand on parle de la ville de Louis XIV, et curieusement critiqués par Eckard dans ses *Recherches*.

Clagny, dont un quartier de Versailles porte le nom, était un hameau fort ancien. Il a été possédé par plusieurs seigneurs de la cour des rois Charles VII et Louis XI. Le plus célèbre de ces seigneurs est sans contredit Pierre Lescot, abbé de Clermont, architecte du Louvre sous François I^{er}, auquel on doit la façade intérieure de la cour, appelée *façade de l'Horloge*. Cette terre appartenait à l'hôpital des Incurables de Paris, lorsque, le 30 novembre 1665, Louis XIV l'acheta des administrateurs. On sait qu'il en fit don plus tard à Mme de Montespan. En 1674, Mansart fut chargé par le roi d'y élever un château. Rien de plus joli que ce château, si l'on s'en rapporte aux descriptions qui nous en restent. Il avait en petit la disposition de celui de Versailles, et, comme lui, regardait l'est et l'ouest.

La terre de Clagny n'était pas d'une grande étendue. Quand Le Nôtre fut chargé de tracer ce jardin, il fit observer à Louis XIV la difficulté de créer quelque chose de bien dans un si petit espace. Le roi fit alors l'acquisition de la propriété de Glatigny, beaucoup plus considérable, la réunit à Clagny, et Le Nôtre put alors donner un libre essor à son génie. Mme de Sévigné, allant peu de temps après sa création visiter Clagny, écrivait à sa fille :

« Nous fûmes à Clagny. Que vous dirai-je ? C'est le palais d'Armide. Ce bâtiment s'élève à vue d'œil ; les jardins sont faits. Vous connaissez la manière de Le Nôtre ; il a laissé un petit bois sombre qui fait fort bien. Il y a un petit bois d'orangers dans de grandes caisses ; on s'y promène ; ce sont des allées où l'on est à l'ombre, et pour cacher les caisses, il y a des deux côtés des palissades à hauteur d'appui, toutes fleuries de tubéreuses, de roses, de jasmins, d'œillets. C'est assurément la plus belle, la plus surprenante, la plus enchantée nouveauté qui se puisse imaginer. On aime fort ce bois. »

Clagny s'étendait d'un côté de la rue Duplessis, où

commençait l'étang du même nom, à l'avenue de Picardie, et de l'autre, des bois de la butte de Picardie à l'avenue de Saint-Cloud. Le centre du Château se trouvait à peu près sur le boulevard de la Reine, et les deux ailes s'étendaient, l'une du côté du lycée, l'autre sur le chemin de fer. Du côté de l'avenue de Saint-Cloud, à la place occupée aujourd'hui par le lycée, qui est l'ancien couvent fondé par Marie Leczinska, et les élégantes maisons du nord de cette avenue, depuis la rue de l'Abbé-de-l'Épée jusqu'au carrefour de Montreuil, se trouvaient des bâtiments occupés par les écuries et par une jolie Ménagerie, dont Mme de Sévigné parle ainsi dans une autre de ses lettres :

« Dangeau a voulu donner des présents aussi bien que Langlée; il a commencé la Ménagerie de Clagny; il a ramassé pour deux mille écus de toutes les tourterelles les plus passionnées, de toutes les truies les plus grasses, de toutes les vaches les plus pleines, de tous les moutons les plus frisés, de tous les oisons les plus oisons, et fit hier repasser en revue tout cet équipage, comme celui de Jacob, que vous avez dans votre cabinet de Grignan. »]

En compulsant les registres des dépenses des bâtiments du roi Louis XIV, on a calculé que les terres de Clagny et de Glatigny coûtèrent d'achat 405,502 livres, et les constructions du château et des dépendances, en y comprenant les jardins, 2,456,218 livres, 7 sous, 8 deniers, en somme ronde, quinze millions, d'après la valeur actuelle de l'argent. Cette résidence royale, construite par Louis XIV pour Mme de Montespan, revint après elle à son fils, le duc du Maine; elle passa ensuite au prince de Dombes, puis au comte d'Eu.

Cependant le Château de Clagny ne devait pas encore disparaître; Mme de Pompadour tint la promesse faite au comte de Saint-Germain; Gabriel demanda un sursis, que le roi accorda de bonne grâce, et Clagny fut épargné.

Plusieurs années après cet épisode de notre récit, il passa, en 1766, par échange, à la dauphine Marie-Josèphe. Le dessèchement de l'étang, qui avait occasionné des fièvres épidémiques et qui fut transformé en prairies, les habitations qui commençaient à l'enserrer de toutes parts et lui ôtaient une grande partie de son charme, enfin les dépenses considérables qu'aurait entraînées son rétablissement, en firent ordonner la démolition, et il fut détruit à la mort de la dauphine, en 1767.

C'est dans ce décor royal que venait de commencer pour Bénédicte une ravissante et fraîche idylle. Pour Aurore, la préface de ce nouveau roman d'amour, plein de poésie et de jeunesse, était encore une élégie ; mais elle semblait être l'épilogue de la sinistre comédie dont on a suivi les premières péripéties. Le prologue s'était joué dans le coupé du Coche de Versailles, le Jardin royal et le Bal masqué de la cour au Manège ; le premier tableau dans la Petite maison de la rue Saint-Médéric ; le deuxième, dans la Villa de l'avenue de Saint-Cloud ; le troisième, à l'Ermitage de Mme de Pompadour, la succursale du Parc-aux-Cerfs.

Mais nul ne peut devancer l'heure de la destinée ; avant de croire au bonheur, il faut attendre la fin de la journée. La pauvre Aurore devait encore verser bien des larmes amères, supporter bien des tortures, disputer son âme à la désespérance, son amour aux intrigues, sa liberté, sa vie et celle de son fils au poison et au poignard de la vieille favorite. Pourtant, il devait lui rester une arme victorieuse pour triompher de ses persécuteurs après tant de traverses et de vicissitudes : l'amour de Bénédicte.

Au cours de cette première entrevue, dans cette longue promenade solitaire sous les allées ombreuses de Clagny, le jeune secrétaire de Gabriel sembla ne pas se

souvenir du conseil féminin de Mme d'Estrades, et ne dépassa pas les strictes limites de son rôle de cicerone. Aurore l'écoutait avec un plaisir qu'elle ne cherchait pas à dissimuler, bien que, d'une autre bouche, les explications qu'il lui donnait sur le château de Clagny et les autres résidences royales, qui lui étaient aussi familières, auraient certainement perdu beaucoup de leur intérêt. Mais, sans doute, il y a dans la voix de ceux qui s'aiment une musique voilée qui donne un sens mystérieux aux choses les plus banales et les plus indifférentes ; l'amour, comme le soleil, donne la couleur et la vie à ce qui semble obscur et inanimé.

Sans se rendre compte du sentiment inconnu qui s'éveillait en elle, Aurore sentit que son cœur se détachait sans effort du comte Roltik. Son indifférence, qu'il ne cherchait plus même à excuser, la défiance qu'il lui témoignait, allaient dénouer sa longue chaîne, et le dernier lien, affectueux et tendre, qui l'attachait encore au père de son enfant, n'était pas indestructible. L'Amour aux yeux d'aigle lui montrait sa belle et noble image sous les traits de Bénédicte ; la prophétie du comte de Saint-Germain se réalisait.

Cependant un nuage sombre planait sur son cœur désolé, et s'interposait comme un voile entre elle et celui dont la main gardait toujours la sienne. Comment lui avouer sa honte ? Comment lui faire accepter sa faute ? Comment oserait-elle l'aimer ?

Ils marchaient au hasard. Bientôt ils se trouvèrent presque subitement dans un sentier plein d'ombre, où les arbres interceptaient la lumière du ciel. Dans ce coin sauvage et solitaire, la nature, abandonnée à elle-même, avait semé autour d'elle les trésors de sa fécondité luxuriante.

Au centre de ce qui avait été jadis un cabinet de ver-

dure, on pouvait encore distinguer, à moitié cachée, une Fontaine de marbre, sculptée par un grand artiste. Quelques brins d'herbe et de mousse avaient suffi pour desceller et renverser à terre ce que la main de l'homme avait si péniblement édifié pour résister aux ravages du temps. Les taches du marbre, les plantes parasites qui enlaçaient la fontaine, ne permettaient pas de déterminer, au milieu du chaos de ses fragments épars, le dessin primitif, sauf un bas-relief représentant Diane entourée de ses nymphes.

L'eau cependant continuait à jaillir et à étinceler en flocons écumeux, semblables à de légers panaches de neige, et retombait dans la vasque inférieure, d'où elle s'écoulait par d'invisibles canaux. Son murmure, doux et mélancolique au milieu du silence, semblait apporter à l'oreille la plainte monotone d'un esprit des eaux. Une source n'est-elle pas un esprit immortel, chantant toujours son cantique céleste, sans s'inquiéter des métamorphoses de ce qui l'environne ? Peu lui importe qu'un siècle lui fasse un corps de marbre et qu'un autre le brise ; celui-là conservait son incorruptible pureté et son essence immatérielle, oublié par le Temps qui avait ruiné la fontaine, dont les flancs de marbre le retenaient à peine prisonnier. Cette source pure, c'était l'âme d'Aurore ; le reste, c'était la fontaine de marbre.

Les deux beaux enfants, perdus dans ce mystérieux asile, éprouvaient une émotion divine. Dans ces minutes de silence où l'âme humaine semble retrouver des sensations primitives, Bénédic attachait sur Aurore un regard qui trouva le chemin de son cœur. Elle hésita un instant, comme si elle allait parler ; mais trop de sentiments contraires bouleversaient son âme, et pourtant, elle se sentait enivrée par le souffle qui berçait Roméo sur l'échelle de soie suspendue au balcon de Juliette. Elle détourna la tête, puis, avec un doux sourire, laissa

voir à l'amant timide qu'elle n'était pas indifférente à l'amour qu'elle lisait dans ses yeux.

Plus tard, revenue à elle-même, Aurore se reprocha ce muet aveu comme une faiblesse involontaire. Toutefois, ce ne fut pas le courage qui lui manqua pour parler sans détour, car son cœur était incapable de mensonge ; elle ne voulut pas troubler cette heure favorisée, pure comme l'eau de la source qui coulait à leurs pieds. Combien de temps dura leur rêverie ? Qui le sait ? Pourquoi le dire ?

L'heure avait marché. Un bruit de pas les avertit qu'on venait à leur recherche. Ils regagnèrent une des allées du parc et virent déboucher la comtesse d'Estrades, qui s'avavançait en compagnie du comte de Saint-Germain.

— Ils s'aiment déjà, dit le comte.

— J'en suis ravie, répondit la comtesse.

Aucune parole ne fut échangée entre Bénédict et Aurore, depuis l'apparition du couple qui mettait fin à leur causerie. Ainsi, on remarque parfois à la campagne le silence momentané des oiseaux, s'il arrive qu'un nuage vienne à s'arrêter sur un endroit qu'ils faisaient retentir de leur ramage ; il passe et le chant recommence.

— Monsieur Bénédict, dit la comtesse, vous plairait-il de m'accompagner demain à Trianon ?

— Je suis à vos ordres, madame, et vous pouvez disposer de moi à toute heure et en toute occasion.

— Vous viendrez donc à l'Ermitage de bonne heure... Mme la marquise de Pompadour désire vous voir. .

Bénédict baisa une dernière fois la main de la comtesse et celle d'Aurore. En s'éloignant d'elle, il emportait dans son cœur sa ravissante image, éclairée par le regard d'amour qu'il avait lu dans ses yeux, auprès de la fontaine de marbre.

Grande Conférence

Cette seconde journée, commencée sous de si favorables auspices, ne devait pas avoir un heureux dénouement pour Aurore. Elle assista le soir au souper qui réunissait, comme celui de la veille, Mme de Pompadour, Mme d'Estrades et le comte de Saint-Germain. La marquise, contre son ordinaire, se montra d'une humeur presque gracieuse. Mme d'Estrades paraissait enchantée de la tournure que prenaient les événements. Le comte de Saint-Germain, qui affectait toujours de rester neutre, sans refuser le rôle qu'on lui donnait dans la comédie, continuait le cours de ses improvisations historiques, dont la source semblait inépuisable. La marquise ne parla pas du secrétaire de Gabriel, qui avait été le cicérone et le chevalier-servant d'Aurore pendant la durée de sa visite au château de Clagny. Elle se réservait de les interroger l'un après l'autre, et en particulier.

Le repas achevé, Aurore demanda la permission, qui lui fut immédiatement accordée, de se retirer pour aller prendre du repos.

Dès qu'elle eut regagné sa chambre, apparurent trois nouveaux acteurs, qui n'attendaient qu'un signal pour entrer en scène.

C'était d'abord M. Lebel, premier valet de chambre du roi, familièrement *Dominique*, qu'Aurore avait plusieurs fois entendu désigner sous le nom de M. *Durand*, pendant son séjour à la villa de l'avenue de Saint-Cloud, et notamment par Guimard, garçon du château. Guimard lui-même prenait un nom de guerre pour ces sortes

d'expéditions, et, comme on l'a vu, il avait changé son habit bleu contre un costume en harmonie avec le personnage fictif qu'il était chargé de représenter.

M. Lebel marchait en tête du petit groupe qui s'avancait en procession. Il avait la physionomie benoîte et papelarde, la démarche lourde, l'encolure épaisse, comme s'il était gonflé par l'importance de sa personne ; un degré de plus, M. Lebel aurait éclaté. Arrivé devant la souveraine de l'Ermitage, il esquissa un pas, qu'il croyait d'une élégance suprême, s'inclina en faisant passer son chapeau sous son bras avec un geste d'escamoteur, et s'assit à distance respectueuse de la favorite, habituée à cette parodie ridicule des belles manières de la cour raffinée de Louis XV. Comme Grippeminaud, il n'avait qu'un tour dans son sac, mais il était bon, et il réussissait toujours.

Après lui venait Mme Bertrand, l'Abbesse du Parc-aux-Cerfs, mandée et amenée tout exprès pour la circonstance. Elle portait la tête en arrière et marchait d'un pas mesuré, le corps tout d'une pièce, comme s'il était encadré dans une châsse. Elle s'imaginait ainsi perpétuer les dernières traditions du grand siècle, dont elle figurait la sinistre caricature. Sa révérence cérémonieuse dura si longtemps, que la marquise eut le temps d'échanger quelques mots à voix basse avec M. Lebel.

En troisième ligne arrivait Mme Du Hausset, femme de chambre de la marquise de Pompadour, dont les fonctions officielles n'exigeaient pas la présence assidue à l'Ermitage. Si l'Abbesse ne l'avait précédée, elle aurait pu être tentée d'enfourcher cette Poupée du diable, longue, sèche, maigre, raide comme un manche à balai, pour venir faire à ce sabbat de sorcières sa cuisine de Belzébuth.

Tel était le trio des valets de la chasse royale, qui venait assister à la défense d'une biche aux abois. Ces

nouveaux arrivants étaient dans la confiance des événements accomplis, et ils allaient encore se trouver mêlés aux péripéties futures de l'intrigue dont les fils étaient loin d'être débrouillés. Il s'agissait tout d'abord de savoir ce qu'il convenait de faire dans la situation présente.

Il y eut, ce soir-là, ce qu'on peut appeler une conférence plénière à l'Ermitage. Mme de Pompadour résuma les derniers faits de la journée qui venait de s'écouler. C'est sur cette donnée nouvelle que la question en jeu du mariage d'Aurore fut remise sur le tapis, pour être examinée sous toutes ses faces et coulée à fond, séance tenante.

M. Lebel était, on le sait, un personnage considérable dans l'État, dont les plus fiers seigneurs, les ministres et les grands dignitaires reconnaissaient la haute influence et recherchaient la faveur. En cette circonstance, c'était un puissant auxiliaire dont le concours était précieux à la marquise. Il parla le premier.

— Le cas est d'importance, dit-il, avec une gravité aussi solennelle que si ses paroles avaient été pesées dans la balance de l'équilibre européen.

Après un coup d'œil jeté aux assistants, groupés dans des attitudes pittoresques autour de la table encore servie, il poursuivit, en donnant à ses paroles un accent d'autorité respectueuse :

— Madame la marquise de Pompadour sait, comme moi, que Sa Majesté désire le mariage de la jeune fille confiée à nos soins. Comme il doit être soumis directement à l'approbation du roi, il est nécessaire de mener rondement les choses pour que Sa Majesté n'en entende plus parler.

— Je me range à cet avis, ajouta la marquise ; il faut en finir.

— Le plus tôt sera le meilleur, madame.

— Et par le plus court chemin, Monsieur Lebel.

La favorite avait activement déployé dans ce but sa science d'intrigue, unie à son expérience acquise en ces sortes d'aventures ; elle voulait, à tout prix et par tous les moyens, délivrer son esprit de cette irritante préoccupation. Le comte de Saint-Germain l'y avait aidée de tout son pouvoir, et, d'accord avec Gabriel, avait favorisé une première entrevue. La comtesse avait rapproché les étoupes, comptant bien que l'Amour ou le Diable soufflerait le feu. A cette heure, Bénédict était déjà dans les filets. Aurore, pour parler le langage du temps, se montrait prête à se laisser conduire à l'autel de l'Hyménée, non comme une victime offerte en sacrifice, mais comme une jeune vierge heureuse de sa destinée. Enfin M. Lebel apportait l'expression de la volonté du monarque, pour trancher le nœud gordien.

Mme Bertrand, l'Abbesse du Parc-aux-Cerfs, avait écouté les préliminaires de la conférence avec une religieuse attention, mêlée d'une grave inquiétude. C'était la première fois qu'une de ses pensionnaires lui imposait une aussi lourde responsabilité. A l'ordinaire, le sentiment maternel subissait chez les autres comme une décoloration progressive, pour un enfant qu'elles n'avaient jamais vu, élevé au loin, et dont elles entendaient rarement parler. Aussi l'annonce de sa maladie, suivie bientôt de celle de sa mort, préparée selon les caractères et les circonstances, ne causait aux jeunes mères qu'une douleur aussi passagère que le caprice de leur royal amant.

La plupart, dotées et mariées en province, avaient tout intérêt au mystère de leur aventure, et ne s'inquiétaient guère du fruit de leur déshonneur caché. Si, par un sentiment naturel, quelqu'une se laissait aller à la

tentation d'en demander des nouvelles, ce n'était pas sans avoir été bien dûment avertie du danger qu'une telle audace attirerait sur sa tête, et elle savait trop bien que des recherches ne pouvaient aboutir qu'à un terrible châtiment. D'un autre côté, si une indiscretion ou le hasard leur avait révélé le redoutable secret du visiteur du Parc-aux-Cerfs, elle n'ignorait pas qu'une plainte, une parole imprudente amènerait un scandale inévitable, dont les conséquences fatales étaient faciles à prévoir. Nul ne pouvait échapper à l'action occulte du lieutenant-général de police, dépositaire d'un pouvoir absolu ; il y avait de la folie à rêver une lutte ouverte, et celles qui l'avaient tenté l'avaient payé cher.

Sur l'invitation de M. Lebel, Mme Bertrand prit la parole. Dans un langage très clair et très explicite, elle développa son opinion sur les métamorphoses de l'écolière du Parc-aux-Cerfs, dont elle avait suivi les phases successives avec cette perspicacité vigilante qu'elle savait élever à la hauteur d'une vertu professionnelle. Celle que M. Le Veneur avait prise pour une petite *dinde*, lui avait semblé d'abord une biche assez accommodante, et une heure avait suffi pour l'apprivoiser. A la veille d'être mère, elle avait montré une gaieté naïve, une confiance absolue, une docilité parfaite, une familiarité charmante avec tous ceux qui l'approchaient, et on la considérait volontiers comme une petite demoiselle aimante, candide et obéissante. Toutefois, dans les derniers temps où elle était encore sous sa tutelle directe et sa surveillance de tous les instants, Mme Bertrand eut le pressentiment que sa *nièce*, — elle l'appelait toujours ainsi, — sous les apparences d'un caractère timide et d'un esprit inoffensif, ne consentirait pas de son plein gré à se séparer de l'enfant qu'elle allait mettre au monde, et ne renoncerait pas facilement à l'idée de le revoir. Elle en avait conféré souvent et longuement avec Mme Du

Hausset, qui, à son tour, en avait informé Mme la marquise de Pompadour.

L'événement lui donnait raison. C'est en vain qu'elle avait mis en œuvre tous les raisonnements, toutes les promesses, tous les mensonges, toutes les ruses, en un mot toutes les ressources et tous les moyens d'usage en pareil cas, et que nécessitait cette situation inquiétante; elle était bien forcée de reconnaître que sa prudence se trouvait [en défaut et qu'elle n'avait obtenu aucun résultat satisfaisant. Du jour où on lui avait pris son enfant, la soumission et le silence de la jeune mère révélaient une dissimulation profonde et calculée; la biche, si bien apprivoisée, était devenue subitement plus farouche et plus défiante qu'une gazelle sauvage. Comme conclusion sur le sort futur de sa nièce supposée, rendue à la liberté par son renvoi à sa mère ou par son mariage à Versailles, le danger restait le même pour l'avenir et la question principale était toujours à résoudre. Son avis sur ce point était qu'il y avait tout à craindre; à un moment donné, tôt ou tard, il fallait s'attendre à quelque coup de folie. Alors, dans cet accès de fureur, il lui semblait déjà par avance l'entendre pousser des rugissements de lionne, comme cela était arrivé à d'autres, rarement, il est vrai; mais le fait, s'étant produit quelquefois, donnait toujours à réfléchir. L'appréhension de ces cris féroces, que la nature semble tirer du plus profond des entrailles des mères, suffisait seule à jeter la terreur dans l'âme de leur gardienne. Ces transes mortelles la tenaient constamment en éveil, comme un dompteur condamné à vivre dans la même cage que ses prisonniers dociles, mais toujours sanguinaires, et qui n'ignore pas qu'un moment de faiblesse ou une minute d'oubli peut lui coûter la vie.

C'est en ces termes que l'Abbesse du Parc-aux-Cerfs exposa au singulier aréopage, qui l'écoutait avec une

attention soutenue, ce qu'on peut appeler la question de fait, c'est-à-dire la série des échecs successifs qu'elle avait essuyés, et l'inutilité de toutes les tentatives qui auraient pour but d'arracher à sa nièce la renonciation de ses droits maternels. Quant à la question de droit, nous l'ajoutons pour mémoire, et il est inutile de la faire entrer en ligne de compte. Il suffit de constater en passant qu'elle n'existait dans l'esprit d'aucun des juges chargés de prononcer un arrêt dans cette affaire, où leur intérêt personnel était en jeu et causait l'inquiétude qui perçait à travers la raison d'État dont ils s'ingéniaient à le couvrir.

Quand Mme Bertrand eut cessé de parler, il se fit un silence général. La question ainsi posée ne pouvait manquer d'aboutir à une solution décisive; mais il restait encore bien des difficultés à vaincre, et chacun les considérait à son point de vue particulier.

M. Lebel était absorbé par des réflexions contradictoires. Son œil vague, qui trahissait l'indécision de sa pensée, rencontra le regard interrogateur de la marquise, qui sollicitait visiblement une explication, et tous les assistants l'attendaient avec impatience. Après une hésitation qui fut de courte durée, il sembla faire un effort et se décida à rompre le silence.

— Madame la marquise, dit-il d'une voix lente, en hochant la tête, je crois que nous sommes dans une mauvaise passe, et je ne vois pas clairement comment nous allons en sortir.

— Il faut aviser et prendre un parti, bon ou mauvais.

— J'espère qu'il sera bon.

— Tant pis s'il est mauvais.

— Je sais que cela presse, mais nous avons encore le temps de la réflexion avant de rien décider.

— Ce temps est passé.

Un nouveau silence accueillit cette déclaration articulée d'un ton sec. Le comte de Saint-Germain en profita pour intervenir, et renouer la discussion engagée sur ce terrain.

— Louis XI, qui était un grand politique, disait un jour devant moi à son compère Tristan : « Sois renard dans la défaite, tigre dans la victoire, colimaçon dans le conseil, oiseau à l'heure de l'action. »

— A la bonne heure, dit la marquise ; jusqu'ici nous avons marché comme des escargots, et le moment est venu d'agir.

— Agissons, madame, si tel est votre désir, répondit M. Lebel.

Sur ces mots, empreints d'une douceur résignée, le factotum royal glissa une main entre deux boutonnieres de son justaucorps, et attendit, l'œil au ciel, le résultat de cette concession méritoire.

— Tenez pour certain, monsieur Lebel, qu'il vaut mieux faire du mal que de ne rien faire.

— C'est ce que répétait souvent mon excellent ami Machiavel, ajouta le comte en roulant ses pouces avec béatitude, intérieurement satisfait de la tournure imprévue que prenait l'entretien.

— S'il était ici, il nous donnerait sans doute un bon conseil ; ne pouvez-vous le faire en son lieu et place, monsieur de Saint-Germain ?

— J'ai été son élève et je puis essayer. Puisque vous daignez me donner voix au chapitre, marquise, je dirai simplement ma façon de voir, qui est de tous points conforme à la vôtre : « Quand on part, on arrive toujours ; mais il faut partir. »

— Je ne demande pas mieux, répondit M. Lebel, et je reconnais qu'il faut entamer vivement la campagne.

— Qui vous arrête ? demanda la favorite avec vivacité.

— Ce qui m'arrête, madame, c'est que nous n'avons aucun moyen d'action, aucune arme entre les mains. Nous ne pouvons employer ni la force ni la violence contre l'inertie de la jeune mère, et les ordres du roi sont formels à cet égard. Le jour où il lui prendra fantaisie de courir après son enfant, il sera trop tard pour l'arrêter, et il est à prévoir qu'elle ne tardera pas à nous faire courir nous-mêmes à sa poursuite.

La fraîcheur du soir exerçait sans doute son influence sur le cerveau de l'orateur ; il fit une abominable grimace, accompagnée de gestes égarés, renversa la tête en arrière à plusieurs reprises, et la laissa retomber avec un formidable éternuement.

— Dieu vous bénisse, monsieur Lebel, dit en riant la favorite, qui avait suivi cette pantomime burlesque dans ses évolutions successives.

— J'en ai bien besoin, répondit M. Lebel, en puisant profondément dans une boîte d'or qu'il avait l'habitude de faire tourner entre ses doigts quand il parlait, et sur laquelle il tambourinait avec ses ongles dans les cas épineux.

Son nez consciencieusement bourré de poudre noire, il ajouta, sur le ton d'un homme qui se parle à lui-même :

— Je n'aurais jamais cru qu'une sotte petite fille me donnerait tant de fil à retordre.

— J'en ai plus que vous à ma quenouille, répliqua la favorite à cette réflexion, et elle est plus embrouillée que celle de Sainte-Geneviève.

— En effet, madame la marquise, et nous gouvernons un troupeau qui ne manque pas d'enragées brebis.

— Il faut représenter au roi qu'il attache peut-être bien de l'importance à cette péronnelle, qui donne de l'ennui à tout le monde, et qui nous menace d'un scandale.

— Ce n'est pas d'hier que j'ai l'habitude de remplir ce devoir.

— Sa Majesté n'aime pas le bruit.

— Cela ne l'empêche point d'en laisser faire quelquefois un peu plus qu'il ne convient.

— Faites valoir des motifs, et on vous donnera carte blanche.

— J'avoue que j'ai pris sur moi de le demander, madame la marquise.

— Et le roi a refusé ?

— Très catégoriquement, et d'un ton à m'ôter l'envie d'y revenir. Je connais le roi : quand il se trompe, il reconnaît son erreur ; mais il ne revient jamais sur une parole dite, un ordre donné ou une décision prise.

— Vous avez raison, monsieur Lebel ; n'y pensons plus, et tâchons de terminer cette affaire comme nous pourons.

— D'après ce que vous en avez dit tout à l'heure, le secrétaire de Gabriel sera mis au courant de la situation réelle de la jeune personne, dès qu'il se sera déclaré.

— Oui, cela est d'une absolue nécessité. Renonçant au bénéfice du secret de son aventure et de la naissance de son enfant, elle le dirait contre le gré de tout le monde.

— Il vaut encore mieux que ce soit avant qu'après son mariage.

— C'est ce que j'ai pensé, quand elle m'a fait part de sa résolution.

— Et vous croyez que le jeune homme, à la suite de cette révélation, persistera dans sa demande, s'il a l'intention de la faire ?

— Oui. Au surplus, je l'attends demain, dans la matinée, et je saurai à quoi m'en tenir à ce sujet.

— En admettant qu'il accepte le passé, l'enfant est toujours là.

— Cherchons quelque chose.

— On pourrait faire à la jeune personne une promesse, gagner du temps jusqu'à ce que l'enfant soit sevré.

— Et après ?

— En effet, ce serait reculer pour mieux sauter. Nous n'avons pas même la ressource de lui rendre son enfant.

— Le roi s'y opposerait.

— Et puis on lui a dit que c'était une fille.

— Je demanderai à madame la marquise et à monsieur Lebel la permission de placer un mot utile, dit Mme Bertrand avec une respectueuse déférence.

— Parlez, madame Bertrand ; au cas présent, il faut retourner le proverbe : « Le silence est d'argent et la parole est d'or. »

— Je ne vois pas ce qui s'oppose à ce qu'on adopte la marche habituellement suivie en pareil cas. On la préparera d'abord tout doucement à apprendre la nouvelle que son enfant est malade ; un peu plus tard, qu'il est mal, très mal ; après, qu'il va un peu mieux ; ensuite, avec beaucoup de précautions, qu'il a eu une rechute, qu'il est plus mal, et, finalement, avec tous les ménagements possibles, que l'enfant est mort.

— Si on lui dit que son enfant est malade, elle passera dans le feu pour aller le rejoindre.

— Elle ne sait pas où il est.

— Il y aura du scandale, et c'est ce que nous voulons éviter.

— Et si on lui dit qu'il est mort ?

— Elle n'en voudra croire que ses yeux.

— Eh bien, s'écria M. Lebel, frappé d'une idée soudaine, on lui fera voir un enfant mort.

— Enfin, voilà une porte de sortie, murmura la marquise.

— Elle n'a vu le sien que pendant un instant, et le soir, poursuivit M. Lebel sans perdre le fil de sa pensée ; par conséquent, il lui sera impossible de reconnaître la substitution d'une autre petite fille du même âge.

— *Bene trovato*, murmura le comte.

— On enverra Mme Du Hausset au village des Ifs, pour sonder le terrain et préparer les voies. Au bon moment, on conduira la demoiselle en poste dans la Normandie, chez une bonne femme qu'on fera styler.

— Cela peut s'arranger, répondit Mme Du Hausset, qui entrevoyait une occasion de rentrer en grâce auprès du roi.

— Elle verra le petit cadavre, elle pleurera comme une Madeleine, et elle finira vite par se consoler, surtout si elle devient mère une seconde fois.

— Tout cela me semble aller pour le mieux, dit la marquise.

— Vous avez quelque chose à dire, madame Bertrand ? demanda M. Lebel, enchanté de sa trouvaille, et se frottant les mains avec la mystérieuse satisfaction d'un homme qui vient de résoudre un problème difficile.

— Je me permettrai de vous soumettre une observation que j'ai faite et qui a son importance : L'enfant a sur la joue gauche le même signe que sa mère, et, en l'embrassant, elle a pu le remarquer.

— Oui, sans doute, il faut tenir compte des plus petites choses et ne négliger aucun détail dans les affaires délicates, dit M. Lebel en tambourinant sur sa tabatière.

— Ne vous mettez pas l'esprit en peine pour si peu, reprit la marquise ; il suffira de faire un signe, à l'endroit voulu sur la joue de l'enfant mort, avec un crayon de pierre infernale.

— Ceci me paraît merveilleusement imaginé, dit Mme d'Estrades, exprimant son admiration sincère pour

cette invention de sa cousine ; qu'en pensez-vous, monsieur de Saint-Germain ?

— Il me paraît difficile, même à un œil clairvoyant, de ne pas être trompé par l'artifice de ce stratagème.

— Maintenant, dit la marquise, il faut arrêter définitivement une ligne de conduite, et voici ce que je propose : Demain matin, le secrétaire de Gabriel sera ici, et je le confesserai.

— Je le connais, dit M. Lebel ; c'est un garçon fort capable de devenir, selon le cas, un héros ou un criminel.

— Au fond, c'est un peu la même chose, dit le comte avec négligence.

La marquise poursuivit :

— S'il est pris, je l'engagerai à se déclarer, en lui donnant à entendre qu'on partage ses sentiments et qu'on se montrera disposée à accueillir ses vœux.

— Bien, dit M. Lebel en inclinant la tête en signe d'assentiment.

— De son côté, Mme d'Estrades agira sur la demoiselle, pour établir l'accord.

— Très bien.

— On pourra voir alors s'il est opportun de brusquer ou de retarder la fameuse confidence, qui est inévitable.

— Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud, et le plus tôt sera le meilleur.

— En ce cas, si le jeune homme accepte le fait accompli et si rien ne vient à la traverse, le mariage peut être bâclé sans autre forme ni délai.

— C'est peut-être aller un peu vite en besogne, madame la marquise, et il me semble que la première chose à faire est de peser le pour et le contre, le fort et le faible de la question.

— D'abord peser, ensuite oser, insinua le comte.

— En admettant, ce que j'espère, que rien ne viendra

s'opposer à cette union charmante, je crois qu'il est prudent de temporiser, jusqu'à ce que la mort de l'enfant ait produit son effet sur la mère.

— Soit, dit la marquise.

— Dans l'intervalle, il convient de ne lui laisser, sous aucun prétexte et dans aucune mesure, sa liberté d'action, et c'est ce qui arriverait nécessairement si on la renvoyait chez sa mère.

— Elle a déclaré formellement qu'elle ne voulait point aller en Bourgogne.

— Cela prouve qu'elle tient à ne pas s'éloigner de l'endroit où elle croit que son enfant est en nourrice.

— C'est à supposer.

— En second lieu, sous une autre tutelle que la vôtre, si bien gardée qu'elle puisse être, elle nous filera un beau jour entre les doigts comme une anguille.

— Elle en est bien capable ; avec ses airs de Sainte-Nitouche, la donzelle a du vif-argent dans les veines.

— En dernière analyse, une fois mariée, le même danger est toujours à craindre. Nous ne l'aurons plus sous la main ; elle peut faire un coup de tête, risquer une aventure pour revoir son enfant, et nous jeter dans les plus grands embarras.

— C'est à prévoir.

— Le roi, si indifférent qu'il soit ou le paraisse, ne veut pas qu'elle soit tourmentée ; il est certain qu'il s'y intéresse encore, du moins à ce point de vue ; il s'en informe par d'autres que par nous ; il la protège et la couvre de son pavillon.

— Sa préférence est visible, interrompit la marquise avec aigreur.

— Sans doute ; mais elle ne va pas au delà d'une sollicitude qui vient de l'extrême bonté de Sa Majesté.

— Que conseillez-vous, monsieur Lebel ?

— Préparer le mariage et, en attendant, laisser toutes

choses en l'état sans y rien changer, jusqu'à l'heure où la mère pleurera le petit ange.

— Il n'y faut pas songer, c'est impraticable, s'écria la marquise avec une animation fébrile.

— Et pourquoi ? demanda M. Lebel d'un ton pacifique.

— Supporter sa présence ici, près de moi, tous les jours que Dieu fait, c'est me demander plus de patience qu'il ne m'en a été donné.

— Il faut donc trouver un biais.

— Ce n'est pas difficile.

— Où serait-elle en sûreté ?

— Chez Mme d'Estrades, qui s'en chargera volontiers.

— Mme d'Estrades n'oserait en répondre après ce qu'elle vient d'entendre.

— Assurément, dit la comtesse, bien que le roi m'ait autorisée à servir de chaperon à sa protégée.

— Puisqu'il est de première nécessité de la garder à vue, le plus simple serait de l'envoyer dans un couvent, si toutefois Sa Majesté veut bien le permettre, ajouta la favorite.

— Je me fais fort d'obtenir le consentement du roi.

— Je vous en saurai le meilleur gré, monsieur Lebel.

— A charge de revanche, madame la marquise. Si vous n'y voyez pas d'objection ou d'inconvénient, on la recevra au couvent de Maintenon.

— Celui-là ou un autre, peu importe.

— Comme elle n'y entre pas pour prononcer ses vœux, et qu'elle n'y restera pas longtemps, elle y sera traitée sur le pied des grandes dames auxquelles elle tiendra compagnie.

Ces arrangements concertés, la conférence paraissait terminée. Il demeura convenu qu'on suivrait la marche adoptée jusqu'à nouvel ordre, sauf à la modifier d'après

le jeu des événements, et qu'on se tiendrait mutuellement au courant des incidents imprévus qui pourraient se produire.

— Il se fait tard et la soirée est fraîche, dit Mme de Pompadour en se levant.

Son exemple fut suivi par tous les personnages groupés autour de la table du souper.

— Monsieur Lebel, continua-t-elle, vous rendrez compte au roi de cette entrevue dans la mesure que vous apprécierez.

— J'aurai l'honneur d'entretenir Sa Majesté demain, avant l'heure du Conseil, et ce soir même, après le petit souper, si l'occasion s'en présente.

M. Lebel baisa dévotement la main sèche et froide que la favorite lui tendait, avec la mine la moins désagréable qu'elle pouvait donner à son visage. Il attendit ensuite avec patience que Mme Bertrand eût pris congé de la noble compagnie avec l'interminable cérémonial qui avait signalé son entrée, et l'invita à le suivre jusqu'à son carrosse qui stationnait à la grille.

La comtesse d'Estrades et Mme Du Hausset regagnèrent les chambres qui leur étaient réservées quand elles séjournaient à l'Ermitage.

La marquise, restée seule avec le comte, le retint quelques instants à causer dans le cabinet d'assemblée.

— Je vous rendrai la liberté tout à l'heure, monsieur de Saint-Germain, quand vous m'aurez dit votre façon de penser sur l'ordonnance de notre grand conseil de ce soir.

— Je ne suis pas bon juge en cette matière, marquise, et j'aurais peut-être le malheur d'être d'un avis contraire à celui qui a prévalu.

— C'est précisément la raison qui me fait tenir à connaître votre opinion sur cette affaire.

— Je crois que tout le monde s'accorde à en désirer la fin.

— Sans doute ; voyez-vous un autre moyen de la terminer ?

— A mon point de vue, oui.

— Examinons-le.

— Il me semble que le plus court et le plus simple serait de marier ces jeunes gens sans désemparer, et de laisser aller les choses.

— Et l'enfant, qu'en ferez-vous ?

— Il restera où il est. Un peu plus tard on pourrait le remettre entre leurs mains, sous l'obligation de l'adopter et de le faire passer comme étant né de leur union légitime. La certitude de le perdre sans retour, à la moindre violation de cet engagement, me paraît une garantie suffisante pour que le secret en soit bien gardé.

— Pour mon compte, je n'y verrais pas grand inconvénient, je l'avoue ; j'aurai quitté depuis longtemps ce monde, et je ne serai pas la seule, quand le lionceau sera d'âge à devenir dangereux ; mais c'est une chose à laquelle le roi ne voudra jamais consentir.

— Qui le sait ?

— Moi. Tenez pour certain qu'il a une idée parfaitement arrêtée là-dessus, et qu'aucune influence ne l'en fera changer ; ce serait un pas de clerc que de lui en parler, et je ne conseillerais à personne de s'exposer à sa juste colère, en abordant ce sujet avec les meilleures intentions du monde.

— Je suis fort désintéressé dans la question.

— Je le sais bien.

— Vous m'avez fait l'honneur de me demander mon avis, je vous l'ai donné en toute sincérité d'âme, sans y attacher autrement d'importance.

— J'interrogerai demain les deux tourtereaux ; ma cousine prétend qu'ils ne sont pas loin de s'adorer.

— Eh ! oui, marquise.

— Ils sont bien heureux.

— Pas encore tout à fait.

— Vous connaissez la colombe ; que pensez-vous du ramier ?

— Il a des talents, du caractère, du cœur et de la volonté ; c'est un poète doublé d'un mathématicien.

— Et fort bien de sa personne, ce qui ne gâte rien ; en le voyant, il m'a fait penser à un personnage d'une tragédie anglaise, qui s'appelle... j'ai oublié le nom.

— Hamlet.

— Oui, c'est cela même, Hamlet. M. de Voltaire m'a lu un jour la traduction de quelques fragments de cet ouvrage.

— Si mon ami William revenait au monde, je crois qu'il serait médiocrement enchanté de voir son héros sous un habit à la française.

— Je n'en puis juger que sur ce que j'en ai entendu.

— Le secrétaire de Gabriel vous a rappelé Hamlet, d'après l'idée que Shakspeare en a donnée ; mais j'ai connu le véritable Hamlet, roi de Danemark, qui lui a servi de modèle, et son portrait poétique ne ressemble guère à l'original.

— Comment était-il fait ?

— C'était un roi du Nord, rond comme un pois, gras et gros comme une tonne, à la mine fleurie et qui buvait des quantités de bière considérables. L'Hamlet de Shakspeare est fatal, pâle et nébuleux comme un clair de lune, et, sans lui, personne ne saurait plus même le nom de l'autre.

— C'est le privilège du génie de donner l'immortalité, et Corneille avait raison de dire à Mlle du Parc :

Vous ne passerez pour belle,
Qu'autant que je l'aurai dit.

— Tous les poètes ont dit la même chose.

— Et Hamlet ?

— Dans un de mes derniers voyages, j'ai eu l'occasion de visiter ses tombeaux, près d'Elseneur, et j'en ai été fort affligé.

— Comment peut-il avoir plusieurs tombeaux ?

— Il en a trois, et ce n'est certainement pas lui qui les a bâtis. Dans l'origine, il n'y en avait qu'un, dans le Jutland ; mais comme Shakspeare a placé les scènes de son drame à Elseneur, les Anglais en ont conclu qu'Hamlet devait y être enterré, et rien ne les en fera démordre. De là, grand tracas pour le possesseur du champ où la tradition avait marqué la place du tombeau d'Hamlet, et constamment dévasté par la procession des étrangers et des voyageurs, qui entraient dans son domaine comme dans un moulin pour accomplir ce pèlerinage. Fort ennuyé de cette continuelle violation de territoire, il avait fait transporter les pierres du tombeau à bonne distance, sur un petit tertre. Les fâcheux allaient d'abord là ; mais, comme le cicérone leur apprenait que le tombeau avait été précédemment élevé plus loin, ils revenaient faire une station sur l'emplacement du premier. De guerre lasse, le possesseur du champ fit enlever une seconde fois les pierres et les fit dresser au sommet d'une colline, où elles sont présentement, près des ruines d'une ancienne abbaye. Comme ce troisième tombeau est fort éloigné, le propriétaire est assez tranquille, mais cela n'empêche pas les fanatiques de revenir aux anciennes places. Quant à la Taverne d'Horatio, c'est une mesure vermoulue, une affreuse bicoque où il n'a jamais mis les pieds, et qui n'a plus qu'une chose à faire, c'est de tomber en ruines.

— Cela prouve qu'il est bien difficile de démêler la vérité ; elle est toujours au fond de son puits, et je ne sais trop pourquoi on a eu l'idée de la loger là.

— C'est sans doute parce qu'elle est toujours altérée, et elle est toute nue pour que chacun l'habille à sa façon.

— C'est bien ce qu'on fait.

— Et à quoi servirait de dire la vérité? On ne voudrait pas la croire. Allez donc dire que Guillaume Tell n'était pas un des trois libérateurs de la Suisse, et qu'il est mort marguillier de sa paroisse.

— Parlez-vous sérieusement?

— Vous voyez, marquise. J'ose à peine vous affirmer que Gutenberg n'est pas l'inventeur de l'imprimerie, et que les caractères mobiles existaient avant lui.

— Je tombe des nues.

— Depuis le berceau du monde, l'humanité vit sur un fonds d'erreurs légendaires, et, en fait de mensonges, l'histoire est encore le magasin le mieux approvisionné.

— J'en sais quelque chose, pour ma part, et si ce qu'on écrit à mon endroit y trouve une petite place, j'aurai une singulière réputation.

— Eh! marquise, croyez-vous que je serai sur un lit de roses, si la postérité daigne s'occuper de moi?

— Que voulez-vous qu'on en dise, puisque personne n'en sait rien?

— On dira que je suis un charlatan.

— Après nous la fin du monde, comte.

— La fin d'un monde, marquise.

— Nous conterons au roi toutes ces bonnes folies. A demain, comte.

— A demain, marquise.

Maître et Valet

Dans le même temps que le comte de Saint-Germain devisait ainsi avec la favorite, M. Lebel préparait déjà son plan de campagne et dressait ses premières batteries. Une fois commodément installé dans son carrosse avec Mme Bertrand, il commença par lui donner quelques instructions complémentaires sur les opérations et les manœuvres de l'action qui venait de s'engager à l'Ermitage.

— Madame Bertrand, dit-il d'une voix amicale, vous êtes mon confidentissime, je n'ai pas de secrets pour vous, et il suffira que nous nous entendions bien ensemble. J'en dirai pas que Mme la marquise manque de tête ; mais elle est brouillonne, capricieuse, et il suffit d'une mouche qui vole de travers pour qu'elle défasse en une minute le travail de toute une année.

— Heureusement vous êtes là, monsieur Lebel.

— Oui, j'ai mis la main à la pâte ; il faut maintenant chauffer le four, et veiller à ce que le pain en sorte bien cuit. Je vais parler au roi, je lui mettrai la puce à l'oreille, et nous verrons bien si je n'en viendrai pas à bout.

— Je n'en fais aucun doute.

— Ceci terminé, je m'entendrai avec M. de Sartines pour l'envoi, dans un de ses carrosses, de la demoiselle au couvent de Maintenon, de manière qu'elle soit recommandée au prône.

— Point de complications de ce côté.

— Qui allons-nous charger de mettre l'oiseau dans sa belle cage dorée ?

— Mme Pastoureau ; elle présentera Mlle Championnet comme étant ma nièce, et fournira mon autorisation.

— Je n'ai aucune objection à faire sur le choix de Mme Pastoureau, pour l'accompagner dans cet agréable petit voyage.

— Elle est discrète et fort adroite.

— Je connais Mme la Ressource, bien que je n'aie pas eu souvent l'occasion d'utiliser ses services. Enfin, j'espère que tout s'arrangera à notre satisfaction commune, et que la petite demoiselle nous laissera enfin dormir tranquilles.

— Cela me paraît bien douteux.

— Bah ! qui vivra verra. Nous avons assez de tablatrice dans le présent, sans nous travailler l'esprit de ce qu'il adviendra dans la suite ; si des complications doivent survenir, celle qui en sera la cause en portera la peine.

— Jamais je n'ai été à pareille fête, monsieur Lebel, et nous ne sommes pas au bout.

— Ah ! ma bonne Madame Bertrand, j'en ai vu bien d'autres. Aussi, je me suis fait une petite philosophie à mon usage, dont je me trouve fort bien : Je prends le temps comme il vient, l'argent pour ce qu'il vaut, les hommes comme ils sont, et les femmes le moins possible, sachant par expérience ce qu'elles donnent et ce qu'elles coûtent.

L'arrêt brusque du carrosse interrompit M. Lebel.

Mme Bertrand descendit, en protestant une dernière fois de son dévouement à celui qui jadis avait été son maître.

Pendant que les chevaux tournaient pour reprendre le chemin du Château, le valet de chambre du roi put voir se refermer la porte de la petite maison de la rue Saint-Médéric sur l'Abbesse du Parc-aux-Cerfs.

A peine dans les Petits appartements, M. Lebel s'informa. Le roi était encore à souper. Il attendit sa rentrée en dégustant un libelle sur la marquise de Pompadour, tout frais arrivé de Londres par le courrier du ministre des affaires étrangères, qui le lui avait fait parvenir. Les censeurs, qui tenaient M. Lebel pour un fin gourmet en matière de littérature épicée, avaient recours à son jugement et faisaient passer par ses mains tout ce qui paraissait de nature à intéresser le roi.

Louis XV était très friand de ces sortes d'ouvrages fabriqués à l'étranger, qui pullulaient à cette époque. La cour en était toujours approvisionnée, et ils se colportaient à Paris, sous le manteau, malgré la surveillance active des espions et la difficulté de se les procurer. La plupart de ces libelles et de ces pamphlets étaient généralement assez insignifiants; mais celui-là devait avoir une saveur particulière, car M. Lebel n'en cessa la lecture qu'à l'approche du roi. Il le serra soigneusement dans la vaste poche de son habit, inviolable sanctuaire de secrets qui n'étaient pas toujours bien gardés, comme on le verra bientôt, et il attendit.

En rentrant dans son appartement, le roi avait l'habitude de causer avec son valet de chambre des faits particuliers dont il aimait à s'entretenir en dehors de ses conseillers.

— L'affaire va mal s'engager, songea Lebel, debout dans une attitude interrogative.

Le roi ne paraissait pas de bonne humeur. Le valet, habitué aux rebuffades du maître, n'en résolut pas moins d'aborder un sujet épineux. En bon chien, il ne reculait pas devant un coup de boutoir.

— Eh bien, Dominique, faites vite; je me sens fatigué et n'ai pas de temps à perdre ce soir à écouter des billevesées.

— J'ai reçu un libelle de Londres sur Mme la marquise...

— Je l'ai... Autre chose.

— Bon, songea M. Lebel, il a trouvé son paquet.

Après cette réflexion mentale, il ajouta :

— Devrai-je en donner communication à Mme la marquise?

— C'est inutile.

— Je l'ai vue ce soir, et elle m'a chargé de faire savoir à Votre Majesté...

— Dominique, dit brusquement le roi, la Poisson commence à m'ennuyer fort avec tous ses messages ; remettons celui-ci à un autre moment.

— C'est qu'il est d'importance, sire.

— De quoi s'agit-il?

— D'une demoiselle Aurore.

— Ah ! très bien, dit le roi en bâillant, mais d'un ton radouci. Est-elle mariée?

— On s'en occupe, et on espère que cela ne tardera pas.

— Eh bien, pourquoi me rebattre les oreilles d'une histoire que je veux oublier?

— C'est qu'il y a une difficulté.

— Quelle difficulté?

— Elle veut son enfant.

— Qu'est-ce que vous me racontez là, Dominique?

— La vérité, sire... Mme la marquise appréhende...

— J'en ai la tête rompue... Est-ce que vous allez maintenant venir danser ici ce que chante cette vieille folle?

— La demoiselle...

— Est une bonne petite fille.

— Pas si commode à endoctriner que paraît le supposer Votre Majesté. Elle veut l'enfant.

— Elle ne l'aura pas. Est-ce tout?

— On ne sait que faire.

— Voici bien une autre gamme !

— Si Sa Majesté daignait me confier la conduite de cette affaire, je prendrais sur moi de la mener à bonne fin.

— Soit, je vous donne carte blanche ; mais, une fois pour toutes, entendez-moi bien, Dominique : ni bruit, ni violence.

— Ce n'était pas mon intention.

— Mariée ou au couvent.

— Votre Majesté sera obéie.

— Je ne veux pas qu'on tourmente cette pauvre fille, quoi qu'il arrive, et que je n'en entende plus parler jusqu'à son mariage : quarante mille écus et des diamants.

M. Lebel s'inclina avec un sourire de béatitude, et sortit avec la modestie qui sied aux triomphateurs.

Pendant qu'Aurore était plongée dans un calme sommeil, ainsi s'agitaient autour d'elle la mauvaise fée de l'Ermitage, acharnée à sa perte, et le bon génie qui avait fait briller à ses yeux un rayon d'espérance, et dont la main, comme dans son rêve de la nuit précédente, allait écarter le spectre fardé du berceau de son fils.

Interrogatoire

Le lendemain du jour de la première rencontre d'Aurore et de Bénédicte au Château de Clagny, suivie de la conférence entre Mme de Pompadour et M. Lebel, le jeune secrétaire de Gabriel suivait à pied le chemin qui conduisait à l'Ermitage. Son costume, pour cette visite

matinale, n'était ni celui d'un gentilhomme, ni celui d'un bourgeois. Il consistait en un justaucorps et une culotte courte en drap noir, bas de soie de même couleur, souliers à boucles d'acier, habit brun à petit collet, cravate et manchettes de batiste brodée. Sous le tricorne, les cheveux longs, sans poudre, étaient rassemblés par une bourse noire dont le nœud retombait sur les épaules. Ses mains étaient nues, comme il convient pour témoigner le respect dû à une personne royale, et il portait l'épée à garde d'acier bruni, privilège attaché à ses fonctions au château.

Bénédict arriva à la porte du parc, moins calme assurément que lorsqu'il se trouvait aux côtés de Gabriel, en présence du roi. En vain autour du trône les genoux fléchissent, les yeux veillent, les mains obéissent, le cœur de l'homme est à lui seul, et il n'était pas de ceux qu'aveuglent les rayons du royal soleil. Son regard était plus assuré et sa voix plus ferme que le regard et la voix des plus fiers gentilshommes courbés devant le monarque, et nul n'aurait été tenté d'humilier Bénédict, l'ami de Diderot et le commensal du baron d'Holbach.

L'intelligence était déjà considérée à l'égal d'une force avec laquelle il fallait compter, et on savait que la plume barbelée d'un encyclopédiste faisait des blessures plus profondes et plus cruelles que le fer d'une épée ou d'un poignard. Chamfort pouvait déjà répondre à un duc : « Il est plus facile d'être au-dessus de moi qu'à côté. » Voltaire, bâtonné rue Saint-Antoine, Rousseau, traqué comme une bête fauve, Diderot, jeté à la Bastille, répondaient par le Dictionnaire philosophique, le Contrat social et l'Encyclopédie.

Si Bénédict se sentait troublé, ce n'était pas à l'idée qu'il allait paraître devant la redoutable favorite, mais bien parce que la souveraine de l'Ermitage disposait de la main d'Aurore, qu'il avait sentie trembler dans la

sienne en prononçant son nom. Il n'éprouvait non plus ni haine ni mépris pour la Pompadour, exécrée du populaire ; un jour de caprice, elle avait protégé l'Encyclopédie.

En chemin, Bénédicte venait de récapituler les événements bizarres de la journée précédente. Depuis la veille, il se posait un problème qu'il ne pouvait résoudre et qui lui semblait inexplicable. Quelle était cette jeune fille, d'origine bourgeoise, ignorante à plaisir, si charmante et si triste ? Par quel concours de circonstances était-elle à l'Ermitage ? Son étonnement redoublait en se considérant lui-même. Pourquoi la comtesse d'Estrades l'avait-elle encouragé à faire sa cour ? D'où lui venait cette faveur soudaine de la favorite, qu'il n'avait ni méritée ni sollicitée ?

Arrivé au terme de sa course, il sonna et la porte s'ouvrit. Ce fut la comtesse d'Estrades elle-même qui le reçut au seuil du jardin de l'Ermitage. Elle s'avança avec un sourire plein de promesses pour un cœur amoureux, mais l'espérance qu'il éveillait n'était pas sans amertume. La renommée et le voisinage de la Pompadour jetaient leur ombre sur Aurore. Peut-être lui faudrait-il marquer d'une pierre noire le premier souvenir de son jeune amour.

Après l'échange des courtoisies d'usage, accompagnées d'un compliment de bienvenue et d'encouragement, la comtesse l'invita à la suivre. A l'entrée d'une allée tournante d'orangers et de grands lauriers-roses, elle lui indiqua l'endroit où il trouverait la marquise, et s'éloigna dans une autre direction. Bénédicte s'engagea, sans hésiter, dans le chemin parfumé, et se trouva presque subitement en présence de la favorite.

Elle était à demi-couchée sur les oreillers d'un lit de

repos de satin noir, brodé de fleurs de soie aux vives couleurs. Son costume se composait d'une robe rouge, aux plis flottants, qui lui donnait l'aspect d'un cadavre peint enseveli dans un linceul de pourpre. A ses côtés était la petite bêche d'argent au manche d'ébène. Elle avait une prédilection marquée pour cet instrument, dont elle se servait en guise de canne, sans se douter de l'association d'idées qu'éveillait cet attribut parlant de sa sinistre divinité.

A la vue du visiteur, qui s'était arrêté en s'inclinant à distance, elle se souleva sur le coude, dans la pose théâtrale d'une impératrice romaine. La souveraine de l'Ermitage crut sans doute avoir produit un effet d'intimidation flatteur, car elle lui indiqua, d'un geste étudié, un siège rustique en face d'elle. Bénédicte s'assit, étonné de la haute faveur dont elle venait de le gratifier. Il savait qu'elle ne l'eût pas accordée à un duc, pas même à un prince du sang ; le roi seul avait ce privilège. A la campagne, elle faisait une exception pour ses familiers.

— Vous êtes exact, dit Mme de Pompadour en laissant retomber sa tête sur les coussins.

— Madame la marquise veut-elle me permettre de demander des nouvelles de sa santé ? dit Bénédicte.

— Ma santé est mauvaise, répondit-elle froidement, bien que tout le monde m'assure du contraire. Êtes-vous aussi un flatteur, monsieur ?

— Non, madame, ma question était sincère.

— La sincérité et la franchise peuvent être d'habiles artifices, et il n'y a pas de vertu qui ne devienne à la cour une arme à double tranchant.

— Madame la marquise remarquera qu'elle est en ce moment à l'Ermitage.

— Vous m'avez plu, monsieur Bénédicte, et j'ai désiré vous voir.

— Je m'empresserai toujours de me rendre à votre appel, madame.

— J'ai quelque chose à vous demander.

— A moi, madame? Que puis-je faire?

— J'ai formé un projet, et je vais voir si vous êtes en mesure de me donner satisfaction en m'aidant à le réaliser. J'ai pour habitude, en ces sortes d'affaires, d'aller droit à mon but, et je compte que vous en agirez de même.

— Oui, madame.

— Vous avez rencontré hier, à Clagny, une jeune personne qui a paru faire une vive impression sur vous à première vue; me suis-je trompée?

— Non, madame, et elle est plus vive encore que je ne saurais le dire.

— Un coup de foudre, monsieur Bénédic.

— Oui, madame.

— Il est vrai que la beauté de cette demoiselle attire tous les yeux et captive tous les cœurs, et j'ai remarqué qu'il était difficile de l'approcher sans subir le charme de sa personne.

— Je rends justice à ces qualités visibles, et ce que j'ai pu juger de son esprit et de son caractère me semble leur donner plus de prix à mes yeux.

— Elle m'a été amenée avant-hier par une amie de sa mère, sur la recommandation de ma cousine, la comtesse d'Estrades. Nous ne la voyons sans doute pas avec les mêmes yeux, car elle m'a paru assez simple et un peu indifférente.

— S'il m'est permis de dire toute ma pensée...

— N'est-ce point chose convenue?

— Eh bien, madame, c'est cette simplicité d'esprit et cette égalité d'humeur qui m'ont séduit et qui me plaisent le mieux.

— A la bonne heure, et je suis aise de vous entendre

parler ainsi. On ne déroge pas en suivant l'exemple de Corneille et de Racine.

— On a fait des vers là-dessus.

— Dites-les moi, si vous les savez.

— J'ai retenu ceux-ci sur Racine :

En sa maturité sévère,
Dans sa femme que chercha-t-il ?
Une très simple ménagère
Qui fit avec lui sa prière
Et répondit : « Ainsi soit-il. »

— Ces vers sont fort jolis. Où en étions-nous ?

— Vous disiez, madame, que Mlle Aurore était assez simple et un peu indifférente.

— Aurore est un joli prénom... Vous trouvez qu'il lui sied à ravir ?

— Je mentirais en disant le contraire.

— Connaissez-vous son nom ?

— Oui, madame, j'ai eu l'indiscrétion de le lui demander ; elle s'appelle Aurore Championnet.

— Championnet est moins poétique qu'Aurore ; mais elle gardera son joli prénom, et si son nom de famille est vulgaire, elle aura la ressource de le changer contre celui de son mari ; enfin, je vois que vous avez mis à profit le temps du tête-à-tête.

— Je sais, madame, que je vous dois cette faveur.

— On dit bien des choses dans une longue promenade à travers les jardins, n'est-ce pas ?

— J'ai fait de mon mieux, sans oser me déclarer ; d'ailleurs, les paroles sont toujours une sotte traduction pour les sentiments.

— Il y a les yeux ; ont-ils mieux traduit votre pensée ? Leur langage a-t-il été plus clair que celui de votre bouche ? Vous a-t-on regardé sans colère ?

— Je crois n'avoir pas déplu ; mais je ne puis compa-

rer l'opinion favorable d'une jeune fille pour un étranger au sentiment que j'ai conçu pour elle.

— Parlez-moi sans fausse modestie : Vous a-t-on donné quelque espoir d'être écouté, si vous aviez voulu parler, ou quelque encouragement à le faire ?

— A un moment, j'ai cru le comprendre.

— Vous êtes bon juge en pareille question, et de l'amour, comme des goûts et des couleurs, il ne faut pas disputer. Les choses étant ainsi, êtes-vous bien décidé à aller plus loin ?

— Si votre volonté était conforme à mon désir, j'irais jusqu'au bout.

— En ce cas, monsieur Bénédict, causons un peu de vous ; nous reviendrons tout à l'heure à votre idole. Vous êtes le secrétaire de M. Gabriel ; il a de l'estime pour votre caractère et une bonne opinion de vos talents, ce qui est une garantie suffisante pour vous donner des marques de ma confiance et de mon intérêt.

— Je n'ai rien fait pour les mériter, madame, mais je suis prêt à l'épreuve.

— Je sais aussi que vous êtes un des écrivains de l'Encyclopédie, l'ami du philosophe Denis, et un des fidèles du Maître-d'hôtel des gens de lettres ; ce sont là des titres à mes yeux qui ne sont pas contre vous.

— Et moi, madame, je n'ignore pas plus que mon maître Diderot, que votre protection a sauvé la fortune de l'ouvrage auquel il a voué sa vie.

— On me l'a reproché plus d'une fois comme une faute ; mais, si c'est un tort, je ne veux pas le regretter aujourd'hui.

— Cela ne peut qu'accroître la reconnaissance qui vous est due, madame.

— Les gens de lettres ne la montrent guère à mon égard, et prouvent que celui qui sème le bienfait chez

eux récolte souvent l'ingratitude. Je fais une exception pour vous.

— Je le mérite, madame.

— Quelle est votre part dans l'Encyclopédie ?

— Des études sur les monuments d'Athènes et de Rome et sur les antiquités de l'Orient.

— Cela est fort beau. Avez-vous voyagé en Grèce et en Italie ?

— J'ai sillonné toute l'Europe.

— Racontez-moi votre histoire ; elle m'intéressera.

— Elle est des plus simples, madame : Je suis bâtard, et je ne connais pas mes parents.

— Sur votre mine, je vous tiens pour bon gentilhomme.

— Ce titre m'est précieux ; pourtant, il en est un autre qui me serait plus doux et plus cher.

— Ceci regarde Mlle Aurore, et je ne puis vous promettre celui-là que si vous savez le conquérir.

— C'est que l'amour est le seul prix qui puisse se gagner sans être mérité.

— Je vous y aiderai ; mais c'est une conquête dont vous viendrez bien à bout sans cela.

— Je suis reconnaissant de la bonne opinion que vous voulez bien avoir de moi, madame.

— Ne soyez pas modeste, on vous prendrait au mot... Ainsi, vous êtes seul, sans famille et sans fortune ?

— Oui, madame, bien que je n'aie pas à me plaindre du sort.

— Qui vous a élevé ?

— Mon père adoptif est le marquis de Blancheterre, gentilhomme de Vendée, dont les domaines sont dans la Gâtine, sur la lisière du Bocage.

— Je connais son nom ; existe-t-il encore ?

— Oui, madame.

— Ne vous a-t-il rien appris touchant votre famille ?

— Voici ce qu'il m'a raconté : Je paraissais avoir un peu plus d'un an lorsque j'ai été trouvé sur ses domaines, abandonné dans un pavillon de chasse, où le chien d'un garde m'a fait découvrir. Je ne portais nul signe ni marque qui pût aider à me reconnaître plus tard. J'ai été élevé au château, et quand j'arrivai à la limite où les enfants passent des mains des femmes entre celles des hommes, je reçus l'éducation d'un gentilhomme. Vers l'âge de dix-sept ans, le marquis de Blancheterre, voyant que je n'avais aucun goût pour la carrière des armes, et ne voulant pas contrarier mes inclinations, me fit envoyer en mission. C'est ainsi que j'ai parcouru toutes les contrées de l'Europe et que j'ai pu étudier, mieux que dans des livres, leurs mœurs, leurs lois, leur histoire et leurs monuments. Il y a trois ans, comme je venais d'atteindre ma grande majorité, mon père adoptif m'amena à Versailles et me fit présenter à M. Gabriel. L'architecte du roi voulut bien utiliser mes services ; il me prit en affection, m'initia à ses travaux, et me confia le titre qui me vaut aujourd'hui l'honneur de faire partie de la maison du roi.

— Encore un mot ; ayez toute confiance en moi, et je vous promets d'oublier votre confession.

— Interrogez-moi, madame.

— Avez-vous quelque liaison qui ait la valeur d'un engagement ?

— Non, madame ; je n'ai jamais aliéné ma liberté, et je suis maître de mes actes et de ma personne.

— Beaucoup d'amourettes, un peu partout et un peu de tout, n'est-ce pas ?

Bénédict fit un geste indécis qui pouvait être interprété comme une réponse.

— Aimez-vous les grisettes ? On ne peut faire un pas sans en rencontrer, et il y en a de fort jolies.

— Je ne prétends pas au titre d'anachorète, madame.

— Je sais ce que la discrétion commande à un gentilhomme, et je ne vous demanderai pas les noms des vestales de votre calendrier galant.

— Je les ai oubliés.

— Je me plais seulement à supposer que vous avez des goûts plus choisis ; un cavalier de votre mine peut viser plus haut et ne doit pas être défavorisé... Cependant, je ferai une exception pour Mlle Aurore Championnet, qui n'est pas d'une condition bien relevée.

A cette déclaration inattendue, qui lui semblait un blasphème, Bénédict fronça légèrement les sourcils et garda le silence.

— Parlons de votre idole, reprit la marquise sans paraître avoir remarqué ce mouvement, qui assombrit un instant la physionomie du jeune secrétaire. Son histoire n'est guère plus longue que la vôtre. Vous savez son nom, vous l'avez vue, et vous avez déjà pu vous former une idée de son esprit et de son caractère. Elle vous plaît ; vous l'avez dit.

— D'autres peuvent inspirer des désirs ou des caprices, madame ; elle seule m'a mis l'amour au cœur.

— C'est un prêté pour un rendu.

La marquise reprit :

— Sa mère est veuve. A la mort de son mari, elle a vendu son fonds d'épicier-droguiste, et est allée se fixer en province. Avant de partir, sur le conseil d'un puissant et généreux protecteur, elle confia sa fille à une amie, qui s'est chargée de l'établir. La comtesse d'Estrades, à qui elle est recommandée, l'a amenée ici, il y a deux jours ; le hasard l'a placée sur votre chemin, et il ne tient qu'à vous de l'épouser.

— C'est mon vœu le plus cher.

— Elle aura en dot quarante mille écus et des diamants.

— Je suis prêt à demander sa main, sans calcul et sans arrière-pensée.

— Vous êtes chevaleresque, monsieur Bénédict.

— Je suis du moins sans ambition, madame.

— Cela viendra plus tard.

— M'est-il permis de demander si la dot de votre protégée lui vient de sa famille ?

— Je ne saurais vous répondre sur ce point, mais on vous donnera sans doute l'explication de cette fortune. Si vous obtenez son aveu, et si vous persistez dans votre résolution...

— En doutez-vous, madame ? interrompit Bénédict.

— Vous comprendrez plus tard le sens de mes paroles. En tout état de cause, le mariage ne pourra se faire du jour au lendemain, et il sera nécessaire que votre fiancée passe quelques semaines dans un couvent. Prenez donc patience, monsieur Bénédict, et comptez que je m'emploierai à abrégier le temps de cette séparation.

— J'ajouterai cette faveur à celles que je vous dois déjà, madame, ne pouvant faire mieux en ce moment.

— Êtes-vous donc si pressé de payer votre dette de reconnaissance, et vous pèse-t-elle si fort, que vous vous hâtiez d'être quitte envers moi ?

— La gratitude n'est lourde qu'aux cœurs vulgaires et indignes du bienfait. S'il m'est permis de prouver la mienne autrement que par des paroles, je ne m'en croirai pas dégagé pour cela, et j'en garderai le souvenir avec celui des belles heures que vous avez daigné favoriser.

— J'avais déjà bonne opinion de vous, monsieur Bénédict, et ceci vous sera compté... Mais je viens d'apercevoir tout à l'heure, du côté du bois, le comte de Saint-Germain, en grande conférence avec ma cousine et Mlle Aurore. J' imagine qu'il est question de vous. Vous dînez avec moi, en compagnie de votre belle amoureuse.

— Vous me comblez, madame.

— Ne me remerciez pas encore. Allez la rejoindre, et prévenez-la que je l'attends ici.

Bénédict était sous l'influence de l'heure présente, et ne s'inquiéta pas outre mesure des paroles énigmatiques de la Pompadour. Après l'avoir saluée une dernière fois, il s'empressa de s'éloigner pour exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir.

Il trouva le petit groupe des hôtes de l'Ermitage rassemblés au bord de l'étang, sur la lisière du petit bois plein d'ombre et de fraîcheur par cette chaude journée. En s'acquittant de son message, il put lire sur le visage d'Aurore une expression si profonde de tristesse et de mélancolie, qu'il en eut l'âme troublée. Le doute lui sembla plus cruel qu'une certitude. L'artificieuse favorite avait habilement glissé un vague soupçon dans son cœur; il s'éveillait comme une froide couleuvre qui déroule ses anneaux, et la radieuse image d'Aurore lui apparaissait à travers le nuage qui voilait sa pensée.

Les deux favorites.

Quelques instants après, Aurore comparaisait à son tour devant son ennemie.

— Je viens de causer avec le secrétaire de Gabriel, dit la marquise, et je vous ai ménagé une entrevue à Trianon. Êtes-vous toujours en bonne disposition de l'écouter et d'agréer ses vœux?

— Oui, madame.

— En ce cas, rien ne s'oppose à ce qu'il apprenne ce que vous tenez à lui faire savoir.

— Je parlerai.

— Si la vérité ne l'effraie pas au point de renoncer à votre main, échangez les paroles, et arrangez-vous pour que tout soit terminé ce soir.

— Oui, madame.

— Je vous ferai conduire à la Maison de retraite de Maintenon, et vous y attendrez la date qui sera fixée pour votre mariage.

En prononçant ces paroles avec nonchalance, la Pompadour considérait Aurore, debout devant elle dans l'attitude d'une jeune chrétienne au milieu du cirque. Cependant ses traits immobiles avaient ce calme que donne une résolution prise, et si elle tremblait encore, ce n'était pas pour elle. L'idée de redevenir prisonnière lui rendit des forces et, peu à peu, lui donna le courage du désespoir.

— Ainsi, reprit la marquise avec son vilain sourire, qui creusait ses tempes et plissait les coins de sa bouche avec le rictus d'une tête de mort, vous renoncez au comte Roltik et vous allez l'oublier ?

— Je ne renie pas mes sentiments d'autrefois, madame, bien qu'on m'en donne l'exemple.

— Que voulez-vous dire ?

— Il faut aujourd'hui que je les avoue, et s'il ne m'est pas possible de les oublier, je tâcherai de ne jamais les rappeler dans l'avenir à celui qui m'aimera assez pour me les pardonner.

— Mais il me semble, mademoiselle, que vous prenez ici bien des franchises.

— Je parle selon mon cœur.

— Si vous pensez ce que vous dites, ayez soin de ne pas dire tout ce que vous pensez.

— Je m'observerai mieux, madame.

— En vérité, on n'a pas l'idée d'une chose pareille ; j'étais à mille lieues de m'attendre à tant de familiarité avec moi, à tant d'audace envers le noble protecteur qui a sauvé votre mère de la ruine, et qui vous a ouvert la porte d'un monde pour lequel vous n'étiez pas née.

— Je le sais, madame, et j'ai hâte d'en sortir.

Un éclair de fureur contenue et de haine inassouvie brilla, comme une lueur fugitive, dans les yeux de l'implacable favorite et s'éteignit sous la paupière. Aurore ne s'en montra pas intimidée. Elle ne subissait plus la fascination de la vipère qui empoisonnait son jeune et premier amour.

Il y eut un silence. Leurs regards se croisèrent une seconde ; l'un froid et glacial, l'autre ardent et lumineux. La marquise se souleva sur son coude, comme un serpent lèvé, prêt à détendre sa spirale. Elle avança la tête et reprit d'une voix sifflante :

— Oubliez-vous, mademoiselle, que je suis l'amie du comte Roltik, et que vous n'êtes plus rien pour lui ?

— Je m'en consolerais.

— C'est par trop d'impertinence, que la fille d'une petite épicière ose ainsi parler d'un prince illustre, qui daigne encore se rappeler son nom.

— Je n'en parlerai plus.

— C'est ce que je vous conseille, et si vous n'en tenez compte, je connais un moyen de vous en faire souvenir. Tenez-vous le pour dit.

— Oui, madame.

— Tâchez aussi de vous persuader que d'autres, à votre place, et des plus fières, s'honorent d'avoir attiré le regard du comte Roltik.

— Les grandes dames peuvent s'en faire une gloire, sans doute ; mais c'est une honte pour une pauvre fille comme moi.

— Voilà des paroles qui vous coûteront cher, et qui

vous mèneront plus loin que vous ne voudrez aller.

— Est-ce ma faute, madame, si j'ai le malheur de vous déplaire, et si j'ai d'autres idées que les dames de la cour ?

— Les dames de la cour se soucient fort peu de vos idées, je vous l'assure. Elles se sont abaissées à votre fréquentation, comme les cygnes de cet étang acceptent le voisinage des canards. Demain je serai délivrée de votre présence. Laissez-moi.

La marquise se plaisait à citer cette métaphore, sans songer qu'elle lui était souvent appliquée. Si elle avait eu la moindre raison de se comparer à un cygne, le disciple de Diderot aurait pu lui répondre par une définition du maître : « Les cygnes ont l'air bête, fier et méchant, trois qualités qui vont bien ensemble. » Et le duc de Richelieu, qui ne la ménageait guère, aurait ajouté : « Les cygnes sont l'aristocratie des oies. »

Aurore, avec le pressentiment qu'elle ne gagnerait rien à s'humilier devant la Pompadour, s'était relevée ; elle lui tenait tête et se défendait avec toutes les armes qui lui tombaient sous la main ; la jeune favorite exilée du Parc-aux-Cerfs traitait enfin d'égale à égale et de puissance à puissance avec la vieille favorite délaissée de l'Ermitage.

Pour commencer, elle venait de commettre un crime impardonnable. Elle avait manqué de respect à l'altière marquise. Ce coup rouvrirait la blessure de son orgueil ulcéré par les mépris de la famille royale, les dédains des seigneurs et des dames de la cour, les hauts cris de la bourgeoisie, les insultes du peuple et le scandale des libelles. Le plus perfide de tous venait de paraître à Londres ; il rappelait toutes les hontes de la Poisson, il la notait d'infamie ; dernier et plus sensible outrage, il la couvrait de ridicule. C'était un poignard dont la lame avait été empoisonnée par Mlle de Fauques. La Pom-

padour l'avait lu, et sa main pouvait en froisser les feuillets sous le satin de sa robe. Il courait sous tous les manteaux ; il s'étalait sur la table du roi ; il reposait au fond de la vaste poche de M. Lebel, comme le plus joli tour qu'il pouvait mettre en compagnie du sien dans son sac à la malice.

La préoccupation constante de la Pompadour était qu'on ne lui manquât de respect. C'est le défaut caractéristique des âmes basses et des esprits inférieurs, incapables de respirer sur les hauteurs où la fortune aveugle les élève et les précipite avec la même indifférence. Les sommets de la grandeur sont inaccessibles ; les aigles et les reptiles seuls peuvent y atteindre : la Poisson avait rampé. Le mépris apparent ou caché était la plus mortelle injure qu'on pût lui faire, l'ironie la plus fine l'exaspérait, l'allusion la plus légère la jetait hors d'elle-même. Cette femme ombrageuse avait la folie de la vanité malade, le vertige de l'orgueil. Elle eût mis le feu à une ville, ravagé un royaume et fait dresser cent mille potences pour se venger d'une épigramme ou d'un trait de satire. Pour un mot, pour un geste, pour un signe, pour un regard, elle courait se plaindre au maître. Manquer de respect à la Pompadour, c'était manquer de respect au roi lui-même, et nul écart n'était plus sévèrement puni. Louis XV épousait ses querelles, même contre le dauphin, et ressentait ses injures comme un outrage personnel. C'était bel et bien un crime de lèse-majesté ; on allait en répondre au lieutenant de police et au juge criminel. Selon le rang du coupable, du haut en bas de l'échelle royale, personne n'était épargné ; les princes du sang devaient des excuses ; pour les autres, c'était la disgrâce, l'exil, le bannissement, la prison, le couvent, la Bastille, la tombe vivante des oubliettes, la cage de fer, la mort inconnue.

Tout cela, Aurore venait de le braver, avec cette belle

folie que donne l'ignorance du danger ; mais pourquoi nous étonner du courage exalté de la biche aux abois du Parc-aux-Cerfs ? Pourquoi payer un tribut d'admiration à l'héroïsme maternel, quand on s'étonne si peu qu'il soit la vertu naturelle des plus humbles animaux ?

A l'ordre impératif de la reine de l'Ermitage, qui la chassait comme une esclave avant de la faire châtier, Aurore la regarda bien en face, avec un clair regard ; la haine, la colère, le mépris se peignirent sur sa physionomie mobile ; elle ne prononça pas une parole, elle ne fit pas un mouvement. A son tour elle jouit un instant de la surprise et de l'effarement de sa rivale. Comme toutes les âmes froides et cruelles, la Pompadour était lâche et craintive.

— Vous avez peur, dit Aurore en lui lançant un dernier regard de défi, presque de triomphe.

Puis, s'éloignant de son pas cadencé, elle disparut rapidement à l'extrémité de l'allée tournante. En ce moment, si le comte Roltik avait pu voir les deux favorites, il eût assisté à cette scène avec le mystérieux sourire dont lui seul avait le secret.

La Pompadour, stupéfaite, resta longtemps comme suffoquée. Redevenue maîtresse d'elle-même, elle éprouva le violent dépit d'une vieille coquette jouée par une ingénue ; Aurore, en fuyant, lui avait lancé la flèche du Parthe. Elle comprit alors qu'elle n'en viendrait pas à bout sans combat, et qu'il fallait préparer toutes ses armes pour se défaire d'une ennemie qu'elle n'avait plus le droit de mépriser. Ainsi commença le duel entre la vieille courtisane et la jeune amoureuse. L'enjeu était le royal enfant qui lui appartenait par le droit imprescriptible de la nature, et qu'elle était résolue à arracher aux mains de ses ravisseurs au péril de sa vie.

Un coup de cloche tira la marquise de ses réflexions

moroses. Redressant avec effort sa taille raidie par une immobilité prolongée, elle saisit sa petite bêche d'argent au manche d'ébène pour aider sa marche, et se dirigea d'un pas mal assuré vers la tente en plein air, sous laquelle ses hôtes étaient réunis en l'attendant. D'un geste automatique, elle invita les convives à prendre place autour de la table. Tous sentaient bien que son silence était le calme précurseur d'un orage ; les deux rivales se rapprochaient comme deux nuages chargés d'électricité marchant au-devant l'un de l'autre.

Le diner fut court. Aurore et Bénédicte étaient assis en face de la marquise, ayant le comte de Saint-Germain à sa droite, et Mme d'Estrades à sa gauche. Ils n'échangèrent ni un regard ni une parole, comme s'ils étaient étrangers l'un à l'autre. Par suite de cette influence, le comte mit une sourdine à sa belle humeur, et ne répondit que par des monosyllabes aux rares questions qui lui furent adressées. La comtesse d'Estrades semblait se conformer aux sombres pensées de son infernale cousine.

La marquise n'avait touché à aucun plat, si ce n'est à une assiette de fraises des bois, qu'elle mangeait toujours avec plaisir, et dont elle se servait en guise de pâte fondante pour ses mains. Dès que le café fut servi, elle quitta la table et retourna s'étendre sur la dormeuse où elle reprit sa pose immobile et sa méditation interrompue, sous l'ombrage odorant des orangers et des grands lauriers-roses.

Contre-mine.

Les quatre convives se levèrent à leur tour et se divisèrent. La comtesse d'Estrades s'éloigna avec Aurore, pour se préparer à sortir. Le comte de Saint-Germain, resté seul avec Bénédict, l'emmena dans une allée découverte, où ils ne pouvaient être approchés par surprise, et lui dit sans préambule :

— Je suis un ami.

— Merci, comte.

— Dépêchons : que vous a dit la marquise ?

— Elle m'a demandé ce que je savais sur moi, et m'a interrogé sur mes sentiments à l'égard de sa protégée.

— Ne donnez plus ce titre à votre fiancée.

— Elle m'a ensuite fourni quelques détails sur elle, mais en me laissant entendre qu'on avait à me faire une révélation secrète, qui pourrait être un empêchement à notre mariage.

— Est-ce tout ?

— Oui.

— Bien que je n'aie reçu aucune confidence de l'entrevue de la marquise et de la jeune fille, qui a suivi la vôtre, je pourrais facilement la raconter comme si j'en avais été le témoin oculaire. Le résultat en est visible à mes yeux : la guerre est déclarée.

— Je ne puis en pénétrer la cause.

— Ne perdons pas notre temps en paroles inutiles et procédons avec ordre : Vous aimez ?

— Jusqu'à la mort.

— Vous sentez-vous capable d'aimer jusqu'au sacrifice ?

— Oui.

— Nous pouvons donc aborder cette situation.

— J'écoute.

— Votre mariage est ajourné; mais on peut le considérer comme arrêté en principe

— Elle m'aime ?

— Oui, et c'est son premier amour.

Il y eut une pause.

— Tout à l'heure, vous recevrez de sa bouche une confidence qui pourrait vous en faire douter; mais le cœur a toujours le droit de grâce. Quoiqu'elle vous dise, souvenez-vous que le noble sentiment que vous avez fait naître fleurira dans son âme innocente. Il est pur de toute fange et doit être sacré pour vous.

— Je sens ma tête pleine d'ombre, dit Bénédic.

— Ne fléchissez pas, continua le comte. Nous n'en sommes encore qu'au commencement.

— Je résisterai.

— Il y a des difficultés.

— J'en viendrai à bout.

— Des dangers.

— Je suis en face.

— Elle vous dira la vérité. Acceptez-la et pardonnez-lui. Vous apprendrez alors la nature des obstacles et des périls que vous allez rencontrer.

— Vous les connaissez ?

— Oui, mais c'est un secret qui n'appartient qu'à la pauvre et chère enfant, et il sortira de son cœur déchiré avec un plus douloureux effort qu'il n'entrera dans le vôtre.

Bénédic croisa les bras, et regarda le comte avec un sourire chargé d'ironie.

— Mon jeune ami, dit le dominateur en posant avec autorité la main sur son épaule, écoutez un homme dont la vie a été pleine et qui a épuisé jusqu'à la dernière

goutte, jusqu'à la lie, cette coupe pleine d'amertume où vous avez à peine trempé vos lèvres.

— Parlez.

— J'ai étudié cette belle jeune fille, pure comme son nom d'Aurore. Ainsi qu'un plongeur au fond des transparents abîmes, j'ai pu ressaisir cette perle humaine qui roulait dans les vagues troublées, et c'est vous que j'ai choisi pour en être le dépositaire.

— Moi?

— Vous-même, et si vous ne m'en répondez pas sur votre amour, la perle dédaignée ornera bientôt le plus beau fleuron d'une couronne.

— Le roi ! s'écria Bénédict.

— Silence.

— A quoi bon m'imposer cette torture?

— Cela est nécessaire.

— Où voulez-vous en venir, comte?

— A ceci, et ce sera mon dernier mot : le pardon absolu et l'oubli.

— Je pardonne d'avance ; mais il ne faut pas demander à la créature plus qu'elle ne peut donner... Qui peut promettre d'oublier?

— L'amour.

— J'oublierai.

— Je me résume : Dans une heure, elle sera devant vous, seule et désarmée. Elle est résolue à parler ; soyez doux avec elle.

— Oui.

— Demain, vous serez séparés.

— Que faire ?

— Marcher droit et agir à coup sûr.

— Contre qui ?

— Contre elle-même. Sa volonté est l'écueil sur lequel j'userai mon dernier effort.

— Si elle m'aime, elle obéira.

— Vous êtes, comme elle, une noble créature, et vous avez le signe auquel nous nous sommes reconnus. Maintenant, établissons notre plan de campagne, car l'ennemi a déjà fait le sien.

— Décidez.

— J'agirai seul, jusqu'à nouvel ordre. Tous les soirs, vous me rencontrerez à l'Opéra ou à la Comédie, et je vous tiendrai, sûr par jour, au courant de mes opérations.

— Il sera fait ainsi.

— Vous avez rempli des missions diplomatiques ; vous connaissez les Chiffres de la correspondance secrète des cours ?

— Oui, les *Grilles*, les *Cadrams*, le *Jeu de cartes*.

— Les Cartes peuvent servir, et sont plus faciles à faire parvenir qu'une lettre ; mais tous ces procédés sont connus des initiés.

— Oui.

— Les Grilles peuvent être surprises, les Cadrams sont compliqués, le Jeu de cartes embarrassant. Il faut une clef sûre, rapide et indéchiffrable.

— Un livre.

— Vous l'avez dit. Voici des exemplaires de l'*Almanach royal*. Vous en remettrez un à votre fiancée, en lui expliquant la clef :

Aurore et *Bénédict*, A. B. *Six* et *Huit Lettres*, correspondant à la *Page Six* et à la *Ligne Huit* de la *Notice* qui est en tête, paginée en chiffres romains.

Bénédict prit les deux *Almanachs*, reliés en chagrin violet, que lui offrait le comte.

— Pour le Jeu de cartes, au cas où l'occasion d'employer ce moyen se présenterait, nous suivrons l'*Ordre alphabétique* des *Couleurs* et des *Noms* des cartes, en n'écrivant que sur les *Honneurs*, où les caractères sont moins visibles.

— Je m'en souviendrai.

— Nous sommes d'accord. Je n'ai pas besoin de vous avertir : si quelqu'un soupçonnait que je m'intéresse à votre mariage, tout ce que je pourrais tenter tournerait contre vous.

— J'ai compris.

— On vient à nous. Donnez la main à Mme d'Estrades. Il faut que je parle à Mlle Aurore.

Ils s'avancèrent à leur rencontre.

— Votre main, monsieur Bénédict, dit la comtesse... Nous souperons à Trianon. A ce soir, comte.

— Je vous accompagne jusqu'à votre carrosse, madame.

Puis, souriant à Aurore dont il baisa la main :

— Les moments sont comptés. Ecoutez-moi bien, pour suivre à la lettre et de point en point les conseils que je vais vous donner.

— Je vous le promets.

— Bien, chère enfant. Si vous aimez comme on vous aime, parlez sans crainte et sans arrière-pensée.

— Oui.

— En dehors de Bénédict et de moi, défiez-vous de votre ombre ; soyez attentive, et que votre tendresse pour un fils soit le plus mystérieux de vos sentiments.

— Mon fils !... Que cette parole m'est chère, venant de vous.

— De loin, nous veillerons sur lui. Quoi qu'on puisse vous dire, quoi que vous puissiez voir ou entendre, n'en croyez ni vos yeux ni vos oreilles, ne vous en fiez qu'à ce qui viendra de nous, et gardez l'espérance ; vous ne serez jamais abandonnée.

— Oh ! que j'avais besoin d'être consolée. C'est mon bon ange qui exauce ma prière.

— Soyez vaillante, Aurore. Vos ennemis croient que je conspire avec eux, et je saurai déjouer les projets qu'ils pourront former contre vous.

— Ne pensez pas à moi.

— Plus un mot.

Aurore le remercia de sa plus douce voix, de son plus doux regard, de son plus doux sourire, pour lui montrer qu'elle était armée et prête à défendre son fils et son amour. Le comte lui adressa encore un signe d'adieu, et retourna sur ses pas en murmurant la formule antique : *Spirat adhuc amor*.

Le parc et les jardins.

Le carrosse de Mme d'Estrades stationnait à la porte de l'Ermitage; elle y prit place avec Aurore et Bénédic. Arrivée devant la grille du Château, la compagnie mit pied à terre, et d'après les ordres qu'il avait reçus, le cocher tourna bride pour se rendre à Trianon par l'avenue de Saint-Antoine.

— Nous vous suivons, monsieur Bénédic, dit la comtesse d'Estrades.

Bénédic franchit la grille, et se dirigea en droite ligne du côté de la Chapelle, en traversant la cour d'honneur. A l'entrée du vestibule, un officier des gardes-du-corps s'avança, l'épée nue à la main.

— Maison du roi, dit Bénédic.

L'officier fit le salut d'épée et livra passage aux visiteurs.

Au sortir du vestibule, ils se trouvèrent sur la Terrasse, qui s'étendait devant la blanche façade du palais, dont les vitres claires étincelaient au soleil. De cette élévation, l'œil embrassait l'immense panorama qui se

développait à perte de vue au milieu d'un océan de feuillage. En avant, le regard pouvait suivre sous l'horizon cette longue perspective qui commence au Bassin de Latone, continuée par la grande allée du Tapis-vert, entre ses hautes futaies arrondies, jusqu'au Bassin d'Apollon, et prolongée par le Canal, en forme de croix latine, dont la tête touche à Saint-Cyr, et qui embrasse à gauche la Ménagerie, et à droite le Grand-Trianon. A l'entour, ondulaient les frondaisons massives des bois étagés en vaste amphithéâtre et des deux parcs. Le plus petit se composait du parc actuel; le grand, qui englobait plusieurs villages, était ceinturé par un mur d'une longueur de neuf lieues. Au milieu de cette mer de verdure, on distinguait la Pièce d'eau des Suisses, le Potager du roi, l'Orangerie, séparant les Escaliers des Cent marches, d'une largeur de soixante pieds, divisés par deux paliers et à double rampe en balustrade, escaliers babyloniens où tous les rois d'Orient auraient pu s'étaler avec leur cortège, et sur lesquels avaient glissé les traînes de velours, de satin et de soie, brodées de dentelles d'argent et d'or, des grandes amoureuses de la cour de Louis XIV.

C'était bien là le chef-d'œuvre des jardins français. Ce genre solennel, introduit par Le Nôtre dans le paysage, avait servi de modèle et s'était répandu dans toute l'Europe. Si nous avons peine aujourd'hui à goûter la singulière géométrie qui rogne et taille avec une régularité si désespérante, et fait de l'architecture et de la sculpture avec la verdure des arbres, on ne peut cependant méconnaître la grandeur de conception qui présida au tracé de ces jardins. Rien de libre, assurément, rien qui rappelle la luxuriante indépendance de la nature; mais ce genre, qui transporte dans un parc les divisions régulières de l'intérieur d'un palais, offre ici une merveilleuse harmonie avec le faste et les pompes du grand siècle. La nature

rebelle, après avoir été domptée et disciplinée, avait dû subir elle-même l'étiquette sévère qui régnait dans le Château, dont elle reflétait l'image. Tout était rectiligne, tout marchait au pas, et les cimes des vieux ormes semblaient se modeler sur la perruque du Roi-Soleil. Dans cette immensité régulière, cette nature au cordeau, cette architecture végétale, les charmilles sont des murailles, les allées d'étroits couloirs ou de larges galeries voûtées, plafonnées ou à ciel ouvert, les quinconces des salons à colonnes, les ronds-points des cabinets, les pelouses des tapis, où le buis forme des dessins et des broderies, les parterres et les terrasses des parquets en mosaïques fleuries. Les bassins, dans leurs encadrements, sont des miroirs ronds, oblongs ou carrés, les arbres figurent des pyramides, des cônes, des obélisques, et l'ensemble du parc ressemble à un autre palais de verdure et de fleurs. La terrasse elle-même offrait comme un échantillon choisi des beautés et des richesses du parc et des jardins. Toute description devenait inutile dans la contemplation de ce spectacle féerique.

Quelques minutes avaient suffi aux trois visiteurs pour embrasser l'ensemble du décor de pierre blanche et de sombre verdure.

— Cela est grand et beau, dit Aurore.

Bénédict garda le silence et ces paroles ne parurent éveiller en lui aucun écho. Il paraissait indifférent à tout ce qui l'environnait, et son œil fixe errait autour de lui comme s'il était sollicité par l'apparition d'un fantôme inconnu. Il répondait d'un air distrait aux questions multipliées de la comtesse d'Estrades et parfois même à contre-temps. Elle lui en fit la remarque avec une indulgence où perçait une légère ironie, en attribuant ces distractions à la présence de celle dont il portait les couleurs. Un observateur moins frivole aurait it

facilement reconnu, comme Aurore, que son mutisme et son humeur bizarre avaient une autre cause. Depuis leur double entrevue avec la marquise, Bénédicte évitait de lui parler et ne cherchait plus son regard.

Pendant que Mme d'Estrades tournait avec lenteur autour d'un vase, pour suivre le dessin d'un bas-relief représentant le Triomphe de Bacchus, Aurore quitta la main de son chevalier servant et fit quelques pas au hasard. Bénédicte la suivit et lui demanda pour quoi elle s'éloignait ainsi. Comme elle baissait le front, il vit deux larmes qui roulaient sur ses joues. Il reprit sa belle main qu'elle lui abandonna en détournant la tête.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, si j'ose vous demander la cause de votre chagrin. Pourquoi pleurez-vous ?

— Parce que vous n'êtes plus le même avec moi.

— Ingrate, dit-il simplement.

Un adorable sourire éclaira soudain la physionomie d'Aurore, dont les yeux étaient encore humides, comme un rayon de soleil d'avril glissant à travers l'éclaircie d'un nuage, et une douce étreinte fut sa seule réponse. L'amour venait encore d'accomplir un de ses miracles. Bénédicte passa la main sur son front rasséréné, comme pour en chasser une pensée importune, et quand Mme d'Estrades reparut, il reprit son rôle de cicérone avec une entière liberté d'esprit.

Personne, sans en excepter Gabriel, n'était capable d'esquisser comme lui les grandes lignes du château de verdure qu'ils allaient parcourir dans cette dernière journée. Forcé de concentrer son attention sur les tableaux changeants qui se présentaient à chaque pas, il finit par oublier le sujet encore inexpliqué de ses préoccupations intimes. Que faut-il autre chose qu'une main serrée, un sourire mouillé, une larme furtive, pour changer le cours d'une rêverie taciturne en amoureuse mélancolie ?

Je n'ai jamais aimé, pour ma part, ces ouvrages où les dieux et les déesses sont classés par ordre alphabétique. Je hais encore plus cette poésie didactique et conventionnelle, ridiculement pompeuse, qui parle de la nature comme du *Jardin des racines grecques*, qui rejette le tiers des mots de la langue comme des roturiers indignes dans ses nobles alexandrins, dont les *Saisons*, de Saint-Lambert, ont été l'expression la plus fausse, la plus vide et la plus ennuyeuse, et les *Jardins*, de l'abbé Delille, la plus solennellement et la plus académiquement prétentieuse.

Bénédict n'avait pas étudié la mythologie comme l'Armorial des divinités antiques. Il l'avait cherchée dans les légendes du berceau du monde, dans les traditions et les souvenirs de l'Orient, de la Grèce et de Rome. Il avait interrogé l'histoire énigmatique du polythéisme et le secret de ses allégories profondes. Avec Homère, il avait assisté à la guerre des dieux, descendus de l'Empyrée pour lutter contre les héros mortels, où Vénus blessée voyait couler une goutte de sang sur son écharpe rose, où Achille allait sans bouclier. Il avait retrouvé les dieux dans les tableaux des maîtres, les statues des grands artistes, les vers des poètes ; il s'était désaltéré aux sources de l'idéal.

Son pied familier le ramenait encore au milieu d'eux, dans ces Jardins de Versailles où il avait erré bien souvent seul, comme dans les Champs-Élysées terrestres de l'Olympe. En ce moment, ils traversaient le Parterre d'eau, entre ses deux bassins bordés d'une tablette de marbre sur laquelle reposaient les Fleuves et les Rivières, les Naiades, les Amours et les Zéphyr, les Enfants montés sur des dauphins, jouant avec des oiseaux, ou tenant à la main des couronnes de fleurs, des roseaux et des coquilles. Bénédict fit remarquer en passant les Deux Fontaines dans leurs salles de verdure, entourées de

statues et de groupes d'animaux, les vases de bronze et de marbre espacés sur les balustrades, et les Sphinx accroupis au pied des escaliers de marbre rose. Après s'être arrêté un instant devant la *Femme couchée*, désignée sous le nom de *Cléopâtre*, il leur fit visiter les Bassins des Couronnes, la Fontaine de la Pyramide et le Bassin carré.

Quittant la Terrasse, ils suivirent la double rampe circulaire, en pente douce et gazonnée, bordée d'ifs taillés et tapissée de hautes charmilles, le long desquelles une double haie de fantômes de marbre s'alignait jusqu'à l'extrémité de l'allée du Tapis-Vert. Au milieu du Parterre s'élevait un bassin, dont les gradins circulaires de marbre rouge, étagés en pyramide, étaient dominés par une blanche statue. A ses pieds, des grenouilles, des lézards et des tortues levaient leurs têtes menaçantes.

Mme d'Estrades demanda l'explication de cette allégorie à Bénédicte, qui répondit comme s'il récitait une leçon :

— Latone avec ses deux enfants, Apollon et Diane, demande vengeance à Jupiter contre les insultes des paysans de la Lycie. Les grenouilles, les lézards et les tortues sont les insulteurs, dont la métamorphose commence.

Tout en marchant, il nommait au passage les groupes, les statues et les Termes.

— Nous avons le temps d'explorer le Petit Parc, dit-il, en traversant en droite ligne la demi-lune qui conduisait au Tapis-Vert.

Il rejoignit l'Allée d'eau, aujourd'hui connue sous le nom d'Allée des Marmousets, qui va du Bosquet de l'Arc-de-Triomphe, voisin des Parterres, au Bassin de Neptune. Sur les bandes de gazon qui la partagent, sont vingt-deux groupes de trois enfants, filles et garçons,

Amours et Satyres, jouant et dansant au milieu de leurs petits bassins en marbre blanc, où ils soutiennent au-dessus de leurs têtes une vasque de marbre rouge.

En quelques mots, Bénédic expliqua les transformations du parc et des jardins. Ils n'avaient déjà plus cette physionomie majestueuse et sévère, qui était comme le cachet du grand siècle, imprimé par Louis XIV à toutes les productions de son règne. Vers le temps où s'élevaient le Château et les Jardins du Petit-Trianon, il avait ordonné la construction du Bassin de Neptune et d'Amphitrite, d'après les dessins de Le Nôtre. Il ne devait pas jouir de son effet magique. Ce fut son successeur qui le fit exécuter par Adam l'ainé, Lemoine fils et Bouchardon. Mais il n'était pas non plus réservé à Louis XV de voir des fêtes dont le grand roi lui-même ne pouvait imaginer les splendeurs.

Qui n'a vu cette merveille unique au monde, vraiment féérique, par une soirée favorisée : le spectacle nocturne des Grandes eaux du Bassin de Neptune, éclairées par les jets de la lumière électrique sur la neige des cataractes écumeuses, et les feux de Bengale les faisant étinceler de toutes les couleurs du prisme ? La réalité est ici au-dessus de tout ce que peut rêver l'imagination, et la vie artificielle galvanise pendant une heure le cadavre royal qui dort dans son tombeau sonore.

La nuit est venue. Tous les massifs s'embrasent comme le décor d'une forêt enchantée. A droite et à gauche de l'Allée des Marmousets, fermée par un Arc-de-Triomphe lumineux, s'étend une immense galerie de lustres et d'illuminations vénitiennes. Cinq cent mille spectateurs, répandus dans le parc éclairé à *giorno*, l'animent sans le remplir. Au fond du tableau, les grandes lignes de la longue façade du Château apparaissent sur le fond du ciel noir, colorées de feux roses, verts, bleus, rouges, avec toute la splendeur d'une apothéose.

Bientôt tout s'éteint, tout retombe dans le silence, tout redevient désert. La multitude s'est massée dans l'immense pourtour circulaire du Bassin de Neptune. Les Grandes eaux nocturnes commencent à jouer, impétueusement lancées dans les airs, ruisselant sur les groupes de bronze, traversées par des feux croisés de lumière électrique. Entre les quarante tuyaux disposés en ligne horizontale, s'élancent quarante jets de feu, mêlant leur pluie d'étincelles à la pluie d'écume diamantée, et ces quatre-vingts fusées d'eau et de flamme se réfléchissent, avec des clartés boréales et des sourires d'arc en-ciel, dans le grand miroir liquide.

Il y a loin de là aux fagots allumés dans les fossés de Trianon, tant reprochés à Marie-Antoinette. Le peuple ne pardonne que les fêtes dont il a sa part.

Après un moment laissé à la muette contemplation du cirque de verdure, peuplé de statues antiques, Bénédic revint à la longue allée latérale qui longe le Tapis-Vert dans toute sa longueur, coupée par les Bassins de Flore et de Cérès. Il s'arrêta au milieu du Carrefour.

— C'est ici, dit-il, qu'eut lieu, il y a un siècle, la Course de bagues, un des plaisirs de l'*Ile enchantée*. La cour y figura sous de brillants costumes de chevaliers.

— J'en ai entendu raconter souvent tous les détails, dit Mme d'Estrades. Vous savez, monsieur Bénédic, que ces fêtes étaient données en apparence à la reine ; mais, en réalité, c'était pour les beaux yeux de Mlle de La Vallière. La course fut suivie d'une collation où furent prodiguées les glaces, nécessaires, disait Mlle Béjart, qui personnifiait l'Hiver,

Dans une fête où mille objets charmants,
De leurs œillades meurtrières,
Font naître tant d'embrasements.

— Ce Carrefour a vu aussi la première représentation

de la *Princesse d'Elide*. La pièce fourmillait d'allusions galantes : on reconnaissait Mlle de La Vallière dans la Princesse, Fouquet et d'autres seigneurs de la cour dans Histmène et Théocle, Dangeau dans Moron, et le roi amoureux dans Euryale. Quelques années plus tard, on en fit encore la Salle du souper. Sur la cime d'un rocher, Pégase faisait jaillir quatre cascades. On y improvisa aussi une Salle de bal au milieu de la verdure, des fleurs, des eaux et des lumières. Il y avait un rocher creux dont l'intérieur embrasé lançait des eaux étincelantes, qui retombaient dans des coquilles d'argent d'où elles s'écoulaient sur un lit de cailloux d'or.

— Les Bains d'Apollon sont à deux pas ; allons les voir, dit Mme d'Estrades.

Bénédict accéda à ce désir, et ils pénétrèrent dans le Bosquet, adossé au bassin de la Fontaine de Diane.

Ce décor est familier, même à ceux qui ne l'ont pas vu, tant il a été vulgarisé par les dessins et les gravures. Il représente un immense rocher, dans lequel est creusée la grotte où se détache le groupe en marbre d'Apollon et des Nymphes. Au pied sont les Chevaux d'Apollon abreuvés par des Tritons, et d'autres Tritons retenant le coursier qui mord la croupe de celui qui se cabre.

— Avant d'être ici, dit Bénédict, ces groupes étaient dans la Grotte de Thétys, aujourd'hui disparue, alors à la place du vestibule de la Chapelle, et ensuite dans les Bosquets des Dômes.

— Si le roi Louis XIV revenait à Versailles, il ne reconnaîtrait plus les jardins.

— Vous voyez cette nymphe agenouillée ? Sur son aiguière est sculpté le Passage du Rhin. C'est toujours le Roi-Soleil qu'on adorait sous l'image d'Apollon.

En sortant du bosquet, Bénédict fit traverser aux visiteuses le Rond-Vert tracé sur l'emplacement du Théâtre

d'Eau. Au milieu d'un bassin est une petite île, autour de laquelle des enfants jouent et nagent avec une grâce charmante. A deux pas est l'Étoile, où se trouvait autrefois ce qu'on appelait la Montagne d'Eau, et le Quinconce du Nord qui, sous Louis XIII, était le Bosquet du Dauphin.

Ils pénétrèrent ensuite dans le Bosquet des Dômes, ainsi nommé des deux pavillons en marbre blanc couverts d'un dôme en métal doré, aujourd'hui disparus. On voit encore un bassin dans un état complet de délabrement, au centre duquel est une cuvette de marbre blanc, entourée d'une double balustrade. Sur le socle et sur les pilastres, quarante-quatre bas-reliefs représentent les Armes des peuples de l'Europe.

Avant de s'éloigner, Bénédict fit remarquer en passant le Bassin de l'Obélisque, qui doit son nom à la forme pyramidale de ses eaux jaillissantes, dominées par un jet puissant qui s'élance au milieu de la gerbe liquide de deux cents roseaux. Tout auprès était le Bassin d'Encelade, dont on n'aperçoit que la tête énorme et le bras gigantesque au milieu des fragments de rochers, débris de l'Etna sous lequel le Titan est enseveli.

Revenus sur leurs pas, ils suivirent l'allée latérale à gauche du Tapis-Vert, offrant des dispositions symétriques. Sans s'arrêter aux Bassins de Bacchus et de Saturne, ils visitèrent le Bosquet de la Cascade, connu aussi sous le nom de Salle de Bal. Elle est de forme elliptique et présente au fond une cascade composée de gradins en rocailles et en coquillages, enrichie de vases et de torchères en métal. En sortant, ils traversèrent le Quinconce du Midi, peuplé de Termes, le Bassin du Miroir et la Salle des Marronniers, autrefois la Salle des Antiques, nom qu'elle a perdu avec ses statues.

Les promeneurs firent une courte halte, assis sur un banc du Bosquet de la Colonnade. Là, ils purent admi-

rer tout à loisir ce péristyle de forme circulaire, qui mesure cent pieds de diamètre, et d'un riche aspect décoratif, avec ses trente-deux colonnes en marbre de différentes couleurs et aux chapiteaux de marbre blanc. Sur les colonnes s'appuient des arcades cintrées, ornées à leurs clefs de masques de Nymphes, de Naïades et de Sylvains. Dans les tympanes sont des bas-reliefs, et sous les arcades vingt-huit cuvettes en marbre. Dans l'arène formée au centre de cette salle de verdure, est l'Enlèvement de Proserpine par Pluton.

— Allons faire une collation à la Ménagerie, dit Mme d'Estrades en donnant le signal du départ.

En tournant le bassin devant lequel s'élargit une demi-lune, un des deux groupes de marbre attira son attention.

— Quelle est la scène représentée par ces belles statues ? demanda-t-elle à Bénédicte.

— Aristée et Protée, dit-il sans regarder.

— Mais non, c'est l'autre groupe que je veux dire.

— Ino se précipite dans la mer avec son fils Mélicerte, pour se soustraire à la fureur de son époux.

Comme il achevait cette explication banale, Bénédicte resta frappé de l'expression des traits d'Aurore dont les yeux brillaient d'un éclat extraordinaire. Il ne pouvait comprendre encore ces jeux muets de physionomie, qu'il avait machinalement observés sur son visage, quand son regard s'arrêtait sur les enfants de bronze ou de marbre qu'ils rencontraient dans leur promenade.

Ils se trouvèrent bientôt à l'extrémité du Tapis-Vert. Ils obliquèrent à gauche en longeant le Bassin d'Apollon, le plus grand du parc après celui de Neptune. Au milieu se dresse Apollon sur son char, emporté par le céleste quadriges, et entouré de Monstres marins et de Tritons sonnant de la conque.

Le vulgaire, dépoétisant le char du Soleil, l'appelle le

Char embourbé, comme il a surnommé Latone la *Reine des Grenouilles*, la statue équestre de Louis XIV, du Bernin, transformée en Marcus Curtius se dévouant pour sauver sa patrie, le *Cavalier Berlin*, et la copie du Monument choragique de Lysicrates, qui s'élevait sur la Terrasse de Saint-Cloud, la *Lanterne de Diogène*, aussi improprement désignée, par une autre erreur plus prétentieuse, *Lanterne de Démosthène*.

Mais il faut voir comment Apollon se venge quand il jette aux nuages ses puissants jets d'eau, qui le voilent sous leurs brillantes vapeurs :

Et le Dieu poursuit sa carrière,
Lançant une humide poussière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

— Monsieur Bénédic, cette pièce d'eau n'était-elle pas appelée le Bassin des Cygnes?

— Oui, madame.

— C'est ici qu'on avait dressé le Château de l'enchanteresse Alcine, gardé par quatre géants et quatre nains, et que Saint-André étonna toute la cour par son agilité, sa souplesse et la hauteur de ses bonds. Au signal donné par un grand coup de tonnerre, le château s'écroula au milieu d'un feu d'artifice. C'était la fin des plaisirs de l'*Ile enchantée*. Les jours suivants, on s'amusa à *courre les têtes* dans les fossés du Petit Château de Louis XIII, à jouer des comédies de Molière et à tirer des loteries.

— Le comte de Saint-Germain racontait l'autre jour qu'on y avait fait les expériences du feu grégeois, retrouvé par un chimiste napolitain.

— La cour était plus riante qu'aujourd'hui, dit Mme d'Estrades, et il me prend assez souvent des envies de bâiller au nez des arbres, qui ont un peu l'air de s'ennuyer aussi.

— Voilà la *Petite Venise*, ajouta Bénédicte en désignant la grille qui, derrière la pièce d'eau, séparait les deux parcs.

— Que signifie ce nom ?

— Il rappelle la destination primitive des bâtiments qui avoisinent le bassin. Sous le roi Louis XIV, ils servaient de logement aux matelots de la flottille du Grand Canal.

— Tout cela est réellement magnifique ; mais comment a-t-on pu amener tant d'eau à Versailles, où il n'y en avait même pas à boire ?

— C'est par les Jardins que commencèrent les travaux qui en ont fait la plus somptueuse des résidences royales. Le sol du Parterre d'eau, sur lequel nous marchions tout à l'heure, est comme un parquet végétal, recouvrant des voûtes souterraines hautes de près de deux toises, des aqueducs et des milliers de tuyaux.

— Qui se douterait de cela ? Et l'eau, d'où vient-elle ?

— C'est toute une histoire, madame.

— Je suis très curieuse de la connaître, et vous aurez le temps de me la raconter avant d'arriver à la Ménagerie.

Nous n'entrerons pas ici dans le détail des explications données par Bénédicte sur les Eaux de Versailles, et nous franchirons d'un trait la distance qui les séparerait de la station intermédiaire de leur promenade.

Le soleil commençait à décliner quand ils atteignirent l'extrémité de la branche gauche de la croix latine formée par le Canal, où s'élevait la Ménagerie.

Comme le Château de Clagny, Marly et tant d'autres résidences royales, la Ménagerie a disparu. A l'origine, ce n'était qu'une ferme attenante au château de Louis XIII, dans laquelle il avait fait réunir les animaux dangereux et les oiseaux de proie. Sous Louis XIV, elle fut transformée en pavillon de plaisance, et devint un des séjours de prédilection de la duchesse de Bourgogne.

Après avoir traversé la grande avenue qui conduisait à l'entrée principale, la comtesse d'Estrades, Aurore et Bénédicte furent reçus par la femme du gardien, prévenue de leur visite. Ayant fait sa révérence, elle leur annonça qu'une collation les attendait dans le salon du Pavillon.

Elle les précéda dans la première cour intérieure, qui donnait accès dans une seconde, où s'élevait un Dôme de forme octogonale. Au milieu, une rampe de quelques degrés, ornée de deux grandes urnes de marbre, conduisait sur un palier ouvert entre deux appartements parfaitement symétriques et séparés par un salon; celui de gauche était pour l'hiver, et celui de droite pour l'été. Ils se composaient chacun de cinq pièces, décorées de belles peintures et ornées de nombreux tableaux représentant des paysages, des sujets de chasse, des jeux d'enfants et des allégories mythologiques. Le meuble, d'un style à la fois riche et simple, était en harmonie avec l'ensemble original de cette habitation de campagne. Le salon de séparation avait la figure géométrique d'un octogone; il était éclairé par sept croisées dans les sept pans, le huitième occupé par la porte d'entrée. Un balcon de fer, aux capricieuses arabesques, circulait à l'entour.

Il donnait sur sept cours en trapèze, aboutissant toutes à la cour octogonale encadrant le Dôme, et des tuyaux permettaient d'en faire comme un parterre de jets d'eau. Ces sept cours, renfermant des oiseaux et des animaux curieux, étaient fermées par des grilles et unies par des Termes de pierre, symbolisant divers sujets de la Métamorphose. Chacune était aménagée pour les animaux qu'elle renfermait. Elles contenaient des loges, des rondeaux, des réservoirs remplis de poissons pour la nourriture des pélicans et des oiseaux aquatiques. Il y avait surtout une volière de toute beauté, remplie d'oi-

seaux étrangers et des plus rares, qui à elle seule était une petite merveille.

Le salon de séparation, ainsi que le vestibule, était orné de moulures dorées, de glaces et de panneaux, encadrant des peintures élégantes exécutées par les grands artistes du temps. Au-dessous était une grotte, du milieu de laquelle un jet d'eau tournant circulait dans toute l'étendue du plancher, percé de petits trous, d'où s'élevait une fine pluie d'eau qui versait une fraîcheur délicieuse pendant les chaudes journées d'été.

C'est dans cette fraîche retraite, ce salon parfumé comme une pagode de l'Inde, que la collation avait été servie. Un panier, apporté du Château, en avait fourni les éléments, vins exquis, pâtisseries, confitures et bonbons, le Potager du roi les plus beaux fruits, Trianon les fleurs embaumées.

Aurore choisit une rose et la fixa à la boutonnière de Bénédicte, et il baisa la main qui lui offrait ce gage fleuri de son amour.

Après leur longue promenade, les trois convives goûtaient la douceur du repos et le plaisir d'une causerie familière. Pendant ces rapides instants, toute impression chagrine semblait avoir disparu. Mme d'Estrades ne pensait plus à la sinistre maîtresse de l'Ermitage et déclarait qu'elle était aux anges, Aurore avait retrouvé toute sa grâce ingénue, Bénédicte avait oublié son mauvais rêve.

La collation terminée, il leur fallut enfin quitter ce séjour enchanteur, non sans regret et sans se promettre d'y revenir encore plus d'une fois. En traversant la cour Aurore, qui s'était munie de friandises, s'arrêta devant la grande volière pleine de chants et de bruits d'ailes. Les prisonniers aériens, aux plumes chatoyantes, semblaient un essaim de papillons de feu, de velours, d'or et d'azur ; on eût dit une pluie de pierres précieuses,

un vol de fleurs animées aux reflets métalliques. A son approche, les oiseaux familiers voltigèrent autour d'elle et vinrent manger dans ses belles mains d'ivoire, dont une patricienne eût été jalouse, et qui avaient bercé le front morose de celui qui l'avait abandonnée, et dont le souvenir n'éveillait plus en elle que de tristes pensées. Après cette dernière station, elle rejoignit en courant la comtesse d'Estrades et Bénédicte, qui avaient pris les devants.

A la pointe de la branche du Canal, une barque fut mise à leur disposition. Bénédicte saisit les rames. Donnant une impulsion vigoureuse à l'embarcation, il la dirigea dans la zone d'ombre et aborda bientôt à l'extrémité de la branche opposée, au pied de la double rampe à balustrade dominée par la façade du Grand-Trianon.

A peine débarqués, un garde, posté en observation, avertit Mme d'Estrades que la marquise de Pompadour l'attendait. Ce ne fut pas sans surprise qu'elle reçut cet ordre inattendu, dont sa cousine allait lui donner l'explication.

Échec à la dame.

Le roi désirait voir Aurore avant son départ, fixé au lendemain, pour le couvent de Maintenon, et il avait fait prévenir la marquise, par son fidèle Dominique, qu'il arriverait à Trianon un peu après l'heure du souper.

La favorite causait tranquillement à l'Ermitage avec le comte de Saint-Germain, quand cette nouvelle lui fut apportée.

— Eh bien, vous le voyez, s'écria-t-elle dans un accès d'humeur qu'elle ne put contenir, je me croyais délivrée de *Mademoiselle veuve Championnet*. Depuis qu'elle a mis le pied ici, je n'ai pas eu une minute de repos.

— Vous vous créez des chimères.

— En vérité, comte, je deviens superstitieuse. Je commence à croire qu'un esprit malin s'amuse à contrecarrer mes projets et à embrouiller toutes mes affaires. Ce n'est pas Lebel qui a pu mettre dans l'esprit du roi l'idée de revoir l'écolière de Mme Bertrand.

— Assurément non.

— Le roi vous écoute ; si j'avais prévu ce caprice, je vous aurais prié de l'en détourner.

— Je n'oserais me permettre de conseiller le roi sur ce qu'il lui plaît de faire ou de penser.

— Enfin, les choses sont ainsi, et toute malade que je suis, me voilà forcée de courir au-devant de cette petite grisette.

— Est-ce de toute nécessité ?

— Si je ne vous connaissais pour l'homme le plus fin et l'esprit le plus délié des trois royaumes, monsieur de Saint-Germain, votre question aurait lieu de m'étonner.

— En pareille matière, ma divination est peut-être bien enfantine, comparée à la vôtre, marquise, et j'en fais très humblement l'aveu.

— Comment, après l'incroyable scène qui s'est passée ici, ce matin, et que je vous ai racontée tout au long, vous pensez que je dois lui laisser le champ libre ?

— Que peut-elle espérer ?

— Mais à la façon dont elle a parlé de celui qu'elle appelle le comte Roltik, croyez-vous qu'elle éprouvera la moindre gêne à se plaindre de moi comme d'une ennemie ?

— Que vous importe ?

— Non, non, il faut que j'aille en personne au-devant de ce coup, et Dieu veuille qu'il soit le dernier.

— Je me mets à votre disposition pour vous accompagner, madame.

— J'allais vous le demander, comte. Plus je songe à cette aventure, plus je me persuade que je vis dans un monde renversé.

— Pas encore, marquise.

— Au train des choses, cela ne peut tarder, et pour peu qu'il continue, nous en verrons de belles.

— Il faut prendre cela comme une comédie, marquise.

— C'est plutôt une tragédie. Avec toutes ces histoires, je suis plus mal à mon aise aujourd'hui qu'à l'ordinaire, et je ne me sens pas le courage de m'habiller.

— Le négligé vous sied.

— Il faut me résoudre à me présenter devant le roi dans cet attirail.

— Cette robe rouge n'est pas déplaisante.

— Ne me consolez pas ; jamais je n'ai été si mal fagotée, quand cette grisette s'habille comme une petite princesse et se donne des airs d'Ariane abandonnée.

— Elle en crèvera de jalousie, songeait le comte.

Ayant ainsi donné un libre cours à sa colère, la favorite quitta son lit de repos et déserta l'Ermitage, pour aller assister à la dernière entrevue de l'exilée du Parc-aux-Cerfs avec son amant royal. Elle prévoyait bien qu'il lui faudrait obéir à sa volonté, aussi inflexible que son cœur était impitoyable. A la pensée que sa jeune rivale allait lui échapper, elle dévorait sa honte et cuvait sa rage. Elle nourrissait sa haine comme une fleur empoisonnée, et elle en calculait les chances avec la férocité calme de ces divinités cruelles, que rien ne peut apaiser ni fléchir dans l'exécution de leurs terribles vengeances. C'est dans cette disposition d'humeur qu'elle

mit pied à terre dans la cour sablée, en s'appuyant sur le bras tutélaire du comte de Saint-Germain. La vieille fée décrépète ne soupçonnait guère qu'elle venait de se confier au bon génie d'Aurore, prêt à s'interposer entre la victime et le bourreau.

Mme d'Estrades, Aurore et Bénédicte s'étaient mis en marche et furent bientôt en vue du Château.

— Mademoiselle, dit la comtesse à Aurore, ma cousine me retiendra sans doute auprès d'elle, et je dois supposer qu'elle ne vous fera pas appeler.

— Je n'ai plus à recevoir ses ordres, madame, et s'il lui prend la fantaisie de vouloir m'en donner, je me dispenserai d'y obéir.

— Au nom du ciel, parlez plus bas, murmura Mme d'Estrades effrayée ; sur votre vie, taisez-vous.

— Ma vie n'est pas entre ses mains, et j'ai dit ce que j'avais à dire. Je lui ai montré que je savais me défendre, et que nous ne marchions pas dans le même chemin.

Mme d'Estrades ne jugea pas à propos de demander des explications. C'était presque s'en rendre complice que de les écouter.

— Monsieur Bénédicte, reprit-elle en s'adressant au jeune secrétaire de Gabriel, je vous prie d'employer toute votre influence pour ramener votre fiancée à des idées plus raisonnables, et lui montrer le danger où pourraient l'entraîner des paroles imprudentes que je veux bien oublier.

— Je ne puis les désavouer, répondit Bénédicte.

— Il ne me convient pas de les relever, et vous ferez de cet avis ce que bon vous semblera.

Bénédicte garda le silence.

— La marquise est dans les appartements, et vous ne courez pas risque de la rencontrer.

— Nous ne la cherchons pas, madame, et nous ne voulons pas la fuir.

— A votre aise, monsieur. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire : Il vous est loisible d'aller et de venir dans le parc, jusqu'à l'heure du souper.

Sur ces mots, Mme d'Estrades monta les degrés du perron, et disparut sous le vestibule du Grand-Trianon.

L'aveu d'Aurore.

Aurore et Bénédicte se trouvaient encore une fois seuls dans les jardins de Trianon, comme ils avaient erré la veille dans les jardins de Clagny, côte à côte et la main dans la main. Que de choses étranges s'étaient accomplies dans ce court intervalle d'une journée. Fiancés à la suite de leur première rencontre, ils allaient être séparés le lendemain par les grilles d'un couvent. Mais ce secret, qui pesait sur le cœur d'Aurore, et qui devait retomber plus lourd qu'une masse de plomb sur celui de Bénédicte, n'allait-il pas trancher leurs destinées comme le coupant du glaive ? Oui, il y a des paroles plus amères que la ciguë, des mots plus mortels que le poignard.

Les voilà donc encore abandonnés à eux-mêmes, ces deux beaux enfants qui s'aiment, marchant à pas lents, silencieux, suivant peut-être une pensée commune. Cependant leurs mains ne sont plus unies. Le jeune homme a toujours le même costume sévère, il est toujours beau comme un écolier florentin ; le disciple de l'Encyclopédie est toujours mélancolique. La jeune fille a toujours son doux et ravissant visage, ses cheveux d'or brillants sous

la poudre argentée, sa robe de taffetas rose à reflets violets, ouverte en carré sur la poitrine et avec un grand pli à la taille. Mais leur physionomie a changé comme le nouveau décor qu'ils animent ; l'amoureux est taciturne, l'amoureuse est triste. A les voir, Lancret ne trouverait plus le sujet d'un tableau galant, *La promenade* ; un statuaire seul pourrait reproduire leurs figures pâles comme celles des Fiancés de la Mort.

Ils ne marchent plus sous le couvert d'une avenue royale, tapissée de mousse sur laquelle le soleil sème des fleurs d'or à travers les grands arbres ; le Faune de marbre ne ricane plus sous les feuillages, l'Amour ne s'appuie plus sur son arc dans une niche de verdure. Où est la Fontaine de marbre en ruine ? Où est la source qui jaillit à fleur de terre en flocons écumeux ? L'esprit des eaux ne chante plus le cantique céleste de son incorruptible pureté et de son essence immatérielle ; il n'apporte plus à l'oreille sa plainte monotone, son murmure doux et mélancolique au milieu du silence.

Pourtant, l'âme d'Aurore est toujours aussi pure que la source, dont les outrages du temps ont mutilé les flancs de marbre. Les deux fiancés ont l'âme pleine d'ombre, le cœur rempli d'amertume ; leurs yeux voilés sont baissés vers la terre. Ils ne se cherchent plus, comme s'ils craignaient de se comprendre. Semblable à un spectre noir, debout sur un palais en fête, seul le nuage sombre de la veille plane encore, comme un voile de deuil, sur le souvenir de leur jeune amour.

.

Ils marchèrent longtemps ainsi sur les pelouses, à l'ombre des arbres, sous les charmilles, à travers les champs de roses.

Le beau coucher de soleil qu'on voyait derrière la grande plaine, semée d'îles de verdure ! Les oiseaux chantaient dans les feuillages et toute la nature

était en fête, car elle reste indifférente aux passions qui s'agitent à sa surface, et rien n'a le pouvoir de troubler sa loi d'harmonie.

Nul cadre ne pouvait être mieux choisi pour bercer les rêveries d'un cœur amoureux ; on y respirait le calme et la paix des solitudes. Mais le Malheur, comme un mendiant sinistre, les suivait pas à pas ; enfin, il les toucha à l'épaule. Ils s'arrêtèrent ensemble, comme s'ils voulaient s'unir pour chasser cet insolent compagnon qu'ils regardait en face, demandant son tribut de misère, de larmes et de désespoir. C'est en vain qu'ils avaient reculé l'heure de la confiance : elle venait de sonner.

Jetant sur Bénédicte un de ces clairs regards qui sont une révélation, Aurore rompit le silence.

— Puis-je vous parler comme une sœur à son frère ?

— Si c'est le nom qu'il vous plaît de me donner, je m'en contenterai.

— Vous m'aimez, Bénédicte.

— Depuis la première heure où je vous ai rencontrée. Mettez-moi à l'épreuve, Aurore ; je vous appartiens, et ma vie ne sera pas inutile si elle vous est consacrée.

— Ma main est à vous, si vous ne la repoussez pas après avoir entendu ce que j'ai à vous dire.

— Quoi que je doive entendre, je la garderai.

— J'ai été la maîtresse d'un seigneur de la cour, et je suis mère.

Bénédicte pâlit. Ses sourcils froncés, ses lèvres serrées, ses yeux chargés d'un fluide sombre, témoignaient visiblement d'une mortelle angoisse.

Aurore avait parlé. Après un silence, elle ajouta d'un ton résigné :

— La triste vérité est cruelle aussi pour moi, mais il était nécessaire que vous la connaissiez. Croyez-moi, Bénédicte, je vous parle avec sincérité. La crainte de

vous perdre est la cause de ma tristesse. Quelque chose me dit que c'est vous seul en qui je puis avoir confiance, vous que mon cœur doit aimer sans partage, et il n'a jamais été à un autre. Vous savez maintenant pourquoi je n'osais pas vous répondre. J'ai longtemps réfléchi, et je vous ai fait l'aveu de ma faute avant celui de mon amour. Si vous ne voulez de moi, ni pour votre fiancée, ni pour votre sœur, je serai librement à vous.

— Aurore...

— Je puis être votre maîtresse, et je ne crois pas mériter autre chose.

— Je maintiens ma parole, Aurore. J'étais déjà préparé à la révélation de votre secret. Malgré la douleur qu'elle me cause, mon amour pour vous est le même, et vous pouvez le juger à cette marque. Nous sommes fiancés. Le passé ne m'appartient pas, et je n'ai nul droit de vous en faire un reproche. Qu'il soit mort entre nous.

Aurore releva la tête. Comme si l'amour la frappait d'un coup de folie, elle se jeta au cou de Bénédicte ; puis ses bras se détachèrent comme un collier rompu, et des pleurs jaillirent de ses yeux.

— Calmez-vous, Aurore, dit Bénédicte, troublé par les belles larmes qui coulaient pour lui.

Un banc rustique était à quelques pas. Il la fit asseoir auprès de lui, prit ses mains dans les siennes et la regarda avec tendresse.

— Maintenant, reprit-elle en essuyant ses yeux, quoi qu'il doive m'en coûter, il faut que je parle encore.

La confession d'Aurore fut longue. Bénédicte l'écouta sans l'interrompre, les yeux baissés, comme pour en graver tous les détails dans sa mémoire. Quand elle eut achevé le récit de sa liaison secrète, qui avait duré plus d'une année, elle ajouta :

— Je vous ai tout dit, comme si j'avais parlé à mon

bon ange. Si je ne suis plus digne d'être une fiancée, je ferai tout pour effacer le souvenir du passé, et j'espère que vous me pardonneriez.

— Je vous pardonne, Aurore.

— Je ne connaissais rien du monde, et j'avais une mère aveugle.

— Ou criminelle.

— Je ne veux pas accuser ma mère, bien qu'elle ait profité de ma honte.

— Qu'elle retombe sur elle.

— Le malheur a voulu que je vous rencontre trop tard. J'aurais pu vous cacher mon secret, il aurait été bien gardé ; mais j'aurais mieux aimé vous perdre que vous avoir menti.

— Vous méritiez un plus noble amour, dit Bénédicte avec tristesse. Quel que soit le rang de celui qui est le père de votre enfant, il n'avait pas l'âme assez haute et le cœur assez généreux pour être digne de vous.

— Il m'a fait bien souffrir, Bénédicte ; mais je ne me plains pas de son abandon, qui me fait libre.

— Mais quel est donc cet homme ? dit Bénédicte, comme s'il se parlait à lui-même ; s'il y avait à la cour un seigneur, parent de la reine, portant le titre de comte Roltik, je connaîtrais au moins son nom, et c'est la première fois que je l'entends prononcer.

— C'est celui sous lequel il s'est fait connaître à moi et que je lui ai entendu donner par les personnes de son entourage. La marquise de Pompadour l'appelle souvent Messire Stanislas et je crois qu'il est d'un rang plus élevé que celui qu'il se donne. C'est assez de son souvenir ; il vaut mieux que ce nom ne soit plus prononcé.

— Jusqu'ici j'ai pu juger inutile d'user de mon titre à la cour, mais je dois me souvenir aujourd'hui que je suis le comte de Val-d'Ahon, le fils adoptif du marquis

de Blanchetterre, et je démasquerai le traître qui se cache sous le titre de comte Roltik.

— Bénédic... dit Aurore d'une voix suppliante.

— Par le sang de mon père, vous serez vengée, et le jour de sa mort précédera notre mariage.

— Le mauvais sort peut retomber sur vous, Bénédic. Votre amour ne peut-il pas m'épargner ce nouveau malheur ?

— Aurore, je suis à vous, corps et âme. Quoi qu'il advienne, je tiendrai mes serments jusqu'au bout. Je vous ai donné mon amour, je suis prêt à vous donner ma vie ; mais ne me demandez pas mon honneur. Il veut que j'en appelle au Jugement de Dieu. Je suis votre fiancé, je tuerai votre amant.

— Sainte Vierge, murmura Aurore, ayez pitié de moi.

— On m'a dit que vous aviez une dot de quarante mille écus et des diamants. D'où vient cette fortune ?

— De lui.

— Pensez-vous que vous puissiez l'accepter, même pour votre enfant ?

— Non.

— C'est bien.

— Que votre volonté soit faite, Bénédic, puisque vous m'abandonnez.

— Que dites-vous, Aurore ?

— Je dis que j'ai besoin de tout mon courage, répondit-elle avec énergie, et que si vous m'aimez, il faut retarder votre vengeance ou renoncer à moi.

— Voilà d'étranges paroles.

— Je sais qu'il ne m'appartient pas de faire des conditions, et je suis prête à tout supporter ; mais si vous avez le droit de faire des réserves pour votre honneur, je ne puis, moi, renoncer à mon fils.

— Je l'adopterai, comme je l'ai été moi-même.

— Et qui me le rendra ? Qui le défendra ?

— Moi... Que dois-je faire ?

— M'aider à l'obtenir, du gré de ceux qui le cachent.

— Et s'ils refusent ?

— Il est à moi ! Je saurai le reprendre, par surprise ou par force, au péril de la vie.

— Que vous êtes belle ainsi, chère Aurore... Oui, poursuivit-il avec un triste sourire, vous êtes mère et vous avez raison. Je vous promets de ne rien entreprendre contre votre volonté, tant que cet enfant ne sera pas entre vos mains et en sûreté.

— Je suis une pauvre fille qui vous aime, et qui n'a que vous au monde pour lui donner du secours.

— Je ne faillirai pas à ma tâche, et je ne serai pas seul. J'ai la parole du comte de Saint-Germain, et elle me donne bon espoir. Mais nous allons être séparés, et j'ai des instructions à vous transmettre de sa part.

— Elles seront suivies, venant de vous.

— Voici l'*Almanach royal*. Nous aurons peut-être besoin de correspondre en secret, et je vais vous en donner la clef. Le comte a choisi nos deux noms : *Aurore* — *Bénédict*. Le vôtre a six lettres et le mien en a huit ; le nombre 6 est celui de cette page, le nombre 8 est celui de cette ligne.

— Je retiendrai cela.

— Quand vous voudrez écrire, vous compterez les lettres à partir du commencement de la ligne 8, et vous indiquerez successivement, par le chiffre qu'elles occupent, les lettres dont vous aurez besoin pour former des mots. Ainsi, par exemple, la ligne 8 commence par cette phrase : « *Le mariage du roi remplit d'allégresse et de joie tous les sujets des deux royaumes.* » Si je veux écrire : « *Aurore m'aime,* » je chiffre de la manière suivante, en séparant chaque nombre :

4—11—12—13—15—16—17—23—39—66—67.

— J'ai compris.

Pour rendre sa démonstration plus sensible, Bénédicte tira son portefeuille, et écrivit sur une page blanche la phrase qu'il venait de chiffrer :

*Le m***A***riage d***U R O i R E M***plit d'Allégresse et de jo***Ie**
 4. 11. 12.13. 15.16.17. 23. 39.
*tous les sujets des deux roya***MEs.**
 66.67.

— Oui, je vous aime, dit Aurore, et je saurai l'écrire.

— Cette clef, ajouta Bénédicte, est la plus simple, la plus rapide et la plus sûre de toutes les clefs diplomatiques. Si par un accident qu'il faut prévoir, une lettre était interceptée, on ne pourrait jamais parvenir à la traduire, et le secret en resterait aussi inviolable que celui de la pensée. Cette clef échappe à tous les calculs et défie la science des plus subtils déchiffreurs.

Le miroir magique.

Ces explications avaient opéré une diversion favorable dans le cours des idées d'Aurore et de Bénédicte. Si l'avenir leur apparaissait toujours plein d'ombre, seuls, dans cette oasis du désert humain, l'amour le dorait de son lointain mirage, et il y avait, dans les tristes pensées de ces deux cœurs blessés, un sourire de jeunesse et un rayon d'espérance. Les mains unies, ils oublièrent la fuite sourde et légère des dernières minutes que le Temps leur comptait d'une main avare.

C'était l'heure de la grande mélancolie du soir. Le crépuscule les enveloppa de son ombre indécise, et bientôt la lune s'éleva lentement à l'horizon, baignant leurs

fronts pâles de sa lueur argentée ; enfin, le char silencieux de la Nuit s'avança dans les profondeurs du ciel en soulevant sa poussière d'étoiles, et laissa tomber les plis de son manteau noir sur la terre endormie.

Un léger bruit de pas sur le sable des allées désertes les avertit qu'on était à leur recherche. L'heure de la séparation était venue. Leurs bouches échangèrent un dernier et muet adieu. Aurore sentit tomber sur ses mains des larmes chaudes comme des gouttes de pluie d'orage. Bénédicte, la sentant défaillir, murmura à son oreille :

— Robert Lefort.

Au nom de son fils, elle retrouva toutes ses forces, et se dégagea doucement de l'étreinte de son fiancé.

— Bénédicte ? dit une voix amie qui éclata au milieu du silence.

— Je suis à vous, comte.

Le comte de Saint-Germain se montra à découvert.

— Mon jeune ami, dit-il en s'approchant, cette pauvre enfant a-t-elle un peu de courage ?

— Oui.

— Elle mérite une récompense.

Il prit la main d'Aurore et fit quelques pas avec elle dans la direction du Château.

Lui montrant alors du doigt les vitres brillantes d'une fenêtre exposée aux rayons de la lune, il dit à voix basse :

— Regardez.

Aurore resta immobile, l'œil fixé sur cette fenêtre. Au bout de quelques instants, la lueur disparut, comme si la lune s'était subitement voilée.

Soudain, elle eut un éblouissement. Du fond de l'ombre, un disque radieux venait d'apparaître, dont l'éclat stellaire était insupportable au regard. Il lui sembla d'abord voir passer comme des ombres blanches nageant

dans la vapeur, puis elles se dissipaient en fumée et revenaient comme des fantômes.

Tout à coup, Aurore étendit les bras en avant, poussa un cri étouffé, joignit les mains, et, pliant les genoux avec lenteur, tomba dans une divine extase. Elle voyait son fils dans un berceau, qui lui tendait ses petites mains avec un joyeux sourire; à ses côtés, un séraphin, les ailes déployées, élevait un glaive de feu au-dessus de sa tête; puis, comme dans son rêve de l'Ermitage, les images noyées devinrent confuses et la vision s'évanouit.

Elle se releva chancelante, cherchant encore l'image adorée qui venait de disparaître. Mais les vitres brillaient de nouveau devant elle aux rayons de la lune. Le comte de Saint-Germain était à ses côtés, un doigt sur les lèvres, avec un mystérieux sourire.

— Est-ce un rêve? demanda-t-elle à voix basse.

— Non, c'est votre fils.

— Le reverrai-je encore?

— Oui, mais il faut m'obéir.

— Parlez.

— Vous allez suivre cette allée tournante; vous rencontrerez Mme d'Estrades aux abords du château, et vous la suivrez.

— Puis-je dire adieu à Bénédict?

— Non; vous le reverrez bientôt.

Aurore courba la tête, et s'éloigna sans se retourner.

— Tout va bien, dit le comte en rejoignant Bénédict, et la séparation ne sera pas longue.

— Où est Aurore?

— Dans cinq minutes elle sera au Château, et dans une heure à Versailles. Mon carrosse nous attend à la grille de Trianon.

— Où me conduisez-vous?

— A Paris. Nous souperons avec Diderot, chez le baron d'Holbach.

Dernière entrevue.

Ce jour-là, le roi chassait à Marly. Le comte de Saint-Germain avait trouvé moyen de l'avertir, par un billet laconique, de la scène qui avait eu lieu le matin à l'Ermitage, entre Aurore et la marquise de Pompadour. Louis XV connaissait trop bien le caractère de l'ombrageuse favorite, pour conserver le moindre doute sur ses projet futurs à l'endroit de sa jeune rivale et pour ne pas en prévoir la prompte exécution. A la prière du comte de Saint-Germain, qui répondait du mariage de l'exilée du Parc-aux-Cerfs avec le secrétaire de Gabriel, le roi, contrarié de la tournure que prenaient les choses, s'était décidé à intervenir et à faire peser dans la balance le poids de sa volonté souveraine. Il avait chargé Lebel d'informer la marquise qu'il se rendrait à Trianon, au retour de la chasse, et qu'elle était dégagée de la tutelle de la pensionnaire de Mme Bertrand.

Quand Aurore, accompagnée de Mme d'Estrades, entra dans la salle où le souper était servi, elle fut grandement étonnée de l'accueil que lui réservait la reine de l'Ermitage.

— Mademoiselle Aurore, dit-elle avec cette grimace qui lui tenait lieu de sourire, j'attends ici le comte Roltik. Je désire que vous fassiez ce soir votre paix avec lui, et aussi avec moi... Me gardez-vous encore rancune de nos petits démêlés de ce matin ?

— Je n'ai de rancune contre personne, madame.

— A la bonne heure ; tout le monde y trouvera son compte. Mettez-vous à table et soupez.

La marquise reprit sa pose abandonnée sur le lit de repos où elle était étendue. Pendant le repas, Mme d'Estrades lui raconta son Odyssée dans le parc, sous la conduite de Bénédict.

Son récit était terminé et la table desservie, quand la porte s'ouvrit. Le roi apparut, en costume de chasse, botté et éperonné, un fouet à la main. Son visage portait visiblement des traces de fatigue, et paraissait encore plus ennuyé qu'à l'ordinaire. Dès son entrée, après avoir salué la marquise, qui s'était levée, il prit la main d'Aurore et l'emmena dans l'embrasure d'une fenêtre.

— J'attends de vous une preuve d'affection, dit-il en confidence et d'une voix encore affectueuse. Allez passer quelque temps au couvent de Maintenon. Avant mon départ pour la Pologne, vous recevrez une heureuse nouvelle qui ne se fera pas attendre.

— J'en crois votre parole, monsieur le comte, répondit Aurore, et je suis prête à vous obéir.

— Le couvent de Maintenon n'a pas un règlement sévère ; c'est plutôt une Maison de retraite pour les dames de la cour, et vous n'y serez pas oubliée.

Puis revenant brusquement à Mme de Pompadour, il lui dit d'un ton où la sécheresse perçait sous la courtoisie :

— Je vous remercie, madame, d'avoir accueilli cette enfant à l'Ermitage.

— Sa présence m'a été agréable.

— Elle vous fera ses adieux ce soir, et attendra mon retour avec patience. J'espère que personne n'aura à se plaindre d'elle, et qu'elle sera bien traitée.

Ces paroles prononcées, il baisa du bout des lèvres la

main de la vieille favorite et sortit sans attendre une nouvelle réponse. La cause était entendue.

Mme Bertrand, qui guettait le départ du roi dans l'antichambre, apparut alors dans l'encadrement de la porte et fit ses révérences. Sur un signe de la marquise, elle s'approcha d'Aurore et lui dit d'un air compassé :

— Venez, mademoiselle ma nièce.

Aurore s'inclina à son tour devant Mme de Pompadour et Mme d'Estrades, et suivit la duègne qui exécutait une sortie majestueuse.

Une demi-heure après, la porte de la Petite maison de la rue Saint-Médéric se refermait sur elle. Aurore se retrouvait dans sa chambre, où elle allait dormir pour la dernière fois. Restée seule, elle donna un regard à tous les témoins muets de sa vie solitaire, qui lui rappelaient tant d'amers souvenirs. Elle pria longtemps, et s'endormit enfin d'un profond sommeil, à la suite des fatigues et des émotions de cette journée.

La maison de retraite.

Usant du privilège des conteurs, nous avons vu l'action de ce récit se développer dans les décors de Versailles : le Jardin Royal, le Bal masqué du Manège, la Petite Maison de la rue Saint-Médéric, la Villa de l'Avenue de Saint-Cloud, l'Ermitage, le Château de Clagny, le Parc et les Jardins du Château et de Trianon. Les événements vont suivre un autre cours et amener sur la scène de nouveaux personnages. Par un changement à vue, une action nouvelle va transporter le lecteur à la

Maison de retraite de Maintenon, au village des Ifs, en Normandie, au hameau des Epars, près de Chartres, au Château de Saint-Germain, avant de revenir se dénouer à Versailles.

Nous avons laissé retomber le rideau sur Aurore endormie. Le lendemain, à cinq heures du matin, un bruit de roues sous ses fenêtres lui fit ouvrir les yeux. En ce moment, Mme Bertrand entra dans sa chambre.

— Mademoiselle, dit l'Abbesse, la voiture est à la porte. On va charger vos bagages. Levez-vous.

Aurore s'habilla sans prononcer une parole, avec la docilité d'une esclave. Quand elle fut prête, elle regarda fixement sa gardienne, comme une prisonnière qui attend un ordre.

— Mme Pastoureau vous accompagnera au couvent où vous êtes attendue. Il vous sera loisible de m'écrire, et je vous ferai tenir des nouvelles du village des Ifs.

Pendant qu'elle parlait ainsi d'une voix lente et sans intonations, Aurore interrogeait sa physionomie, comme pour y chercher une expression humaine. L'œil atone et le visage impassible de l'Abbesse ne trahissaient aucune de ses impressions; elle agissait avec l'implacable froideur d'un soldat discipliné qui exécute aveuglément sa consigne. Aurore comprit qu'une question serait inutile. Elle sortit de cette chambre, qu'elle allait quitter pour toujours, et descendit l'escalier.

Mme Pastoureau l'attendait, pelotonnée dans un coin de la chaise de poste, attelée de deux robustes chevaux et empruntée pour la circonstance aux équipages de M. de Sartine. Aurore y monta et la voiture partit au grand trot. Elle se pencha à la portière pour donner un dernier regard à la petite maison grise, dont toutes les fenêtres étaient closes. La rue tournait, tout disparut.

Après avoir franchi la grille de l'Orangerie, la chaise

roula bon train sur la route de Saint-Cyr. Il faisait une belle matinée. Le soleil étincelait sur les vitres claires du palais qui déployait les vastes ailes blanches de sa longue façade, et dorait les frondaisons des arbres du parc qui l'enveloppaient comme un sombre rempart de verdure.

Mme Pastoureau n'avait que des instructions très sommaires ; elle devait se borner à présenter Aurore à la supérieure du couvent, et à revenir immédiatement rendre compte de l'accomplissement de sa mission.

Une fois hors de la ville, elle se décida à rompre le silence.

— Mme Bertand vous a-t-elle dit où je vous conduis, mademoiselle ?

— Oui, madame.

— La Supérieure de cette Maison de retraite est une amie du comte Roltik ; je suis sûre qu'elle vous traitera comme sa fille, et tâchera de vous rendre agréable votre séjour à Maintenon.

Pendant que Mme Pastoureau donnait ces renseignements, qu'elle croyait intéressants pour sa prisonnière, Aurore l'écoutait machinalement, laissant errer ses regards sur le paysage, comme si le monde entier lui était étranger. Le passé lui-même semblait effacé de sa mémoire ; un seul but était visible à ses yeux : reconquérir son fils, et cette pensée fixe, unique, occupait son imagination.

Vers dix heures du matin, la chaise de poste, après avoir dépassé Rambouillet et Maintenon, tourna à angle droit et s'engagea dans une belle avenue de grands ormes, au bout de laquelle s'élevait un vaste bâtiment. C'était la Maison de retraite, qu'on appelait le couvent de Maintenon. Son architecture, sans ordre déterminé, rappelait le style de Louis XIII par les quatre pavillons

des angles aux toits en trapèze et le léger clocheton de sa chapelle, le style de Louis XIV par la sévérité des lignes des façades nues, percées de fenêtres longues et étroites comme les meurtrières d'une citadelle, et le style gothique par une galerie basse aux piliers massifs, aux voûtes cintrées en ogives croisées. Le parc et les jardins avaient un immense développement, et lui donnaient de loin l'aspect d'un château bâti au milieu d'une forêt.

En approchant, Aurore remarqua que le parc était encadré par un mur épais comme une fortification de guerre et baigné par un large fossé rempli d'eau. La voiture stationna devant une grille ouverte. Mme Pastoureau descendit et invita Aurore à la suivre. Elles traversèrent un petit pont de pierre à une arche, aux parapets couverts de mousse, jeté sur le fossé dont l'eau dormante était tapissée de plantes aquatiques. A son extrémité, une porte ronde et basse s'ouvrit au premier coup de cloche, laissant apparaître un portier de stature colossale et d'aspect rébarbatif.

Mme Pastoureau lui présenta un pli ouvert, qu'il examina avec attention. Après avoir considéré les deux étrangères d'un œil inquisiteur, il les précéda sous la voûte pratiquée dans l'épaisseur de la muraille et ouvrit une seconde porte. Elles se trouvèrent alors dans un jardin intérieur, où des fleurs s'épanouissaient au milieu des espaces découverts entre les grands arbres.

Leur arrivée devait avoir été annoncée à heure fixe et leur présence signalée, car elles avaient à peine fait quelques pas, qu'elles virent s'avancer au-devant d'elles une femme d'une taille élevée, revêtue d'un costume sévère. A sa démarche calme et majestueuse, à la noblesse empreinte sur ses traits, qui avaient conservé dans la maturité les lignes d'une beauté sculpturale, à l'air d'autorité qui se lisait dans ses yeux et respirait dans

toute sa personne, Mme Pastoureau fit une profonde révérence. Aurore l'imita avec autant de respect, mais avec une grâce naturelle et juvénile que sa fréquentation mondaine avait développée.

— Votre mission est remplie et vous pouvez vous retirer, dit la Supérieure à Mme Pastoureau, en accompagnant cet ordre d'une légère inclinaison de tête.

Mme Pastoureau fit une seconde révérence, aussi profonde que la première, et s'en retourna par le même chemin.

— Venez avec moi, mademoiselle, ajouta doucement la Supérieure en s'adressant à Aurore.

Elle la conduisit dans une serre, pleine de plantes et de fleurs rares, et la fit asseoir auprès d'elle à une table servie. Le repas achevé, la Supérieure prit les mains d'Aurore dans les siennes et lui dit :

— Mettez votre confiance en moi, ma chère fille, et dites-moi, sans arrière-pensée, pourquoi vous êtes envoyée ici comme les exilées du monde.

Il y avait dans sa voix mélodieuse comme un charme maternel. Aurore la considéra un moment avec un triste sourire avant de répondre.

— Il y a longtemps, madame, qu'on ne m'avait parlé ainsi.

— Je vous ai appelée ma fille, appelez-moi ma mère.

— Oui, ma mère, je vais vous faire ma confession, et si vous ne me repoussez pas, je reprendrai courage.

Avec cette science de câlinerie dont les femmes ont le secret, la Supérieure encouragea si bien Aurore, que l'abandonnée sentit passer sur son cœur affligé comme un souffle d'espérance. Elle raconta son aventure avec une entière franchise. Elle passa rapidement sur les années de son enfance et de sa jeunesse ; mais, à partir de la rencontre de M. Le Veneur, dans le coche de Paris à Versailles, elle entra dans les détails les plus circons-

tanciés sur les épisodes dont le lecteur a suivi les péripéties.

Sœur Sainte-Hildegarde, — c'était le nom de la Supérieure, — l'écouta sans l'interrompre. De temps en temps, elle notait un mot au *verso* d'une image placée dans le livre d'heures à fermoir d'argent qu'elle tenait à la main, comme pour marquer les jalons du chemin parcouru par sa jeune confidente, depuis le jour de la tentation où son innocence avait été menacée, jusqu'à l'heure du repentir qui venait de sonner pour elle. Ces notes étaient destinées, sans doute, à fixer ses souvenirs, pour suivre la filière des événements et en reconstituer l'ensemble.

La confession d'Aurore fut complète, en ne considérant que la succession des faits accomplis ; elle n'était et ne pouvait pas être sincère. Elle avait raconté les événements tels qu'ils avaient été arrangés à l'avance, et répété couramment la leçon qu'on imposait à toutes les écolières du Parc-aux-Cerfs ; en un mot, elle n'avait dit que ce qu'il lui était permis de savoir. Si elle avait démêlé les fils de l'intrigue au milieu de laquelle elle se débattait, si elle savait que son enfant était un fils, qu'il n'était pas loin d'elle et que son père se cachait sous un nom d'emprunt, elle n'en devait compte à personne.

Et qui avait le droit d'exiger autre chose d'une amante abandonnée, d'une mère séparée de son enfant, d'une fiancée prisonnière ? Était-ce à ceux dont toutes les paroles étaient une menace ou un mensonge, de lui demander la vérité ? Lui fallait-il maintenant fournir des armes aux ennemis intéressés à sa perte, aussi puissants et redoutables qu'elle était faible et désarmée ? Quand ils conspiraient tous à la maintenir dans l'erreur, devait-elle sortir de son ombre pour marcher au grand jour ? Le souvenir de son enfant était une pensée coupable.

ble, le désir de le revoir un danger pour elle et pour lui, la volonté de le reconquérir une tentative criminelle.

Avec cet art inné de dissimulation que la nature a donné à la femme, comme une arme victorieuse dans la lutte de sa faiblesse contre la force, de son instinct contre la raison, la science et le calcul de l'homme, qui se croit son maître, elle cachait son secret. Seule, elle ne mentait pas : elle gardait le silence.

C'est qu'aussi on avait trop préjugé de sa naïveté, de sa douceur et de son inexpérience. Aurore avait été la maîtresse d'un roi, et elle sortait d'une école où les jeunes filles se forment vite. Dans les échappées de sa solitude, elle respire l'atmosphère de la cour, elle se transforme par le commerce poli des dames et des gentilshommes. Sans en laisser rien paraître, elle profite des leçons qu'on lui donne et des exemples qu'elle a sous les yeux ; elle écoute les conversations frivoles ou sérieuses, mais toujours brillantes, qu'on tient devant elle sur les événements, les personnes et les choses ; elle observe ce qui se passe autour d'elle ; non seulement elle a perdu sa gaucherie, mais son esprit s'est développé comme son caractère.

On a pu suivre les transitions et les périodes de cette métamorphose. La première s'accomplit dans la Petite-Maison de la rue Saint-Médéric ; la deuxième commence dans la Villa de l'Avenue de Saint-Cloud. La maternité développe spontanément en elle des forces latentes et des facultés endormies ; c'est le premier bonheur de sa vie et le premier déchirement de son cœur. La naissance de son enfant lui donne une joie inconnue. Elle consent à s'en séparer, non pour le soin de sa bonne renommée, elle en a fait le sacrifice, mais pour la sauvegarde du mystère dont s'enveloppe le comte Roltik. Le secret révélé par la camériste donne à Aurore le génie maternel, l'amour lui communique son héroïsme. Elle lutte

contre la faveur et dicte ses volontés à Bénédict. Le comte de Saint-Germain s'intéresse à sa cause ; son royal amant lui donne encore un souvenir. Dans ce duel inégal qui commence, elle va mettre en jeu toutes ses forces actives contre les manœuvres de ses ennemis conjurés, et la Mort elle-même sera son alliée. Elle a donc un double but bien visible à ses yeux : Épouser Bénédict et reconquérir son fils. Quant au comte Roltik, elle voudrait l'oublier ; mais Bénédict a juré sa perte ; elle sent bien que la vengeance est légitime, et que rien ne pourra l'en détourner.

Lorsqu'Aurore eut cessé de parler, la Supérieure resta longtemps silencieuse, les yeux fixés sur son livre d'heures. Rien, dans cette confession générale, ne venait confirmer les doutes que lui avait fait concevoir ce passage assez énigmatique d'une note confidentielle transmise par M. de Sartine, lieutenant-général de police, lui annonçant l'arrivée d'une nouvelle pensionnaire dans sa maison.

Mlle Aurore Championnet est la nièce de Mme Bertrand, autrefois femme de confiance chez M. Lebel, premier valet de chambre du roi. Cette demoiselle s'est éprise d'un seigneur de la cour, qui en a fait sa maîtresse, et cette liaison passagère a pris fin au bout de quelques mois. La révélation du nom de ce haut personnage entraînerait de graves conséquences, et personne ne doit soupçonner qu'il s'est fait connaître sous un titre et un nom d'emprunt.

Une fille est née de ce commerce secret. Le père a pris toutes les dispositions nécessaires pour que la demoiselle soit mariée et dotée. L'enfant, qui est en nourrice, sera élevée par ses soins et son avenir assuré. La jeune mère doit renoncer temporairement à revoir sa fille, jusqu'à l'époque où elle pourra lui être rendue, si les circonstances le permettent.

Il y a un grand intérêt à savoir avec exactitude le sentiment intime de la demoiselle sur ces deux points déterminés. Elle ne doit rechercher ni le père, ni l'enfant ; pour cela, il convient de ga-

gner sa confiance par tous les moyens. Si donc elle a des idées contraires à ces vues, et si elle y persiste, je compte que vous m'en informerez et que vous me mettrez au courant, car la conduite à tenir et la marche à suivre à cet égard se régleront sur l'état de ses sentiments. On espère qu'ils seront raisonnables ou qu'ils se modifieront. Dans ce cas, on jugera si les conditions sont favorables pour donner suite à un projet de mariage ; au cas contraire, elle restera dans votre maison, sous votre tutelle, et sur le même pied que les filles nobles. Comme résultat final, un mariage serait la meilleure conclusion.

Vous jugerez de la suite que comporte cette affaire ; vous la conduirez avec la sûreté de main qui me permet de m'en reposer sur votre expérience, votre haute sagesse et votre prudence éclairée. Vous aurez donc à veiller à ce que les intéressés soient en garde contre toutes les éventualités de l'avenir. Vous déciderez si la liberté doit être rendue à la demoiselle par l'accomplissement d'un mariage, vous assurant qu'elle ne cache aucune arrière-pensée de s'en servir, soit pour revoir l'enfant, qui est en Normandie, ou retrouver le père, qui est en Pologne.

Toutes les communications relatives à cette négociation devront être échangées directement entre nous et par exprès. En conséquence, j'accrédite auprès de vous Mme la comtesse d'Estrades ; en cas d'empêchement, M. Pingret. Il n'est pas un étranger pour la demoiselle, qui le connaît sous le nom de Le Veneur ; c'est un comédien consommé, et il peut entrer de nouveau en relations avec elle, sans courir aucun risque d'être reconnu. Quant aux personnes qui se présenteront de votre part, la carte ordinaire d'introduction sera une garantie suffisante.

SARTINE.

C'est à ces recommandations que réfléchissait profondément la Supérieure de Maintenon. Sa maison, qu'elle gouvernait avec une autorité dictatoriale, n'était pas une retraite fermée aux bruits de la terre et aux ambitions mondaines, ni, comme le disait un écrivain de Port-Royal, une de ces citadelles où la pudeur trouvait un asile contre le dérèglement et la corruption du siècle. Depuis le temps de Louis XIII et de Louis XIV,

c'était une mode pour les grandes dames, dont la dévotion était mêlée de bel air et d'humilité de cour. C'était aussi une Bastille dont les pères délivraient les Lettres de cachet. Jean-Jacques Rousseau, d'accord en cela avec les consciences rigides, appelait ces Maisons de retraite ou d'exil des écoles de coquetterie, qui faisaient des femmes les plus extravagantes des petites maîtresses. En sortant delà, dit-il, pour entrer dans des sociétés brillantes, de jeunes femmes s'y sentent tout d'abord à leur place, elles ont été élevées pour y vivre.

Gardienne d'un troupeau féminin composé d'éléments si divers, ce n'était pas la première fois que Mère Sainte-Hildegarde avait l'occasion d'exercer ses facultés ingénieuses sur de semblables problèmes. Elle s'appliquait à les résoudre avec une persévérance qui n'avait d'égale que la lucidité de son jugement supérieur et la finesse de son esprit délié. Mais, il faut le dire à la louange de son cœur et à l'honneur de son caractère, sa bonté naturelle était l'instrument victorieux qui lui servait à venir à bout des résistances les plus opiniâtres ; elle faisait des miracles.

Aurore la considérait avec une sympathie respectueuse, attendant patiemment la fin de sa méditation. Enfin, la Supérieure releva la tête. Fixant sur Aurore un regard empreint d'une douceur miséricordieuse, elle lui parla en ces termes :

— Ma chère fille, j'ai reçu votre confession avec le cœur d'une mère tendre et indulgente. Le divin époux a dit qu'il doit être beaucoup pardonné à ceux qui ont beaucoup aimé, et si grande que soit la faute, elle ne l'est pas autant que le pardon.

— J'espère l'obtenir.

— Vous avez été sincère, et je veux l'être en retour avec vous. La Pologne est ma patrie. Je suis venue en France avec notre pieuse et noble reine ; c'est elle qui

m'a confié la direction de cette maison. Je ne connais pas son parent, le comte Roltik. Bien que vous soyez encore jeune et inexpérimentée, vous avez pu déjà comprendre que la conduite des hommes ne peut se juger avec la même mesure que celle des femmes.

— Oui, ma mère.

— La lettre qui m'annonce votre arrivée parle de lui comme d'un bon gentilhomme ; Dieu jugera ses actes, puisqu'il n'a pas à en répondre ici. Sans approuver un attachement illégitime, mon cœur plaide en sa faveur, pour les soins qu'il a pris de votre sort futur et de celui de son enfant. D'après ce que vous venez de m'en apprendre, c'est la seule réparation qu'il puisse vous accorder.

— Je ne lui ai jamais rien demandé.

— Toutefois, ma chère fille, ce serait une pensée agréable à Dieu que le repentir de votre faute, surtout en le priant d'accorder la même grâce à celui sur qui elle pèse le plus lourdement.

— Je prierai pour lui, ma mère, comme je prie pour mon enfant.

— Bien, ma fille ; Dieu écoute la voix des simples et des humbles.

— Je m'accuse de sa faute et de la mienne ; mais le comte Roltik n'aura pas de peine à s'en repentir ; il lui suffira de m'oublier.

— Et l'oublierez-vous aussi ?

— Oui, ma mère, je dois l'oublier.

— Ne chercherez-vous pas à le revoir ?

— Jamais, ma mère.

Il y eut un silence. La Supérieure reprit :

— Nul ne doit préjuger les arrêts impénétrables du Maître de nos destinées ; mais ne considéreriez-vous pas comme une grâce de sa faveur divine, s'il rappelait à lui votre enfant ?

— Oh ! ma mère, dit Aurore d'une voix suppliante, Dieu ne me l'a pas donné pour me le reprendre avant de l'avoir aimé.

— Un ange au ciel obtient toujours la rédemption de sa mère. Si cruelle que soit la séparation terrestre, il doit être doux de penser qu'il est affranchi de toutes les misères d'ici-bas.

— Si Dieu exige de moi ce sacrifice, ma mère, que sa volonté soit faite : mais je sens que je ne survivrai pas à mon enfant.

— Je vous parle avec le langage et l'esprit d'une mère ; pourtant, je n'ai peut-être pas au cœur les sentiments que vous éprouvez. Vous désirez ardemment revoir votre enfant ?

— Oui, ma mère, et s'il m'était permis de me mettre à genoux près de son berceau, il me semble que mes prières seraient mieux entendues.

— J'ai lieu de croire que cette consolation ne vous sera pas refusée, ma chère fille.

— Vous êtes bonne et puissante, ma mère, et je n'espère qu'en vous.

— Laissons le temps faire son œuvre d'apaisement dans les âmes qui ont été durement froissées par de cruelles épreuves ; laissons pleurer ceux qui n'ont pas eu de printemps.

— J'ai déjà bien pleuré, dit simplement Aurore avec une douceur angélique.

— Je tâcherai de vous consoler et d'adoucir votre exil dans notre retraite.

— Je m'y sens plus heureuse qu'au milieu du monde, ma mère.

— Je vois que vous avez la patience et la docilité qui sont les vertus de l'âme ; mais, si je ne me trompe, vous n'avez pas l'esprit de renoncement des filles destinées à se consacrer au Seigneur.

— Si je n'avais pas un enfant, ma bonne mère, il me serait doux de vivre auprès de vous.

— Vous n'auriez aucun regret d'une vie plus libre, aucun souvenir des plaisirs mondains que vous avez entrevus ?

— Non, ma mère.

— On est assez bien partout pour souffrir, prier et se taire. Eussiez-vous appris à tout quitter sans regret et à tout aimer sans espoir, la désespérance ne constitue pas les qualités requises pour la vocation religieuse, et c'est le lot des âmes privilégiées, qui ne peut échoir à toutes les créatures. Ouvrez-moi votre cœur. Vous avez une inclination déclarée pour le jeune secrétaire de M. Gabriel dont vous m'avez parlé ? Répondez-moi sans crainte ; elle ne vous sera pas comptée comme une pensée défendue.

— Je l'aime.

— Il veut vous épouser ? Il vous en a fait la promesse ?

— Oui ; j'ai reçu sa parole et il garde la mienne.

— Ce projet me semble réalisable.

— Aidez-nous, ma bonne mère.

— Oui, ma chère enfant ; vous m'avez saisi le cœur et je m'emploierai pour vous ; mais j'y mets une condition : c'est que vous serez patiente, comme vous l'avez été jusqu'ici. Jurez-le.

— Je vous le jure.

— Ayez donc bon espoir. Je demanderai cette faveur à Sa Majesté la Reine, et elle me l'accordera.

Ces paroles affectueuses mirent l'espoir au cœur d'Aurore. Elle entrevoyait, dans un avenir prochain, la possibilité de quitter le couvent, d'épouser Bénédict et d'obtenir son fils.

La Supérieure se leva.

— Vous verrez tout-à-l'heure une jeune fille dont l'histoire a quelque rapport avec la vôtre ; comme vous elle

a été séduite, comme vous elle a été mère et son enfant a été élevé à l'étranger. Elle est entrée ici désespérée, il y a deux ans à peine ; aujourd'hui, elle voit le passé comme un songe. Elle sera votre compagne, et je désire que son exemple exerce sur votre esprit une salutare influence.

Ces paroles prononcées avec mansuétude, Mère Sainte-Hildegarde embrassa Aurore et, avant de s'éloigner, lui adressa un dernier sourire. Qu'aurait-elle pensé si elle avait eu la preuve que sa pénétration n'avait effleuré que la surface d'une âme ardente sous les dehors de la résignation ; ainsi brûlent les volcans des pôles sous leur armure de glace. Certes, la Supérieure de Maintenon emportait une grande illusion sur le résultat de cette première entrevue, en se persuadant que ses conseils, ses exhortations et ses promesses avaient triomphé de l'amour maternel, dont elle ne pouvait comprendre l'héroïque et sublime folie, et qu'Aurore avait refoulé dans son cœur pour en faire le plus mystérieux de ses sentiments. Seul, Bénédict partageait ce secret. N'est-ce pas le noble privilège de l'amour d'exercer son absolu pouvoir sur les êtres qui s'aiment ?

Deux espionnes et deux amies.

Au bout de quelques instants, Aurore aperçut une jeune fille, à peu près de son âge, qui s'avancait de son côté, légère comme un oiseau. Un air de santé et d'insouciance donnait une grâce piquante à sa physiono-

mie, et elle portait le costume des novices avec une coquetterie d'enfant gâté.

— Il y a donc des mères qui peuvent oublier leur enfant, songeait Aurore en la voyant approcher.

La novice l'aborda avec une gaieté qui n'éveilla pas d'écho.

— Ma mère Sainte-Hildegarde m'envoie pour vous tenir compagnie, dit-elle. Si vous n'êtes pas trop fatiguée de votre voyage, nous ferons une visite à la maison et une promenade dans les jardins.

Pour toute réponse, Aurore se leva avec une nonchalance sous laquelle il eût été difficile de deviner la réserve armée de son esprit en éveil et toujours sur ses gardes, qui la mettait à l'abri des surprises ou des curiosités indiscrètes.

— Vous vous appelez Aurore, n'est-ce pas ?

— Oui, mademoiselle.

— Mon nom est Victoire. Pensez-vous, ma sœur, que vous vous plairez ici ?

— Je n'en sais rien encore, mademoiselle, répondit Aurore avec indifférence.

Malgré la froideur désespérante de ces paroles, qui semblaient repousser les avances gracieuses de sa jeune compagne, la novice conserva toute sa belle humeur. Elle lui fit visiter la chapelle, d'une décoration élégante, et les parloirs où on recevait les visiteurs qui obtenaient la faveur de franchir l'enceinte du couvent de Maintenon. Après avoir monté et descendu des escaliers sans nombre, traversé d'interminables corridors, où s'alignaient les cellules des sœurs et des exilées mondaines, elles s'arrêtèrent à l'extrémité d'un étroit couloir qui courait dans toute la longueur de l'étage supérieur.

— Ma sœur, voici votre cellule, dit la novice en ouvrant une porte. Elle est voisine de la mienne, et la voix peut se faire entendre à travers la cloison.

Aurore y entra, en jetant machinalement un regard autour d'elle. Les murs étaient nus et blancs, le plancher dallé en pierre et le plafond cintré en ogive. L'ameublement se composait d'une petite couchette sans rideaux, à la tête de laquelle s'élevait un prie-Dieu, servant de chiffonnier, surmonté d'un Christ d'ivoire jauni, les bras étendus sur un crucifix d'ébène. Immédiatement au-dessous du bénitier, à hauteur d'appui, un tableau en cadré de bois noir indiquait les principaux articles du Règlement intérieur de la maison, les heures du lever et du couvre-feu, des offices, des repas et des récréations. Une armoire, deux sièges carrés en bois plein, une petite table en forme de lavabo, une tablette supportant un chandelier de fer et quelques menus objets d'utilité journalière, complétaient cet inventaire dont l'examen d'ensemble ne demandait qu'un coup d'œil. La fenêtre ouverte, en face de la porte, donnait sur les jardins ; de cette élévation, on embrassait le vaste cercle de la campagne environnante, au delà des cimes arrondies des grands arbres du parc.

— On permet d'avoir un miroir, dit la novice avec un regard lancé en tapinois, mais il ne doit pas être accroché au mur.

Elle souleva le pupitre incliné du prie-Dieu, et montra à Aurore une petite glace à main, enfermée dans une gaine de cuir, en compagnie d'un Livre d'heures et d'un chapelet à grains de cuivre terminé par une petite croix de même métal.

— Vous voyez que ma cellule ressemble à la vôtre, ma sœur, ajouta-t-elle en ouvrant la porte voisine, et qui en voit une les voit toutes. Mère Sainte-Hildegarde ferme les yeux sur bien des choses, mais il faut observer la règle et la discipline.

En redescendant, elles se retrouvèrent à l'entrée du

jardin, qu'elles traversèrent pour s'enfoncer dans les profondeurs du parc.

Au cours de cette promenade solitaire, la jolie novice raconta ses aventures à Aurore. C'était l'histoire banale des amours vulgaires. Elle avait été séduite par un seigneur de la cour, dont elle ne cachait pas le nom, et elle avait renoncé librement aux devoirs de la maternité. Ses parents étaient des petits marchands établis à Versailles, et quand elle s'était enfuie de la maison paternelle, ils n'avaient fait aucune recherche pour savoir ce que leur fille était devenue. Elle se trouvait fort heureuse au couvent et ne désirait pas le quitter. Là se bornaient les traits communs de leur destinée si différente.

Aurore n'eut pas besoin d'une grande pénétration pour comprendre que les confidences de sa compagne n'avaient d'autre but que de provoquer les siennes ; mais sa défiance réfléchie était trop active pour se laisser prendre à ses dehors enfantins et à ses façons frivoles. Ses indiscretions pouvaient être calculées, ses questions naïves dictées par une influence étrangère. La première impression d'Aurore lui fit soupçonner qu'elle avait peut-être la mission de la surveiller et de rapporter toutes leurs conversations intimes. Si sa compagne lui tendait un piège, l'artifice, même plus habile, ne pouvait la surprendre. Aurore, conseillée par l'instinct maternel, n'avait pas attendu les recommandations du comte de Saint-Germain pour se défier de tout, même de son ombre. Elle savait trop bien, par son expérience acquise, qu'il suffirait d'une parole mal interprétée pour la condamner à l'éternel esclavage du couvent. Un mot imprudent aurait eu pour résultat immédiat de redoubler les précautions prises. Si son fils était confié à d'autres mains, il ne lui restait aucun espoir de retrouver sa trace, et il était à jamais perdu pour elle. Mais à quoi

sert toute la prudence humaine ? On ne saurait songer à tout. Il était écrit, sur l'une des dernières pages de sa destinée, que son secret devait lui échapper.

Le récit de la novice n'avait guère été qu'un long monologue écouté par Aurore avec une indifférence complaisante, et interrompu de loin en loin par une réponse indécise sollicitée par une interrogation directe. Un appel de cloche, qui annonçait l'heure du repas du soir, mit fin à cette première entrevue. Les deux compagnes marchèrent plus vite. Bientôt elles se retrouvèrent dans la cour intérieure sur laquelle donnaient les fenêtres du réfectoire. Elles y pénétrèrent au moment où la communauté tout entière était déjà rassemblée, debout et silencieuse, pour écouter le *Benedicite*, psalmodié d'une voix monotone par la sœur chargée des fonctions de *semainière*.

Aucun incident digne de remarque ne signala le repas. Mère Sainte-Hildegarde fit une courte apparition, pendant laquelle toutes les conversations cessèrent.

Aurore se trouva placée à l'une des extrémités de la table en fer à cheval qui occupait la vaste salle ; cette forme égalitaire était imposée par la règle, pour éviter toute rivalité de préséance, et elle permettait en même temps de voir tous les convives et d'en être vu.

Aurore était assise entre sa nouvelle amie et une jeune femme à la physionomie pensive et distinguée, qui semblait familiarisée depuis longtemps avec les usages et les habitudes de la maison de retraite, dont elle portait le costume blanc et noir, sans ornement étranger ni recherche mondaine. Elle n'adressa pas la parole à Aurore, et n'eut même pour elle aucune de ces attentions banales que le voisinage d'un repas rend presque obligatoires. Seulement, quand elle se leva comme ses sœurs pour écouter les *Grâces*, elle profita d'un moment où elle n'était pas observée pour lui jeter à la dérobée un discret sourire d'intelligence.

Aurore, qui s'était renfermée dans un mutisme obstiné comme dans une citadelle, ne put moins faire que d'y répondre. Une révérence échangée rompit la glace, et elles marchèrent côte à côte pour se rendre à la chapelle et assister à l'office du soir.

Le chœur de la chapelle était illuminé ; l'or des colonnes torses et du tabernacle brillait à la clarté des cierges. La supérieure, Mère Sainte-Hildegarde, occupait une stalle particulière à droite de l'autel, dans l'espace réservé aux religieuses et séparé de la nef par une grille basse en fer doré. L'office nocturne commença. Les sœurs étaient debout, immobiles, courbant leurs têtes voilées. Quand elles s'agenouillèrent sous les longues robes blanches et noires, éternel et sombre linceul à plis droits qu'elles gardent pour mourir, on entendit un bruissement léger comme des frôlements d'ailes sur les dalles de pierre.

Dans l'ombre du pilier massif où elle était cachée, Aurore sentit le calme rentrer dans son esprit, avec cette paix du cœur que verse la prière comme un baume doux et parfumé. Soudain, les accords de l'orgue éclatèrent sous les arceaux sonores avec un bruit formidable et prolongé, puissant comme un lointain roulement de tonnerre. La symphonie chantait la colère du ciel, et les plaintes des créatures montaient jusqu'au Seigneur, répétées par le chœur des divines phalanges ; puis le chant recommença plus sourd, les plaintes s'affaiblirent et le cantique aux mélodies aériennes expira dans un flot d'harmonie.

Alors l'âme d'Aurore subit l'invincible charme, l'ivresse inconnue de la musique invisible et de l'encens qui flottait dans l'atmosphère. Le murmure de l'orgue grondait dans sa poitrine, la vapeur odorante montait à son cerveau comme les subtiles émanations des fleurs capiteuses ; ses yeux se levèrent au ciel, sa bouche

exhala un soupir, et elle s'abandonna à une divine extase. Peu à peu, il lui sembla que quelque chose d'elle-même se détachait de la terre, et fixant machinalement son regard sur l'or du tabernacle étincelant à la lumière des cierges, il lui fut donné de revoir son fils qui lui tendait les bras, tel qu'il lui était apparu la veille dans la vision éblouissante du miroir magique. Elle resta longtemps ainsi, comme pétrifiée dans sa pose de statue, anéantie par cette extatique contemplation, la bouche muette, les yeux brillant du feu des saphirs, belle, pâle et froide, transfigurée, semblable à une vierge latine au front illuminé par une auréole d'or.

Une main fine et blanche comme de la cire se posa légèrement sur son épaule. La chapelle était vide. Une lampe, suspendue à la voûte, répandait seule une lueur indécise dans l'obscurité profonde.

— Où suis-je ? dit Aurore, comme si elle s'éveillait après un rêve.

— Près d'une amie, près d'une sœur, dit une voix douce à son oreille.

— Je n'ai pas d'amie, répondit froidement Aurore.

Son âme, un moment envolée, redescendait à terre avec la rapidité d'une colombe surprise par un oiseau de proie.

— Je suis pourtant la vôtre, ajouta la sœur en lui prenant la main... En doutez-vous ?

— Je suis condamnée au silence, dit Aurore, et je vous prie de ne pas vous en offenser.

— Je vais donc vous en donner une preuve. Cette après-midi, quelques heures après votre arrivée, j'ai reçu la visite du comte de Saint-Germain.

— Il n'a pas désiré me voir ?

— Non ; mais il m'a chargée de vous dire qu'il reviendrait sous quelques jours, accompagné de votre fiancé.

Aurore hésitait encore. Cette jeune femme, mélancolique sans tristesse, était-elle une amie parlant au nom du comte, ou une espionne inspirée par la marquise de Pompadour ? Le doute était permis.

— Je vois que vous n'êtes pas bien convaincue de la sincérité de mes paroles.

— Pardonnez-moi, madame...

— Ma sœur.

— Oui, ma sœur, il faut me pardonner ; j'ai appris de trop bonne heure à me défier de tout, de ma mère, et aussi de moi-même.

— J'espérais un meilleur accueil, mais je ne m'en sens pas blessée. Ceux qui ont éprouvé la peine ont un signe auquel ils se reconnaissent : Regardez-moi.

Leurs yeux s'interrogèrent un instant, et leurs mains s'unirent. Ce regard et cette étreinte furent les préliminaires du traité d'alliance qui allait sceller un double secret dans leurs âmes confondues, comme des cendres au fond d'une urne.

— Comment vous appelez-vous ? demanda Aurore presque vaincue.

— Sœur Valentine.

Il y eut un silence.

— C'est une chose bien étrange, reprit l'exilée du Parc-aux-Cerfs ; il me semble que vous n'êtes pas une étrangère pour moi, et pourtant je ne crois pas vous avoir jamais vue.

Sœur Valentine sourit.

— J'ai sans doute un air de famille avec celui qui vous aime.

— Bénédict ?

— C'est mon frère.

— Ah ! ma sœur !... murmura Aurore en se jetant dans ses bras.

— Dieu nous regarde et nous écoute, dit tout bas

sœur Valentine. Mais notre absence peut être remarquée ; je vais vous reconduire jusqu'à votre cellule.

Elles sortirent de la chapelle. Sœur Valentine guida Aurore à travers la maison silencieuse. Arrivée à l'étage supérieur, elle s'arrêta devant une porte, sur laquelle était écrit son nom. Se dirigeant ensuite vers l'extrémité du couloir, elle embrassa une dernière fois Aurore avec tendresse, en lui disant de sa voix harmonieuse et caressante :

— Allez dormir, ma sœur ; demain, nous nous retrouverons au jardin de bonne heure.

— A demain, ma sœur.

Une bougie de cire allumée était posée sur le pupitre du prie-Dieu. Aurore l'éteignit et se mit à la fenêtre ouverte. La lune, dans son plein, éclairait les noires frondaisons du parc et le jardin désert. Elle respirait la fraîcheur et les parfums d'une belle soirée d'été, dont le silence n'était interrompu que par la sérénade nocturne des rossignols jetant aux étoiles leurs improvisations sonores. Cette nuit favorisée invitait à la rêverie ; elle ouvrait l'âme aux émotions calmes, aux méditations sereines, à la grande mélancolie.

Mais l'espérance était rentrée dans le cœur d'Aurore, et avec elle l'activité de la pensée toujours tendue vers son fils. Comme un panorama qui se déroule avec lenteur, elle repassait dans sa tête les multiples événements qui venaient de s'accomplir dans ces quatre dernières journées, si pleines et si changeantes qu'elles lui semblaient comme éloignées. La première était celle de sa présentation à l'Ermitage, où la marquise de Pompadour était en compagnie du comte de Saint-Germain, de la comtesse d'Estrades et de celui qu'elle appelait familièrement : « Messire Stanislas. » Ce jour-là, Aurore s'était trouvée prise entre deux engrenages inexorables : la haine jalouse de l'ombrageuse favorite et la cruelle

froideur de son royal amant. En revanche, elle avait fait un beau rêve : dans son sommeil, son fils souriant lui était apparu et s'était endormi sur son cœur. Elle avait aussi gagné la protection active d'un bon et puissant génie, qui la mettait encore à l'abri des coups de la mauvaise fée borgne.

En évoquant ces souvenirs, elle se rappela, au sujet du comte Roltik, certaines circonstances qui ne l'avaient pas tout d'abord frappée, mais qu'elle n'avait pas oubliées. A distance, elle les rapprocha, en les comparant à d'autres observations moins précises, mais tout aussi significatives. Le mot « Sire » était échappé une fois à la comtesse d'Estrades ; mais cette erreur avait été très adroitement relevée séance tenante par la Marquise, qui avait ajouté : « Messire Stanislas n'est pas encore en Pologne. » Aurore n'avait pas attaché d'autre importance à cet incident. Elle ignorait l'existence de ce royaume, et si on lui avait affirmé que le comte Roltik en était le souverain, elle n'en aurait été nullement étonnée. Le cordon bleu, qu'il portait dans quelque s-unes de ses courtes apparitions, eût été un indice révélateur pour une maîtresse plus expérimentée que la candide héroïne du Parc-aux-Cerfs. Son prince, comme on l'a vu, n'avait pas toujours le temps de changer de costume en quittant le Château pour se rendre à la Petite Maison de la rue Saint-Médéric, sans quoi il eût sans doute choisi un titre plus modeste et adopté un déguisement plus simple et plus conforme aux nécessités de ses expéditions secrètes. L'attitude des gentilshommes qui l'accompagnaient, la respectueuse déférence et la réserve attentive de son entourage, le mystère dont il s'enveloppait, la façon dont il parlait à la maîtresse du roi, tout, jusqu'à l'air qu'on respirait dans son atmosphère, permettait de supposer que ses façons d'être, de parler et d'agir, étaient celles d'un maître. S'il ne dissimulait

pas un titre royal sous son incognito bien gardé, le comte Roltik était assurément quelque chose de plus que ce qu'il désirait paraître. Quoi qu'il en fût, Aurore avait comme la révélation instinctive que le parent de la reine occupait un des premiers rangs à la cour et se tenait assez près du trône pour en garder le reflet.

La journée suivante était celle qui tenait la plus grande place dans le souvenir d'Aurore. Elle marquait la date de sa visite au Château de Clagny, de sa première rencontre avec Bénédict. C'est là que le tendre et muet aveu de son cœur s'était échappé comme le flot pur de la Fontaine de marbre. Au lendemain, son jeune et noble amour pour Bénédict lui avait donné le courage héroïque de tenir tête, face à face, à la sinistre reine de l'Ermitage. Et de même, à Trianon, son amour pour son fils lui avait inspiré la volonté d'avouer sa faute et de ne pas le sacrifier pour servir la vengeance de son fiancé.

Enfin cette quatrième et dernière journée semblait un temps d'arrêt dans la marche rapide des événements précipités coup sur coup, une trêve dans cette lutte renaissante, où elle avait déployé tant de sombre énergie et une force surhumaine, une halte dans une paisible oasis, au milieu du désert peuplé de bêtes féroces où elle avait marché seule, abandonnée par sa mère, trahie par son amant, privée de son fils, obligée de trembler encore pour son fiancé. Ainsi séparée du monde, sa première impression fut un sentiment de calme et de repos, mêlé d'un étonnement vague et d'une douce surprise. Le couvent, qu'elle s'était représenté comme une retraite austère, pleine d'ombre et de silence, lui eût semblé un séjour enchanteur, sans les appréhensions de l'avenir et l'amertume de ses pensées secrètes. Il lui apparaissait, aux joyeux rayons du soleil, comme un verdoyant Éden plein d'arbres, de fleurs et d'oiseaux.

Elle y était entrée par une porte fleurie, et ce n'était pas un vain titre qu'elle donnait à Mère Sainte-Hildegarde. Son accueil avait été bienveillant ; elle avait écouté, avec l'indulgence du pardon, le récit de sa faute ; ses paroles consolatrices étaient bien celles d'une mère toujours miséricordieuse à sa fille repentante et affligée.

L'invisible main qui soutient les faibles créatures dans le rude sentier de la vie avait conduit ses pas vers celle qui portait le doux nom de Valentine, la sœur de Bénédict. Elle allait être sa première et charmante amie, sa compagne dévouée, sa confidente discrète, sa fidèle alliée dans le terrible assaut que ses ennemis avaient préparé dans l'ombre : la mort de son fils. Le comte de Saint-Germain avait dit vrai, et la parole du sorcier mondain avait encore une fois l'autorité d'une prophétie : « Vous ne serez jamais abandonnée. »

Elle rêvait à toutes ces choses, pensive et recueillie, quand, au milieu du silence de la nuit, la cloche de la chapelle sonna le couvre-feu, d'un son faible comme une plainte. Le dernier tintement venait à peine de s'éteindre dans les airs, qu'une voix sonore, aux vibrations cuivrées, retentit au sommet du clocher. C'était celle du gardien du Couvent de Maintenon, à la stature herculéenne, qui cumulait les fonctions de portier, de guetteur et de veilleur de nuit, psalmodiant son cri monotone : « *Dix heures, Repos.* » Aurore tressaillit. Elle ferma la fenêtre, s'agenouilla devant son prie-Dieu et fit sa prière du soir.

Le lendemain, dès l'aube, Aurore fut réveillée par le concert matinal des oiseaux rassemblés dans les arbres sous sa fenêtre. Elle revêtit le costume des novices, et comme jamais la fille d'Ève ne perd l'instinct de sa nature, elle jeta à son petit miroir un regard qui la fit sourire. Sa voisine, l'entendant marcher, frappa discrè-

tement à la cloison. Aurore répondit à son appel, sortit de sa cellule, et elles descendirent ensemble au jardin. A cette heure matinale, il était encore désert, et les deux novices purent y errer en toute liberté.

Leur promenade fut presque silencieuse. Aurore subissait la compagnie de celle qu'elle appelait obstinément « mademoiselle Victoire » pour complaire au désir de la Supérieure; mais son obéissance n'allait pas au delà, et elle lui témoignait une froideur significative, autant par son attitude que par son mutisme.

La cloche sonna bientôt Matines. Elles se rendirent à la chapelle et se séparèrent à l'entrée. Sœur Valentine attendait Aurore au passage et l'accueillit avec un sourire expressif de bienvenue.

Sans anticiper sur les événements futurs, nous nous bornerons à dire que toute cette journée s'écoula rapidement en une longue causerie intime entre les deux amies, seulement interrompue par les offices et les repas.

Peu d'événements dignes d'être mentionnés signalèrent la première semaine du séjour d'Aurore au couvent de Maintenon. Le règlement intérieur de la maison mesurait la marche et l'emploi des heures avec une régularité invariable en temps ordinaire. Le nombre et la durée des offices ne changeaient que le dimanche, aux jours anniversaires de l'Église et pendant le carême.

Il entrait dans le caractère et les principes de Mère Sainte-Hildegarde de rendre agréable le séjour de sa maison aux recluses mondaines. Chère délicate et petits plats sucrés, affranchissement de la règle, nulle obligation de travail, faculté d'aller et de venir, concessions à leurs goûts, à leurs fantaisies et à leurs caprices, telle était la méthode dont elle savait allier les séductions permises avec les devoirs de sa charge. Qu'on ajoute à cela les satisfactions d'amour-propre accordées à certaines pensionnaires, qui exerçaient une part d'autorité,

d'influence et de suprématie sur les autres, sans toutefois les priver d'une indépendance relative, l'absence de tout souci et de toute préoccupation, la liberté de choisir leurs amies, et on comprendra que plus d'une trouvait l'existence oisive et uniforme du couvent préférable aux exigences et à l'activité de la vie de famille. En outre, l'isolement n'était pas imposé aux exilées volontaires ; elles avaient le droit de recevoir des visites et de rester ainsi en communication directe avec le monde extérieur. Par exception, la Supérieure avait le pouvoir d'accorder l'*exeat*, pour une sortie de la Maison de retraite ou une absence temporaire ; mais cette faveur spéciale était rare ; elle ne pouvait être sollicitée que pour des causes majeures ou des cas déterminés. Mais s'il était des accommodements avec la règle, la discipline n'y perdait rien. Si les chaînes étaient souples et légères comme des fils de soie, elles n'en étaient pas moins entre les doigts fins de Mère Sainte-Hildegarde, qui, selon l'adage royal, avait une main d'acier sous un gant de velours. Elle laissait ainsi voltiger les colombes au bout de ces rênes flottantes, et si toutes n'étaient pas également d'une blancheur immaculée, elle ne désespérait pas de les transformer dans sa volière en oiseaux de paradis.

Aurore, de son assentiment, devint la jeune sœur adoptive de Valentine, qui la présenta aux autres sœurs, aux recluses libres et aux novices qui composaient la communauté. L'exilée du Parc-aux-Cerfs n'eut pas de peine à gagner les cœurs. Elle sut se faire bien venir de celles dont le caractère avait la sévérité que donne le sombre reflet du cloître, ou la hauteur qui, chez d'autres, était la qualité de leur origine patricienne.

Dès son arrivée, Aurore avait joui de tous les privilèges particuliers accordés aux plus favorisées. Par une disposition naturelle de son esprit, autant que par la nécessité de sa situation, elle chercha d'abord à se rendre

compte de ce qui se passait autour d'elle. Malgré les précautions et la surveillance dont elle était l'objet, la vérité des choses se faisait jour et ne pouvait être complètement interceptée. Sa réserve armée ne tarda pas à lui faire un renom de discrétion qui lui valut bien des confidences, et c'est ainsi qu'elle fut initiée aux petits secrets de la maison. Les histoires, les aventures, les amitiés, les rivalités, les coteries, les faveurs et les disgrâces, les départs et les arrivées, tous ces menus détails et tous ces petits événements, qui prennent une importance d'autant plus grande que les idées, les intérêts, les sentiments et les passions s'agitent dans un milieu plus condensé et dans un cercle plus étroit, étaient commentés en sa présence dans l'oisiveté des longues journées. Mais si elle écoutait les propos des *Caillettes*, comme on nommait alors celles qui tenaient le dé de ces conversations frivoles, elle n'y prenait qu'une part négative, ne s'y mêlait en rien, ni par ses actes, ni même par ses paroles, et n'avait pas à craindre d'en subir les contre-coups. Dans son abandon, elle comprenait instinctivement que la plus grande somme de résistance aux obstacles inconnus qui s'opposaient à la réalisation de son double projet : « Épouser Bénédicte et reconquérir son fils », reposait sur sa force d'inertie. Elle réservait ses forces actives pour les tourner ou les renverser, à l'heure prochaine où ces obstacles allaient devenir plus visibles.

Fidèle à cette marche, elle gardait ses impressions. Sans le savoir, elle avait trouvé une ligne de conduite droite, inflexible et sûre, applicable à tous les temps et à tous les pays, à toutes les situations et à tous les individus. On peut affirmer, sans crainte de contradiction, que bien peu de gens la connaissent en théorie, et qu'un moins grand nombre encore savent la mettre en pratique : « *Savoir parler des choses sans en rien dire, et des*

personnes sans en donner son opinion. » C'est une vérité assez maussade et assez désobligeante à dire, et qui fait peu d'honneur à notre débile humanité ; mais cet aphorisme, aussi profond qu'il semble banal, renferme aujourd'hui tout le secret de la vie de province, comme il constituait autrefois toute la science des courtisans, et résume encore tout l'artifice de la diplomatie.

Aurore s'appliquait donc uniquement à vivre en bons termes avec son entourage, sans faire aucun commerce d'affection avec personne, en exceptant sœur Valentine. Parmi ses compagnes se comptaient des fiancées du Christ par l'effet d'une vocation déclarée. La plupart des autres avaient été envoyées à la Maison de retraite de Maintenon par la volonté de leur famille, pour y faire leur éducation, parfois même en punition d'une faute ou d'une désobéissance. Un petit nombre y séjournaient internées par des ordres supérieurs ou des influences étrangères. Malgré les soins dont elles étaient entourées, quelques-unes s'étiolaient comme des fleurs qui ont grandi à l'ombre, ou, ce qui était plus rare, refusaient de se plier à la règle et à la discipline. Mère Sainte Hildegarde n'aimait pas à voir souffrir les brebis de son petit troupeau. Elle réussissait presque toujours à ramener celles qui s'écartaient pour s'abandonner à la désespérance. Quant aux brebis rebelles, il lui répugnait de les punir ; elle se contentait de les renvoyer, pour leur apprendre qu'il existait ailleurs des Ordres plus sévères.

Nous ne pouvons passer ici sous silence un fait qui prouve que, de loin, les ennemis d'Aurore ne l'avaient pas oubliée. Une jeune novice, arrivée peu de jours après elle, chercha à l'intéresser au malheur qui la frappait. Dans un langage assez obscur, elle lui fit un conte qui n'était pas sans analogie avec son aventure. Mais-

en cherchant à surprendre un secret, ce fut elle au contraire qu'il livra le sien. Cette jeune fille, qui disait se nommer Clorinde, avait l'œil faux et la voix douce et tendre. Tout en parlant, elle observait Aurore. L'exilée du Parc-aux-Cerfs, pressentant qu'on la soumettait à une nouvelle épreuve, l'écouta jusqu'au bout sans l'interrompre. Quand elle eut terminé son récit, leçon mal étudiée et encore plus mal traduite, elle lui répondit avec un air angélique :

— Je ne comprends pas les énigmes. Avant de venir ici, je n'avais jamais quitté ma mère.

— Ce n'est pas ce que Mme Du Hausset...

A cette exclamation spontanée, qui venait de la trahir, Mlle Clorinde s'arrêta court. Il était trop tard ; non seulement l'expérience n'avait pas réussi, mais elle allait tourner contre celle qui en était l'instrument.

— Vous êtes une espionne de Mme de Pompadour, dit Aurore, en lui jetant un regard de mépris.

— Moi, ma sœur !

— Je vous défends de m'appeler votre sœur.

— Pourquoi ?

— C'est assez de mensonges.

L'espionne rougit, en jetant les yeux autour d'elle, comme si elle cherchait à fuir.

— Oui, reprit Aurore, vous êtes venue ici, envoyée par cette vilaine fée. Avouez-le.

L'espionne garda le silence.

— Vous ne voulez pas l'avouer ? ajouta froidement Aurore.

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Eh bien, j'ai un moyen de vous délier la langue. Je vais lui faire savoir la maladresse avec laquelle vous la servez.

— Ma sœur, je vous en conjure...

— Je vous ai défendu de m'appeler ainsi.

— Mademoiselle, je vous supplie à genoux de ne pas me livrer. Vous ne connaissez pas Mme la marquise de Pompadour...

— Je la connais mieux que vous.

— Alors, vous devez savoir que je suis perdue.

— Oui, si vous ne marchez pas droit et si vous me cachez la vérité.

— Je vous dirai tout ce que je sais, mademoiselle.

— Qui êtes-vous ?

— Une fille de service chez Mme la comtesse d'Estrades ; j'habite sa maison de l'avenue de Saint-Cloud, près de l'Etoile de Montreuil. C'est Mme Du Hausset, la femme de chambre de Mme de Pompadour, qui m'a ordonné de venir ici.

— Pourquoi ?

— Pour tâcher de savoir si votre intention était toujours de vous marier avec le secrétaire de M. Gabriel, et si vous preniez votre parti de ne plus revoir votre enfant.

— Ensuite ?

— Je n'avais pas d'autres ordres.

— En avez-vous fait part à Mère Sainte-Hildegarde ?

— Non, mademoiselle ; j'ai seulement remis ma lettre d'entrée à Mme la Supérieure, l'informant que je puis aller et venir librement.

— Que comptez-vous reporter à ceux qui vous ont chargée de m'espionner ?

— Ce que vous me commanderez de dire, mademoiselle.

— Vous n'avez pas besoin de mentir ; dites simplement que je ne m'ouvre à personne et qu'il est inutile de m'envoyer des espions. Si vous ajoutez autre chose, je le verrai bientôt à des marques certaines et vous en serez punie.

— Ma sûreté vous répond que je ne parlerai pas contre vous.

— J'y compte... Maintenant, il ne vous reste plus qu'à sortir de cette maison.

Aurore s'éloigna en prononçant ces dernières paroles. L'espionne comprit qu'il serait imprudent de ne pas obéir sur-le-champ, et elle alla demander son *exeat* à la Supérieure. Aurore apprit, par Sœur Valentine, que cette fille avait quitté le couvent dans l'après-midi, et elle ne chercha pas à savoir dans la suite ce qu'elle était devenue.

Au nombre des incidents qui se rattachent plus directement à cette période de notre récit, il convient d'enregistrer une lettre, arrivée sous le couvert de Mère Sainte-Hildegarde, et immédiatement communiquée à Aurore. Par cette missive laconique, adressée à Versailles. Mme Championnet apprenait à sa fille qu'elle venait de se remarier à Dijon avec un officier en retraite. En réalité son nouveau mari n'avait occupé qu'un grade subalterne aux armées, mais ce détail est sans importance. Si nous rappelons ici la personnalité peu intéressante de l'ancienne épicière du Mortier d'Or, et si nous enregistrons son mariage, c'est uniquement pour constater qu'elle croyait toujours sa fille chez Mme Bertrand. Elle ne s'inquiétait pas même de savoir si on l'avait établie, et n'exprimait aucun désir de la revoir. Son unique préoccupation était de savoir si sa pension lui serait maintenue. Le dernier quartier était encore à venir, et elle attendait avec anxiété une réponse aux réclamations désespérées qu'elle adressait à son amie Mme Pastoureau.

Sa lecture achevée, Aurore déchira cette lettre et se promit de n'en parler à personne. Depuis longtemps, elle avait appris à ne compter que sur elle-même.

Tragédie. Comédie.

Deux mois environ s'étaient écoulés depuis qu'Aurore était entrée au couvent. Elle avait reçu des nouvelles de Bénédict par Sœur Valentine, et Mme Bertrand lui avait écrit deux fois que son enfant allait toujours à merveille.

On touchait à la fin de l'automne de 1760, et les choses en étaient là, quand un soir, au sortir de l'office, la Supérieure manda Aurore et Valentine. Elles s'empresèrent de se rendre auprès d'elle et furent reçues dans son oratoire.

— Je n'ai pas une bonne nouvelle à vous annoncer aujourd'hui, dit Mère Sainte-Hildegarde, en faisant asseoir Aurore à côté d'elle et en prenant ses mains dans les siennes.

— Mon enfant est-il malade ? demanda Aurore d'une voix altérée.

— Non, il n'est pas malade. Mme Pastoureau est arrivée tout à l'heure avec un message de Mme la comtesse d'Estrades. Il m'apprend que votre petite fille a éprouvé une de ces indispositions très fréquentes chez les enfants de son âge ; mais on m'assure qu'elle est entourée des meilleurs soins et qu'il n'y a aucune raison de s'alarmer.

— Ma mère, dit Aurore avec une angoisse qui bouleversa ses traits, ma bonne mère, ayez pitié de moi. Vous êtes toute-puissante, vous pouvez m'accorder la grâce d'aller voir mon enfant et de le soigner jusqu'à ce qu'il soit guéri.

— Je vous promets de vous donner cette permission,

s'il y a la moindre apparence de danger, et Sœur Valentine vous accompagnera dans ce voyage.

— J'ai toute confiance en vous, ma mère, mais je meurs d'inquiétude.

— Calmez-vous, ma fille.

— Comment pourrais-je être tranquille ? Si mon enfant est plus malade, il faut compter le temps d'en être averti et de le rejoindre.

— Le message de Mme d'Estrades m'informe qu'on me fera tenir régulièrement de ses nouvelles. Si les prochaines ne sont pas meilleures, soyez prête à partir avec Sœur Valentine. Vous avez ma parole. Allez en paix.

— Merci, ma mère, dit Aurore en lui baisant la main.

— Priez, mes filles, et rappelez-vous que Dieu n'abandonne pas les siens.

— Il châtie aussi ceux qu'il aime, ajouta doucement Valentine.

— *Prier, souffrir, se taire*, murmura Mère Sainte-Hildegarde, s'agenouillant devant le crucifix.

Les deux amies gardèrent le silence et sortirent sans bruit de l'Oratoire.

Tel fut le commencement d'exécution du plan concerté à l'Ermitage entre Lebel et Mme de Pompadour. A la suite de cette conférence plénière, le roi avait donné carte blanche à son fidèle Dominique. M. Lebel avait immédiatement commencé la campagne par l'envoi d'Aurore à la Maison de retraite de Maintenon ; un courrier, porteur de la note de M. de Sartine, lieutenant général de police, l'avait précédée de quelques heures ; la Supérieure avait pris connaissance de cette note énigmatique qui lui donnait plein pouvoir. On n'avait pas jugé à propos de la mettre dans le secret des dieux, car on savait bien que Mère Sainte-Hildegarde ne consentirait jamais à donner les mains à une intrigue dont

la trame n'était qu'un long tissu de mensonges. A son insu, on lui avait distribué un rôle dans la sinistre comédie, jouée tant de fois avec succès au bénéfice des héroïnes du Parc-aux-Cerfs. Le lecteur a pu suivre les marches et les contremarches du plan de campagne de M. Lebel, dont les manœuvres préméditées allaient aboutir au coup de maître qui l'avait rendu si fier : « On fera voir à la demoiselle un petit enfant mort. »

On se rappelle aussi que le comte de Saint-Germain avait assisté en spectateur au développement de cette conspiration intime ; il avait commencé par en brouiller les fils et en fausser les ressorts. Mais, puisqu'il en connaissait le dénouement à date certaine, pourquoi ne l'avait-il pas révélé à Aurore ? Pourquoi, de gaieté de cœur, condamner la jeune mère à ces douloureuses alternatives, à cette longue torture, auxquelles la condamnait son silence ? Pourquoi ne pas lui dire : On vous annoncera que votre enfant est malade, qu'il va mieux, qu'il a une rechute, et enfin qu'il est mort ; feignez de le croire. On vous montrera un petit cadavre ; feignez de le reconnaître. Dans ce drame imaginaire, jouez vous-même la douleur, versez des larmes, laissez éclater votre désespoir maternel. A ce prix, vous épouserez Bénédict ; alors, moi aidant, vous enlèverez la proie, et une fois à l'abri des coups de vos ennemis, leur confusion sera le commencement de la vengeance. Votre fils est vivant.

C'est ce mot que le comte de Saint-Germain ne voulait pas dire, et voici l'explication de son silence. Le sorcier avait examiné les deux faces du problème :

Parler, c'est mettre une arme sûre entre les mains d'Aurore pour triompher dans la lutte engagée. Nul doute que, son mariage accompli, elle ne réussisse à s'emparer de l'enfant. Conclusion : danger de mort probable pour tous, s'ils ne parviennent pas à se dérober à la poursuite, ou tout au moins captivité et sépara-

tion des époux et suppression de l'enfant. S'ils échappent : exil. Entre eux, un fils idolâtré par sa mère, vivant souvenir de son premier amant, spectacle insupportable pour son époux.

Se taire, c'est désarmer Aurore, lui faire perdre la partie. Croyant son fils mort, l'amour de Bénédicte la console. Conclusion : mariage, vie nouvelle, oubli du passé ; vienne un enfant, le bonheur.

En face de l'arrêt du Destin et de la loi du Hasard, le comte de Saint-Germain ne pouvait hésiter : il laissait aller les choses.

Le programme de M. Lebel s'exécuta de point en point, d'après la marche arrêtée à l'Ermitage. Le dénouement seul était subordonné à la mort de l'enfant étranger, qui devait être substitué à celui d'Aurore. La Pompadour ne doutait pas du succès de cette funèbre supercherie ; elle se croyait déjà délivrée de la contrainte et des ennuis que lui avait causés l'obscur favorite du Parc-aux-Cerfs. Mais il fallait à tout prix éviter le bruit et le scandale, autant par obéissance à l'ordre du roi, que pour éviter la vengeance et les malédictions du peuple de Paris. Des actes de violence, accomplis en plein jour, avaient surexcité l'opinion, et des menaces on commençait à passer aux représailles. Il devenait nécessaire d'agir avec circonspection, de ne rien brusquer, et surtout de ménager la jeune mère.

On prévoyait bien que la mort de son enfant allait la jeter hors d'elle-même ; mais on comptait aussi que sa douleur aurait un terme. Elle l'avait à peine vu, le soir, quelques instants après sa naissance, et tout faisait supposer qu'elle serait facilement la dupe de l'habile stratagème inventé par Lebel et perfectionné par la Pompadour, qui avait eu l'idée de marquer la joue du petit cadavre d'un signe artificiel.

La campagne, menée rapidement, fut terminée en dix jours. Nous ne ferons que marquer les phases de ces opérations, en résumant les notes transmises à la Supérieure du Couvent de Maintenon par M. de Sartine : *L'enfant est malade. — L'enfant va mieux. — La maladie suit un cours régulier. — Le mieux se continue.*

A partir du moment où elle en avait reçu le premier avis, Aurore, confiante dans la promesse de Mère Sainte-Hildegarde, se tenait prête à partir. Malgré ces nouvelles rassurantes, elle vivait dans une mortelle inquiétude, que les exhortations maternelles de la Supérieure et les paroles affectueuses de Sœur Valentine ne parvenaient pas à dissiper. Elle avait de longues insomnies ; quand elle s'endormait enfin, vaincue par la fatigue, c'était d'un sommeil agité par des rêves terribles et peuplé de fantômes menaçants.

Dans l'après-midi du quatrième jour, Mère Sainte-Hildegarde fit une apparition dans les jardins et vint s'asseoir en compagnie des deux amies. Depuis l'annonce de la maladie de l'enfant, elles passaient les journées ensemble et se tenaient à l'écart.

— Ma chère fille, dit la Supérieure, en fixant sur Aurore un regard interrogateur qui n'avait plus son expression habituelle de bienveillance, votre compagne Victoire vient de me faire une révélation qui me donne à réfléchir et dont je viens vous demander l'éclaircissement.

Aurore, surprise, devint attentive.

— Vous avez rêvé à haute voix. Vos cris l'ont réveillée en sursaut, et elle est encore sous le coup de la frayeur que vous lui avez causée. Avez-vous quelque souvenir de votre songe ?

— Non, ma mère ; si j'ai rêvé tout haut, je ne sais ce que j'ai pu dire.

— D'après ce que m'a raconté Victoire, vous appeliez

au secours, et voici les paroles qu'elle a entendues de sa cellule qui est voisine de la vôtre : « Au secours, Bénédict!... Monsieur de Saint-Germain, sauvez mon fils!... Chassez cette femme... Elle veut tuer mon fils!... »

Aurore eut froid au cœur. Ces mots « *Mon fils,* » que la torture n'eût pas arrachés de ses entrailles, étaient sortis de sa bouche, dans l'illusion des sombres tableaux qui lui offraient l'image de son enfant menacé.

La Supérieure continua :

— Au milieu de ces paroles incohérentes, des mots, répétés à plusieurs reprises, ont frappé les oreilles de celle qui vous écoutait : « *Robert Lefort... Epars... Gertrude...* » Ces noms me sont inconnus. Je ne me rappelle pas vous les avoir entendu prononcer dans le récit que vous m'avez fait de votre aventure.

— Je ne les ai pas dits.

— Si vous avez un secret et si vous me l'avez caché, ma fille, c'est la marque d'une grande ingratitude.

— Non, ma mère, dit Sœur Valentine d'une voix ferme et tranquille, ma sœur Aurore est incapable de mensonge, et elle a mis en vous toute son espérance. Si elle a un secret et si elle le garde, c'est qu'il ne lui appartient pas tout entier et qu'elle ne peut le trahir.

— Et si je le demandais en confession, dit Mère Sainte-Hildegarde, me serait-il confié ?

— Oui, ma mère, répondit Aurore. Vous pouvez m'interroger, et je prends Dieu à témoin que je vous dirai toute la vérité.

— Bien, ma fille, c'est bien... J'ai pour vous autant de tendresse que le cœur d'une femme peut en éprouver pour une étrangère... Gardez votre secret et aimez-moi.

En disant ces mots, la Supérieure se pencha, posa sa bouche froide sur le front d'Aurore et s'éloigna d'un pas lent, avec un mystérieux sourire.

— Quelque chose me dit que je n'ai rien à craindre

de Mère Sainte-Hildegarde, murmura Aurore en la suivant des yeux ; pourtant, je la remercie de ne m'avoir pas interrogée.

— Elle en sait assez, répondit Valentine, pour comprendre que d'autres lui cachent un secret d'État, et cela prouve qu'elle ne s'en servirait pas contre nous.

Trois jours après la scène qui vient d'être exposée, quatrième note de M. de Sartine : « *Une fièvre maligne s'est déclarée ; on craint une rechute, et on n'est pas sans inquiétude pour la santé de l'enfant.* »

A la réception de cette note, apportée le soir à franc-étrier par un exprès, Mère Sainte-Hildegarde n'hésita plus. Elle fit venir Aurore et Sœur Valentine.

— La vie des créatures est entre les mains de Dieu, leur dit-elle. Bien que rien ne soit désespéré, tenez-vous prêtes à partir.

— Avez-vous donc reçu de mauvaises nouvelles, ma mère ? demanda Aurore en joignant les mains.

— Rien de bien grave, ma chère enfant, répondit la Supérieure en l'embrassant. Promettez-moi seulement d'avoir du courage et de vous soumettre à la volonté du Tout-Puissant. Bientôt vous serez auprès de votre fille, je prierai Dieu avec vous, et j'espère en sa clémence.

— Ma mère, dit Aurore, en appuyant sa tête sur son épaule, mon secret me pèse au cœur, et je ne veux pas vous quitter sans le partager avec vous.

— Parlez, ma fille. C'est une mère qui vous écoute, qui vous encourage et qui vous consolera.

— Mon enfant est un fils ; Robert Lefort est son nom ; Gertrude est celui de sa nourrice ; il n'est pas au village des Ifs.

— Où est-il ?

— Ici, près de nous, aux Epars.

La Supérieure tomba dans une méditation profonde.

En relevant la tête, elle rencontra le beau regard d'Aurore, qui brillait d'espérance. Enfin, elle rompit le silence.

— Je savais déjà, dit-elle, ce que vous avez cru m'apprendre.

— Nous implorons votre aide, ma Mère, contre des ennemis inexorables.

— Mon aide ne vous fera pas défaut, mes chères filles. Soyez sans crainte ; la main qui s'étend sur vos têtes a toujours été douce aux faibles et terrible aux superbes. Les esprits de ténèbres ne prévaudront pas contre nous, et ils seront replongés dans la nuit. Faites donc vos derniers préparatifs ; rien ne retardera votre départ quand l'heure sera venue.

La Supérieure se leva.

— A partir de ce soir, Sœur Valentine, vous occuperez la cellule voisine de cette pauvre enfant, et si son sommeil est encore troublé par des songes, elle n'aura pas à craindre de nouvelles indiscretions. Allez, mes filles, soyez patientes dans l'affliction, et souvenez-vous que la désespérance est un péché capital. Dans cette vie passagère, toutes les heures blessent, la dernière tue.

Le lendemain, dans la matinée, une chaise de poste, lancée à fond de train, s'arrêta à l'entrée du Couvent de Maintenon. Bénédict en descendit. Après s'être fait annoncer il fut introduit dans l'oratoire de la Supérieure. Dès qu'elle parut, il s'inclina respectueusement en lui présentant un pli cacheté, qui lui avait été remis par la comtesse d'Estrades. Mère Sainte-Hildegarde l'ouvrit. Après y avoir jeté les yeux, son regard se porta sur Bénédict, qui l'observait en silence.

— Vous êtes un messenger de mauvaise nouvelle, dit-elle en lui tendant la note dont elle venait de prendre connaissance.

Elle contenait ces mots :

L'enfant est perdu. Le porteur de cette note est M. Bénédicte, secrétaire de M. Gabriel. Rien ne s'oppose à ce qu'il accompagne la jeune mère au village des Ifs, près de Fécamp. Il faut se hâter ; d'après le dernier avis du médecin, il est à craindre qu'il soit trop tard.

— Aux Ifs ! s'écria Bénédicte, froissant le papier qu'il tenait à la main.

Puis reprenant soudain son empire sur lui-même :

— Je vous prie de me pardonner cet accès de colère, madame. Bien que les bruits du monde expirent au seuil de cette maison, il est des félonies qui vous touchent indirectement et qu'il ne m'est pas permis de vous laisser ignorer.

— Le comte de Saint-Germain m'a tenue jusqu'ici au courant des manœuvres de vos ennemis.

— Toutes les armes sont permises contre la Pompadour.

— Dieu se chargera de punir cette femme impie, et son châtiment terrestre a depuis longtemps commencé... Mais le temps presse, et j'ai fait mander ici votre sœur et votre fiancée... Les voici.

Après un moment accordé aux effusions de leur tendresse, Mère Sainte-Hildegarde reprit :

— Mes enfants, avant de vous donner ma bénédiction, je veux éclaircir un doute qui obscurcit ma pensée. Ceux qui conspirent contre ma fille Aurore n'ont pas osé lui refuser la faveur d'aller remplir son devoir auprès de son enfant malade. Il faut donc qu'on l'ait fait transporter au village mensongèrement indiqué comme lieu supposé de sa retraite, puisque c'est là qu'il est en ce moment ?

— En effet, dit Bénédicte.

— L'enfant était en nourrice au hameau voisin des

Epars. Changement pour changement, n'était-il pas plus naturel de l'y laisser, en disant simplement qu'il y avait été envoyé ?

— J'avais le même doute, ma mère, dit Aurore songeuse, et j'y ai réfléchi toute la nuit.

— Il y a là un point obscur et inexplicable. Il convient donc de réduire à néant ces grossiers artifices, et vous en demanderez compte.

— La Pompadour, madame, est armée d'un absolu pouvoir, dit Bénédicte, l'œil sombre, et ce serait tout compromettre que de la combattre en face.

— L'impure courtisane ira, s'il le faut, ramper aux pieds de la reine. Partez, mes chers enfants, je vous bénis, et que Dieu soit avec vous dans le pénible voyage que vous allez entreprendre.

Aurore, Valentine et Bénédicte prirent congé de la supérieure, en lui promettant de lui faire tenir de leurs nouvelles. Elle voulut les accompagner jusqu'à la chaise de poste qui stationnait à l'entrée du couvent. Pendant qu'on chargeait les bagages et qu'on remplissait le coffre de provisions de bouche, Mère Sainte-Hildegarde embrassa une dernière fois Aurore.

— Tant que je serai de ce monde, dit-elle, il y aura toujours ici un asile ouvert à l'innocence et au repentir. Ne m'oubliez pas, ma fille ; soyez vaillante et, de près comme de loin, je veillerai sur vous. Au revoir, adieu.

— Au revoir, ma mère ; je vous aime et vous vénère comme une sainte.

Mère Sainte-Hildegarde envoya un dernier signe d'adieu aux voyageurs. Les postillons éperonnèrent les porteurs, la chaise partit au grand trot dans la longue avenue, et le bruit cadencé des grelots du collier des chevaux s'éteignit dans l'éloignement.

Le Voyage.

Le début du voyage fut triste et presque silencieux. A peine si, par intervalles, Valentine échangea quelques mots à voix basse avec son frère ; tous deux, la tête à la portière de la voiture, laissaient errer leurs regards sur la campagne environnante, ne voulant pas troubler la douleur d'Aurore. Au premier relais, Bénédicte descendit pour surveiller l'attelage et prendre des informations précises sur son itinéraire. Ces renseignements obtenus, il vint reprendre sa place. Les postillons, payés à doubles guides, surmenaient les chevaux, et la chaise de poste brûlait le pavé de la route royale, en laissant derrière elle un sillage de poussière.

— Ayez patience, Aurore, dit-il en prenant ses mains dans les siennes, nous arriverons plus tôt que je ne l'espérais en quittant Versailles, et demain, dans la matinée, nous toucherons au terme de notre voyage.

— Les routes sont bonnes en cette saison, dit à son tour Valentine ; mais trouverons-nous des relais au milieu de la nuit ?

— J'ai pris mes dispositions en conséquence, ma sœur ; nous sommes précédés par un courrier de la maison du roi, qui a deux heures d'avance, avec ordre de réquisitionner les meilleurs chevaux. D'après mon calcul, en relayant de cinq en cinq lieues, vingt heures suffiront pour franchir les cinquante lieues de poste de Maintenon à Fécamp.

— Nous ne serons pas loin du village des Ifs ?

— Je ne crois pas qu'une route carrossable nous y mène, mais il n'y a qu'une heure de marche. Nous la ferons

à pied, pour éviter des lenteurs, si nous ne trouvons pas immédiatement des moyens de transport.

— Que vous êtes bon et dévoué, Bénédicte, dit Aurore en appuyant la tête sur son épaule.

— J'aurais voulu faire mieux, si j'avais été prévenu plus tôt ; mais le temps m'a manqué, et je suis parti sans délai.

— Je n'en attendais pas moins de vous, et je voudrais vous en remercier en me montrant d'humeur plus gracieuse. Cependant, Bénédicte, si je ne puis m'affranchir d'une cruelle incertitude, je me sens heureuse et tranquille d'être auprès de vous et sous votre protection.

— Il y a assez de malheurs réels dans la vie sans en forger d'imaginaires, et il vaut mieux employer son courage à les supporter quand ils sont venus, qu'à les redouter trop longtemps à l'avance.

— Vous avez raison, Bénédicte, mais cela m'est bien difficile.

— Vous êtes soumise à une rude épreuve dont nous prenons notre part, et je voudrais seulement vous donner bon espoir et bon courage.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais combien votre âme est généreuse ; tout me le rappelle, sans me donner une occasion meilleure de le reconnaître comme je le voudrais.

— Elle pleure, dit Valentine, et à cause de toi, mon frère.

— A cause de moi?... Qu'ai-je donc fait ?... Qu'ai-je pu dire ?...

— Oh ! rien que de noble et de cher à mon cœur, Bénédicte. Je pleure, parce que je vous aime et que je songe à votre sacrifice. Je veux dire que mon fils est bien à moi ; je suis sa mère et je dois l'aimer ; mais vous, qui me conduisez auprès de lui, ne devez-vous pas éprouver un sentiment contraire ?... C'est une horrible

pensée, et pourtant, je ne crois pas que vous souhaitiez sa mort.

— Sa mort?... Mon cœur peut-il former un désir qui déchirerait le vôtre, Aurore?

— Est-il vrai que vous ne le repousserez pas?

— Je vous ai promis de l'adopter, et cette parole sera tenue.

— Je puis dire, sans mensonge, que je vous aime de toutes les forces de mon âme, et que le malheur qui me menace n'est peut-être pas ma plus amère pensée. S'il doit me frapper, Bénédicte, je crois que j'aurai le courage de le supporter pour l'amour de vous.

— Et moi, Aurore, je tâcherai d'aimer votre enfant.

Il y eut un silence.

— Ne parlons plus du passé, reprit Bénédicte, et considérons l'avenir. Si vous tremblez pour un fils dont chaque minute vous rapproche, notre sœur tremble pour son fiancé, exposé tous les jours à des dangers sans nombre et dont elle est séparée par les mers.

— Oui, je sais que le chevalier de La Roche-Brion est dans les colonies du Nouveau-Monde, avec le marquis de Vaudreuil, et que les dernières nouvelles qu'on en a reçues n'étaient pas rassurantes.

— Valentine a exigé de moi la vérité, et j'ai dû lui apprendre tout à l'heure que les dépêches du Canada, qui sont parvenues récemment au ministre des Relations étrangères, sont désastreuses. Tout ce qu'il est permis d'espérer maintenant, c'est qu'après cette dernière campagne si meurtrière, le Chevalier nous revienne sain et sauf.

— Tout espoir est-il donc perdu? dit Valentine. Le marquis de Vaudreuil ne peut-il plus se maintenir et attendre une occasion favorable de reconquérir ses avantages?

— Non, il n'y a aucune illusion à se faire à cet égard,

et les événements futurs ne tarderont pas à confirmer ces craintes. Il y a aujourd'hui six ans que Dupleix a été rappelé. Si on lui avait envoyé de l'argent et des soldats, au lieu de lui expédier la plus vile canaille, comme l'attestent ses correspondances, la France serait maîtresse de l'Inde à la place de notre ennemie l'Angleterre. Lally, le noble Irlandais, qui s'est dévoué au service de notre nation, n'avait pas les grandes vues de Dupleix ; il n'était qu'un héros. Mais obligé, pour trouver de l'argent, d'aller le prendre à main armée aux rajahs indiens, à cinquante lieues dans les terres, comment pouvait-il s'opposer à la marche de l'armée anglaise et empêcher lord Clive de reprendre l'offensive ? Cependant Lally va ressaisir Madras ; la brèche est ouverte ; il commande l'assaut. Ses soldats refusent de marcher, parce qu'ils ne sont pas payés. A son tour, il se voit assiégé dans Pondichéry. Avec sept cents compagnons, restés fidèles à sa mauvaise fortune, il tient neuf mois en échec les vingt-deux mille hommes de l'armée anglaise. Enfin la ville est prise et rasée ; c'est le coup de mort de notre domination dans l'Inde ; elle ne s'en relèvera jamais.

— N'est-il pas infâme d'avoir ainsi abandonné une armée française ? dit Valentine.

— La situation du Canada est désespérée. Après tant de combats heureux et de brillants succès, tous ces efforts sont perdus, tous ces avantages stériles, faute d'un peu d'argent et d'un faible secours envoyés à la colonie. Depuis quatre ans, le drapeau de France était arboré sur les forts d'Osvégo et de Saint-Georges, son pavillon flottait sur les eaux des grands lacs du Saint-Sacrement et de l'Ontario. On était maître de ces boulevards des possessions anglaises. Montcalm et Vaudreuil ne demandaient qu'une poignée d'hommes. Ici, quatre mille soldats s'offraient de passer au Canada, et d'y demeurer comme colons après avoir assuré la con-

quête. Pour cela, il fallait à peine ce que coûte la Pompadour en trois mois, mais la Poisson, qui mène tout, n'aurait pas fait le sacrifice d'une fantaisie pour envoyer ces braves gens de l'autre côté des mers.

— Je hais cette femme jusqu'à la mort, dit Aurore à Valentine.

— La France sera bientôt délivrée de la vieille courtisane usée, répondit Bénédict... L'année dernière, Montcalm et Vaudreuil n'attendaient plus rien; on ne les écoutait même pas. Ils n'avaient plus que cinq mille hommes, sans argent et sans vivres, sans plomb et sans poudre, traqués au désert comme des bêtes fauves par les quarante mille soldats de l'armée anglaise. Elle met le siège devant Québec. Montcalm veut sauver la ville et livre la bataille. Ses soldats ne l'abandonnent pas. Il était leur idole par son courage chevaleresque. Blessé à mort, il leur crie : « En avant! Gardez le champ de bataille! » Le général anglais reçoit trois coups de feu, et déjà dans l'agonie, il entend les siens crier : « Les Français reculent! Montcalm est mort! » Il se relève un instant et retombe en disant : « Je meurs content. » Oui, Montcalm a trouvé la mort des héros dans les plaines d'Abraham. Vaudreuil lutte encore; il usera son dernier homme et sa dernière cartouche; mais quand il sera au bout du rouleau, il ne lui restera pas assez d'espace pour se coucher sur la terre française. Enfin, les choses en sont là.

Valentine ne pleura pas, mais ses lèvres tremblèrent, et elle murmura :

— Oh! mon cher chevalier, si vous succombez, Dieu me permettra de ne pas vous survivre.

Aurore se sentit remuée par cette douleur stoïque. Oubliant son chagrin, elle enveloppa sa sœur dans ses bras et s'ingénia à la consoler, pendant que Bénédict les considérait d'un air taciturne. Ainsi, par une loi bien-

faisante de la nature, ceux qui souffrent ensemble trouvent parfois un allègement à leurs peines.

Quand cette crise fut passée, Bénédict changea brusquement le cours de l'entretien. Comprenant qu'il serait écouté, il mit Aurore et Valentine au courant des événements qui s'étaient accomplis depuis l'heure de la séparation. Il avait vu régulièrement tous les jours le comte de Saint-Germain qui, après sa visite à la Supérieure du couvent de Maintenon, avait entretenu avec elle une correspondance suivie. Les nouvelles qu'il recevait de sa fiancée l'avaient aidé à supporter l'absence. C'est par l'influence du comte sur l'esprit du roi et de la favorite qu'il avait obtenu, pour Valentine et pour lui, la faveur d'accompagner Aurore, et il espérait, au retour, voir tomber le dernier obstacle qui s'opposait à leur mariage.

Le chevalier de La Roche-Brion n'était pas oublié dans ces projets d'avenir, et ses ordres de rappel avaient été expédiés.

Un peu d'espoir rentra dans l'âme des deux amies. Profitant de cette courte trêve, Bénédict fit la remarque que la journée s'avancait et qu'il était nécessaire de reprendre des forces, car la collation du matin était le seul repas qu'ils eussent fait depuis le commencement de leur voyage. Parmi les provisions de bouche dont la Supérieure avait fait remplir le coffre de la chaise, se trouvaient plusieurs bouteilles de vin du Pape, cadeau princier du gouverneur d'Avignon, qui était de ses amis. Mère Sainte-Hildegarde n'ignorait pas les vertus bienfaisantes de ce vin parfumé. Elle savait aussi que la machine humaine est soumise aux exigences de la nature, et que l'esprit en subit plus ou moins l'influence. Bénédict ne négligea pas ce moyen, et le résultat de l'expérience fut de procurer un calme et profond sommeil aux voyageurs.

La chaise roula toute la nuit du même train d'enfer. Quand le jour parut, quelques heures à peine les séparaient du terme de sa course rapide et ils arrivèrent sans encombre au dernier relais. A mesure qu'on approchait, Aurore semblait se ranimer. Soudain, elle ne put retenir une exclamation de surprise : la terre semblait avoir disparu.

— Bénédicte, dit-elle vivement en étendant la main, on ne voit plus que le ciel.

— C'est la mer.

A ces mots magiques, elle resta un instant immobile et silencieuse.

— Et cette petite chapelle, sur la colline ?

— Notre-Dame-du-Salut. Nous sommes à Fécamp.

— Mon fils... mon fils... je vais revoir mon fils, répétait Aurore d'une voix machinale, en interrogeant l'horizon, comme si son œil cherchait la place où elle devait le retrouver.

La chaise ne ralentit pas son allure, et une joyeuse fanfare annonça qu'elle venait de franchir la porte de la ville. Après avoir longé le port, elle s'arrêta devant l'hôtel des Messageries royales.

La physionomie de Fécamp n'a pas sensiblement changé depuis un siècle. C'était alors, comme aujourd'hui, une longue ville inanimée, décousue, qui se développe en ligne sur l'espace d'une lieue, dans l'étroite vallée que forment ses deux rangs de collines nues. Presque toutes ses maisons basses, entourées d'un petit jardin clos par des haies, lui donnent l'aspect d'une bourgade interminable dominée par la chapelle de Notre-Dame-du-Salut qui couronne le sommet de la falaise.

Le masque tombe.

Au moment où les trois voyageurs venaient de mettre pied à terre, un étranger, qui stationnait à la porte de l'hôtellerie et qui semblait les attendre, s'approcha, la tête découverte.

— Si mes indications sont exactes, dit-il en s'adressant à Bénédic, avec un accent italien fortement prononcé, c'est à monsieur le comte de Val-d'Ahon, secrétaire de M. Gabriel, que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, monsieur.

L'étranger s'inclina.

Bénédic ajouta d'un ton sec :

— Si vous avez à m'entretenir, je serai de retour ce soir. Je suis pressé et ne puis rien entendre.

— L'affaire qui m'amène vous intéresse directement, et ne peut être ajournée.

— Qui êtes vous ?

— Le docteur Bassaglio, de Padoue.

— Que me voulez-vous ?

— Je suis arrivé hier par la malle, venant de Paris pour donner mes soins à *une petite fille*, actuellement en nourrice au village des Ifs. En outre, j'ai reçu l'ordre de venir tous les jours attendre ici la mère de l'enfant malade, de la recevoir à son arrivée et de l'accompagner, si toutefois monsieur le comte veut bien agréer mes offres de service.

Aurore avait suivi cette entrée en matière avec une émotion croissante.

— Vous avez soigné *ma fille* ? dit-elle intervenant à son tour dans la conversation.

— Oui, madame, répondit le docteur Bassaglio en s'inclinant.

La même pensée surgit en même temps dans l'esprit des trois auditeurs attentifs, et elle peut se formuler en deux traits :

Si l'enfant malade est une fille, que peut-elle avoir de commun avec Aurore ? Que signifie cette lugubre comédie ?

Bénédict reprit du même ton bref et impératif :

— Qui vous a confié votre mission ? Qui vous a donné ces ordres ?

— Une dame de la cour... une très grande dame.

— Trêve de mystères, monsieur. Son nom ?

— Mme la marquise de Pompadour.

L'œil de Bénédict lança un éclair.

Aurore, toujours sur ses gardes, ne laissa rien paraître des impressions qui s'agitaient en elle avec le sentiment nouveau d'une vague espérance. Ce n'était plus son enfant qu'elle allait voir, c'était celui d'une étrangère. A cette pensée : « Mon fils est vivant, » elle recouvra subitement toute la puissance de cette faculté d'observation qui ne l'avait jamais complètement abandonnée dans les crises les plus difficiles.

L'amour a sa lucidité, comme le génie, et la passion s'élève d'elle-même d'un vol égal à celui des plus hautes intelligences. Une seconde lui avait suffi pour envelopper d'un coup d'œil celui qui venait de prononcer le nom de sa mortelle ennemie. A la suite de cet examen rapide son jugement était formé. Malgré son accent nasillard, son visage olivâtre, ses yeux abrités par de lourdes besicles d'or, sa perruque noire, son bonnet d'astrakan et sa longue houppelande polonaise à brandebourgs, le docteur Bassaglio n'était pas un étranger pour elle. Pendant l'intervalle de silence qui avait suivi sa réponse décisive à la dernière question de Bénédict, elle interro-

geait ses souvenirs confus, cherchant à démêler quel était le singulier personnage caché sous cet accoutrement bizarre et ces dehors étrangers.

Dans la croyance que le nom redoutable qu'il venait d'invoquer produirait l'effet d'un talisman victorieux, celui qui s'attribuait le titre de docteur Bassaglio s'approcha de Bénédict et murmura à son oreille, d'un ton confidentiel :

— La triste nouvelle que j'ai à vous apprendre ne peut avoir rien d'affligeant pour vous, monsieur le comte : L'enfant est mort cette nuit.

Comme Bénédict gardait le silence, il poursuivit :

— Votre désir sera sans doute de remplir la douloureuse mission de l'annoncer vous-même à la jeunemère, avec tous les ménagements et toutes les précautions que vous jugerez convenable.

Cette déclaration faite à voix basse, le docteur donna à son masque hypocrite un air de circonstance ; puis, d'un geste machinal qui lui était familier, il fit passer avec désinvolture sous son bras un énorme jonc à pomme d'ivoire sur lequel il s'appuyait. Plongeant ensuite sa main dans la vaste poche de sa houppelande, il en tira une tabatière ronde en buis, frappa un coup sec sur le côté, souleva le couvercle, prit méthodiquement, une prise de tabac d'Espagne à haute dose, referma la boîte, la fit disparaître avec dextérité, et, après une chiquenaude sur la cravate rabattue, il reprit sa canne et se retrouva dans sa première attitude.

Aurore n'avait pas perdu un mouvement de cette pantomime significative. Ce fut comme un trait de lumière qui éclaira subitement la physionomie de l'étranger. Elle venait de reconnaître M. Le Veneur. M. de Sartine, son patron, lieutenant-général de la police du royaume, ne croyait pas se tromper en lui confiant la

marche de cette expédition délicate. Ce choix était naturellement indiqué, et il appartenait à celui qui avait lancé la bête de lui donner le coup de grâce. Mais toute cuirasse a son défaut ; il y a toujours un grain de sable sous la roue du char des triomphateurs. Dans toutes les choses de ce monde, les plus savants calculs de la prudence de l'homme sont déjoués par un accident banal, une circonstance vulgaire, qui amène un dénouement imprévu. Qu'on l'attribue aux voies impénétrables de la Providence ou à l'intervention de ce machiniste inconnu qu'on appelle le Hasard, c'est la loi mystérieuse de la destinée des êtres, dont rien ne peut contredire les manifestations visibles.

L'expérience constante démontre, en effet, qu'il y a toujours un peu de fatalité au fond des combinaisons humaines. Au cas particulier, M. de Sartine allait en avoir une preuve irrécusable. Il avait trop préjugé de l'habileté du comédien qui rentrait en scène sous une dernière incarnation, comme le *Deus ex machinâ*, pour finir la comédie par un coup de théâtre. La victime du Parc-aux-Cerfs avait été forcée ; mais si elle était aux abois, elle n'était pas abattue. Elle avait éventé le limier de la chasse royale, et il ne pouvait pas encore dire : « Baissez le rideau, la farce est jouée. »

Nous avons laissé M. Le Veneur dans une pose triomphante, attendant l'effet de sa funèbre confidence.

Bénédict l'avait entendue sans sourciller.

— Je crois, monsieur, dit-il sèchement, que le plus simple et le plus court est de gagner à pied le village des Ifs.

— Je suis aux ordres de M. le comte.

— Nous vous suivons.

Pour un peu, M. Le Veneur se serait mis en route d'un pas allègre. Il aurait campé son bonnet d'astra-

kan et exécuté un joyeux moulinet avec sa canne, en fredonnant son air favori :

Quand ils sont vieux,
Quand ils sont vieux,
Les loups, bergère,
Ne mordent guère.

Mais ces allures juvéniles et cette gaieté champêtre, qui convenaient autrefois à l'humeur folâtre librement épanchée au sortir de son premier souper chez Mme Championnet, n'étaient plus qu'un souvenir du temps où il avait pris dans ses filets l'ignorante, adorable et naïve Aurore. En retrouvant, à un intervalle de près de deux années, celle qu'il appelait alors *une petite dinde*, il n'avait pas hésité à la classer dans la famille des *poules couveuses*, dont les cris jetaient la terreur dans l'âme de l'Abbesse, et lui donnaient parfois à lui-même une grande tablature. Dès lors il avait observé, non sans inquiétude, le calme de son regard et l'immobilité de son maintien. En chasseur émérite, il connaissait le gibier dangereux ; il n'avait pas besoin de se rappeler les instructions spéciales de la Pompadour pour se rendre un compte exact de la situation. Il s'attendait à rencontrer une victime farouche et sauvage, et il se tenait prêt dans l'éventualité d'une défense héroïque. L'énergie d'Aurore, l'attitude noble et fière de Valentine, l'autorité de Bénédicte déroutaient sa marche, et il flairait un danger. Il était évident que ces trois adversaires acceptaient ouvertement le combat contre la royale et toute-puissante favorite. Son nom, ce bouclier à la *Tête de Méduse*, n'avait produit qu'un effet répulsif traduit par un dédaigneux sourire de mépris. Avec une telle entrée de jeu, il comprit qu'il faudrait bientôt en découdre, et que s'il parvenait à sauver sa peau, sacrifiée par des volontés supérieures, ce ne serait pas sans risquer de la voir

écharpée, ou tout au moins trouée de larges boutonnières.

Cette perspective mélancolique ne contribua pas médiocrement à donner à sa démarche une gravité docturale, si bien en harmonie avec ses réflexions moroses. En conséquence, il prit solitairement les devants, suivi de près par ses compagnons silencieux. A peine hors de la ville, ils gravirent un sentier escarpé qui conduisait sur les falaises, et s'engagèrent dans un chemin raboteux, dont les ornières profondes marquaient le passage des chars, attelés de bœufs, qui descendaient des villages.

Le touriste qui suit aujourd'hui la route pittoresque et accidentée de Fécamp à Étretat, aura quelque peine à reconnaître la riche, plantureuse et grasse Normandie sous l'aspect du tableau désolé que présentait alors cette fertile province. Assurément, elle offrait à l'œil cette végétation luxuriante d'une terre naturellement féconde, mais que les misères et les calamités du temps, bien plus encore que l'ignorance, laissaient abandonnée à elle-même et presque improductive. Les collines, largement ondulées, étaient couvertes de cette herbe courte et drue, brûlée par le vent de mer et semblable à du velours. Au sommet de la falaise, le chemin se déroulait et serpentait entre des arbres de haute futaie, dont les troncs droits et alignés semblaient la colonnade d'un temple rustique à la voûte de feuillage. Un peu plus loin, on découvrait une immense échappée de plaine semée d'îles de verdure, et, tout au fond, des bouquets d'arbres grêles découpant leurs légères silhouettes sur le ciel clair. Mais point de nombreux troupeaux dans les verdoyants pâturages. Point de gros villages groupés autour de leur église, comme des moutons sous la garde du pasteur. Point de belles fermes aux longs bâtiments espacés dans une vaste enceinte, bordée de talus plan-

tés d'arbres entourant les enclos, où les pommiers fleurissent à l'abri de ces remparts de verdure qui les protègent contre les brises marines. Point de route blanche où d'élégantes et solides voitures, attelées de chevaux de luxe, transportent au marché de la ville prochaine les fermiers opulents et les paysannes cauchoises aux riches costumes. Point de flottilles de pêche, à l'ancre, sur les côtes.

Par-ci, par-là, quelques vaches et quelques moutons dispersés, cherchant une herbe rare. De loin en loin, on entrevoit à travers les arbres une misérable chaumière, à la barrière rustique à demi renversée, devant laquelle un enfant, sale et stupide comme les bêtes, se roule au bord d'une mare où gît le soc rouillé d'une vieille charrue. A peine si on distingue sous l'horizon la voile brune du bateau d'un pêcheur isolé, qui dort sur les flots. Mais où sont les laboureurs et les paysans ? C'est La Bruyère qui va répondre :

L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible. Ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et, en effet, ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines. Ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

Un roi de France avait dit : » Le labourage et le pâturage sont les deux mamelles de mon royaume. » Elles étaient taries. Partout la solitude, le désert, l'abandon. Et, dans le même temps, sans souci de vingt-cinq millions d'hommes menant une existence végétative, d'un peuple inerte couché sous son harnais trop lourd, les courtisans se pâmaient aux pastorales de ses fades

rimeurs, serviles et plats imitateurs de la poésie antique. Ils s'admiraient sous les traits des bergers et des bergères aux houlettes enrubannées, devisant au milieu de leurs brebis frisées, dans les tableaux villageois des peintres des fêtes galantes. Cependant Rousseau esquisait déjà ses grands paysages, en face de la nature, qui conserve toujours son éternelle jeunesse et son immortelle beauté.

A un endroit où le sentier faisait un coude, les trois voyageurs perdirent leur guide de vue. Aurore s'arrêta.

— Bénédic, dit-elle, savez-vous quel est l'homme qui marche devant nous en ce moment ?

— Il suffit qu'il soit envoyé par la Pompadour pour que je m'en défie.

— C'est un espion déguisé, ajouta Valentine.

— Vous ne vous trompez pas. Vous le rencontrez sans doute pour la première fois ; moi, je l'ai reconnu : C'est l'homme du Coche de Versailles.

— Quoi ? Ce docteur Bassaglio serait Le Veneur, celui qui vous a fait tomber dans le guet-apens de la rue Saint-Médéric, d'accord avec la Bertrand ?

— C'est du moins le nom sous lequel je l'ai connu ; mais, après tout ce que j'ai appris, il se peut qu'il soit faux comme le reste.

— Etes-vous sûre de ne pas vous tromper ?

— C'est bien lui.

— A quoi l'avez-vous reconnu ?

— A sa voix, d'abord, malgré son accent étranger, et surtout à la façon dont il ouvre sa tabatière.

— Je trouverai peut-être une occasion favorable de supprimer ce dangereux compagnon ; mais il ne faut pas qu'il emporte avec lui des secrets qui nous intéressent. Je tiens à recevoir la confession de ce coquin damné, avant de lui donner son passe-port pour l'autre monde.

Il doit connaître le comte Roltik, puisqu'il était son instrument, comme il l'est sans doute encore en cette circonstance.

— Oui, cet homme me porte malheur.

— Sa présence ici est d'un mauvais augure, mon frère, dit à son tour Valentine. Quand il nous a abordés à la descente de la voiture, je l'ai observé de près. Pendant que tu lui parlais, ses yeux clairs étaient toujours en mouvement derrière ses lunettes, comme si un invisible danger le tenait en éveil.

— Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir; en attendant, concertons bien notre marche. Nous allons tout à l'heure nous trouver en présence d'un enfant mort. Cet homme me l'a appris en arrivant. Comme je me suis chargé d'annoncer cette nouvelle à Aurore, elle doit agir, jusqu'à nouvel ordre, comme si elle l'ignorait.

— Bénédict, dit Aurore, frappée d'une réflexion soudaine, mon esprit se perd au milieu de ces ruses infernales. On m'a constamment entretenue dans l'idée que mon enfant était une fille et que sa nourrice était aux Ifs. Mais si l'enfant mort est enseveli?... Si c'était réellement mon fils?

— Non, Aurore.

— Hâtons-nous, je vous en supplie.

Ils rejoignirent leur guide qui, ne les voyant plus, s'était arrêté d'un air soucieux.

Au bout d'une demi-heure de marche la petite caravane s'engagea dans une passe étroite, d'un aspect sauvage, flanquée à droite par un bois de pins. A gauche le regard plongeait dans les profondeurs de vastes fosses circulaires, que tapissaient des arbres énormes dont la cime atteignait à peine les orifices béants.

— Savez-vous, docteur Bassaglio, qui a creusé ces fondrières? demanda Bénédict, qui marchait derrière lui.

— Elles ont attiré mon attention la première fois que j'ai pris ce chemin, répondit M. Le Veneur. Les gens du pays n'ont pu me renseigner à cet égard ; mais on m'a dit à Fécamp que ce sont d'anciennes carrières abandonnées, dont l'origine remonte aux premiers temps de la Gaule.

L'enfant mort.

Au sortir du bois, M. Le Veneur, auquel nous restituons le nom de guerre sous lequel il a été mis en scène au début, s'arrêta au sommet d'une petite éminence.

— Voilà le Château des Ifs, dit-il, le bras étendu, en indiquant une de ces constructions à l'architecture lourde et sévère qui, sous le règne précédent, s'étaient multipliées dans les provinces.

A quelque distance, on apercevait les chaumières grises du village auquel le château avait donné son nom.

— Où est l'enfant ? demanda confidentiellement Bénédict.

— Dans cette ferme isolée, qui est sur la gauche.

— Votre mission est remplie ; la mienne commence.

— Je me tiendrai à votre disposition, monsieur le comte, si la jeune mère a besoin du secours de mon art.

Ils arrivèrent bientôt à la porte de la ferme. Aucun signe extérieur n'annonçait qu'un enfant venait d'y mourir. Une femme au front bas, sous des cheveux roux en broussailles, était debout sur le seuil, regardant stu-

pidement les étrangers dont elle attendait la venue, au milieu d'un petit groupe de paysannes.

Sur les indications précises qui lui avaient été données, Bénédic, suivi de Valentine et d'Aurore, traversa rapidement la salle d'entrée, et franchit les marches d'un escalier rustique à rampe de bois qui conduisait à l'étage supérieur. Une porte était ouverte. Il pénétra dans une chambre vide, qui n'avait d'autres meubles qu'un lit formé de quatre planches, et un berceau grossièrement façonné, dans lequel reposait l'enfant mort. Le masque amaigri faisait paraître encore plus grands les yeux ternes et vitreux, démesurément ouverts.

D'un mouvement prompt comme la pensée, Aurore se pencha sur le petit cadavre et le considéra pendant quelques secondes d'un air égaré ; puis, s'agenouillant lentement, elle dit à voix basse :

— Sommes-nous seuls ?

— Oui, répondit Valentine à ses côtés.

Bénédic s'approcha.

— Voyez-vous ce signe sur la joue?... Quand je l'ai vu, j'ai d'abord cru que mon fils était mort.

— C'est un signe artificiel, dit Valentine.

— Quoi ? murmura Bénédic, on n'a pas reculé devant la mort ? On a profané le cadavre d'un enfant ? Cela crie vengeance et justice sera faite. Mais il faut agir avec prudence et circonspection, et ne pas éveiller les soupçons de celui qui nous observe. Aurore, mettez votre mouchoir sur votre visage ; appuyez-vous sur mon bras et descendez lentement.

Cette manœuvre s'exécuta. Une fois à quelque distance de la ferme, Bénédic, laissant les deux amies seules, retourna auprès de M. Le Veneur, qui l'accueillit avec un air de componction et des formules de condoléance.

— La jeune mère est anéantie, dit-il; il faut en profiter pour emporter l'enfant.

Quelques minutes suffirent pour clouer le petit cercueil. Deux garçons de ferme le posèrent sur une civière, qu'on recouvrit d'une toile blanche. On vit alors s'avancer un vieux prêtre, précédé par un enfant portant la croix. Il prononça quelques prières à voix haute et reprit la direction de la petite église du hameau. Les deux porteurs soulevèrent leur léger fardeau et se mirent en marche, suivis par le docteur Bassaglio, le petit groupe des femmes et quelques paysans.

Mauvais quart-d'heure.

Bénédict était resté seul à l'entrée de la ferme. Quand le convoi eut disparu derrière les arbres, il rejoignit Aurore et Valentine, qui l'attendaient, et ils franchirent sans parler la courte distance qui les séparait du château des Ifs. En l'absence du maître l'intendant reçut les trois étrangers avec un accueil hospitalier. A la suite d'une collation, qui répara leurs forces, sur la demande de Bénédict, il mit un serviteur à sa disposition pour escorter ses deux compagnes jusqu'à la ville prochaine.

Le soleil commençait à décliner quand elles se mirent en route. Environ à la même heure s'achevait la cérémonie funèbre, et le docteur Bassaglio retourna au Château des Ifs, lieu de son séjour temporaire dans ce coin perdu du monde civilisé.

Pendant qu'un domestique apportait des vivres et du vin sur la table encore servie, il tira de sa poche une

petite écritoire, une plume et du papier. Après s'être informé de ses compagnons, il écrivit deux lettres laconiques, à en juger par le peu de temps que dura cette opération. Les ayant serrées dans son portefeuille, avec un petit sifflement particulier, il absorba une prise et son visage prit alors cette expression de sérénité que donne la satisfaction du devoir accompli. Ces soins remplis, il se mit en devoir de faire honneur aux mets placés devant lui, mangea copieusement et but deux bouteilles de vin. Son repas achevé, il se mit en quête et retrouva Bénédicte qui arpentait les allées du jardin, en compagnie de l'intendant du château.

— Je viens d'apprendre que ces dames sont parties, monsieur le comte, dit M. Le Veneur. Si rien ne vous retient ici, nous pouvons nous mettre en route pour arriver à Fécamp avant la fin du jour.

Sans répondre, Bénédicte fit un geste d'acquiescement à cette proposition. L'intendant accompagna ses hôtes jusqu'à la limite du domaine, où ils échangèrent un dernier salut.

M. Le Veneur comprit que son compagnon n'était pas en humeur de causer, et il se résigna au silence, réglant son pas sur son allure rapide.

Le crépuscule était venu quand ils approchèrent des grandes fosses circulaires, au fond desquelles croissaient les arbres gigantesques qui avaient fixé leur attention.

A cet endroit, Bénédicte tira un pistolet de sa poche et le posa tranquillement sur la tempe de M. Le Veneur, qui marchait à son côté.

— Monsieur le comte...

— Pas un mot, pas un geste, ou je te casse la tête.

M. Le Veneur considéra son compagnon d'un air effaré, puis il se laissa tomber à genoux, tremblant de tous ses membres.

— Relève-toi, dit Bénédicte; je n'ai pas de temps à perdre. Ne restons pas sur ce chemin.

Désignant alors une bande de terrain entre deux fosses, Bénédicte ajouta :

— *Avanti, alla sinistra.*

M. Le Veneur excellait dans son rôle de faux docteur et il en avait bien l'accent étranger, mais il ne savait pas l'italien, et il n'avait pas prévu que le secrétaire de Gabriel l'interpellerait dans cette langue.

— Pardonnez-moi, monsieur le comte, dit-il en reprenant sa voix naturelle, je suis un pauvre homme qui n'ai jamais fait de mal à personne, et je vous supplie de m'écouter, car je ne sais ce qui a pu m'attirer votre ressentiment.

— Très bien, je vais te parler une langue que tu comprendras mieux : Marche devant, sur la gauche.

Une fois à certaine distance du chemin, la bande de terrain devenait plus étroite, et surplombait de chaque côté deux trous béants et profonds.

— Vide tes poches, ordonna Bénédicte, la main tendue.

M. Le Veneur lui fit passer son portefeuille, sa bourse et sa montre. Cette opération achevée, il demanda la permission de garder sa tabatière.

— Soit, dit Bénédicte. Maintenant, écoute, comprends et réponds : Quel est ton nom ?

— Pingret.

— Tu en as d'autres.

— Oui, sans doute, selon le besoin et les circonstances.

— Dis-les.

— D'abord, le docteur Bassaglio ; ensuite, le Révérend Passavanti ; Ménétrier, négociant à Beaucaire ; Deschamps, Procureur au Palais de Rouen.

- Est-ce tout ?
- Oui, monsieur le comte.
- Tu mens. Passons. Quel est ton véritable métier ?
- J'étais au service de M. d'Argenson, et je suis maintenant à celui de M. de Sartine.
- Qu'es-tu venu faire ici ?
- On m'a dit que Mme de Pompadour s'intéressait à la jeune mère, et qu'elle désirait savoir comment elle supporterait la mort de son enfant.
- Coquin, tu te moques de moi ; mais je te préviens que le moment est mal choisi pour surveiller ta langue.
- Je vous jure, monsieur le comte...
- La vérité, articula Bénédicte, avec un geste qui n'admettait pas d'hésitation.
- Oui, oui, vous allez la connaître, s'écria l'espion, immobile entre les deux précipices.
- Dépêchons.
- M. de Sartine m'a donné mission de m'assurer que la jeune mère est convaincue de la mort de son enfant.
- Eh bien ?
- Ce n'était pas le sien.
- A qui était-il ?
- A une femme de chambre du Château, au service de Mme d'Estrades.
- Son nom ?
- Estelle Louvart.
- Continue.
- Sa petite fille est tombée malade, il y a environ un mois, et j'ai été chargé de l'amener ici. Elle est morte de sa belle mort.
- Pourquoi cette substitution ?
- Je l'ignore, monsieur le comte.
- Qui a fait un signe sur la joue de l'enfant mort ?
- Moi.

— Connais-tu le père et la mère de l'enfant véritable, qui est un garçon, et non une fille ?

— On ne m'a donné aucune explication.

— Je vois que tu ne veux pas me dire la vérité, et je vais te convaincre de mensonge : le père est le comte Roltik. Tu connais trop bien ton métier pour ignorer qu'il se cache sous un titre et un nom supposés. Sur ta vie, parle.

— C'est le Roi.

Il y eut un silence.

— Je sais maintenant ce que je voulais savoir, dit Bénédict.

Il reprit après une pause :

— Tu ne m'as pas dit tous tes noms ; tu t'appelles Le Veneur.

— Oui, murmura l'espion.

— Après avoir conduit la jeune fille dans un guet-apens, je te retrouve ici cherchant à duper la jeune mère par un odieux stratagème. Je vais te faire comparaître devant un juge à qui tu rendras tes comptes.

Bénédict releva le bras, l'arme haute. Un coup sec retentit, répercuté par l'écho des bois.

L'espion, le front troué, fit un tour sur lui-même et tomba la face en avant, sans avoir poussé un cri.

Bénédict se pencha et palpa son habit pour voir si quelque froissement ne lui ferait pas découvrir des papiers cachés dans les doublures. Ces premières investigations n'ayant amené aucun résultat, Bénédict examina le bonnet d'astrakan. Sous la coiffe de cuir, il trouva deux lettres. C'étaient celles que M. Le Veneur venait d'écrire au château des Ifs. Elles n'étaient pas encore cachetées. Sans doute il se réservait d'y ajouter un *post-scriptum*, après le départ des trois voyageurs. Bénédict les glissa dans sa poche. Sa perquisition était achevée.

Il saisit alors le corps de l'espion, gisant au bord de la fosse béante, le souleva par les pieds et le précipita dans le vide. Il put entendre le craquement des branches et le bruissement du feuillage de l'arbre que le cadavre traversait dans sa chute, puis tout rentra dans le silence. Justice était faite ici-bas.

Inventaire après décès.

Comme Bénédicte regagnait le chemin, le cri discordant et sinistre d'un corbeau qui planait déjà sur sa proie arriva distinctement à son oreille. Il s'éloigna d'un pas tranquille de ce lieu solitaire, et se retrouva bientôt au sommet de la falaise, au pied de laquelle se développait la ville dont il apercevait les lumières. La lune, qui se levait à l'horizon, faisait étinceler la mer, semblable à une plaine de neige. Quelques minutes après il entra dans la cour des Messageries, où un postillon, qui se tenait à l'entrée, l'informa que la chaise était attelée et prête à partir.

Aurore et Valentine attendaient Bénédicte dans une chambre de l'hôtel. Dès qu'il parut, une servante mit le couvert et servit le souper. Le repas achevé, il donna un tour de clef à la porte. Cette précaution prise, il tira de sa poche la montre, la bourse, le portefeuille et les deux lettres de M. Le Veneur.

— Voici, dit-il avec un sourire flegmatique, la succession de feu le docteur Bassaglio.

— Qu'as-tu fait de cet homme ? demanda Valentine.

— Je l'ai jeté dans une des grandes fosses que tu as

vues sur le chemin des Ifs, bien qu'elle n'ait pas été creusée pour lui. Il s'agit maintenant de régler l'emploi de cet héritage.

Faisant glisser les anneaux de la bourse à mailles de soie, il en vida le contenu sur la table. Elle renfermait, d'un côté, plusieurs écus de six livres et de trois livres ; de l'autre, vingt-cinq louis.

— Ceci sera pour les pauvres gens, dit Bénédicte en empochant la poignée d'or et d'argent.

La montre était un oignon de Nuremberg à boîtier d'émail bleu, entouré d'un cercle de perles fines. Après en avoir scrupuleusement examiné l'intérieur, il la mit dans la bourse vide.

Le portefeuille était en maroquin de Russie. Il en retira tous les papiers, qu'il dépouilla un à un. S'étant assuré que ces documents n'avaient aucun rapport avec la mission du docteur Bassaglio, sauf le passeport sur lequel était une note particulière de la main de M. de Sartine, il les remit dans le portefeuille, ainsi que la bourse et la montre, enveloppa le tout avec soin, et glissa le paquet sous son justaucorps. Cela fait, il ouvrit les deux lettres.

L'une, à l'adresse de M. de Sartine, à Versailles, était rédigée en ces termes :

Château des Ifs, 3 septembre 1760, soir.

Confidentielle.

Tout s'est passé le mieux du monde, à ma grande satisfaction. L'enfant est enterré, la mère est désolée et les oiseaux seront partis ce soir. Je n'ai plus rien à faire ici, et je me rends directement à Rouen, pour achever ma tournée par la capture d'une biche qui m'est signalée.

Dans cette espérance, je suis, avec le plus profond respect, monsieur le lieutenant-général, de votre Excellence, le très humble et très fidèle serviteur.

Docteur BASSAGLIO.

La seconde lettre portait cette suscription :

Madame DESROZEAUX, à ROUEN.

Rue du Vieux Marché.

Fécamp, 3 septembre 1760, soir.

Ma vieille amie, cette missive me précédera d'une journée. Je partirai demain matin par la diligence.

Prenez donc vos dispositions en conséquence. Prévenez en même temps votre jolie protégée qu'on s'est occupé d'elle, et que je compte la ramener à Versailles où elle trouvera bon accueil.

J'ai l'honneur de vous présenter mes hommages.

LE VENEUR,

Commis aux subsistances.

— La Malle passe ici à dix heures du soir, dit Bénédicte ; elle emportera ces deux lettres que je vais cacheter.

— Ne crains-tu pas, fit observer Valentine, que M. de Sartine ne s'inquiète de l'absence prolongée de son espion et n'envoie à sa recherche ?

— En ce moment, l'intendant du château des Ifs croit le docteur Bassaglio à Fécamp ; il a réglé sa dépense avant de quitter cet hôtel, et on le croit encore au château des Ifs. D'après sa lettre au lieutenant-général de police, on ne s'attendra pas à son retour immédiat. Si on attache assez d'importance à sa disparition pour faire une enquête, ce qui est douteux, on commencera par constater que sa lettre a été remise ce soir au passage de la Malle à Fécamp. Le temps écoulé ne permettra pas de préciser si on l'a vu ou non prendre la diligence ; il est probable qu'on s'informera à Rouen, où les limiers dépistés perdront sa trace et ne reviendront pas au point de départ, car je suppose qu'on ne recommencera pas la campagne en l'honneur de cet obscur personnage. D'ailleurs, ma chère Valentine, j'ai tué cet homme sans remords et sans rien calculer. Si les choses doivent en

arriver là, je me bornerai à répondre que j'ignore absolument ce qu'est devenu le docteur Bassaglio, et j'ai la certitude qu'à moins d'envoyer des corbeaux à sa recherche, jamais on ne découvrira sa carcasse.

— Pourquoi lui as-tu enlevé sa montre et sa bourse ?

— C'était dans l'idée que ces objets pouvaient recéler quelque papier secret ou quelque note intéressante sur sa mission ; comme ce sont là des indices révélateurs, je les ai ficelés dans son portefeuille, et je vais jeter ce paquet à la mer.

Pendant qu'on rechargeait les bagages, Bénédict alla faire une promenade sur le port, où il jeta le portefeuille. En entendant sonner lentement dix heures à l'horloge de la ville, il revint stationner aux abords de l'hôtel. Il n'attendit pas longtemps le passage de la Malle-Poste. Dès qu'elle fut arrivée, il remit au messenger, chargé du service des dépêches, les deux lettres cachetées, qui allaient porter à M. de Sartine, à Versailles, et à Mme Desrozeaux, à Rouen, les heureuses nouvelles de l'infortuné M. Le Veneur. Il dut être regretté plus d'une fois par le lieutenant-général de police, par M. Lebel, en famille Dominique, et par l'Abbesse, Mme Bertrand, qui avaient pu apprécier le flair et l'ardeur du vieux limier de la chasse royale.

Bénédict avait exécuté froidement sa vengeance, et il comptait bien ne pas en rester là. Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'il prit place dans la chaise de poste où Aurore et Valentine étaient déjà installées. La joyeuse fanfare de la trompette de cuivre qui avait annoncé son arrivée signala son départ, mêlée au tintement argentin du collier des chevaux, au claquement sonore du fouet du postillon et au sourd roulement de la voiture lancée à fond de train sur le pavé de la route royale.

Arc-en-ciel.

A la suite des émotions et des fatigues des dernières heures, les trois voyageurs cédèrent à l'invincible sommeil qui alourdissait leurs paupières. Au troisième relais, ils furent réveillés par un bruit inusité dans la cour de l'auberge. C'étaient des valets d'écurie qui parlaient avec les postillons, dans un langage aussi bruyant qu'il était énergique. Il était quatre heures du matin. En six heures, quinze lieues avaient été franchies.

Bénédict mit pied à terre. A sa vue, le calme se rétablit comme par enchantement.

— Monsieur le comte, dit un des postillons, on refuse de nous laisser choisir les chevaux.

— Le gouverneur de la province sera ici dans deux heures, dit en s'approchant le maître de poste, attiré par le bruit, et il a fait retenir trois attelages.

— Le service du gouverneur passera après celui de la Maison du Roi, répondit Bénédict.

Puis s'adressant aux postillons :

— Assurez le départ. Si quelqu'un s'avise de vouloir retarder votre marche, il en répondra devant le sénéchal d'épée.

A ces mots, articulés sur le ton du commandement, les postillons se mirent en devoir d'exécuter l'ordre. L'opération ne dura que quelques minutes et s'accomplit sous les yeux de Bénédict. Cet incident eut pour effet de réveiller Aurore et Valentine, et dès que leur compagnon eut repris sa place, la chaise repartit au grand trot. Le petit jour commençait à poindre. Une

collation et l'air vif du matin rendirent à l'esprit des voyageurs toute son énergie active.

— Mon frère, il faut que je te consulte sur un projet qui m'est venu, dit Valentine, et, si tu l'approuves, nous sommes prêtes à t'aider à le mener à bonne fin.

— Parle, ma sœur.

— Après ce qui vient de se passer, nous ne sommes pas au bout des comédies de la Pompadour. Cette femme est haineuse et vindicative, et nous sommes tous entre ses mains.

— J'ai des raisons de croire que notre situation est plus difficile encore que je ne le craignais, et la vieille fée n'est pas seule contre nous.

— Je ne vois plus rien qui s'oppose à ton mariage avec ma sœur Aurore; Mère Sainte-Hildegarde y donne les mains, et nous pouvons admettre qu'il sera bientôt accompli.

— C'est mon plus cher désir, vous le savez.

— Ton intention formelle est d'adopter le fils d'Aurore ?

— Oui.

— La mienne est de rejoindre mon cher chevalier, qui est en péril de mort, si Dieu m'accorde la grâce d'arriver jusqu'à lui et de le retrouver vivant. D'un autre côté, nos ennemis sont décidés à garder l'enfant. Il faut donc trouver un moyen de s'en emparer, par surprise ou par force. Ces deux entreprises me semblent pouvoir s'accorder. Maîtres de l'enfant, nous passons en Angleterre, et de là nous nous embarquons pour le Nouveau-Monde.

— Ton projet peut être réalisé, et j'y avais déjà réfléchi.

— Que conseilles-tu ?

— Il y a deux moyens de s'emparer de l'enfant. Le premier est le plus simple : tu te rends à Londres avec Aurore ; le reste me regarde.

— Que comptes-tu faire ?

— J'irai à Chartres, sous prétexte de rédiger un Mémoire sur la restauration de la cathédrale, qui préoccupe Gabriel. Le village des Épars est sur les bords de l'Eure, à une demi-lieue de la ville. Je ferai tous les jours une promenade à cheval de ce côté. A la première occasion favorable, je prends l'enfant sur ma selle et je l'emporte aussi loin que la bête pourra me porter. De relais en relais, je me rendrai à Honfleur, et là je trouverai facilement un bateau de pêcheur, qui me déposera sur la côte d'Angleterre. En cas de malheur, vous serez du moins en sûreté.

Aurore prit la main de Bénédict et la posa sur son cœur, qui battait avec force.

— L'autre moyen ? dit-elle.

— Valentine agit. Elle arrive en berline de voyage aux Epars. Elle se présente à la nourrice, de la part de la comtesse d'Estrades et de Mme Bertrand, et l'informe qu'elle est chargée de l'amener à Versailles avec l'enfant. Nous attendons la voiture au premier relais et nous partons tous. La nuit venue, je bâillonne la nourrice et je la jette par la portière au milieu du chemin. Le soir, nous sommes à Calais et en quelques heures à Douvres.

— Mais les postillons peuvent entendre le bruit de la chute du corps sur la route, dit Valentine, et nous sommes alors à la merci de ces hommes, si leur bouche n'est pas de celles qu'on ferme avec une poignée d'or. Ce moyen est violent.

— Je conviens qu'il n'est pas sûr et nous expose tous.

— Je t'ai toujours connu le cœur juste et humain, Bénédict. Il a pu te sembler nécessaire de te débarrasser d'un espion dangereux ; mais pourquoi sacrifier cette femme ?

— C'est une créature bestiale.

— En vérité, tu agis avec une férocité calme qui me donne le frisson.

— Je mettrais le feu au palais du roi et je brûlerais Versailles, pour sauver l'enfant et le rendre à sa mère.

— Non, Bénédicte, dit Aurore, pas de violence. Je suis superstitieuse. Le sang porte malheur.

— Quel est votre avis ?

— Le premier moyen est le meilleur.

— Soit. *Fata viam invenient*. Le destin tracera ma route, et je la suivrai jusqu'au bout.

Le projet de fuite en Angleterre fut examiné sous toutes ses faces. L'enfant d'Aurore n'était pas encore sevré, et il était dangereux de l'exposer à un changement de climat. A moins d'un cas de force majeure, la prudence commandait d'ajourner l'enlèvement à la fin de l'hiver.

A huit heures du matin, ils arrivèrent à Louviers, où ils prirent quelques heures de repos, avant le dîner de midi ; le voyage se poursuivit sans encombre, et, vers sept heures du soir, après cette absence de deux journées pleines, la chaise revint stationner à son point de départ, devant la grille du couvent de Maintenon.

Mère Sainte-Hildegarde fêta le retour des voyageurs comme celui de l'Enfant prodigue. Pendant le souper, servi dans la serre, elle se fit raconter les péripéties de cette expédition de cent lieues, commencée sous de tristes auspices. La fin tragique du faux docteur Bassaglio jeta seule une ombre sur sa pensée, en songeant que ce misérable pécheur, qui avait fait de la corruption son étude favorite et du crime une vertu professionnelle, était mort sans confession et dans l'impénitence finale. Quand elle fut ainsi mise au courant de tous les détails qui l'intéressaient, son visage reprit cette expression de mélancolie voilée qui donnait tant de charme à sa beauté sévère.

— Mes chers enfants, dit-elle en les confondant dans un regard empreint d'une douceur infinie, j'ai à vous annoncer d'heureuses nouvelles. Je commencerai par ma fille aînée Valentine, qui souffre depuis plus longtemps. Le chevalier de la Roche-Brion revient en France ; il est en mer, et voici une lettre de lui qui nous apporte son cher et fidèle souvenir.

— Ma mère, dit Valentine, je suis heureuse de la recevoir par vos mains.

— Votre bonheur me consolera d'être bientôt séparée de vous, Valentine ; je dois me souvenir aujourd'hui que j'ai fait le vœu de renoncement sur la terre ; mais jamais mon cœur n'a plus cruellement éprouvé ce qu'il en coûte de tout quitter sans regret, tout aimer sans espoir.

Il se fit un silence.

— Ma fille Aurore, continua Mère Sainte-Hildegarde, avec un sourire maternel, demain, vous serez unie à celui que vous aimez. M. le comte de Saint-Germain a réellement fait un prodige, car des intérêts puissants s'opposaient à votre mariage.

D'un mouvement spontané, Aurore et Bénédict prirent les mains de Mère Sainte-Hildegarde et les baisèrent avec un respect filial.

— Oui, reprit-elle en gardant leurs mains unies dans les siennes, vous êtes deux beaux enfants, et vos âmes ont été purifiées par une douloureuse épreuve. Si vous voulez que je partage vos espérances sans arrière-pensée, promettez-moi d'avoir toujours confiance en votre mère.

— Je vous le promets, ma Mère, dit Aurore en l'embrassant.

— Robert Lefort ne sera pas oublié. Il sera temps de recourir à un projet d'enlèvement, que la divine justice ne saurait réprover, si celui que j'ai formé ne doit pas réussir.

— Je ne me reconnais pas le droit d'employer la ruse ou la violence, dit à son tour Bénédict, si cette satisfaction doit être librement accordée.

— Bien, mon fils... Maintenant, il me reste à vous apprendre dans quelles conditions votre mariage doit s'accomplir. Tout à l'heure, vous vous rendrez à Saint-Germain. Cette ville sera votre résidence, et vous habiterez le château, dont le gardien sera sous vos ordres. J'y conduirai demain votre fiancée ; Valentine nous accompagnera, et j'espère qu'elle ne refusera pas de venir attendre ici le jour prochain où son chevalier lui sera rendu.

— Oui, ma mère.

— Il vous sera loisible, ma chère fille, de voir souvent votre frère et votre sœur ; je compte même aller leur demander l'hospitalité, lorsque j'aurai l'occasion de me rendre à Versailles.

Bénédict se leva pour prendre congé.

— Ce sera toujours un jour de fête, dit-il, quand vous viendrez visiter ceux qui vous doivent leur bonheur, et ils vous garderont toujours le respect et l'affection d'une fille et d'un fils pour leur mère d'élection.

— Je vieillis, mes chers enfants, dit Mère Sainte-Hildegarde, avec son mystérieux sourire, et je m'en aperçois au plaisir que je ressens à voir la jeunesse autour de moi.

— Vous serez toujours belle à nos yeux, répondit Valentine, même avec des cheveux blancs.

— Toutes les couronnes siéent à notre mère, ajouta Bénédict en lui baisant la main.

— L'heure s'avance, mes chers enfants ; vous avez besoin de repos après ces deux journées. Votre cellule est prête à vous recevoir, Valentine.

Puis se tournant vers Bénédict :

— Au revoir, mon fils ; embrassez Aurore.

Les deux fiancés échangèrent un long baiser. Bien-

tôt un sourd roulement annonça le départ de la chaise de poste, et la cloche de la chapelle n'avait pas encore sonné le couvre-feu que les deux sœurs dormaient d'un calme et profond sommeil.

Le Château de Saint-Germain.

Quand on arrive à Saint-Germain, après avoir franchi la rampe en pente raide aboutissant au sommet du coteau qui domine la vallée de la Seine, on se trouve sur une place où se groupent l'église, d'un style lourd, le débarcadère et le théâtre, constructions chétives écrasées par les façades en perspective du Château royal. En avant se développe l'immense et magnifique esplanade, plantée en quinconces de tilleuls, encadrés par quatre avenues de marronniers, d'où on aperçoit les élégantes constructions du Boulingrin, terminé par une allée verdoyante. A côté s'élève le Pavillon Henri IV, posé sur l'angle à pic qui borne la promenade. En face, se déploie la longue ligne de la Terrasse, construite par Le Nôtre, d'une étendue de douze cents toises sur quinze de largeur, soutenue par une muraille élevée, plantée d'un rang de tilleuls alignés jusqu'au large bastion sur lequel s'ouvre la grille royale de l'entrée de la forêt, aux sentiers pleins d'ombre et de fraîcheur. Le Parterre, bordé de charmilles, de lilas et d'arbustes, replanté sur les dessins de Le Nôtre, a été modifié plusieurs fois, et on y a ajouté un coin de la forêt séculaire converti en jardin anglais. De l'autre côté, la ville se développe, entourée d'habitations et de villas

étagées sur le penchant des coteaux, enfouies dans leurs nids de verdure et de fleurs.

Le panorama qui se déroule au pied de la Terrasse offre le spectacle féerique d'une vaste étendue de plaine limitée par les collines ondulées de Louveciennes et de Montmorency, au milieu de laquelle les îles se baignent dans la Seine qui serpente comme un large ruban de moire argentée. On y découvre à vol d'oiseau le Château de Maisons, l'Aqueduc de Marly, la silhouette noire du Mont-Valérien, la flèche de Saint-Denis, cent villages. Le soir, une vapeur lumineuse, nageant dans l'atmosphère, indique la place où s'allume le phare du monde, Paris, la *Ville de feu*.

Aux premiers âges, tout ce territoire était couvert par la forêt sauvage. Robert II y fonda un monastère et une église consacrés à saint Germain. Dans le voisinage, Louis le Gros se fit bâtir un château-fort où les rois de France séjournèrent fréquemment, et qui fut incendié par le Prince Noir. Charles V le fit réédifier ; mais ce manoir féodal, avec ses courtines et ses bastions, ses machicoulis et ses créneaux, n'était guère en harmonie avec les mœurs raffinées du xvi^e siècle.

François I^{er} le fit abattre, en conservant toutefois la Chapelle de saint Louis et la grosse Tour de Charles V, et fit élever à sa place un château vraiment royal. Henri II lui trouvant encore l'aspect d'une forteresse fit construire, par Francini, le *Château Neuf* sur le bord de la colline, dont les jardins descendaient jusqu'à la Seine en immenses terrasses soutenues par des maçonneries, sous lesquelles étaient ménagées des grottes ornées de coquillages, de statues et de figures se jouant au milieu des eaux. Les Mémoires du temps décrivent ces merveilles, dont il ne reste que quelques hautes murailles, et le Pavillon Henri IV, qui était autrefois la chapelle où fut ondoyé Louis XIV.

La cour résida souvent à Saint-Germain, sous Henri IV et Louis XIII. Le château fut délaissé pendant quelque temps par Anne d'Autriche, qui s'y était retirée avec son fils pendant la Fronde, et il fut ensuite habité par Henriette, veuve de Charles I^{er}, roi d'Angleterre. Louis XIV y fit de fréquents séjours à partir de 1661 et y dépensa, pour l'enlaidir, six millions et demi, plus de trente millions de notre monnaie. On ne s'explique pas ce qui a pu inspirer à Mansart l'idée prosaïque de flanquer les angles de massifs pavillons de briques. On a dit que Louis XIV ne voulait plus voir la flèche de Saint-Denis, semblable à un doigt levé vers le ciel. Il est inutile d'attribuer au souvenir de la Fronde ou à cet avertissement funèbre l'abandon de Saint-Germain pour Versailles. Le château de François I^{er} était un cadre trop étroit pour l'orgueil du Roi-Soleil. C'est alors que le Château de Saint-Germain donna l'hospitalité à Jacques II, après la révolution d'Angleterre de 1688, et il fut complètement délaissé par Louis XV et Louis XVI.

Jamais demeure royale ne subit autant de métamorphoses. La Révolution l'avait laissé debout ; le premier Empire en fit une école de cavalerie ; la Restauration, une caserne ; Louis-Philippe, un pénitencier ; le deuxième Empire, un Musée gallo-romain. Aujourd'hui, sa restauration est presque complète, et nous pouvons voir le château de François I^{er} reconstitué, pierre par pierre, dans la beauté primitive de son architecture. Les massifs pavillons de briques des angles ont disparu pour faire place aux légères tourelles ; la Chapelle de saint Louis, plus ancienne que la Sainte-Chapelle de Paris, est rétablie avec son campanile aérien et la disposition unique de ses fenêtres carrées. On a dégagé la belle rose que le génie militaire avait bouchée avec des moellons, et le Château aura une destination digne de son origine

et de sa splendeur, en devenant le Musée des Antiquités nationales.

C'est donc ce château déserté, morne et silencieux comme un mausolée, que Gabriel, sur le désir de la Pompadour, avait assigné pour résidence à son secrétaire. Le mariage de Bénédict et d'Aurore allait être célébré dans sa chapelle. Mais le voile noir, qui planait toujours sur le front des fiancés, devait se teindre de sang humain avant la fin de la journée nuptiale.

Le saphir.

Bénédict avait quitté la veille le Couvent de Maintenon à neuf heures du soir. A trois heures du matin, il avait franchi les quinze lieues de poste qui le séparaient de Saint-Germain. Le gardien du château, prévenu de l'arrivée de son nouvel hôte, en avait ouvert la porte d'honneur et l'avait conduit à l'appartement préparé dans le pavillon qui donnait, d'un côté, sur les quinconces du parterre, et, de l'autre, sur le parc intérieur, au moyen d'une galerie couverte. Vaincu par la fatigue, Bénédict se mit au lit.

Il dormait encore d'un profond sommeil, lorsqu'il se sentit touché fortement à l'épaule. En ouvrant les yeux, il reconnut le visiteur matinal, debout à son chevet, dans un costume de velours noir, immobile comme les portraits de ceux qui avaient dormi naguère avant lui dans cette vaste salle.

— Soyez le bienvenu, monsieur de Saint-Germain, dans ce château qui porte votre nom, dit Bénédict, et

pardonnez-moi d'avoir dormi si ferme et si longtemps.

— On dit que le sommeil est le fruit d'une conscience tranquille, répondit le sorcier mondain d'un ton de bonne humeur, en s'installant dans un fauteuil large comme un trône ; cependant le sommeil du juste n'est pas plus profond que celui d'un brigand traqué toute la journée, d'un soldat le soir d'une bataille, ou d'un voyageur qui a fait cent lieues de poste sans débri-der.

— Je comptais aujourd'hui sur votre présence, mais je ne vous attendais pas de si bonne heure.

— Je me suis mêlé de votre mariage, je l'ai mené à bonne fin, et j'ai pris les devants ce matin pour veiller à ce qu'il n'advienne aucune complication fâcheuse.

— Avez-vous lieu d'appréhender un retard ou quelque difficulté ?

— Rien de cela ; je viens seulement vous prévenir d'une négociation, confiée à la comtesse d'Estrades et à Mme Bertrand.

— Je me serais volontiers passé de leur visite.

— Ce sera la première et la dernière que vous aurez à subir. Elles seront ici dans deux heures, et voici l'affaire qui les amène : La comtesse d'Estrades est chargée, de la part de la Marquise de Pompadour, de mettre cent mille livres et des diamants dans la corbeille de votre fiancée.

— Elle les remportera.

— Avant de prendre une telle détermination, il convient d'en calculer les conséquences.

— Qui nous délivrera de la Pompadour ?

— La Mort.

— Quand ?

— Bientôt.

— J'en accepte l'augure ; mais si cette comédienne ne joue plus les grandes amoureuses ni les grandes co-

quettes, elle garde son rôle de vieille fée pour changer de figure. Elle aime les substitutions, et la voilà qui prend aujourd'hui la place du comte Roltik.

— Qui veut la fin veut les moyens.

— Aurore vous appelle notre bon génie, et vous êtes le seul homme auquel je puisse ouvrir mon cœur.

— Parlez librement.

— Le comte Roltik porte un titre et un nom qui n'existent pas dans l'Armorial de Pologne, et la reine n'a pas de parents à la cour.

— Il est de sa famille.

— Vous le connaissez ?

— Très particulièrement.

— Moi aussi.

— De vue ?

— De vue. Je lui ai parlé. C'est le roi.

A cette déclaration inattendue, le comte de Saint-Germain parut réfléchir.

— Qui vous a dit cela, Bénédict ?

— Le docteur Bassaglio, de Padoue.

— C'est impossible.

— C'est la vérité. Il me l'a même dit en français, attendu qu'il ne connaît pas un traître mot d'italien.

— Eh bien, savez-vous quel est ce fameux docteur Bassaglio ?

— Parfaitement ; je connais tous ses noms, même le véritable. C'est un limier que M. de Sartine a mis à mes trousses et qui ne chassera plus.

— Je ne m'étonne pas facilement, mais j'avoue que j'ai besoin d'une explication.

— Elle est des plus simples : le docteur Bassaglio nous attendait à Fécamp ; Aurore a reconnu Le Veneur, et je l'ai laissé consciencieusement jouer son personnage. Il nous a conduits au village des Ifs ; là, il nous a mis en présence d'un enfant mort, marqué à la joue d'un

signe artificiel. Nous sommes revenus seuls à Fécamp. Au milieu de la route, à travers bois, je lui ai mis le pistolet à la tête ; sa confession finie, je lui ai coulé du plomb dans l'oreille en guise d'absolution, et je l'ai jeté au fond d'une carrière qui borde le chemin.

— Tout cela est fort instructif et très régulier ; mais comment se fait-il que M. de Sartine ait reçu, hier soir, une lettre du docteur Bassaglio, apportée par le courrier de Fécamp ?

— J'ai oublié de vous dire que je l'ai complètement dévalisé avant de l'envoyer dans l'autre monde. Il y avait deux lettres sous la coiffe de son bonnet d'astrakan, que j'ai remises moi-même au passage de la Malle.

— Ceci est bien joué... Quel artiste a perdu M. de Sartine... Lebel en sera inconsolable, et Mme Bertrand est capable de prendre le deuil.

— Permettez-moi une question, cher comte. Vous avez suivi toute la comédie dont je viens de vous apprendre le dénouement.

— Jour par jour, heure par heure.

— Pourquoi ne m'avoir pas dit que le comte Roltik était le roi de France ?

— Révéler son secret était une trahison envers un souverain qui me donne son amitié, sa confiance et son hospitalité.

— Ne pouviez-vous, du moins, taisant le nom du père, me dire que le fils était vivant ?

— Cette révélation m'était permise.

— A mon tour, comte, j'ai besoin d'une explication.

— J'espérais que vous seriez, comme Aurore, la dupe du stratagème imaginé par Lebel et Mme de Pompadour, et que l'enfant ne serait plus, entre sa mère et vous, l'image parlante d'un douloureux souvenir.

— J'apprécie le sentiment délicat et généreux qui a dicté votre silence.

— L'événement a tourné contre mes prévisions, et il faut en tirer le meilleur parti possible.

— Que faire ?

— Dans l'état présent des choses, vous ne pouvez, sans danger immédiat, refuser la dot offerte par la marquise.

— J'ai pardonné la faute, j'adopterai l'enfant, c'est assez.

— Non. Tout ou rien.

— Et que veut dire : tout ?

— Cela signifie que le sacrifice doit être absolu. Une fortune, qui vient du père, peut être acceptée pour le fils.

— Aurore la repousse, et ce don me répugne.

— Je l'accepterai pour vous, et je me charge de vous dégager ; mais donnez-moi le temps de négocier cette restitution sans froisser la favorite.

— Soit. Il sera fait ainsi.

— Surtout, ne laissons rien soupçonner aux deux fines mouches qui vous sont envoyées, et n'oublions pas que l'une est la confidente de Lebel, et l'autre l'âme damnée de M. de Sartine.

— Soyez tranquille. En attendant, il me paraît nécessaire d'envoyer Mme Bertrand tenir compagnie à M. Le Veneur, et je saisirai la première occasion favorable de remplir ce devoir.

Le comte de Saint-Germain tira de sa poche un écrin microscopique en maroquin bleu du Levant.

— Vous voyez cette bague, Bénédicte ?

— C'est le plus beau saphir que j'aie jamais vu.

— Ce sera mon cadeau de mariage, et je vais vous apprendre le secret de ce talisman : En tournant le chaton supérieur, cette goutte de liqueur rouge prolonge de quelques heures la vie d'un être qui va mourir. Si la réserve vitale n'est pas épuisée, il peut ressaisir

l'existence. En tournant le chaton inférieur, cette goutte de liqueur bleue foudroierait un taureau. Maintenant, voyez-vous, sous l'anneau, cette pointe presque imperceptible ?

— Oui.

— Elle a été trempée dans un poison oriental ; sa piqure est si fine, si légère, qu'elle n'est pas d'abord sentie, et elle est mortelle.

— Merci, dit Bénédicte, en passant le saphir à l'annulaire.

— Vous pouvez plier les doigts sans danger, mais il faut éviter tout contact de la main qui porte l'anneau, soit avec l'autre, soit avec le visage ; en cas d'accident, la liqueur rouge sert de contre-poison.

— Cela suffit.

— Je vous quitte un instant pour aller prévenir le desservant de cette paroisse, et je viendrai vous rejoindre avant l'arrivée des émissaires de la Marquise.

Mariage.

Après la collation du matin, Bénédicte et le comte de Saint-Germain se promenaient sous les arbres du parc, quand le gardien du château apparut au détour d'une allée, précédant la comtesse d'Estrades et Mme Bertrand. L'échange des courtoisies fut glacial. Mme d'Estrades tenait à la main un coffret d'ébène à garniture d'argent. Elle aborda sans préambule le sujet de sa visite :

— Voici, dit-elle, le cadeau de nocces offert à la mariée par Mme la marquise de Pompadour.

— C'est à moi que revient le plaisir de le remettre à sa protégée, répondit le comte de Saint-Germain en s'emparant du coffret, et les nouveaux époux se feront un devoir d'aller la remercier de son souvenir.

— Mme la marquise est trop souffrante pour recevoir en ce moment.

— Je me joindrai donc à vous, madame, pour être leur interprète auprès de Mme de Pompadour, et lui exprimer le témoignage de leur respect et de leur gratitude.

— Ma mission est terminée, monsieur de Saint-Germain, et malgré le désir que j'aurais de profiter de votre compagnie, je dois retourner sans retard à Versailles.

— Le regret ne peut être que pour moi, comtesse, et, de mon côté, je compte retourner à Paris après la cérémonie.

— Irez-vous à la Comédie ce soir ?

Sur une réponse affirmative, elle ajouta :

— Monsieur Bénédicte, recevez tous mes vœux sincères et tous mes compliments, en vous priant d'en donner la meilleure part à la comtesse de Val-d'Ahon.

— Elle regrettera, madame, votre départ précipité, et nous n'avons pas oublié que vous avez favorisé notre première rencontre.

Le comte de Saint-Germain donna la main à Mme d'Estades, pour la reconduire jusqu'à son carrosse qui stationnait à la porte du château. Bénédicte l'imita, à la grande surprise de Mme Bertrand, qui saisit cette occasion d'exécuter une interminable révérence, avant de mettre sa main dans celle de l'époux de son ancienne pensionnaire.

Le carrosse s'ébranla, emportant les deux visiteuses, un peu étonnées d'un accueil gracieux auquel elles étaient loin de s'attendre. Bénédicte ôta tranquillement sa bague et la remit dans l'écrin.

— La farce est jouée, dit le comte. L'Abbesse dormira bien cette nuit, mais elle ne se réveillera pas.

— Diderot a raison ; la science a ses mystères et fait aussi des miracles.

— La connaissance des poisons n'est pas complètement perdue, et quelques initiés s'en transmettent fidèlement le secret. Les Orientaux ont le curare et des élixirs merveilleux. Une paire de gants, un fruit, une chandelle de cire allumée, une lettre ouverte, suffisaient à Borgia. Mais certains poisons végétaux seuls ne laissent aucune trace appréciable, comme celui dans lequel on a trempé l'aiguille de votre anneau.

— Peut-il agir plusieurs fois ?

— Oui, mais son action s'affaiblit.

— La mort est plus lente ?

— Quand il a sa puissance destructive, il attaque à la fois toutes les sources vitales, et le corps s'engourdit au bout de quelques heures jusqu'à l'anéantissement complet.

— La victime souffre-t-elle ?

— A la fin. La Vie est l'ensemble des forces qui résistent à la Mort, et il y a toujours une lutte terrible sous l'immobilité apparente.

Le comte s'arrêta, songeur. Il reprit après une pause :

— Vous m'avez raconté votre voyage par le menu, et j'entrevois des complications de ce côté. La mort de Mme Bertrand n'éveillera aucun soupçon ; on l'attribuera à la rupture d'un vaisseau ou à une apoplexie ; faute d'une Abbesse, l'église ne chômera pas ; on la remplacera et il n'en sera plus question. Mais la disparition de l'infortuné docteur Bassaglio ne passera pas inaperçue ; elle fera réfléchir Lebel, la Marquise et M. de Sartine. Le lieutenant-général voit vite, juste et loin. En rapprochant ces deux faits, accomplis à si court intervalle, il se demandera quel est le chasseur incompara-

ble qui a pu faire ce beau coup double. Pour lui, du soupçon à l'hypothèse, de l'interrogatoire à l'accusation, il n'y a qu'un pas, et son cabinet est l'antichambre de la Bastille. L'épervier ne planera pas longtemps ; il fondra sur vous en droite ligne ; une fois dans ses serres, si vous en sortez, ce ne sera pas avec toutes vos plumes.

— Il faut trouver un moyen.

— Nous avons du temps devant nous pour y réfléchir ; le moment venu, si quelque chose se brasse contre vous, je le saurai par Mme de Pompadour, et nous prendrons nos mesures en conséquence ; en attendant, ne quittez pas Saint-Germain. La marquise ne vous laissera pas longtemps tranquille ; pour un oui, pour un non, elle vous mettra sous clef, enverra Aurore dans un cloître et supprimera son fils.

— Que faire à cela ?

— Demandez un congé à Gabriel pour aller passer l'hiver à Rome avec votre femme, et procurez-vous un passeport sous un nom supposé. Vous enlèverez l'enfant et vous irez en Angleterre.

Leur entretien se prolongea longtemps sur la conduite à tenir en prévision d'une enquête future. Vers quatre heures de l'après-midi, une berline s'arrêta devant la porte du château.

Aurore en descendit avec Mère Sainte-Hildegarde et Valentine. Bénédict et le comte de Saint-Germain les reçurent à l'arrivée, et ils se rendirent à la chapelle, où le desservant de l'église paroissiale les attendait. La messe basse de mariage dura à peine une demi-heure, et la cérémonie fut suivie d'une collation, servie dans un cabinet de feuillage.

Le comte de Saint-Germain repartit pour Paris ; Mère Sainte-Hildegarde et Valentine prirent congé des nouveaux époux, en recevant la promesse de leur prochaine

visite. La lourde porte du château se referma avec un bruit sourd. Les deux enfants qui s'aimaient sur la terre étaient unis devant Dieu.

Le Chevreuil.

Un mois s'est écoulé. On touche aux dernières journées d'automne. Aurore et Bénédic ont vécu oubliés du monde, libres de soins et d'inquiétudes, après tant de crises, de traverses, de vicissitudes et d'événements précipités. Ce long mois de repos et de bonheur semble avoir rendu le passé plus lointain, l'avenir plus clément. Dans cette paisible solitude, leur amour s'est épanoui comme une fleur sur un tombeau. Semblables à deux oiseaux perdus qui trouvent asile dans un nid abandonné, ils se sont accoutumés à la demeure étrangère. En explorant les salles vides du château désert, ils ont rassemblé les débris épars, derniers vestiges de son ancienne splendeur, pour en orner leur retraite.

Le capitaine des chasses a envoyé quelques chevaux des écuries royales au jeune gouverneur. Aurore n'est déjà plus une écolière ; elle a profité des leçons de Bénédic et, chaque jour, elle fait avec lui de longues promenades à travers la forêt, où ils peuvent errer aussi librement que ses hôtes sauvages. La comtesse de Val-d'Ahon est une gracieuse amazone, d'aplomb sur sa selle, la taille ronde et souple étroitement emprisonnée, le corsage moulé, la main gantée, laissant flotter les rênes sur le cou du cheval docile. Ses beaux cheveux blonds, sans poudre, nattés près de la nuque, sont tordus comme des serpents entrelacés sous le tricorne de velours noir

à torsade d'or. Cependant malgré l'air vif des bois et l'animation de la course, qui donnent un coloris plus chaud à son teint délicat, il y a comme un voile de douce mélancolie sur son ravissant visage, et ses yeux, entourés d'un léger cercle d'ombre, brillent d'un feu d'étoile. C'est ainsi que nous retrouvons les deux jeunes époux, chevauchant côte à côte dans les sentiers perdus, où le soleil leur envoie, à travers les feuillages éclaircis, ses derniers rayons et ses derniers sourires.

A la même heure, le roi se disposait à sortir. Le matin, il lui avait pris l'envie d'aller courir le chevreuil à Saint-Germain, pour obéir à un caprice de Madame Adélaïde. Les ordres avaient été expédiés, et le Palais était en rumeur comme une ruche d'abeilles.

Les territoires des chasses royales étaient aussi familiers à Bénédict que le Château dont il avait les plans et la surveillance. Aurore, sous sa conduite, avait exploré dans tous les sens la forêt de Saint-Germain, ouverte par François I^{er} et agrandie par Louis XIV, et la jeune amazone aurait facilement retrouvé seule le chemin de la Croix-du-Maine et de la Croix-de-Berry, des Étoiles de la Porte-Verte, de la Patte-d'Oie, du Lude, des Amazones, du Houx, du Chêne-Capitaine.

On sait que ce domaine royal figure une sorte de presqu'île, encadrée par un des méandres de la Seine, qui ne laisse ouverte que la portion comprise entre la ville et Poissy. Ses routes, ses allées et ses chemins entrelacés formaient alors un ruban d'une longueur de quatre cents lieues. Les capitaines des chasses de Saint-Germain avaient toujours été des seigneurs de haut lignage, les Montmorency, les Richelieu, les Saint-Simon, dont les noms sont encore liés à ses souvenirs historiques et survivent aux arbres qu'ils ont baptisés. Les chênes, les ormes, les charmes et les châtaigniers,

qui sont les espèces les plus communes meurent, en général de soixante-dix à quatre-vingt-dix ans. On n'y rencontre pas ces patriarches des forêts, vastes comme des cités végétales, qui donnent tant de grandeur à la forêt de Fontainebleau. Quelques beaux chênes isolés, comme le Chêne de Diane, ont seuls cette apparence séculaire et ce majestueux caractère, tels qu'on peut les voir devant les Loges, aux Étoiles du Tonchet et de Notre-Dame-de-Bon-Secours.

Ce jour-là, Aurore et Bénédict avaient pris le chemin des écoliers. En sortant du château, après le dîner de midi, ils avaient suivi la longue ligne de la Terrasse jusqu'au Val, situé à son extrémité, simple pavillon de chasse au temps d'Henri IV, remplacé par une habitation princière construite sur les plans de Mansart. Là, ils avaient rejoint l'Étoile des Neuf-Routes, entre l'avenue des Loges et la Terrasse, et suivi la grande et large allée de l'Étoile du Chêne-Saint-Fiacre, pour gagner la Muette. Depuis François I^{er}, ce rendez-vous de chasse, de forme circulaire, élevé en plein cœur de la forêt, occupait le milieu du vaste carrefour où venaient converger huit routes rayonnant dans toutes les directions jusqu'au pourtour de la futaie. Louis XV avait fait reconstruire le pavillon ruiné, dont la position, si bien choisie, permettait de donner aux invités le spectacle des chasses à courre.

C'était une des stations favorites d'Aurore. Elle avait l'habitude de s'y arrêter et de boire une tasse de lait frais aux abords de la maison du garde. Le soleil commençait à décliner quand ils y arrivèrent. Bientôt il disparut derrière les collines, laissant traîner sous les nuages la pourpre enflammée de son manteau oriental, qu'on voyait briller à travers les feuillages avec des lueurs d'incendie.

Comme ils venaient de se remettre en selle pour retourner au château, Bénédict arrêta son cheval.

— Il se passe quelque chose d'inusité dans la forêt, dit-il... Qu'est-ce que cela signifie ? Voilà des cerfs affolés qui traversent la clairière, comme s'ils étaient traqués par la meute infernale.

A ce moment, le son lointain du cor expira comme un écho mourant dans la profondeur des bois.

— Entends-tu ? dit Aurore.

— Si c'était la Chasse royale, j'en aurais été informé ce matin. C'est sans doute un garde qui donne des appels de trompe et qui cause cette alerte.

— Bénédic ! s'écria Aurore, surprise à la vue d'un chevreuil qui venait à eux, fuyant à travers la grande allée.

A l'approche des deux cavaliers, l'animal, palpitant, s'arrêta court, l'oreille au vent, le poitrail ensanglanté ; puis, dans un dernier élan, il fit deux ou trois bonds prodigieux, alla s'abattre sur le bord du carrefour et roula au pied d'un arbre.

— On chasse dans la forêt, dit Bénédic.

Aurore, lui jetant la bride de son cheval, avait déjà sauté à terre avec la légèreté d'un oiseau. Elle s'approcha de l'animal étendu, dont le sang coulait à flots par la double ouverture d'une balle qui lui avait traversé le cou.

— Il est blessé à mort... il va mourir, murmurait-elle, penchée sur le gentil animal dont-elle caressait doucement la tête fine et intelligente.

Le chevreuil comprenait que cette main n'était pas meurtrière. Pendant que la belle amazone épongeait avec son mouchoir l'écume rose qui moussait par la bouche et les naseaux, il la regardait, la tête couchée dans l'herbe ; son œil, qui se voilait avant de s'éteindre, exprimait l'effarement d'une victime faible et sans défense, assassinée par un ennemi brutal. Ce regard avait quelque chose d'humain qui remua Aurore jusqu'au

fond des entrailles. Il traduisait visiblement un sentiment de reconnaissance dans le mystérieux langage des êtres inférieurs, qu'elle paraissait entendre, et elle croyait y lire un adieu dans les dernières affres de sa muette agonie. Comme une lampe prête à s'éteindre qui jette une plus vive lueur, l'œil doux et farouche lança les derniers éclairs de la vie. Il sembla ensuite s'emplir d'ombre, et de grosses larmes roulèrent sur ses lourdes paupières.

— Oh ! Bénédicte, Bénédicte, disait Aurore, comme si elle l'appelait à son secours, il pleure... Vois, il pleure...

Cependant le son du cor se rapprochait, mêlé aux cris des chiens qui donnaient de la voix sur la piste sanglante.

— Il est mort, dit Aurore, toujours agenouillée, en déposant un baiser sous les paupières du chevreuil, qui s'étaient refermées.

En se relevant, elle essuya ses yeux mouillés, passa la main sur son front et sauta brusquement sous sa selle en disant :

— Je n'aurais pas cru qu'un homme pouvait avoir le cœur assez dur pour tuer un animal aussi doux et aussi inoffensif. Qu'il soit maudit pour sa cruauté... Allons-nous en, Bénédicte, je ne veux pas voir son assassin.

Le Roi.

Comme ils allaient tourner bride, un bruit sourd arriva à leurs oreilles, comparable au roulement d'une cataracte ou au tremblement du sol sous un effort souterrain.

— Il est trop tard, dit Bénédic. La bête est abattue, et la chasse vient sur nous.

En effet, de l'extrémité d'une avenue, Aurore vit toute la meute accourir ventre à terre. Le peloton des chiens, ardents et disciplinés, était si compacte qu'il aurait été couvert par un épervier. Ils vinrent s'abattre sur le chevreuil, dont le cadavre disparut un moment sous cette vivante avalanche. Mais les vétérans donnant l'exemple, le cercle se forma autour de la victime, avec des hurlements sauvages et des aboiements féroces, concert infernal excité par les joyeuses fanfares de l'hallali qui remplissaient tous les échos de la forêt sonore.

Bientôt, des huit allées rayonnantes aboutissant au carrefour de la Muette, débouchèrent tous les acteurs et les comparses de la Chasse royale, aux riches costumes et aux brillants uniformes. Le capitaine des chasses, reconnaissant Bénédic, arrêta son cheval.

— Monsieur le gouverneur, lui dit-il après l'échange des saluts, la place m'est heureuse à vous y rencontrer.

— Ma place n'est pas ici, monsieur, et je retourne au château.

— Tout à l'heure la retraite sera possible ; mais en ce moment vous êtes cerné ; veuillez seulement vous ranger sur la lisière du bois, car, en restant là, vous risqueriez fort d'être chargé.

En effet, les piqueurs arrivaient à bride abattue, balayant les huit avenues sur leur passage.

— Je n'ai jamais vu le roi, dit Aurore, en mettant son cheval tête à tête.

— Tu verras en même temps le comte Roltik, répondit Bénédic.

A ce nom, sans comprendre encore le sens de ces paroles, les joues d'Aurore s'enflammèrent d'une pourpre brûlante. Elle regarda son mari, ferme sur la selle, pâle comme le marbre, immobile comme une statue.

— Chapeau bas ! cria le Grand-Veneur, qui passait au galop.

Bénédict se découvrit.

Le roi allait passer.

En arrivant au carrefour, les chevaux ralentirent leur allure, et l'escorte laissa passer le carrosse, qui avançait au pas, suivi par le nombreux cortège des invités.

La coutume, dit Pascal, de voir les rois accompagnés de gardes, de tambours, d'officiers, et de toutes les choses qui plient la machine vers le respect et la terreur, fait que leur visage, quand ils sont quelquefois seuls et sans ces accompagnements, imprime dans leurs sujets le respect et la terreur, parce qu'on ne sépare pas dans la pensée leur personne d'avec leur suite, qu'on y voit d'ordinaire jointe. Le monde ne sait pas que cet effet vient d'une force naturelle, et de là viennent ces mots : « *Le caractère de la divinité est empreint sur son visage, etc.* »

Le roi apparut, dans un carrosse découvert, large et profond, en face de Mme Adélaïde. Il était dans un de ses mauvais jours, où il s'abandonnait à l'invincible ennui des hommes et des choses. Sa tête, penchée sur la poitrine, oscillait à tous les mouvements de la voiture. Son teint blême, d'un jaune de cire, avait un reflet de plomb. Les coins de la bouche se courbaient comme un arc tendu. L'œil gris, terne et vitreux, était mort comme son cœur. Dans les lignes de ce visage affaissé, sur ce masque funèbre, on reconnaissait à peine les vestiges d'une beauté royale et le fantôme du Bien-Aimé. L'invisible main qui gouverne les destinées venait de replacer devant lui l'exilée du Parc-aux-Cerfs.

Le premier coup d'œil d'Aurore était tombé sur le comte Roltik. Il ne lui avait pas encore été donné de le voir sous cet aspect, que rendait plus lugubre l'appareil dont sa personne était environnée. Il lui sembla que son regard incertain s'était fixé sur elle au passage, et qu'il l'avait reconnue. Elle se sentit comme une vague

défaillance à la poitrine ; puis, remarquant que, seul, il avait le chapeau sur la tête, elle comprit :

Le comte Roltik était le roi de France.

A cette révélation soudaine, elle baissa les yeux vers la terre avec une expression douloureuse, et attendit.

— Le chemin est libre, dit Bénédicte ; nous pouvons partir.

Ayant tourné bride, ils mirent leurs chevaux au galop et rentrèrent au château sans qu'une parole eût été échangée.

Le repas du soir fut triste et presque silencieux. Après le souper, Bénédicte tomba dans une méditation profonde ; Aurore s'assit devant son métier à tapisserie, essuyant à la dérobée une larme furtive. Elle se leva bientôt, s'assit sur un tabouret aux pieds de son mari et posa la tête sur ses genoux, comme un enfant qui sollicite une caresse ou une parole affectueuse.

— Tu souffres, dit-elle, en voyant que Bénédicte faisait un effort pour lui sourire.

— Oui ; je mentirais en te disant le contraire, et il ne doit pas y avoir un mensonge entre nous.

— Le roi m'a regardée, Bénédicte ; s'il m'a reconnue, ce regard nous portera malheur et nous suivra longtemps.

— Pourquoi ?

— Tu lui as fait peur.

— Si je n'avais réfléchi que la mort de cet homme retomberait sur ton fils et sur toi, un coup de pistolet à bout portant aurait fini la chasse, et je l'aurais vu tomber avec moins de regret que le petit chevreuil. Enfin, patience : « Tout arrive, » comme dit le comte de Saint-Germain, et le Temps est un vieux juge qui l'appellera bientôt devant son tribunal.

Or, le soir même, au retour de la chasse, après avoir

soupé dans les Petits appartements, le roi se mit au lit d'un air préoccupé, qui frappa Lebel.

— Dominique, dit-il, cette petite fille, qui s'appelle Aurore, est mariée?

— Depuis un mois, sire; les ordres de Votre Majesté ont été ponctuellement exécutés.

— Je l'ai rencontrée par hasard à la Muette et je l'ai revue avec plaisir; elle avait à cheval un petit air de Jeanne d'Arc qui aurait fait venir l'eau à la bouche de M. de Voltaire. Son mari est le secrétaire de Gabriel, et le capitaine des chasses m'a appris qu'il était gouverneur du Château de Saint-Germain.

— Oui, sire.

— On le dit fort jaloux, et cachant sa femme.

— Eh! eh! dit M. Lebel.

— Le connaissez-vous, Dominique?

— Assez peu, sire. Je sais seulement qu'il est des *Cacouacs*, — c'est le surnom qu'on donnait alors aux Encyclopédistes, — et qu'il ne porte pas son titre.

— Quel titre?

— Comte de Val-d'Ahon, gentilhomme de Vendée, fils adoptif du marquis de Blancheterre. Sa sœur est fiancée au Chevalier de la Roche-Brion, et elle est à la Maison de retraite de Maintenon.

— Mais ce Blancheterre n'était-il pas du parti des Bâtards contre le Régent?

— Oui, sire, et sans le Parlement, il n'en aurait pas été quitte pour l'exil.

— Le Parlement est une légion de vieilles femmes, et je leur ferai couper la langue. Pour en revenir au fils adoptif de Blancheterre, c'est un louveteau qui ne doit pas grandir dans la forêt de Saint-Germain; ce garçon se donne des airs de puritain; il n'a pas une bonne figure. Vous direz à Sartine de me remettre une note sur lui, et Gabriel l'expédiera un peu plus loin.

Sur ces mots, le roi se retourna du côté de la ruelle. Le fidèle Dominique fit une glissade et gagna la porte, qu'il referma sans bruit.

Une visite.

Les paroles royales s'envolent généralement assez loin sur les ailes de la police. Le lendemain, dans la matinée, Bénédicte reçut un billet de Gabriel ainsi conçu :

Mon jeune ami,

Votre présence sera bientôt nécessaire à Chartres. La cathédrale a grand besoin d'une restauration. Donnez donc des ordres pour faire aménager un appartement dans l'hôtel de Bonneval, qui est inhabité depuis la mort du feu roi Louis XIII, et tenez-vous prêt à partir.

Présentez à Mme la comtesse de Val-d'Ahon l'hommage de mes respects, et recevez l'assurance de mon attachement.

GABRIEL.

— On m'éloigne, dit froidement Bénédicte.

Dans le courant de l'après-midi, le gardien du château se présenta devant le gouverneur, demandant s'il voulait accorder une audience à une femme qui déclarait être connue de lui, et dont le nom était Mme Pastoureau.

— Vous pouvez la faire entrer, répondit Bénédicte.

Le gardien s'inclina.

— Aurore, ajouta-t-il après sa sortie, voici l'avant-garde des espions de Sartine et de la Pompadour.

Mme Pastoureau ne tarda pas à paraître. Après une entrée cérémonieuse, elle entama la conversation par une nouvelle extraordinaire dont nous nous bornerons à exposer les faits.

Mme Championnet avait quitté Dijon. Elle était arrivée à Versailles depuis plusieurs jours, et Mme Pastoureau lui donnait l'hospitalité. A la nouvelle que sa pension, dont les derniers quartiers ne lui avaient pas été payés, était définitivement supprimée, elle était partie dans l'intention de venir en personne demander compte de cette décision, qu'elle attribuait à l'oubli et à l'ingratitude de sa fille. « Je m'adresserai à notre bonne reine, » répétait Mme Championnet à qui voulait l'entendre.

On dit qu'il faut laisser les fous faire leurs folies, et comme Mme Pastoureau n'avait aucun moyen de s'opposer à cette extravagance, l'ancienne épicière du Mortier-d'Orse présenta résolument à la grille du palais. Un personnage, d'aspect débonnaire, s'empressa de se mettre à sa disposition. Après avoir écouté ses longues doléances, il lui conseilla d'écrire un placet, et de retourner auprès de son mari attendre l'effet de la munificence de Sa Majesté.

— Quand il n'y a plus de foin au râtelier, les ânes se battent, répondit Mme Championnet d'un air déterminé. Comme c'est moi seule qui étais battue, j'ai planté là mon vieux sergent aux gardes, j'ai pris de la poudre d'escampette, et je ne m'en irai pas avant qu'on ne m'ait rendu ma pension. Le comte Roltik est un parent de la reine, et elle me fera justice.

Voyant qu'il avait affaire à une femme butée, têtue, décidée à se cogner la tête à toutes les vitres, et au besoin à les casser, le personnage débonnaire lui offrit de la conduire chez le Ministre des grâces souveraines. Cette proposition ayant été immédiatement acceptée, il fit avancer une chaise bleue, l'invita à y monter la pre-

mière avec une exquise politesse, et la conduisit directement à M. de Sartine. Une fois là, son introducteur lui imposa silence et résuma, avec une grande lucidité, les droits invoqués par Mme Championnet.

— Cette dame a besoin de soins particuliers, dit le lieutenant-général.

— Je ne suis pas malade, répliqua Mme Championnet.

— Je vois fort bien que vous avez la fièvre.

— Pas le moins du monde, monsieur; je suis tout simplement étonnée que la parole de M. le comte Rollik...

— Il est en Pologne et ne reviendra pas.

— Alors Mme Bertrand vous dira...

— Elle est morte.

— Pauvre dame... Enfin, M. Le Veneur...

— Disparu.

— Ma fille, monsieur, ma fille est mariée avec...

— Cela n'a pas le sens commun ! Emmenez cette vieille folle, dit M. de Sartine impatienté.

Au bout de cinq minutes, Mme Championnet était emballée dans un carrosse à volets pleins. Trois heures après, elle recevait l'hospitalité dans une maison de folles, près de Vincennes.

Tels sont les renseignements qu'avait recueillis Mme Pastoureau, à la suite de ses démarches actives en ne voyant pas reparaitre son amie, qui expiait ainsi l'inexcusable tort d'avoir aveuglément compté sur les promesses des grands de la terre.

— Je consentirai à m'employer pour tirer la mère de ma femme de ce mauvais pas, dit Bénédicte après quelques instants de réflexion, et je me chargerai volontiers de la mettre à l'abri du besoin ; mais une nouvelle imprudence retomberait sur sa fille et sur moi, et j'y mets la condition formelle qu'elle consentira à s'expatrier.

— Monsieur le comte veut-il bien me charger de faire cette proposition ?

— J'allais vous le demander. Vous lui direz que nous l'enverrons en Angleterre pour la soustraire aux violences de son mari.

— Comptez sur moi.

— Il faudrait nous procurer un passeport, reprit Bénédic, profitant de la tournure des choses et saisissant l'occasion inespérée qui s'offrait de se conformer aux recommandations du comte de Saint-Germain, et, si cela était possible, sous des noms étrangers, par exemple, M. et Mme Forestier, de Paris, voyageant avec une dame de compagnie.

— Rien n'est plus facile, monsieur le comte, répondit Mme Pastoureau, enchantée de se concilier à si bon marché la faveur du secrétaire de Gabriel; d'ailleurs, quand les lettres de cachet se vendent à prix d'argent, un passeport ne tire pas à conséquence. Je connais la femme d'un commis de l'administration, qui m'a des obligations, et elle n'a rien à me refuser; ce soir ou demain, j'aurai un passeport en règle pour l'Angleterre.

— Je n'ai pas besoin de vous dire, madame Pastoureau, que je vous remettrai la somme qui sera demandée pour cette négociation.

Avant de se retirer, *Madame la Ressource*, glissant sur le terrain d'une familiarité dont elle ne savait pas toujours se défendre, rappela le souvenir de la bonne Mme Bertrand; mais elle se mordit les ongles et comprit, au silence qui suivit cette insinuation maladroite, que le nom de l'excellente Abbesse, dont elle déplorait la perte, sonnait mal aux oreilles du comte, et n'éveillait aucun écho sympathique dans la mémoire de son ancienne pensionnaire. Ce fut d'un air assez déconfit qu'elle prit congé des nouveaux époux, en les priant de disposer d'elle en toute occasion.

— Enfin, dit Bénédicte en embrassant Aurore, j'espère que nous serons bientôt oubliés, et que je pourrai jouer ma dernière carte.

Bonne piste.

Pendant que Bénédicte attendait de jour en jour ses ordres de départ pour Chartres, et les instructions de Gabriel sur la restauration projetée de la vieille cathédrale, la conversation de Lebel avec le roi allait amener une crise décisive et inattendue.

Un beau matin, comme il en avait l'habitude, M. de Sartine se présenta chez Mme de Pompadour, pour travailler avec elle au bien public et à la manœuvre des affaires d'État.

La favorite n'occupait plus alors le rez-de-chaussée du Château, en communication directe avec l'appartement du roi par un escalier dérobé. Elle habitait l'Hôtel que Louis XV lui avait fait construire sur l'emplacement de la *Pompe* ou *Tour d'eau*, adossé à l'enceinte du parc. Un corridor, élevé contre le mur du réservoir de l'Opéra, du côté des jardins, permettait de communiquer à couvert avec le Château.

La Pompadour luttait encore contre la maladie de langue qui la consumait à petit feu, et qui devait bientôt l'emporter, à l'apogée de sa puissance et au dernier terme de sa précoce décrépitude. Elle ne quittait presque plus le lit, où elle était étendue dans un costume de velours noir, comme un cadavre fardé sur un lit de pa-

rade. A l'entrée du lieutenant-général de police, elle se souleva sur les oreillers avec un signe de bienvenue.

— Eh bien, que dit-on de moi? demanda la Marquise.

— Que votre santé paraît se raffermir, madame.

— C'est là une fausse nouvelle; je suis à bout de mes forces, et j'ai besoin de faire appel à tout mon courage pour travailler comme je le fais.

— Il ne s'est rien passé d'important depuis hier, et je ne vous fatiguerai pas aujourd'hui du récit des affaires publiques.

— Prenez connaissance des deux lettres qui sont sur cette table. L'une est une dépêche de M. d'Affry, notre ambassadeur en Hollande; l'autre est ma réponse.

M. de Sartine lut :

Madame,

Il y a en Europe environ un million de gens qui passent leur temps à écrire, et, dans ce nombre, il y en a tout au plus trois cents qui fassent ce métier dans l'intention d'instruire ou d'amuser par des lectures agréables ou décentes. Le reste écrit pour avoir du pain et des souliers. C'est de la plume d'un de ceux-ci qu'est sortie l'infâme rapsodie que je prends la liberté de vous adresser. Le famélique auteur a eu l'audace d'y attacher votre nom, pour lui donner quelque valeur. Mais tout ce qu'elle contient est d'une fausseté si manifeste que vous ne devez pas en être affectée un moment, et je ne crois ni vous déplaire ni vous faire ma cour en vous la faisant parvenir. J'essayerais bien d'en empêcher la vente ou d'en retirer tous les exemplaires; mais il faut compter que l'édition supprimée en ferait paraître dix autres.

RÉPONSE.

J'ai déjà ouï parler de cette belle *Histoire de la Marquise de Pompadour*, qui se débite en Hollande. Je soupçonne, comme vous, qu'elle vient d'Angleterre, parce qu'elle est pleine de mensonges palpables et d'injures grossières. Quoi qu'il en soit, s'il est possible de supprimer ce beau livre, je n'en serai pas fâchée pour l'amour de la vérité, qu'il faut considérer en toutes choses.

Le lieutenant-général rejeta les deux lettres sur la table d'un geste dédaigneux, après en avoir pris rapidement connaissance.

— J'ai là quelques notes écrites sur l'édition anglaise de ce libelle, dit-il en ouvrant son portefeuille.

— Lisez-les.

— Voici :

L'ouvrage est d'une demoiselle de Fauques, ci-devant religieuse, qui, après s'être fait connaître à Paris par quelques poésies, quelques romans assez médiocres et surtout par ses galanteries, passa en Angleterre où, dit-on, elle épousa un officier étranger. Cette histoire contient des erreurs de détail et des critiques peut-être exagérées ; mais elle se distingue des autres par un grand fonds de vérité sur l'ensemble des faits. Elle a été d'abord imprimée en Hollande, où l'ambassadeur de France, M. le comte d'Affry, en a racheté successivement trois éditions par l'ordre du roi, ce qui n'empêche pas que des exemplaires ont échappé, et que l'ouvrage a été traduit du français en anglais.

— Il est bon d'être exactement renseigné sur les opinions des autres, reprit le lieutenant-général, surtout à l'endroit de ses amis, et vous n'entendrez pas sans quelque surprise ce fragment d'une lettre de M. de Voltaire à M. Bertrand, dont voici la copie :

Ce n'est pas une affaire de vertu que trois éditions faites en Angleterre de la *Vie de Mme de Pompadour*. La moitié de l'ouvrage est un tissu de calomnies ; mais ce qu'il y a de vrai fera passer ce qu'il y a de faux à la postérité.

— Voilà comme se fait l'histoire, dit la Pompadour avec une aigreur mal dissimulée, en répétant un mot du comte de Saint-Germain à l'Ermitage.

— C'est toujours la même chose, ajouta philosophiquement M. de Sartine en terminant sa lecture, et vous jugerez, madame, que tout ceci ne mérite que la plus complète indifférence.

— Assurément ; mais cette pluie de libelles entretient la haine des Parisiens contre moi, au moment où j'use le reste de ma vie pour le bien public, et où je me donne tant de peine pour ramener l'opinion.

— Les pamphlets n'effacent pas les actes, et j'ai à vous entretenir de choses plus intéressantes.

— Je vous écoute, monsieur de Sartine.

— Je vous ai parlé de Mme veuve Championnet. En ce moment, la comtesse de Val-d'Ahon, sa fille, de concert avec son mari, fait des démarches pour obtenir qu'elle sorte de la Maison des folles, à Vincennes, avec promesse que cette dame extravagante ira se fixer en Angleterre, où elle pourra se livrer à son aise aux excentricités de son caractère.

— Voyez-vous quelque inconvénient à cela ?

— En ce moment, oui, et j'ai besoin de l'avoir sous la main.

— Et quelles nouvelles du Château de Saint-Germain ?

— C'est précisément l'affaire que j'ai à traiter, et elle vous semblera sans doute, comme à moi, des plus incompréhensibles.

La marquise devint attentive. Il poursuivit :

— C'est un problème dont je cherche la solution, une énigme dont je n'ai pas encore la clef, et je vais la soumettre à la formule cicéronienne qui résume, en un vers latin, toute la méthode d'instruction des affaires criminelles :

Quid ? — Quis ? — Ubi ? — Quibus auxiliis ? — Cur ? — Quomodo ? — Quando ?

Traduction :

De quoi s'agit-il ? — Quel est l'auteur ? — Où ? — Quels sont les complices ? — Pourquoi ? — Comment ? — Quand ?

Je tâcherai d'être clair. Quid ? *De quoi s'agit-il ?* De la disparition de Pingret, un de mes plus fins limiers, et

de la mort de Mme Bertrand, l'amie dévouée de M. Lebel. Examinons d'abord chaque fait séparément. Est-il nécessaire, madame, de revenir sur les détails ?

— C'est inutile ; ils sont présents à ma mémoire, et j'ai là une note où ils sont consignés.

— L'agent que j'ai envoyé à la recherche de Pingret, disparu à la suite de son expédition, est revenu bredouille ; mais, d'après mes ordres, il ramenait avec lui l'intendant du Château des Ifs et l'hôtelier des Messageries de Fécamp, ainsi que le courrier de la Malle, chargé du service des dépêches pour Rouen et Paris. J'ai interrogé ces trois témoins, qui ont été en relations directes avec Pingret, sous l'incarnation du docteur Bassaglio, de Padoue. Je vous résume leurs dépositions signées.

L'hôtelier des Messageries de Fécamp a fait la déclaration suivante :

1° Le docteur Bassaglio a réglé sa dépense, le 3 septembre au matin.

2° Le docteur Bassaglio est parti pour le village des Ifs avec le comte de Val-d'Ahon et deux jeunes dames, arrivées en chaise de poste à Fécamp.

3° Les deux jeunes dames sont revenues à l'hôtel, le soir, vers cinq heures, accompagnées d'un domestique du Château des Ifs.

4° Le comte de Val-d'Ahon est rentré seul vers six heures. Après souper, il est descendu avec deux lettres, qu'il a cachetées et qu'il a remises au courrier des dépêches.

5° Les trois voyageurs ont quitté Fécamp, vers dix heures et demie, après le passage de la Malle.

6° Le docteur Bassaglio n'a pas reparu à l'hôtel.

Le courrier de la Malle de Rouen et Paris fait à son tour cette déclaration :

1° Il croit se rappeler qu'à son passage, un gentil-

homme lui a apporté deux lettres, qu'il a mises dans le coffre des dépêches.

2° Il ignore le nom et la qualité de ce gentilhomme, et ne l'ayant vu qu'un moment, dans la cour mal éclairée des Messageries, il ne pourrait le reconnaître avec certitude.

La déclaration de l'intendant du Château des Ifs est significative :

1° Les deux jeunes dames ont fait une collation au château, en compagnie du comte de Val-d'Ahon, et elles sont parties vers quatre heures, à pied, escortées par un domestique, pour rentrer de jour à Fécamp et se reposer.

2° Le docteur Bassaglio, au retour de l'enterrement de l'enfant mort à la ferme, a fait collation, et il a écrit sur la table après son repas. Il n'a pas allumé de bougie.

3° Le comte de Val-d'Ahon et le docteur Bassaglio sont partis ensemble pour Fécamp, vers cinq heures du soir.

4° Le domestique qui accompagnait les deux jeunes dames, ayant des commissions, n'a quitté Fécamp qu'à sept heures et demie et n'a rencontré personne sur le chemin en revenant au château.

Voilà les témoignages. Jusqu'ici, l'enquête est très vague ; mais dans la lettre que j'ai reçue du docteur Bassaglio, il m'annonce son départ pour Rouen. Or, à Rouen, l'agent s'est adressé à une dame Desrozeaux, chez laquelle Pingret avait l'habitude de loger. Elle a reçu une lettre de Fécamp, à la même date que la mienne, la prévenant de son arrivée le lendemain par la diligence. Personne, et plus de nouvelles. Nous en sommes-là.

M. de Sartine reprit après une pause :

— Maintenant, il y a un second problème à résoudre, une seconde énigme à deviner : la mort subite de Mme Ber-

trand. Nous savons que M. Lebel en a été frappé et qu'il a voulu en avoir le cœur net. Je l'ai accompagné rue Saint-Médéric, avec votre médecin. Quesnay n'a reconnu le caractère ni d'une apoplexie foudroyante, ni de la rupture d'un anévrisme ; sans s'être prononcé d'une façon décisive sur cette mort subite, son opinion est qu'elle peut être le résultat d'un accident prémédité, et il n'a pas hésité à dire qu'elle ne lui semblait pas naturelle.

« Ici, l'enquête n'a pas été longue et compliquée : Mme Bertrand est partie le matin pour Saint-Germain, en parfait état de santé, avec Mme d'Estrades ; leur visite au château n'a duré que quelques minutes ; elles ne se sont pas assises, elles n'ont ni bu ni mangé, et elles sont remontées en voiture. Mme d'Estrades est venue directement ici vous rendre compte de sa mission. Mme Bertrand, à peine rentrée chez elle, a éprouvé des vertiges ; elle s'est mise au lit et s'est endormie si paisiblement qu'il a été impossible de constater si elle est morte dans l'après-midi, le soir ou dans la nuit.

« En rapprochant les deux faits, il s'en dégage une observation forcée, dont on peut tirer telle conclusion qu'on voudra : Le 3 septembre, Pingret se trouve en compagnie du comte de Val-d'Ahon ; il disparaît sans qu'il soit possible de retrouver sa trace. Le 5 septembre, à trente-six heures d'intervalle, Mme Bertrand fait une visite au comte de Val-d'Ahon ; elle meurt subitement, sans qu'on puisse en déterminer la cause.

— En effet, cela est fort singulier. Que supposez-vous ?

— Je cherche.

— Et voilà le problème qui vous arrête ? Par exemple, si le Sphinx m'avait posé une énigme aussi simple, il ne m'aurait pas mangée cette fois-là.

« Maigre repas, » songea M. de Sartine.

Il reprit :

— C'est, madame, que vous y voyez plus clair que moi.

— Comme en plein jour, cela crève les yeux.

— Il est incontestable que le comte de Val-d'Ahon, seul, peut jeter quelque lumière sur certains points obscurs de cette double enquête ; mais j'hésite à concevoir le moindre soupçon sur une personne que vous prenez sous votre haut patronage.

— Moi ?... Quelle erreur est la vôtre, monsieur de Sartine. Si vous voulez bien me débarrasser de lui et de sa femme, je considérerai cette opération comme un service personnel.

— Il y a là des difficultés très-sérieuses. Le comte de Val-d'Ahon a des attaches puissantes.

— Lesquelles ?

— D'abord les Encyclopédistes, les damnés *Cacouacs*, Diderot, Voltaire, Helvétius, d'Holbach, et toute la séquelle des philosophes. Ce serait un effroyable scandale, une guerre à mort, une averse de Mémoires, de couplets, de noëls, de parodies, de libelles, de pamphlets, et le reste.

— Et penser que je protège toute cette clique !

— Il est de principe que les plumes, comme les armes, se retournent toujours contre ceux qui ont l'imprudence de les mettre entre les mains des philosophes, et il y aurait autant d'enfantillage à compter sur leur reconnaissance, que de s'étonner ou de se plaindre de leur ingratitude.

— J'en fais l'expérience tous les jours, vous le savez mieux que personne, et on cite même La Place comme ayant mis la main à la traduction du libelle de l'écrivassière dont nous parlions tout à l'heure.

— Ceci est une erreur, madame. Je n'ai aucune raison de ménager ce personnage mais, au cas particulier, cette supposition n'est pas acceptable.

— Enfin, avez-vous si peur des *Cacouacs* ?

— Ils sont redoutables ; ce sont les chefs de l'armée de tous les mécontents, et les Parisiens, qui aiment à clabauder, ne manqueraient pas l'occasion qui a une si belle chevelure.

— Ne peut-on agir en secret ?

— Il serait plus difficile de faire disparaître le comte de Val-d'Ahon, qui se tient sur ses gardes, que de retrouver M. Le Veneur. Nous rencontrerions un écueil inévitable ; la Supérieure du couvent de Maintenon, Mère Sainte-Hildegarde, est son amie, et, n'en doutez pas, madame, elle irait droit à la reine.

— J'ai déjà cherché à la faire renvoyer dans sa Pologne, mais j'ai dû y renoncer ; n'en parlons plus. Un mot de la reine a plus d'effet sur l'esprit du roi, dans ces sortes d'affaires, que les vingt années de dévouement de sa meilleure amie, je puis vous l'avouer.

« Pense-t-elle que je ne le sais pas, » songea encore M. de Sartine, en roulant ses pouces avec béatitude.

Il y eut un silence.

— Que résoudre, reprit la favorite avec un geste de dépit et de colère. Comment me venger d'être tenue en échec, depuis cinq mois, par ce bâtard de Blancheterre et cette grisette du Quai aux Fleurs ?

— Il y a un moyen.

— Lequel ?

— J'interrogerai le comte de Val-d'Ahon, je le convaincrai de meurtre, je le ferai juger au criminel et exécuter au grand jour.

— Et le secret du roi ? Vous savez qu'il ne veut pas de bruit.

— Le secret du roi ? Qui le gardera mieux que le comte de Val-d'Ahon ? D'abord, il ne connaît que le nom du comte Roltik. Admettons qu'il en sache davantage, comme me le fait supposer l'incident de la chasse de

Saint-Germain, où sa femme a reconnu le roi. Osera-t-il avouer publiquement devant les juges qu'il a épousé une fille-mère ? Osera-t-il reconnaître qu'il a reçu, par les mains de la comtesse d'Estrades, le prix du déshonneur de sa femme, cent mille livres et des diamants ?

— Vous avez raison.

— Il n'y a rien à craindre de ce côté.

— Mais les preuves ?

— Les preuves ? Il y en a plus qu'il n'en faut pour faire condamner avec lui, du même coup, sa sœur et sa femme.

QUID ? *De quoi s'agit-il ?* Un meurtre a été commis.

QUIS ? — *Qui ?* Le comte de Val-d'Ahon.

UBI ? — *Où ?* Entre les Ifs et Fécamp.

QUIBUS AUXILIIS ? — *Les complices ?* Il a agi seul, jusqu'à plus ample informé.

CUR ? — *Pourquoi ?* Pour se débarrasser d'un espion trop clairvoyant.

QUANDO ? — *Quand ?* Le 3 septembre, entre cinq et six heures du soir.

QUOMODO ? — *Comment ?* J'ai interverti l'ordre de cette question, parce qu'elle reste seule à résoudre. Le fait capital, c'est qu'il s'est débarrassé de son compagnon, soit en le jetant dans les fondrières qui bordent le chemin, soit en le précipitant dans la mer du haut d'une falaise. Mais le fait en lui-même existe, et je retrouverais le cadavre sur la terre ou dans l'eau, qu'il n'apporterait pas un élément nécessaire à la cause. Le Veneur a écrit deux lettres, et c'est le comte de Val-d'Ahon qui les a cachetées en présence de l'hôtelier de Fécamp, avant de les remettre au courrier de la Malle. Cela suffit.

— Mais s'il affirme que lui-même a écrit deux lettres ?

— Je lui demanderai à qui elles étaient adressées et ce qu'elles contenaient ; nous verrons alors la contre-épreuve par l'interrogatoire des destinataires. En ré-

sumé, toutes réflexions faites, je suppose que sa fiancée, aujourd'hui sa femme, a reconnu Le Veneur sous le déguisement du docteur Bassaglio ; le comte de Val-d'Ahon a assassiné Pingret, c'est-à-dire l'homme qui l'a prise au piège, d'accord avec sa mère, comme il a empoisonné Mme Bertrand, la femme qui l'a livrée.

— Savez-vous bien, monsieur le lieutenant-général, qu'un homme de cette trempe ne s'arrêterait pas en si beau chemin, si vous n'y mettiez bon ordre ?

— C'est mon avis, et je m'en charge.

— Le roi a été très frappé par sa rencontre. Depuis le coup de Damiens, il répète souvent : « *Je serai tué.* » Sa tête s'en ressent, et je lui ai entendu dire plus d'une fois : « *La mémoire me fait défaut, je m'embrouille.* » C'est sur votre conseil que Gabriel devait envoyer son secrétaire à Chartres ?

— Oui, mais il a passé de l'eau sous les ponts depuis ce jour-là, et le comte de Val-d'Ahon chaussera les brodequins de la Bastille, avant d'être décoiffé par le bourreau.

— Tout est bien d'accord ; délivrez-nous donc de cette menace vivante et qu'il n'en soit plus question. Je tremble toujours quand j'entends parler de poignard ou de poison, et cependant, c'est l'épée de Damoclès que je vois depuis vingt ans au-dessus de ma tête et de celle du roi.

M. de Sartine s'inclina, sans répondre, et sortit de la chambre, pendant que la vieille favorite retombait sur ses oreillers, accablée par la fatigue de cette conférence.

Bon chat, bon rat

Depuis le mariage d'Aurore et de Bénédict, le comte de Saint-Germain faisait régulièrement, l'après-dînée, une apparition chez la favorite, tantôt avant, tantôt après l'Opéra ou la Comédie. Il lui racontait toutes les petites nouvelles de la cour et de la ville, des salons et du théâtre, et si, par hasard, il manquait à cette habitude, la marquise en faisait la remarque. Jamais il n'était arrivé au comte de lui rappeler le souvenir des nouveaux époux ; mais leur nom revenait assez souvent dans les entretiens de la marquise. Les piqûres les plus légères de ce cœur flétri ne se cicatrisaient jamais, et semblaient cuisantes comme des blessures empoisonnées. Ce soir-là, elle retint son familier plus longtemps qu'à l'ordinaire, et lui raconta tout au long son entrevue du matin avec le lieutenant-général de police.

— Tout cela me paraît fort ingénieux, dit le comte de Saint-Germain avec son sourire diabolique, et ce n'est pas la première fois qu'il m'est donné d'admirer le génie de M. de Sartine pour résoudre les problèmes et déchiffrer les énigmes. Je sais qu'il n'agit pas à la légère et qu'il ne s'égare pas souvent si longtemps sur une fausse piste dans cette chasse à l'homme qui est son passe-temps favori. Cependant, je suis un peu surpris de le voir mettre si vivement sur pied un jeune amoureux, dont la préoccupation la plus importante en ce moment doit être d'adorer sa femme. Sans ma confiance dans l'expérience consommée du chasseur le plus habile et le plus adroit du royaume, j'avoue que j'admettrais difficilement l'idée d'un amant favorisé commettant un

double crime, la veille et le lendemain de son mariage.

— Il n'a pas une bonne figure, répondit la marquise ; le roi l'a dit, c'est aussi l'impression qu'il m'a causée, et M. de Sartine en est d'accord.

— Ceci a trait à l'incident de la forêt. Il est certain que le berger n'y cherchait pas le loup, et que sa rencontre a dû lui faire faire une grimace désagréable.

— Vous pensez alors que M. de Sartine s'est trompé ?

— Je n'affirme rien ; je reconnais même que toutes les apparences sont défavorables au comte de Val-d'Ahon ; mais, madame, il y a, dans le jeu des événements, des coïncidences si singulières, des combinaisons si bizarres, des similitudes si extraordinaires, que cette force qu'on appelle le Hasard semble se moquer de la logique, déjouer les calculs et tromper les sens les plus exercés. J'en ai vu tant d'exemples, qu'avant de me prononcer sur un semblable sujet, je ne puis m'empêcher de me dire : Les yeux même peuvent nous tromper. . . Avez-vous jamais vu une canne plongée dans l'eau, madame ?

— Oui, elle paraît brisée.

— Elle est toujours droite, pourtant ; eh bien, il s'opère parfois dans le cerveau un phénomène analogue pour les idées ; on croit découvrir un crimelà où il n'y a peut-être qu'une lune de miel.

— M. de Sartine me fait voir les choses en noir, et vous me les montrez en blanc ; que croire ?

— Je ne cherche pas à influencer vos idées, madame, ni à vous persuader du contraire. Vous me demandez mon impression ; je vous la donne, comme toujours, avec une entière indépendance, je puis même dire avec la plus complète indifférence.

— Vous êtes né diplomate, comte.

— J'ai essayé un peu de tout. La diplomatie est une science creuse ; l'habileté est le lot des petits hommes et des étroits cerveaux, qui agissent à la manière des

taupes. Le génie va droit à son but comme un boulet de canon.

— Je suis assez de cet avis pour les grandes choses ; mais, pour les petites, il me semble qu'il faut plutôt de l'adresse que de la force.

— On peut être droit et adroit. Le cardinal Mazarin, par exemple, n'était qu'adroit ; il vivait d'expédients, au jour le jour ; le cardinal de Richelieu avait une idée fixe, unique, et il l'a réalisée comme Newton :

« En y pensant toujours. »

— Nous voilà bien loin de Mme Bertrand.

— Eh ! mon Dieu, madame, il n'y a pas plus de raison de soupçonner le comte de Val-d'Ahon que Mme d'Estrades ou moi-même, si cela peut faire plaisir à M. de Sartine.

— Y songez-vous, comte. Je passe condamnation sur cette mort subite ; mais le docteur Bassaglio ?

— Sur ce point, le comte de Val-d'Ahon pourra dire d'une façon précise où, quand et comment il l'a quitté. D'après ce qu'on en sait, ce docteur n'avait pas un itinéraire tracé d'avance ; il a peut-être suivi les conseils de la *Folle du logis*, la *Bête* a suivi, et il n'y a rien d'impossible à ce qu'il reparaisse un jour ou l'autre.

— Peu m'importe, après tout, dit la Pompadour ; le secrétaire de Gabriel se tirera de là comme il pourra ; je n'y suis pour rien, et je m'en lave les mains.

— Et moi, je vais souper, madame, dit le comte en prenant congé de la marquise, avec cette désinvolture qui était un des attributs incontestés de son immortalité terrestre.

A latin, grec.

A la même heure, Aurore et Bénédic travaillaient au coin du feu, car, dans ces dernières journées d'automne, les soirées étaient froides. La jeune mère ornait des vêtements d'enfant confectionnés de ses mains, et le secrétaire de Gabriel décalquait le dessin au trait de la cathédrale de Chartres.

Trois coups secs, frappés à la porte de l'antichambre, leur firent relever la tête et dire en même temps :

— C'est M. de Saint-Germain.

Bénédic ouvrit la porte, et il eut quelque peine à reconnaître le magicien sous sa métamorphose. Le comte avait pris l'habit et les allures d'un dominicain.

— Entrez, comte. Qui vous amène ici, à cette heure, et sous ce costume ?

— Une affaire de vie ou de mort.

— Pour qui ?

— Pour vous.

Le comte s'assit devant la cheminée, et raconta rapidement, sans y rien changer, la confidence de la Pompadour.

— En quittant la marquise, dit-il après avoir terminé son récit, j'ai changé de costume, j'ai fait atteler une berline de voyage, et je suis accouru. En ce moment, M. de Sartine fait tourner ses cylindres ; quand un homme est pris dans les engrenages, il y passe tout entier. Je serai bien trompé si, demain matin, il n'envoie pas ici un de ses carrosses noirs, dont les chevaux

iraient directement à la Bastille sans conducteur, tant ils ont l'habitude de faire ce pèlerinage.

— Une lettre de cachet ?

— Ou un mandat d'amener.

— Il n'y a qu'une chose à faire, c'est de partir sur l'heure, enlever l'enfant et passer en Angleterre.

— Oui, voici le moment difficile. L'heure est venue d'agir et de bien concerter nos mouvements. Procédons par ordre : toutes mes mesures sont prises pour assurer votre fuite. Si vous échappez en emportant la proie, tout est fini ; mais il suffit d'une mauvaise chance imprévue pour compromettre le succès de l'entreprise. C'est dans cette prévision qu'il faut se conduire, pour ne pas être pris au dépourvu. Je connais Sartine de longue main : il n'ira pas par quatre chemins. Sans les confidences de Mme de Pompadour, qui éclairent sa marche, il vous capturerait tous, vous, Aurore et Valentine, comme des oiseaux au filet, ou des mouches dans une toile d'araignée. Un mot, un geste, un signe lui suffisent pour attrapper la pensée au vol, et la moindre contradiction serait un arrêt de mort. Cherchons le simple, mettons-nous bien en face de la situation. Le hasard a tout arrangé, et c'est un habile machiniste. Dans l'hypothèse d'un interrogatoire, vous pouvez tous répondre hardiment, sans vous couper, sauf sur un seul point : les deux lettres du docteur Basaglio, cachetées en présence de l'hôtelier. Aurore et Valentine feront cette réponse : « *Elles vous ont vu écrire deux lettres, après souper, sur la table encore servie, avec le papier, la plume et l'écritoire de votre nécessaire de voyage.* » En dehors de cette affirmation, tout le reste va de soi, en ce qui les concerne.

— Je ne l'oublierai pas, dit Aurore.

Le comte reprit :

— Votre rôle, Bénédict, est loin d'être aussi court,

et il ne faut rien laisser au hasard. Les deux lettres écrites, vous les avez fermées en présence de l'hôtelier. Est-ce avec de la cire ?

— Non je me suis servi de deux pains à cacheter.

— De quelle couleur ?

— Il y en avait de toutes les couleurs ; j'ai pris ceux qui me sont tombés sous la main.

— Avez-vous scellé les cachets ?

— Oui, avec la clef de mon sac de voyage.

— Où est-elle ?

— Dans un trousseau. Le voici.

— Il n'en faudrait pas davantage à M. de Sartine pour vous prouver que vous avez cacheté, de votre propre main, les deux lettres du docteur Bassaglio. Nous jetterons tout à l'heure ce sac et cette clef dans la Seine. Ce n'est pas tout ; il faut que vous écriviez deux lettres. La première est pour moi, datée du 3 septembre. Vous m'annoncez la mort de l'enfant et votre retour pour le 5 septembre au matin ; un mot sur la douleur d'Aurore ne sera pas inutile. La seconde est pour le marquis de Blancheterre, et je la lui ferai tenir par un exprès, avec une note explicative. Après lui avoir fait part de l'événement, vous ajouterez des nouvelles de votre sœur Valentine et du chevalier de la Roche-Brion, en exprimant l'espoir d'un double mariage. Comme il n'y a pas de temps à perdre, pendant que vous écrirez ces lettres, je vais aider Aurore à faire les malles.

On sait qu'à cette époque, le système des postes était d'une simplicité primitive. L'usage des enveloppes était inconnu, et l'adresse s'écrivait sur la feuille pliée. Les correspondances n'étaient pas timbrées, comme aujourd'hui, de cachets indiquant la date du départ et de l'arrivée, et on se contentait d'écrire le prix de la taxe. Ce soin revenait au comte de Saint-Germain, qui bâtonna largement l'abréviation : 1 L. 8 S. — *une livre, huit sols*,

— sur son adresse, et 1 L. 15 S. sur celle du marquis de Blancheterre.

Les malles bouclées, les lettres serrées dans son portefeuille, il reprit :

— Reste le point capital : Vous avez quitté le Château des Ifs avec le docteur Bassaglio, et vous êtes rentré seul à l'hôtel des Messageries. Ici, il ne faut pas imaginer une fable compliquée ; il faut donner une explication courte et naturelle. Vous vous êtes séparés à l'entrée de la ville, vers six heures du soir ; vous n'aviez plus rien à faire ensemble ; le docteur Bassaglio a tiré de son côté, vous du vôtre, et vous n'en avez plus entendu parler. M. de Sartine sait qu'il n'était pas en peine de trouver un oreiller pour reposer sa tête, et s'il est tombé dans quelque guêpier, cela ne vous regarde pas. Pour ce qui est de la façon dont il s'y est pris pour expédier ses lettres, le premier venu a pu se charger de cette commission. Méphistophélès en personne ne pourrait vous faire broncher, si vous ne sortez pas du cercle que je viens d'indiquer. Quant à la mort de Mme Bertrand, je crois qu'il n'en sera pas question. Ceci bien arrêté, nous verrons si M. de Sartine trouve de l'eau claire dans sa bouteille à l'encre.

« Décidons maintenant l'exécution : Demeurer ou partir. Demeurer, acte de folie ; pour vous, c'est la Bastille ; pour Aurore, le cloître. Partir. Trois choses : Un passeport, une berline, de l'or. Votre passeport pour l'Angleterre ne peut que vous trahir, si Mme Pastoureau a parlé, et les ports d'embarquement de Calais à Honfleur sont toujours surveillés. En voici un pour l'Italie, aux noms du chevalier de La Roche-Brion, de sa femme, de son fils et d'une dame de compagnie. J'ai amené une berline de voyage, qui nous attend au pied de la rampe du château. Le conducteur est un homme sûr ; c'est un Italien que j'ai sauvé de la potence, et comme je puis

l'y envoyer, j'ai lieu de compter sur lui. Votre itinéraire est tracé : vous me déposez à Versailles, et je n'ai pas besoin de vous dire que l'un des deux pavillons de mon hôtel est à votre disposition ; en cas d'événement imprévu, c'est un asile ouvert.

— Nous accepterons toujours ce qui vient de vous, dit Bénédicte ; mais nous ne pouvons vous exposer au danger de l'hospitalité donnée à des criminels d'État.

— Je comprends vos scrupules, mais ils n'ont pas de raison d'être. Personnellement, je ne courrais aucun danger, même si j'étais déclaré de connivence avec vous, et je me tirerais d'affaire sans le secours de personne. M. de Sartine peut me faire sortir du royaume de France, avec l'autorisation du roi ; son pouvoir ne va pas au delà, son bras n'est pas assez long pour me saisir. Ainsi, vous pouvez accepter mon hospitalité, et personne ne franchira le seuil de mon hôtel.

« De Versailles, vous touchez à Maintenon. Vous emmenez Valentine et vous informez la Supérieure du couvent. Là encore, en cas de besoin, vous trouveriez un refuge, et Mère Sainte-Hildegarde a des cachettes où M. de Sartine n'a pas le droit de pénétrer, sans l'assentiment formel de la reine. L'antiquité avait des autels où les fugitifs, les malheureux et même les coupables trouvaient un asile sûr. Le couvent de Maintenon et mon hôtel sont des retraites inviolables, et ce privilège a toujours été respecté, même par le roi.

« Vous serez à Chartres dans la matinée. Vous descendrez à l'Hôtel du Cygne, sur le Mail voisin de la Place d'Armes, et vous y trouverez des chevaux. Voici enfin deux ceintures ; l'or est un talisman qui ouvre les portes et ferme les bouches, et je ne dédaigne pas de l'utiliser.

« Maintenant, il est difficile de fixer une marche certaine pour enlever l'enfant, de gré, de force ou de sur-

prise; le plan de la veille est défectueux le lendemain, et ce qui est bon le matin est mauvais le soir. Hier, j'aurais conseillé à Aurore de tenter seule l'entreprise avec Valentine. Si elle avait échoué, on se trouvait en présence d'une mère, usant de son droit naturel pour reconquérir son fils, et elle en était quitte pour retourner au couvent. Ayant exécuté sa tentative à l'insu de tout le monde, son mari restait libre; mais les choses ont changé de face : C'est lui qui est menacé, sous l'accusation de meurtre, et l'enlèvement n'est qu'un épisode de sa fuite. Il faut donc unir tous les efforts pour ce double but. Comme départ, voici ce que je crois le meilleur : Aurore et Valentine arriveront aux Épars en berline, et vous, Bénédict, vous les escorterez à cheval; la voiture stationnera à l'entrée du village, dans la direction de Chartres, prête à repartir. Il sera bon d'habiller l'enfant avec les vêtements que sa mère a eu l'heureuse idée de préparer, car son accoutrement villageois, qui n'est pas en harmonie avec la condition de ses parents, pourrait éveiller l'attention.

— J'ai bon espoir, dit Aurore; la nourrice ne m'a vue qu'une fois, pendant quelques moments, le soir de l'accouchement, pâle, les cheveux défaits; elle ne me reconnaîtra pas.

— Oui; mais vous aurez besoin de toute votre énergie, pour lui cacher le trouble et l'émotion violente que vous éprouverez certainement en revoyant votre fils.

— La bonne Vierge me donnera la force de ne pas me trahir.

— Je crois que tout est bien concerté. Vous avez le passeport d'une famille qui se rend en Italie, de l'or et des vêtements pour l'enfant. La berline de voyage est solide; elle vous conduira en cinq jours à Marseille; vous la laisserez-là avec son conducteur. Le premier vaisseau qui mettra à la voile pour Venise vous déposera sur une

terre hospitalière ; à Rome, Bénédict, trouvera des amis. Bien qu'un malheur ne soit pas à redouter, soyez toujours à vos rôles : Aurore et Valentine ont vu écrire deux lettres à Bénédict. Bénédict a quitté le docteur Bassaglio à l'entrée de Fécamp, et n'en a plus entendu parler.

Les dernières dispositions prises, Bénédict et le comte de Saint-Germain enlevèrent la malle unique qui contenait les objets de nécessité. Le gardien du château était couché. Aurore marcha en avant, ouvrit les portes, et ils sortirent par la galerie couverte et le jardin qui descendait en pente inclinée jusqu'à la Seine. Tous trois prirent place dans la berline ; le conducteur fixa la malle à l'arrière et remonta sur son siège. En une heure de course, les chevaux s'arrêtèrent devant l'hôtel du comte de Saint-Germain, situé à l'extrémité de l'avenue de Sceaux.

— Adieu ou au revoir, dit Bénédict.

— Toujours et partout, répondit le comte en l'embrassant.

Puis baisant la main d'Aurore, il ajouta :

— Espérance, vaillante mère ; vous ne serez jamais abandonnée.

La porte d'entrée roula sur ses gonds et se referma avec un bruit sourd.

La berline se remit lentement en marche et tourna l'angle de la rue Royale et de la rue de l'Orangerie. En passant devant la rue Saint-Médéric, Aurore détourna la tête.

— C'est là qu'il venait, songea Bénédict, dont l'œil sombre jeta un éclair.

Après avoir franchi la grille à flèches dorées, surmontée de l'écusson aux fleurs de lys, qui fermait la ville à la limite du Potager du roi, séparé par un mur de la Pièce d'eau des Suisses, la voiture reprit son allure sur le pavé de l'avenue de Saint-Cyr. Un moment, le palais apparut

aux rayons de la lune, dominant la Terrasse aux balustrades de marbre, encadrée par ses Escaliers babyloniens, puis il disparut au regard comme un décor lumineux subitement replongé dans l'ombre.

Le petit jour commençait à paraître quand ils arrivèrent en vue du Château de Maintenon. Bénédic mit pied à terre, attacha son cheval à l'arrière de la berline et se présenta seul à l'entrée du couvent. Le veilleur de nuit le reconnut et le conduisit directement à la cellule de Valentine. La Supérieure, prévenue de son arrivée, les fit appeler dans son oratoire. En quelques mots, elle fut mise au courant des événements inattendus qui commandaient d'agir avec promptitude et résolution.

Valentine ne tarda pas à paraître sous son costume mondain; Mère Sainte-Hildegarde l'embrassa avec tendresse.

— Adieu, ma chère fille, dit-elle, emportez les bénédictions de votre mère; elle priera Dieu pour qu'il vous soutienne tous dans votre entreprise et qu'il favorise votre voyage; partez et ne m'oubliez pas.

Le frère et la sœur rejoignirent Aurore, qui les attendait, et la voiture repartit.

L'enlèvement.

Le soleil était déjà haut sur l'horizon quand ils arrivèrent à Chartres. Après quelques heures de repos, la berline, attelée de chevaux frais, suivit le pavé de Bonneval, toujours escortée par Bénédic, monté sur un cheval solide et plein d'ardeur. Une demi-heure après, les voyageurs s'arrêtèrent à un tournant de la route, à

quelque distance des Epars. Aurore et Valentine s'y rendirent à pied, suivies par Bénédict, qui n'avait pas quitté sa selle.

Les indications de Sidonie, la femme de chambre, étaient aussi exactes que la mémoire d'Aurore était fidèle. La première paysanne qu'ils rencontrèrent à l'entrée du village, interrogée, répondit dans un patois assez intelligible pour être compris :

— Gertrude, la nourrice du petit Robert, est là.

Un geste acheva sa phrase. Aurore s'arrêta un instant pour s'assurer qu'elle était bien maîtresse de sa physionomie ; puis, sans presser le pas, elle arriva devant la chaumière où respirait son fils.

Elle souleva le loquet de bois qui fermait la porte. Au premier coup d'œil, elle reconnut la nourrice à la face bestiale. Elle était assise près d'une fenêtre basse, occupée à raccommoder un manteau de bure grise. A la vue d'Aurore et de Valentine, son visage exprima la surprise et l'hébêtement.

— Vous êtes Gertrude, la nourrice de l'enfant qui vous a été confié à Versailles ? dit Aurore avec assurance.

— Da, oui, madame.

— Vous ne me reconnaissez pas ?

— Da, non.

— Je viens de la part de la dame qui était avec moi au baptême, dans l'église de Saint-Symphorien, à Montreuil. Je suis chargée de vous apporter un cadeau.

Aurore ouvrit sa bourse, et y prit une poignée d'écus de six livres. Les yeux de la paysanne brillèrent de convoitise.

— Où est le petit Robert ?

— Dans la chambre du haut. Il dort.

Aurore eut la force de cacher son ardent désir de le voir. Elle reprit :

— La dame est à Chartres ; elle vous attend avec l'enfant, et je vais vous conduire auprès d'elle en voiture.

— Da, je vais mettre mes beaux habits du dimanche.

— Votre présence n'est pas nécessaire, et il est inutile de la faire attendre. Je vais lui mener l'enfant et je reviendrai ici dans une heure.

Les ordres formels donnés à la nourrice lui interdisaient de se séparer de l'enfant sous aucun prétexte. Cependant elle comprenait qu'un refus direct pourrait diminuer la valeur du cadeau que l'envoyée tenait encore dans sa main, et le jeu de sa physionomie exprimait brutalement la perplexité de son jugement épais, sollicité par la crainte de la punition, si elle désobéissait, et la suppression du cadeau si elle montrait une défiance exagérée.

— Je ne demanderais pas mieux, ma bonne dame, répondit-elle avec embarras ; mais, si je quittais le petit, je serais grandement punie.

— Faites vite, alors ; j'ai apporté des vêtements de rechange pour lui, et je l'accommoderai dans la voiture, pendant que vous irez vous habiller.

La nourrice s'empressa d'accepter cette proposition.

— Je vais le chercher, dit-elle.

Elle reparut au bout de quelques instants, tenant l'enfant endormi dans ses bras. Aurore le considéra longuement, le couvant d'un regard attentif : C'était bien son fils. Il portait sur la joue le signe qu'elle avait remarqué le jour de sa naissance.

— Il est malade, dit-elle, en se penchant pour déposer sur son front blanc un baiser léger comme une fleur.

— Non, madame ; depuis qu'il est au monde, il a toujours été chétif comme vous le voyez... Je vais le porter dans la voiture.

Aurore la suivit, le cœur serré par un sinistre pres-

sentiment. Une fois dans la berline, la nourrice dépouilla, en un tour de main, la frêle créature emmaillotée dans ses langes de grosse toile qu'elle remporta. A voir le corps amaigri de ce petit être délicat, il était facile de reconnaître le fruit sans couleur d'un amour sénile, et il avait fallu toute la richesse du sang de la jeune mère pour lui communiquer le souffle et la chaleur de la vie.

Restée seule avec Valentine, elle le couvrait de larmes et de baisers. Cependant l'enfant réveillé pleurait et criait sans trêve. Aurore prit, dans la poche de la voiture, une bouteille de lait recouverte en osier et munie d'une embouchure dont elle avait eu le soin de se munir ; mais l'enfant, qui n'était pas habitué à ce genre d'alimentation, redoublait sa rage que les caresses maternelles étaient impuissantes à calmer.

Un cercle s'était formé autour de la berline et se rapprochait insensiblement. A l'aspect de ces figures terreuses et basanées qui se montraient aux portières avec l'expression d'une curiosité stupide, Aurore murmura :

— Il faut partir.

— Marchez au pas, dit à haute voix Valentine.

La voiture s'ébranla et s'avança lentement sur la route. Cette première manœuvre s'était exécutée sans étonner les assistants, qui suivirent des yeux la berline jusqu'à ce qu'elle fût hors de vue. Pendant que les chevaux s'éloignaient en accélérant graduellement leur allure, Bénédict était toujours à la porte de la chaumière.

Quand la nourrice eut revêtu ce qu'elle appelait ses beaux habits du dimanche, il lui mit une pièce d'argent dans la main, et lui adressa une série de questions sur le petit Robert. Elle y répondit de son mieux, mais sans se départir de la défiance instinctive d'une paysanne finaude qui a un secret à garder, secret de Polichinelle, d'ailleurs, car le dernier des rustiques habitants des Epars lui avait entendu raconter à satiété le récit de

son voyage à Versailles. Jugeant alors que la berline ne devait plus être bien éloignée de la ville, Bénédic piqua des deux et partit à franc étrier, laissant la nourrice, bouche béante, sur le seuil de sa porte.

Comme pour affirmer une fois de plus l'opinion d'un philosophe morose : « Toutes les bêtes sont méchantes, » une paysanne s'approcha :

— Da, la voiture est loin, dit-elle d'une voix pateline et d'un air surnois, attributs caractéristiques de ces êtres rudimentaires et malfaisants qui n'avaient pas changé depuis La Bruyère.

La nourrice, atterrée, comprit alors que l'enfant confié à sa garde venait d'être enlevé, et qu'elle y avait donné les mains. Sans se dissimuler le châtiment qu'elle encourait, et la responsabilité qui pesait sur elle de tout le poids de sa coupable négligence à se conformer à des ordres souvent renouvelés, elle ne balança pas plus longtemps. D'un pas redoublé par la peur, elle se mit en route pour Chartres, au milieu des questions et des doléances des commères du village.

En approchant de la ville, Bénédic aperçut devant lui, sur la route en droite ligne, le sillage de la berline. Au bruit du galop de son cheval, qui arrivait à bride abattue, le conducteur activa sa marche. Au moment où Bénédic allait l'atteindre, les cris frénétiques de l'enfant, qui semblait se débattre dans des convulsions, arrivèrent à ses oreilles.

— Enlevez vos chevaux et traversez la ville, dit Bénédic en prenant la tête pour ouvrir le chemin.

A cet ordre, le cocher fouetta son attelage. Les chevaux, excités, prirent le mors aux dents. Ils franchirent ainsi une première porte ; mais déjà des passants s'étaient arrêtés sur la Place d'Armes en voyant arriver la berline emportée.

— Place ! place ! criait le conducteur.

Le bruit des roues et les avertissements répétés de sa voix ne parvinrent pas, toutefois à dominer les cris de l'enfant qui s'entendaient, étouffés, à travers les panneaux fermés. Soudain les cris : *Les voleurs d'enfants ! Sus aux voleurs d'enfants !* coururent comme une traînée de poudre, d'une extrémité de la ville à l'autre.

Pour se rendre compte de cette situation critique, il faut se rappeler que, depuis plusieurs années, à Paris et dans les provinces, le peuple parlait avec indignation d'enlèvements et de séquestrations, d'achats et de vols de femmes, de filles et d'enfants. Les razzias, opérées pour le Mississipi, avaient réveillé les souvenirs légendaires et les vieilles histoires du moyen âge. Les enleveurs étaient des exempts déguisés. Il n'y a jamais eu, dit un historien moderne, dans les plus sombres jours de la Révolution, un jour où le cœur du peuple ait été si atteint. Des filles, des servantes, des ouvrières, des enfants avaient disparu. Les archers recevaient quinze écus par tête, et trouvaient le métier facile et lucratif. Barbier raconte qu'un écolier enlevé fut rendu par le ravisseur à ses parents pour trente écus. D'autres furent volés par des femmes, habiles à ces captures, dont elles faisaient commerce. A Paris, l'exaltation des esprits était à son paroxysme et se traduisait par de sanglantes représailles. Tous les matins, la foule était dans les rues ; à la première alerte, l'émeute grondait, on tendait les chaînes, on faisait des barricades, on traquait les exempts et les archers comme des chiens enragés. Dans les provinces, si les cas étaient plus rares, la fureur était la même.

Bénédict connaissait le danger, et il hésita un instant s'il ne ferait pas arrêter la berline. Son passeport mentionnait son fils, et cette preuve suffirait sans doute pour calmer l'agitation populaire. Mais la mer humaine ne rend pas facilement ses proies. Une fois entre les

maines de la foule excitée, en sortirait-il sans autres explications ? La nourrice devait être en marche, et il n'y avait pas une lieue de son village à Chartres. Il était à craindre que la fuite ne fût retardée, et si cette femme survenait au milieu de la bagarre, ils étaient tous infailliblement perdus. Cette pensée décida Bénédict à tenter le passage au péril de sa vie.

Les cris d'alarme traversaient les airs et se croisaient répercutés à longue distance, en notes aiguës mêlées à des appels terribles, signaux précurseurs de la tempête populaire. Les pierres commençaient à pleuvoir, dru comme grêle, sur le passage de la voiture qui emportait les fugitifs, et sans les panneaux à volets hermétiquement fermés, ils auraient été lapidés.

Le chapeau du cocher tomba. Ce succès fut salué par des acclamations de triomphe. Replié sur lui-même, le dos courbé, la tête enfoncée dans les épaules, ses mains étendues rendaient les rênes. Les chevaux, effrayés par les vociférations sauvages de la foule ameutée qui les criblait de projectiles, filaient comme des flèches sous cette pluie, et tout se rangeait pour laisser le chemin libre à la trombe roulante.

Malgré cette attaque, aussi soudaine qu'imprévue, le cocher était resté ferme sur son siège, les chevaux ne s'étaient pas abattus dans leur course vertigineuse. Après avoir traversé la Place d'Armes, le Mail et la Courtille, ils s'étaient engagés dans la longue avenue, à l'extrémité de laquelle ils avaient franchi la Porte Guillaume. Des cris isolés les saluaient encore, mais le danger s'éloignait. Une fois hors de la ville, l'attelage se calma peu à peu.

— Giuseppe, dit Valentine en ouvrant un panneau et passant la tête à la portière, où est mon frère ?

— Je ne l'ai plus revu depuis l'entrée en ville.

La berline s'arrêta. Ayant jeté un coup d'œil en

avant et en arrière de la route qui longeait la rivière de l'Eure, le conducteur descendit de son siège et se mit en devoir d'examiner l'état de ses chevaux.

— Où sommes-nous ? demanda Aurore.

— Sur la route de Paris, madame.

— Y a-t-il quelque danger à attendre ici ?

— Nous serions tous pris, madame. Les cavaliers de la maréchaussée vont plus vite qu'une berline. Mes chevaux ont reçu des coups de pierre, mais ils peuvent nous mener à Maintenon ; si nous profitons de l'avance, je répons d'échapper.

Aurore, tremblante, hésitait à l'idée d'abandonner Bénédict. Elle se le représentait seul, exposé à la fureur et à la vengeance du populaire, son corps sanglant, défiguré, étendu sur la poussière. Pour écarter cette horrible pensée, elle reportait les yeux sur son fils, qui, épuisé et sans voix, sommeillait dans ses bras.

— Que faire ? dit-elle, découragée, en regardant Valentine.

Le conducteur reprit :

— Nous ne pouvons rien ici pour M. le comte de Vald'Ahon, et j'espère qu'il aura pu tirer de son côté. Je ferai tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner, madame ; mais si vous voulez sauver l'enfant, nous n'avons pas de temps à perdre.

— Cet homme a raison, dit Valentine. Giuseppe, ajouta-t-elle, si on nous donne la chasse et si nous sommes menacés d'être atteints, vous arrêterez à l'endroit que vous croirez le plus sûr pour nous dérober ; nous fuirons à travers champs, et vous repartirez à vide en attirant les cavaliers à votre poursuite.

— Oui, madame. Pourvu que M. le comte de Saint-Germain en soit informé, je n'ai pas souci de ma personne.

— Votre dévouement sera récompensé ; maintenant, partez, et à la grâce de Dieu.

Le cocher remonta sur son siège, toucha les chevaux, et la berline repartit au grand trot.

— Valentine, dit Aurore avec une étreinte nerveuse, Bénédict a peut-être payé notre salut de sa vie.

— Dieu nous épargne un tel malheur ; mais, quoi qu'il advienne, mon frère a fait son devoir, comme vous avez fait le vôtre, et nous n'avons rien à nous reprocher.

— Son devoir ! s'écria Aurore en joignant les mains ; son devoir était-il de mourir pour protéger la fuite d'un enfant étranger ? La Vierge m'est témoin, Valentine, que je me reprocherai toute ma vie d'avoir mis son amour à cette épreuve. Je ne pouvais prévoir un si grand péril, et s'il me fallait choisir à cette heure entre lui et mon fils, j'oublierais que je suis mère pour lui montrer que mon cœur était bien tout à lui.

— Il ne faut jamais désespérer quand le ciel est pour les innocents, ma sœur. Bénédict a un bon cheval, et la pire chance qui puisse lui être arrivée, c'est d'avoir reçu des coups de pierre.

— Dieu vous entende, murmura Aurore avec un soupir.

— Prions, ma sœur, dit Valentine, dont les larmes tombaient avec celles d'Aurore, comme une rosée amère sur le front de l'enfant endormi.

Pris.

A l'entrée en ville, Bénédict avait précédé la voiture, puis il avait voltigé sur ses flancs, chargeant les groupes les plus acharnés pour la dégager. Les pierres

ne l'avaient pas plus épargné que sa monture. Quand la berline était hors de portée, la fureur des assaillants se rejetait sur lui. Il lui fallait passer entre leur double haie, et parfois s'ouvrir une trouée quand elle se resserrait pour lui barrer le chemin. Il était parvenu à conserver sa distance ; mais son cheval affolé tantôt dévorait le terrain, la crinière échevelée, en faisant feu des quatre pieds, tantôt se livrait à des écarts désordonnés qui retardaient sa course. Cependant Bénédict restait en selle par des prodiges d'équilibre, bien que son corps fût criblé comme une cible et qu'il eût déjà reçu deux coups de pierre en pleine tête. Dans ces brusques évolutions, des hommes, des femmes, des enfants avaient été renversés.

— A qui en avez-vous, insensés ? criait Bénédict, chargeant ses agresseurs en délire.

Comme il approchait de la Porte-Guillaume, un bruit sourd et métallique l'avertit que la sortie de la ville était gardée de ce côté. Il chercha à fuir en retour, pour atteindre une autre porte et gagner la campagne, mais il fut enveloppé par les groupes disséminés à travers l'avenue, qui formèrent autour de lui comme une muraille vivante. Un regard circulaire lui montra l'impossibilité de faire une nouvelle trouée. A peine s'il lui était permis de gouverner sa monture, qui se débattait et refusait d'avancer au milieu de cette fourmilière humaine. Il fallait renoncer à ce moyen, et tout espoir de salut par la fuite était perdu pour lui.

Le gardien de la Porte-Guillaume, ne sachant la cause de l'émeute, avait fait lever le pont-levis, jeté sur le fossé profond qui ceinturait la ville basse. S'étant frayé un passage à travers les rangs pressés du cercle qui entourait Bénédict, il parvint à saisir la bride de son cheval. Le fugitif prit un pistolet dans ses fontes et lui ordonna de reculer. Le gardien, voyant qu'il avait affaire

à un gentilhomme, fit un pas en arrière et se découvrit avec respect.

— C'est un voleur d'enfants ! vociféra la foule.

Bénédict étendit la main, en signe qu'il voulait parler. Il se fit un grand silence.

— Quelle rage est la vôtre de nous avoir assaillis à coups de pierre, moi, ma femme et mon fils, dit-il d'une voix forte. Livrez-moi passage, canaille d'enfer ! Et vous, ajouta-t-il en interpellant le gardien de la Porte-Guillaume, allez à votre service et faites baisser le pont. Je suis de la Maison du Roi.

— Voici les archers, dit un homme du peuple, sautant à son tour à la bride du cheval.

Bénédict, saisissant son pistolet par le canon, lui asséna un coup de pommeau sur la tête avec une telle violence, que l'homme assommé roula sous le cheval. L'animal se dressa d'un seul boud. Bénédict n'eut que le temps de vider les étriers et de se laisser glisser à terre, pendant qu'il battait l'air avant de se renverser.

Les archers parurent au moment où le cheval venait de se remettre sur pied, la bouche pleine d'écume, les naseaux dilatés, les yeux en feu, les flancs palpitants. L'émotion populaire était à son comble. Le bourdon de la cathédrale mêlait son appel d'alarme au tocsin qui sonnait au clocher des églises. Bénédict était remonté sur sa selle, épongeant avec son mouchoir le sang qui coulait sur son visage.

— Vous êtes blessé, monsieur ? dit l'officier des archers en s'approchant, le chapeau à la main.

— Oui, capitaine, vous voyez l'état dans lequel m'ont mis ces misérables assassins.

— A qui ai-je l'honneur de parler ?

— Je suis le chevalier de La Roche-Brion. J'accompagne ma femme et mon fils, dont la voiture a été saluée

à coups de pierre sur tout son parcours dans cette ville. Voici mon passe-port.

— Pourquoi ce bruit, cette attaque?

— L'enfant pleurait. On a crié : « Sus aux voleurs d'enfants ! » et les chevaux de la berline ont pris le mors aux dents. J'ai hâte de rejoindre les miens et de m'assurer qu'il ne leur est pas arrivé quelque fâcheux accident.

— Il suffit, monsieur. Le populaire est aveugle et brutal. Je vais vous escorter avec mes cavaliers jusqu'à la sortie de la ville.

La force humaine a ses limites. Bénédicte blessé oscillait sur sa selle. Il se raidit par un suprême effort, mais ce devait être le dernier. La fièvre du danger ne le soutenait plus, et l'effet de ses blessures, insensible pendant l'action, commençait à se faire sentir. Sur un signe de l'officier, deux archers s'avancèrent et le soutinrent en équilibre.

— Je vous remercie, dit Bénédicte, dont les traits se couvrirent d'une pâleur livide ; je pense qu'avec votre aide je pourrai rejoindre ma voiture.

La foule, silencieuse, s'écarta devant les archers. Les chevaux se dirigèrent au pas du côté de la Porte-Guillaume ; mais avant d'avoir franchi la courte distance qui les en séparait, Bénédicte s'évanouit. L'escorte s'arrêta. Le blessé fut enlevé de sa selle et on le transporta à bras d'homme dans une maison voisine.

Un cavalier reçut l'ordre d'aller chercher un chirurgien, pendant qu'un autre courait à la recherche de la berline, qu'on supposait arrêtée sur la route, non loin de la Porte-Guillaume. Le chirurgien ne se fit pas attendre longtemps. Son premier soin fut d'administrer un cordial au blessé, qui avait déjà repris connaissance, mais que son état ne permettait pas de transporter plus loin.

— Les blessures de la tête sont généralement mortelles ou insignifiantes, dit-il. Celles-ci se guériront d'elles-mêmes et rapidement. Les autres, très nombreuses, ne sont que des contusions sans gravité sérieuse pour un corps jeune et robuste. Tout cela ne sera rien, ajouta-t-il en se retirant, après avoir appliqué des compresses d'eau froide, qu'il recommanda de renouveler d'heure en heure.

Le cavalier envoyé à la recherche de la berline revint au bout d'une demi-heure, en annonçant qu'elle avait continué sa route après s'être arrêtée à la sortie de la ville. Bénédicte respira en apprenant cette nouvelle. Mais la prévision qui l'avait déterminé au parti violent de forcer le passage, au lieu de parlementer avec le populaire ameuté, ne tarda pas à se réaliser. L'officier qui s'était offert à l'escorter et qui était resté près de lui ne fut pas médiocrement surpris à la vue d'un exempt, porteur d'un ordre ainsi conçu : « *Gardez le blessé à vue jusqu'à l'arrivée du Gouverneur de la ville et du Sénéchal d'épée.* »

Imbroglío.

— Qu'est-ce que cela signifie, chevalier? demanda l'officier en plaçant l'arrêté sous ses yeux.

— Je l'ignore absolument, répondit Bénédicte.

Il ajouta mentalement avec un soupir :

— La nourrice n'a pas perdu de temps.

Ce calcul était juste. La paysanne n'avait pas mis une heure pour venir à pied de son village à Chartres. Elle

s'était rendue à l'Hôtel royal pour son acquit de conscience ; mais, à défaut d'un entendement plus élevé, son instinct lui disait qu'elle n'y trouverait aucun renseignement sur les ravisseurs. Ce point éclairci, elle se présenta chez le commandant de la maréchaussée, déjà prévenu de l'agitation qui régnait dans la ville. Conduite en présence du Gouverneur de Chartres et du Sénéchal d'épée, elle confirma sa déclaration, attestant, par serment, que l'enfant enlevé était le fils d'un grand seigneur dont elle ignorait le nom, mais qu'on découvrirait par l'agent du fisc, intermédiaire chargé de la payer au nom de Mme Bertrand, laquelle demeurait à Versailles.

Bénédict en avait pris son parti. En réfléchissant à sa situation critique, il était loin de la trouver désespérée. Aurore et Valentine étaient en sûreté avec l'enfant. Le bruit de son aventure allait passionner l'opinion, cette grande causeuse dont rien ne peut étouffer la voix, et qui savait déjà imposer au roi lui-même ses arrêts souverains. Que pouvait-on contre lui ? Rien. Celui qui ne craint pas la mort peut tout oser, et Bénédict avait fait le sacrifice de sa vie. Maître de l'otage que ses ennemis retenaient entre leurs mains, dégagé de la crainte qui le condamnait au silence, il pouvait les regarder en face et les braver impunément au grand jour. Sans doute, il valait mieux éviter un scandale public ; mais, si quelque honte imméritée devait en rejaillir sur Aurore, tous les cœurs seraient pour elle. Le roi serait atteint le premier, et la Pompadour en recevrait le contre-coup.

Bénédict se demandait s'il y avait un moyen de sortir de cette impasse et d'y laisser la nourrice à sa place. « Si sa mauvaise étoile la pousse à embrouiller mes affaires, se dit-il, je l'enverrai tenir compagnie à Le Veneur et à la Bertrand. » Il s'attendait, d'un moment à l'autre, à voir apparaître le Gouverneur, le Sénéchal et la paysanne ; mais, à l'exception de la sentinelle, qui se

promenait d'un pas régulier devant la porte et les fenêtres de sa chambre, située au rez-de-chaussée, et du sergent chargé de le garder à vue, aucun bruit ne signala la présence ou la venue d'un étranger dans la maison où il était prisonnier. Malgré la fièvre brûlante occasionnée par ses blessures, il ne tarda pas à s'endormir.

Le lendemain, au réveil, la première personne qu'il aperçut en ouvrant les yeux fut le capitaine des archers, qui lui avait donné la veille les marques non équivoques d'une sincère amitié.

— Eh bien, chevalier, dit-il en l'embrassant, vous sentez-vous bien ?

— J'ai passé une bonne nuit, capitaine, et j'en avais grand besoin.

— Vous avez fait le tour du cadran... Souffrez-vous encore beaucoup ?

— Je me sens le corps tout endolori. Je crois qu'il me serait impossible de monter à cheval ; mais à la rigueur je supporterais la voiture.

— Rien ne presse.

— Je ne vois plus le sergent qui m'a veillé cette nuit.

— Je le remplacerai.

— Votre nom, capitaine ?

— Chevalier des Arsures.

— De Franche-Comté ?

— Oui, et transplanté à Chartres, où je m'ennuie fort.

— En ce moment, mon cher chevalier, votre ennui ne peut que croître et embellir par ma faute involontaire.

— J'aurais désiré une rencontre meilleure et sur un terrain mieux choisi, mais il faut prendre le temps comme il vient. En attendant, j'ai fait préparer une collation, à laquelle vous ne me refuserez pas de faire honneur.

— Bien volontiers, capitaine.

— Maintenant, j'ai à vous transmettre confidentiellement une communication des plus importantes. Cette nuit même, la Supérieure du Couvent de Maintenon a dépêché un exprès au cardinal-archevêque métropolitain. Le cardinal me veut du bien et m'en a donné une nouvelle marque en me chargeant de vous faire tenir ce message.

Le capitaine tira un pli, glissé sous le parement de la manche de son uniforme, et le tendit à Bénédict, qui fit sauter le large cachet de cire rouge et lut :

Mes filles sont arrivées à bon port, mais dans une mortelle inquiétude sur le sort du Chevalier de La Roche-Brion. Faites-moi savoir s'il est sain et sauf, et ce qu'on peut faire pour lui. A tout prix, faites-le conduire secrètement à l'hôtel du comte de Saint-Germain, à Versailles, sur l'avenue de Sceaux. Il y trouvera sa femme. Sa sœur est ici avec l'enfant. Prenez les mesures d'urgence. Dieu le veut.

Votre sœur en Jésus-Christ,
Pax. S. H.

La note ci-incluse vous dira le nécessaire.

Sa lecture achevée, Bénédict tendit la lettre au messager de bonne nouvelle.

— J'en ai reçu connaissance, répondit le capitaine ; je jouerai mon rôle, et je suis tout à vous.

— Je trahirais la confiance que je dois à un ami loyal et dévoué si je vous laissais ignorer la vérité, du moins en ce qui me concerne, car il est un secret, en tout ceci, qui ne m'appartient pas.

— Ne me dites que ce que je dois savoir pour vous aider à sortir de ce mauvais pas.

— Je ne m'appelle pas le Chevalier de La Roche-Brion ; ce nom est celui du fiancé de ma sœur Valentine. Je suis le comte de Val-d'Ahon, et l'enfant que je viens d'enlever aux Epars n'est pas de mon sang, bien qu'il ait coulé pour lui.

— La paysanne a parlé.

— Je le prévoyais, et je m'étonne de n'avoir pas encore reçu la visite du Gouverneur et du Sénéchal d'épée.

— Le cardinal suppose qu'on attend les ordres ou l'arrivée de M. de Sartine.

— Qu'il vienne.

Quelques instants après, comme pour donner raison au diction populaire : « Quand on parle du loup on en voit la queue, » des piétinements de chevaux et le roulement d'un carrosse signalèrent son approche.

— Voici M. de Sartine en personne, dit le capitaine, que le bruit avait attiré à la fenêtre. Ne vous étonnez pas de ce que vous me verrez faire ou m'entendrez dire, et redevenons, moi, votre gardien, et vous, mon prisonnier.

En prononçant ces paroles, l'officier mit l'épée hors du fourreau, ouvrit la porte et se tint debout à l'entrée, pour rendre les honneurs au lieutenant-général. Dans le même temps, les archers à cheval qui l'avaient escorté se rangeaient en bataille dans les contre-allées de l'avenue.

Le matin même du jour précédent, un exempt bien accompagné, porteur d'une lettre de cachet, se présentait au Château de Saint-Germain. S'étant fait conduire par le gardien à l'appartement du comte de Val-d'Ahon, trouvant les portes fermées, il les avait fait ouvrir. Au premier coup d'œil, tout annonçait le désordre d'une fuite précipitée; le doute n'était pas permis : le gouverneur et sa femme avaient disparu. Après avoir posé les scellés sur les serrures des portes et donné ses instructions au gardien du Château, l'exempt était retourné à Versailles, pour rendre compte au lieutenant-général du résultat négatif de son expédition.

Vers minuit arrivait un exprès du gouverneur de Chartres, annonçant la capture du chevalier de la

Roche-Brion, dénoncé par une paysanne du village des Epars, comme ayant enlevé par surprise un enfant dont elle était la nourrice.

— *Ecce homo !* s'était dit M. de Sartine à cette heureuse nouvelle.

Le lendemain, à onze heures du matin, l'épervier fondait sur sa proie.

A qui mal veut, mal arrive.

Un huissier en manteau noir, la chaîne au col, s'arrêta sur le seuil de la porte et dit à haute et intelligible voix :

— Comte de Val-d'Ahon, levez-vous.

— Je suis reconnu, songea Bénédict.

— Le prisonnier est blessé, répondit l'officier.

Un greffier, en robe, pénétra dans la chambre, passant furtivement entre l'huissier et le capitaine, s'installa devant une table, tailla gravement sa plume et la ficha derrière son oreille. La voix de l'huissier se fit entendre de nouveau :

— Son Excellence le Lieutenant-général de police.

M. de Sartine apparut, traversa rapidement la chambre et vint s'asseoir près du lit où Bénédict, tout habillé, s'était levé sur son séant. L'officier, l'épée en terre, se placa debout derrière son siège.

— Faites entrer la paysanne.

L'huissier prit par le bras la nourrice hébétée et l'amena au milieu de la salle.

— Comte de Val-d'Ahon, êtes-vous en état et en volonté

de répondre à mes questions ? reprit le lieutenant-général, avec le ton bref et autoritaire d'un homme habitué à commander et à être obéi.

— Oui, monsieur.

— Vous êtes accusé de rapt, par surprise et subterfuge, d'un enfant confié à cette paysanne. A qui est l'enfant ?

— A sa mère.

— Non, il appartient au père, qui a pris charge de l'élever. Vous l'avez volé, sous un faux nom, et vous avez menti.

— Celui-là est le ravisseur qui s'empare d'un enfant naturel contre le gré de sa mère, ne l'ayant ni légitimé, ni reconnu ; celui-là est le parjure, qui prend un titre et un nom supposés pour suborner une jeune fille ; celui-là est le profanateur, qui lui montre un enfant mort par substitution ; celui-là est le voleur d'enfant, qui use de la force pour le reprendre à sa mère.

— Vous coucherez cette nuit à la Bastille, monsieur.

— C'est ce que vous ne savez pas.

— De vous à moi, c'est peut-être un peu trop d'impertinence.

— Votre métier est pourtant de savoir à qui vous parlez, monsieur le lieutenant-général, et de vous tenir à votre place.

— Ingure et rébellion. Suis-je dans l'erreur en croyant interroger le bâtard de Blancheterre, le conspirateur ?

— Il est bâtard aussi, fils du feu roi Louis XIV, et votre maître est mon cousin germain, ce qui me fâche.

— Ne perdons pas de temps en paroles inutiles. Voici une paysanne qui vient réclamer l'enfant confié à sa garde ; qu'avez-vous à répondre ?

— Cette femme a été appelée, l'hiver dernier, à Versailles, dans une maison de l'avenue de Saint-Cloud...

Vous n'avez jamais vu le père ? ajouta Bénédict, interpellant directement la nourrice.

— Da, non.

— Vous avez vu la mère, dans son lit d'accouchée ?

— Da, oui.

— On vous avait alors recommandé de lui dire que l'enfant était une fille, et que vous retourniez au village des Ifs, en Normandie.

— J'ai bien dit comme ça.

— C'est elle qui vous a repris son fils. L'avez-vous reconnue ?

— Si j'avais reconnu la mère, elle n'aurait jamais vu ni touché l'enfant, da, bien sûr.

— L'affaire est entendue, interrompit le lieutenant-général avec un geste impératif. Bonne femme, retournez à votre village ; on n'a plus besoin de vous.

La paysanne resta plantée au milieu de la chambre.

— M'avez-vous entendu ? Allez-vous-en.

— Et qui est-ce qui me donnera tous les mois cinq beaux écus de six livres, maintenant que je n'ai plus le nourrisson ?

— Vous avez ce que vous méritez par votre désobéissance ; sortez.

— C'est bien dommage, dit-elle en marchant jusqu'au lit avec un geste de menace, qu'on n'ait pas achevé à coups de pierre ce beau voleur d'enfants.

— A qui mal veut, mal arrive, répondit froidement Bénédict, en lui plongeant son poignard dans la gorge.

Elle regarda le prisonnier d'un œil hagard, poussa un cri rauque et roula comme une masse sur le plancher. Le lieutenant-général se leva vivement et fit un pas en arrière. A l'appel de l'huissier, deux archers entrèrent et enlevèrent le cadavre.

Fines lames.

— Nous pouvons reprendre l'entretien, dit Bénédic avec tranquillité, et je vous prie de m'excuser si je vous ai fait peur.

— Je n'ai pas été le maître d'un mouvement de surprise, monsieur, et nous verrons à l'épreuve lequel tremblera devant l'autre, quand vous aurez pris la mesure de mes cages de fer.

A ces paroles, articulées d'un ton sec, Bénédic rencontra le regard suppliant du capitaine, debout derrière son juge, dont le visage avait pâli.

— Vous ferez de moi ce que vous voudrez, reprit Bénédic ; mais chaque cheveu de ma tête vous coûtera cher.

— Je vois que si la vie des autres vous est de peu d'importance, la vôtre vous semble précieuse et d'un plus haut prix.

— Il y a des créatures qui déshonorent l'humanité, et tout homme a le droit d'en faire justice.

— Si je compte bien, c'est la troisième. Vous êtes l'assassin du docteur Bassaglio et de Mme Bertrand.

Sur le premier chef, l'interrogatoire devint net et serré ; les questions et les réponses se croisaient comme des épées, manœuvrées par des mains habiles. Bénédic se renferma dans le cercle tracé par le comte de Saint-Germain, et malgré les artifices de son adversaire, il ne se laissa pas entamer. La façon dont se termina ce tournoi, dont sa tête était l'enjeu, ne laissa pas que d'inspirer une admiration de connaisseur à M. de Sartine.

Il y eut une courte suspension d'armes, pour donner au greffier le temps de compléter ce point capital de l'interrogatoire.

— En ce qui concerne la mort de Mme Bertrand, reprit le lieutenant-général, je supposerais volontiers que les secrets des Borgia n'ont pas tous été perdus, et que vous avez peut-être eu la bonne fortune de rencontrer un de leurs disciples pendant votre séjour à Rome.

— Si vous me croyez armé d'un pouvoir aussi redoutable, répondit Bénédict avec un clair regard, je retire ce que j'ai dit tout à l'heure, quand mon poignard a paru vous impressionner. En vérité il y a de l'héroïsme à converser, face à face, avec un héritier du César empoisonneur. J'imagine cependant que M. d'Argenson n'aurait pas échafaudé une accusation criminelle sur de pareils enfantillages.

— Je ne suis pas ici pour obtenir de vous un brevet de courage ou un diplôme de capacité dans l'exercice de ma charge, mais bien pour mettre le crime au grand jour, et le rendre visible à l'œil du juge.

— J'ai la certitude qu'il brillera d'un éclat non pareil, monsieur le lieutenant-général; cependant il n'est pire aveugle que celui qui ne veut pas voir, et il se pourrait bien que plus la vérité sera claire, plus elle tournera contre la justice de ma cause.

— Je ne tolérerai pas plus longtemps le mépris de la magistrature.

— C'est ce que mon cousin a bien fait voir au Parlement.

— Voilà deux fois que vous ajoutez au meurtre le crime de lèse-majesté.

— Si vous voulez bien oublier un instant que vous êtes lieutenant-général et que je suis votre prisonnier à discrétion, accordez-moi un entretien particulier, et vous connaîtrez un secret que vous n'avez pas su découvrir.

Sur l'invitation de M. de Sartine, le capitaine des archers et le greffier sortirent de la chambre.

— Ecoutez avec attention ce que je vais vous dire, monsieur de Sartine, dit Bénédicte en posant familièrement la main gauche sur la sienne : J'ai brûlé la cervelle à M. Pingret, et je l'ai jeté dans une fosse comme un chien crevé ; ensuite, j'ai empoisonné la Bertrand, comme si elle avait avalé d'un seul trait tous les philtres et tous les narcotiques qu'elle a administrés dans l'exercice de ses fonctions royales.

— Pourquoi me faites-vous cette révélation ?

— Pour vous apprendre qu'il est parfois dangereux de servir la favorite... Vous voyez ce saphir ?

— Il est de toute beauté.

— Je l'avais au doigt quand j'ai donné la main à la Bertrand, pour la reconduire à son carrosse, et elle n'a rien senti.

— Et si vous aviez posé cette main sur la mienne, je serais un homme mort ?

— Vous l'avez dit.

M. de Sartine parut réfléchir.

— Il y a longtemps, murmura-t-il, que je reconnais le jeu du comte de Saint-Germain dans toute cette affaire ; il faut en finir.

— C'est mon avis.

— Donnez-moi votre parole de ne rien entreprendre contre le roi et la marquise de Pompadour.

— Le roi, oui ; la Poisson, non.

— Jouons cartes sur table.

— N'ai-je pas abattu les miennes ?

— Vous avez bien compris que je ne vise que l'enfant.

— Vous ne l'aurez jamais.

— Je sais où il est.

— Allez le prendre.

— C'est inutile ; il ne vivra pas un an. La Mort fera sa besogne et je vais faire la mienne. J'obtiendrai votre exil en Italie ; résignez-vous donc à passer une ou deux mauvaises nuits à la Bastille.

— Cela fera du scandale ; rappelez-vous ce qu'il en a coûté pour Diderot.

— M. Diderot est un ingrat. Ignorez-vous qu'il avait la faculté de se promener dans le jardin du gouverneur, et qu'il abusait de sa liberté sur parole pour escalader les murs et courir surprendre Mme de Puysieux en bonne fortune ?

— Non.

— Préparez-vous à partir. Je vous laisse votre passeport, et, ajouta-t-il avec une grimace de travers, votre saphir.

— Veuillez l'accepter en souvenir de cette entrevue, monsieur de Sartine.

— Je le conserverai, comte, et je ne vous dis pas au revoir.

— Quand la Poisson sera dans la nasse à Caron, j'espère revenir à Paris.

Avant de se quitter, les deux augures échangèrent, sans rire, un dernier regard et un dernier salut.

La Poisson.

Le capitaine rentra.

— Voici la collation, dit-il avec bonne humeur ; mangeons chaud, buvons frais, et prenons des forces contre la mélancolie, car j'ai reçu la mission de confiance de vous escorter tout à l'heure avec six archers.

— A votre santé, chevalier.

— A vous et aux vôtres.

— Et vous allez, de gaieté de cœur, me conduire à la Bastille par le plus court chemin.

— Directement. La route est fort belle ; mais il y a la forêt de Rambouillet à traverser. Nous y arriverons à la tombée de la nuit, et votre ami, M. de Sartine, m'a confidentiellement prévenu que mon escorte aurait maille à partir avec ses limiers dans une embuscade.

— Ah ! très bien.

— Ces sortes de rencontres sont réglées d'avance comme un menuet d'opéra ; mes archers détalent au premier coup de pistolet, avec autant d'ensemble que vous les avez vus charger le populaire.

— J'ai compris.

— Sous le bénéfice de votre assentiment, je me propose d'introduire un petit changement, qui simplifie les choses. Il me serait personnellement très désagréable de vous abandonner, la nuit, au milieu des bois, attendu que dans l'état où vous êtes, vous ne pourriez retourner à pied jusqu'à Maintenon. Voici donc ce que j'ai imaginé : Halte devant le château ; mes cavaliers ne manqueront pas de se faire ouvrir quelque taverne hospitalière ; vous descendez, et vous allez présenter vos devoirs à la Supérieure du couvent. Je continue ma route, comme si vous étiez toujours dans le carrosse, on attaque l'escorte à Rambouillet, je rallie ma troupe et je rentre à Chartres.

— Et si M. de Sartine vous avait donné l'ordre de me conduire tout simplement à la Bastille ?

— Je vous aurais laissé en route comme devant, foi de gentilhomme.

— Voici ma main, capitaine ; c'était autrefois le pacte de vie et de mort des Chevaliers-errants ; qu'il soit le nôtre.

Les deux jeunes gens unirent leurs mains dans une fraternelle étreinte.

— Mais à propos, dit brusquement le capitaine des archers, en posant son verre sur la table, savez-vous bien que je n'ai pas vos nerfs d'acier et que vous m'avez fait trembler au début de votre interrogatoire ?

— En effet, votre visage a changé de couleur quand Sartine a parlé de ses Cages de fer.

— J'aimerais mieux le sifflement d'une balle à mes oreilles que d'entendre prononcer le mot ; avez-vous une idée de cette invention diabolique ?

— Très exacte. Les Cages de fer les plus spacieuses ont huit pieds de long, six de large, sept de haut ; le plancher, la porte, le guichet sont en plaques de fer. Il y en a à la Bastille, aux châteaux de Blois, d'Angers, de Bourges, de Loches et au Mont-Saint-Michel. Je me plais à croire qu'on ne vous a jamais donné de billet de logement dans ces résidences royales ?

— La pensée d'y entrer me donnerait la chair de poule. Heureusement, je suis de la nature des hirondelles et je ne vivrais pas en cage, fût-elle en or ; mais comment êtes-vous si bien instruit ?

— J'étais secrétaire de Gabriel, gouverneur du Château de Saint-Germain, et inspecteur général des domaines de la Couronne.

— Et vous avez perdu tout cela pour emporter le petit chérubin ?

— Oui. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de M. de Resselier, chevalier de Malte et officier dans la garde du roi ?

— C'est précisément sa terrible aventure qui m'est revenue en mémoire, mais je n'en connais pas les détails.

— Je puis vous les donner de bonne source.

— Quel était son crime ?

— Un quatrain contre la Poisson, qui touchait le roi, quoique le Bien-Aimé n'eût vengé que la querelle particulière de sa vieille favorite. On fit une perquisition à main armée dans sa maison, et on trouva le brouillon du quatrain dans ses papiers. Il fut condamné, pour le reste de ses jours, à la cage de fer du Mont-Saint-Michel. Je l'ai vue ; c'est un cercueil de métal où un homme de taille ordinaire ne peut se tenir ni debout ni couché ; la seule position qu'il soit permis de prendre est de rester assis. M. de Resselier y a passé sept années ; au bout de ce temps, l'ordre de Malte obtint, à titre de faveur royale, qu'il serait transféré au Château de Pierre-en-Cise, où les cachots sont des tombeaux qui permettent au prisonnier de se mouvoir.

— Et qu'est devenu M. de Resselier ?

— La Poisson voulut montrer à l'univers qu'elle avait l'âme d'une reine ; elle finit par lui faire grâce, avec la permission de retourner à Malte. Avant de quitter le royaume pour l'exil, il alla à Versailles remercier sa bienfaitrice.

— Je mépriserais un soldat qui faiblirait devant l'ennemi ; pourtant je n'ai pas le courage de flétrir cette lâcheté.

— Oui, répondit Bénédict, l'esclavage ôte à l'homme la moitié de son âme ; mais cette moitié suffira au peuple pour se révolter contre de pareils maîtres.

Comme ils s'entretenaient des dispositions à prendre pour le départ, dont l'heure approchait, un grand mouvement se fit dans la foule qui stationnait sur l'avenue depuis l'arrivée du lieutenant-général. Les hypothèses les plus saugrenues étaient avidement accueillies, mais rien n'avait transpiré au dehors. Si le meurtre de la nourrice avait été connu et mal interprété, il aurait fallu soutenir un assaut.

— Ah ! ah ! dit le capitaine en ouvrant la fenêtre, voici

l'escorte accompagnant le carrosse d'enterrement que nous envoie M. de Sartine.

Bénédict se leva.

— Gardez votre épée, comte, je n'ai pas l'ordre de vous la demander. Fourrier, ajouta-t-il, interpellant le sous-officier qui commandait le détachement, dégagez les abords de la maison.

Cet ordre s'exécuta, au grand déplaisir des curieux qui espéraient voir de près le prisonnier. Bénédict sortit, appuyé sur le bras du capitaine qui devait lui tenir compagnie, et ils s'installèrent dans la voiture.

— Balayez l'avenue, dit le sous-officier.

Un long murmure courut dans la double haie des spectateurs massés sur le parcours, désappointés par cette manœuvre. Les six archers à cheval de l'escorte s'espacèrent en ligne sur toute la largeur de la chaussée, faisant le vide en avant du carrosse qui suivait au pas. Quand il eut franchi la Porte-Guillaume, le pont se releva pour lui donner le temps de s'éloigner.

Une fois hors de la ville, les deux amis reprirent leur conversation interrompue :

— Il faut convenir, dit le capitaine avec un sourire ironique, que les officiers font un singulier service, et sans les algarades continuelles du populaire qui nous tiennent en éveil, l'armée française serait aussi inutile qu'une cinquièmeroue de carrosse.

— Vous avez de la besogne taillée pour longtemps.

— Je crois que nous n'aurons pas le dernier mot ; si chaque jour n'amène pas son pain, on peut dire que chaque semaine amène son émeute, pour une cause ou pour une autre, et le populaire a pris la mauvaise habitude de se faire justice lui-même, sous prétexte qu'on ne la rend que contre lui. Le mois dernier, on a assommé un collecteur d'impôts au milieu de la rue. On a incendié la maison d'un boulanger, accusé de conni-

vence avec les accapareurs de grains. Un braconnier, qu'on menait pendre, a été délivré par les paysans, et mes archers ont été tirés aux jambes, le jour de la fête du roi, pour avoir malmené des vilains qui chantaient la marquise de Pompadour. Si l'hiver est rude, tout cela finira mal.

— La Fronde devrait avoir appris que tout ne finit pas en France par des chansons.

— Nous verrons bien autre chose, si la révolte gagne les provinces. On ne peut pas incarcérer une nation ; les prisons regorgent, et on sera bientôt obligé de laisser aller les coupables, faute de place pour les loger et d'argent pour les nourrir. Il y a plus d'espions que de soldats, et à quoi servent-ils ? A jeter de l'huile sur le feu. C'est la guerre civile.

— Qui a raison ?

— Le populaire, j'en suis d'accord. Le roi est mal entouré et mal servi.

— Qui se ressemble s'assemble, dit le proverbe.

— Il ne manque pas de gens d'honneur et de mérite en France ; que ne les choisit-on ?

— Ils sont gênants ; un bon officier ne sera jamais un soldat d'antichambre.

— La noblesse militaire s'en va tambour battant.

— Sa décadence remonte plus haut, et elle a été l'instrument de sa ruine. Du jour où les seigneurs ont abandonné les provinces pour venir à la cour de Louis XIV, les vassaux ont perdu leurs pères et leurs justiciers.

— Sans compter que les intendants et les domestiques sont des chiens qui chassent pour leur compte quand ils ne sont plus sous le fouet du maître.

— On pouvait conduire un troupeau de vingt-cinq millions de têtes avec vingt-cinq mille bergers qui se contentaient de leur tondre la laine ; mais aujourd'hui ils les écorchent, et les moutons commencent à se faire

loups. Vous le voyez vous-même, capitaine, et de plus près que moi.

— Pas hier.

— Que voulez-vous? Le despotisme appelle la sauvagerie; la lettre de cachet est aussi brutale qu'une pierre.

— Sans doute. La Lettre de cachet est l'expression personnelle de la volonté du roi; elle porte sa marque. L'officier chargé de son exécution doit en garder le secret, et l'arrestation a lieu partout, même à l'église. A toutes les questions, protestations et résistances, il ne doit répondre que par un mot: *Lettre de cachet*, et tout le monde est soumis à son action arbitraire.

— Le principe de l'institution est d'épargner aux grandes familles le scandale d'une condamnation publique et de sauvegarder le prestige de la noblesse. Si on s'en tenait là, elle ne serait qu'illégale, mais elle est monstrueuse; on en fait trafic, et le premier coquin venu qui veut y mettre le prix peut faire enlever un citoyen sans jugement; c'est le permis de la chasse à l'homme.

— La marquise de Pompadour en use autant, à elle seule, que tous les autres.

— Son tour viendra, répondit Bénédict.

— Elle est en exécration dans le populaire; mais il est bien difficile de se faire une opinion et d'accepter comme parole d'Évangile les contes absurdes et les accusations saugrenues qu'on débite sur son compte.

— Si grossières que soient les erreurs, elles sont encore au-dessous de la vérité.

— Je sais, comme tout le monde, que c'est elle qui mène les affaires; pourtant, je ne puis comprendre par quel miracle cette ruine humaine peut se maintenir contre tant d'assauts. D'où sort-elle et comment est-elle arrivée là? On dit que son père était boucher.

— Non. Il était commis dans les bureaux des frères Paris; ses malversations dans l'armée de Villars lui ont valu sa condamnation à la peine capitale; mais il a pris la fuite, et il en a été quitte pour être pendu en effigie. Il a été gracié et attaché à l'entreprise des vivres et viande de l'Hôtel des Invalides, ce qui a fait croire qu'il avait été boucher. La fortune de sa fille l'a mis en vue, et c'est bien le plus ignoble personnage de l'illustre famille des Poisson. La mère égalait ce mari dans un autre genre. C'est elle qui a été le professeur de sa fille et qui l'a dressée; mais elle est morte au moment où elle allait recueillir les fruits de ce chef-d'œuvre.

— On chante encore son épitaphe dans les cabarets des faubourgs :

Ci-git qui, sortant du fumier,
Pour faire une fortune entière,
Vendit son honneur au fermier,
Et sa fille au propriétaire.

— Précisément. Elle n'avait que l'embarras du choix de la paternité, et elle donna la préférence à M. Le Normand de Tournehem, un des syndics de la Ferme générale. Il en accepta, les yeux fermés, tous les devoirs et pourvut magnifiquement aux frais de l'éducation de sa fille. L'enfant fut élevée sous ses yeux et rien ne fut négligé; sous les maîtres les plus habiles, elle apprit la musique, la peinture, la danse; il la produisit dans les salons à la mode et, à vingt ans, il lui fit épouser son neveu.

— D'Etioles, petit, laid, mal tourné. Il paraît que c'est un triste sire; comme il est content, il n'est pas battu, ajouta le capitaine en riant.

— On dirait que cette femme met sa marque à tout ce qui l'approche; elle l'épousa froidement, pour être titrée et indépendante. Toutes les journées étaient des fêtes,

pendant huit mois de l'année, à son château d'Etioles.

— Où se trouve-t-il ?

— A l'extrémité de la forêt de Sénart, un peu au delà du pont d'Evry, sur la rive droite de la Seine. C'était le premier. Depuis, le roi lui a donné l'Hôtel d'Evreux et le Château royal de Cressy ; il lui a fait bâtir l'Hôtel du Réservoir à Versailles, et une habitation de plaisance sur la route de Versailles, entre Sèvres et Meudon. C'est Bellevue ; le roi l'appelle *Taudis* et la Pompadour *Babiole*. Pour le Château de Cressy, il y eut du tapage ; mais, pour l'Hôtel d'Évreux, ce fut bien une autre fête. Afin d'agrandir les jardins, voisins des Tuileries, on prit du terrain sur le Cours. Le peuple considéra cet empiétement comme un vol public ; il y eut une émeute, on houspilla les ouvriers, et, pour élever le mur de clôture, ils furent obligés de travailler sous la protection des soldats. Encore aujourd'hui, malgré les gardes et les sentinelles, les murs sont couverts d'inscriptions peu académiques ; on a grand soin de les effacer, ce qui permet d'en écrire de nouvelles.

— Elle a un frère ?

— Digne d'elle. Le roi l'a fait marquis de Vandières. Comme les courtisans s'obstinaient à l'appeler le *Marquis d'Avant-Hier*, il s'est changé en marquis de Marigny. Il a été gorgé d'argent et comblé de sinécures ; mais le roi n'a pas encore voulu lui donner le Cordon, parce qu'il est trop petit Poisson pour être passé au bleu.

— Jolie famille. Elle avait aussi une fille ?

— Oui ; l'enfant promettait de marcher sur les traces de sa mère. Elle s'appelait Alexandrine, et on l'avait mise pensionnaire au Couvent de l'Assomption de Notre-Dame. Elle s'avisa un jour de disputer le pas à Mlle Charlotte de Rohan-Soubise, qui la remit à sa place ; la Poisson ne voulut pas donner tort à sa fille et se contenta

de dire qu'elle avait manqué de politesse. Elle voulait la marier avec le duc de Fronsac, et le roi fit une ouverture à son père ; mais le duc de Richelieu, qui ne tenait pas à *s'empoissonner*, répondit qu'il ne pouvait donner son consentement sans avoir consulté la maison de Lorraine. On se rejeta sur le duc de Chaulnes, mais la mort de la petite Poisson a coupé court à ce nouveau projet de sa mère, qui n'aurait pas eu plus de succès que le premier. C'est un échantillon des mépris que le peuple, la cour et la famille royale lui font avaler tous les jours.

— Tout n'est pas roses dans la couronne des favorites.

— Vous me rappelez la disgrâce de M. de Maurepas. La Poisson avait offert au roi un bouquet de roses blanches, et il composa là-dessus un quatrain qu'elle trouva sous sa serviette, à Marly :

— Tout mon régiment le connaît :

La marquise a bien des appas,
Ses traits sont vifs, ses grâces franches,
Et les fleurs naissent sous ses pas ;
Mais, hélas ! ce sont des fleurs...

— L'épigramme est d'autant plus sanglante qu'elle est vraie, et elle a coûté cher à M. de Maurepas, qui l'a payée de sa charge. La Poisson ne pardonne rien, et elle est venue à bout de d'Argenson, son plus mortel ennemi. En revanche, ses parents, ses amis et ses créatures n'ont pas à se plaindre de son ingratitude. Elle fait une pension de six cents livres à une vieille femme, nommée Lebon, pour lui avoir prédit, à l'âge de neuf ans, qu'elle serait la maîtresse du roi ; Le Normand, son père en titre, est mort en laissant une fortune de vingt à vingt-cinq millions ; Bernis, chargé par le roi de la façonner aux manières de la cour, est devenu ambassa-

deur et ministre ; malgré cela, on n'en fera jamais un homme d'État, avec ses petits mots, ses petits vers et sa grosse figure de poupon.

— Mais, dit le capitaine après un intervalle de silence, la marquise de Pompadour n'avait pas été présentée à la cour. Comment est-elle arrivée jusqu'au roi ?

— Par un siège en règle. Sa mère, qui était une femme galante et sans préjugés, ne cessait de répéter : « C'est un morceau de roi. » Le Normand l'avait encadrée dans le luxe. Les beaux esprits, qui étaient ses familiers et ses prôneurs, lui firent une renommée ; le président Hénault en parla au cercle de la reine ; elle était filleule des Paris, qui travaillaient pour elle de leur côté ; les Tencin poussaient à la roue. Elle, sans en rien dire à personne, visait au roi ; c'était sa vocation, et rien ne la détournait de ce but que lui avait assigné la cynique ambition de sa mère. On n'a jamais vu l'exemple d'un plan de séduction préparé de si longue main et qui ait si pleinement réussi. Sans rebuter ses adorateurs et les renvoyer tout à fait à vide, elle ne sortit jamais avec eux des limites d'une galanterie platonique ; elle déclarait ouvertement que le roi seul pouvait la rendre infidèle à son mari. Vouloir une chose, vouloir toujours cette même chose, voilà tout son secret, qui s'explique par le proverbe italien : « Veux-tu devenir pape, persuade-toi que tu le deviendras. » Sans cesse en quête d'un regard du roi, elle suit toutes les chasses royales, où elle voltige en phaéton, sous le costume rose ou bleu d'une nymphe de la Fable. Les uns souriaient en murmurant : « C'est l'amoureuse du roi ; » les autres : « C'est pour la grâce de son père. » Elle cachait, sous ce prétexte filial, ses manœuvres habiles et laissait dire.

« Mme de Châteauroux, inquiète de ce manège, lui fit signifier de ne plus se montrer. Elle obéit, mais elle ne se décourage pas. Elle reparait à un bal de l'Hôtel-de-

Ville, en Diane chasserresse, l'arc d'or à la main, le carquois à l'épaule, les cheveux à la grecque flottant sur les épaules. Elle agace le roi sous le masque et le quitte ravi en lui jetant son mouchoir qu'il ramasse au milieu des applaudissements. Le valet de chambre Binet lui ménage une entrevue ; le roi va la voir en fiacre chez sa mère ; il la fait souper en compagnie du duc de Luxembourg et du duc de Richelieu. Le lendemain, elle est installée dans l'appartement de Mme de Mailly.

« Grande surprise à la cour, grand scandale dans la famille royale, grand émoi au camp des rivales. Au moins les favorites précédentes étaient de race ; on est humilié de ce choix comme d'un passe-droit ; on ne veut pas accepter, sans murmure et sans protestation, l'heureuse *Grisette* que Voltaire a déshabillée et que d'Argenson appelle la *Robine* ; elle n'est pas née. Malgré ses talents et sa bonne volonté, elle ne sera jamais qu'une petite bourgeoise servile et impertinente, quelque chose comme une agréable femme de chambre déguisée en princesse, et elle a eu beau changer son nom de Poisson contre celui d'Etioles, la caque sent toujours le hareng. Malgré le clinquant de son esprit, elle est restée vulgaire, et ses mots à la *grivoise* font dire au roi, avec un demi-regret : « C'est une éducation à faire dont je m'amuserai. » Les libelles, les pamphlets, les chansons et les épigrammes vont leur train ; on organise des cabales. La famille s'indigne. La reine s'offense. On croit que ce caprice ne durera pas. Elle a vingt-trois ans, quatre ans de mariage et deux enfants. Mais le roi s'entête et ne veut pas en avoir le démenti ; il est le maître, et il le montre. Il la déclare maîtresse, avec éclat, le jour de Pâques ; il lui confère le nom et le titre de la maison éteinte de Pompadour ; il lui monte une maison, la gorge d'or et va jusqu'à lui donner un palais du domaine de la couronne. La nouvelle favorite ne se laisse

pas griser par le triomphe de son élévation rapide ; elle ne cherche pas à retenir son amant qui va rejoindre l'armée. Après avoir reçu, en deux mois, quatre-vingts lettres intimes, qu'elle étale avec orgueil, elle le rejoint en Flandre, déguisée sous l'uniforme d'un mousquetaire. Au retour du roi, sa faveur est affichée.

« Un jugement du Châtelet prononce sa séparation de corps et de biens d'avec son mari. La marquise improvisée, conduite par la princesse de Conti, est présentée au roi et à la reine, à qui elle a l'audace de dire : « J'ai, madame, la plus grande passion de vous plaire. » Mais elle est loin d'être satisfaite ; ce n'est pas assez pour la Poisson de s'asseoir devant la reine, il lui faut les honneurs du Louvre ; elle veut être dame du Palais, et elle l'est devenue, envers et contre tout et tous, malgré la reine. Elle est femme séparée ? Cette difficulté est levée. Son mari déclare, par une lettre authentique, qu'il refuse de la reprendre, et l'épouse dédaignée n'est plus qu'une victime repentante.

— Madeleine et Madelon.

— Vous connaissez maintenant, poursuit Bénédict, les débuts de la femme qui gouverne la France. Ses créatures sont des sots, des subalternes, des plats petits commis ; c'est l'avènement de la médiocrité, le triomphe de la platitude ; tout s'énervé et se détend, tout se détrempe dans sa boue, tout est malsain et se corrompt dans son atmosphère. Le roi a dit, à la mort du cardinal Fleury : « Il n'y a plus d'hommes en France. » Quelle amère ironie ! Assurément, il n'y a plus de ministres et de généraux ; il n'y a plus même de favoris. Les grands seigneurs, qui jouaient un rôle ou qui donnaient encore de l'éclat à la figuration royale, ont quitté le théâtre ; il ne reste plus que le duc de Richelieu, avec ses deux bons mots, son faux exploit de Fontenoy et la fausse cheminée de Mme de la Popelinière. Il ne reste

plus que des ombres qui s'agitent autour de la figure sépulcrale de la vieille Poisson. Son boudoir est un ministère, où elle joue à la femme d'État avec le triumvirat des Lorraines, entre le Lieutenant de police, qui lui raconte les secrets surpris par ses espions et l'Intendant des postes ceux du Cabinet noir. La médiocrité de son entourage est sa plus grande flatterie. Après avoir envoyé des généraux imbéciles à des troupes découragées, elle s'étonne de leurs désastres, et commet des crimes pour réparer des sottises. Malgré ses prodigalités, elle est avare et ne songe qu'à remplir ses coffres-forts ; tout lui est bon : l'or de la Cassette, l'argent du Trésor public, les deniers du peuple, les retours de bâton de la vénalité sous toutes les formes, les spéculations sur les places, les croix, les régiments, les filles, sur tout ce qui se vend et s'achète. L'avarice est sa dernière passion, comme la politique sera son dernier rôle. A quarante ans, elle n'a même plus le reflet décoloré d'une femme galante ; elle est méconnaissable à l'œil des vieux courtisans ; c'est une duègne parcheminée, une vieille sorcière borgne ; elle est poitrinaire jusqu'à la moelle des os, usée jusqu'à la lisière, et elle ne traînera pas longtemps. Elle s'acharne à devenir populaire, comme ces malades condamnés qui font des projets de bâtisses, de plantations et de voyages.

— Je ne lui conseillerais pas de venir à Chartres, dit le capitaine.

— A Chartres ? Elle ne sort à Versailles qu'avec une escorte de deux cents gardes à cheval. Elle a été autrefois publiquement insultée dans les rues de Paris ; si elle avait l'imprudence d'y entrer aujourd'hui, elle n'en sortirait pas vivante. Le roi lui-même ne se risquerait pas à traverser la capitale de son royaume, et il a fait tracer le chemin de la Révolte pour la tourner quand un voyage le force à aller au delà.

— Je n'ai jamais vu la Pompadour, reprit le capitaine ; mais j'ai souvent entendu dire que, dans sa jeunesse, elle était une merveille de beauté, d'esprit et de talent.

— Il y a beaucoup à en rabattre ; ses traits irréguliers passaient pour une beauté piquante ; mais elle était d'un tempérament lymphatique ; toute jeune, elle avait déjà les lèvres pâles, elle crachait le sang, et elle a été fanée de bonne heure. Sa mère l'avait trop fait travailler ; elle l'avait stylée comme une poupée ; ses yeux languissants lui donnaient l'air d'un mouton qui rêve ; ses grâces étudiées consistaient à faire des grimaces sentimentales et des minauderies. Son esprit, affecté et prétentieux, était à l'avenant de celui des *Précieuses ridicules* ; elle chantait avec une voix de serin, qu'on prenait pour celle d'un rossignol ; elle dansait moins bien qu'une marcheuse de l'Opéra ; comme comédienne, elle jouait l'*Herminie* du Tasse avec sa douceur fade, et les bergères avec sa fausse simplicité, sans avoir jamais dépassé le niveau de ces nullités qui sont tout au plus bonnes à servir de doublure dans les théâtres de société. Pour ce qui est de ses autres talents, qu'on vante sur parole, elle manie le crayon, la pointe ou les pinceaux, elle joue du luth et du clavecin, comme elle chante, danse et joue la comédie. Quant à son cœur, tout embaumé de ruse dans son cadavre vivant, le roi est le seul homme de son royaume qui soit sa dupe, et elle n'a jamais aimé qu'elle-même. Je l'ai vue de près, et vous pouvez m'en croire ; jamais femme n'a été, sous tous les rapports, plus impropre au service de favorite ; elle n'a jamais eu aucune des qualités de son emploi. Si elle a mérité le titre de machine à plaisir, c'est le jour où, pour ne pas être mise à la réforme, et par un tour de force d'hypocrisie, elle s'est résignée au rôle ignominieux de se donner des rivales, sous le voile de l'amitié pure et de l'amour platonique. Voilà son portrait en

pied, et il est plus ressemblant que le pastel de Latour.

— Cela dérouté toutes mes idées, dit le capitaine. Je ne comprends pas que le roi ait eu la fantaisie de choisir une maîtresse pareille et de la garder, car il y a bientôt vingt ans que ce commerce dure avec la Pompadour.

— Le fait est là, dans toute sa réalité, et, pour l'expliquer, il faudrait suivre le fil souvent rompu et toujours renoué des intrigues qu'elle a machinées ou dont elle a été l'instrument. Elle règne encore, elle règnera jusqu'à la fin, parce que sa domination est fondée sur quelque chose de plus sûr et de plus durable que l'amour, la jeunesse et la beauté, qui sont les assises fragiles sur lesquelles repose le pouvoir des favorites vulgaires. C'est une plante rampante qui s'est enlacée au tronc de l'arbre royal, et qui se dessèche sur ses branches avant de l'étouffer. Une fois attachée à sa proie, convoitée avec une si longue persévérance, rien n'a pu l'en détacher. Elle a fait du roi son unique et constante étude ; du premier coup, elle a compris que la séduction des sens ne lui promettait pas un long crédit de son royal amant, et que, pour le retenir et le fixer, il fallait d'autres liens que les attaches ordinaires.

« Elle commença donc par se rendre compte de sa position et sonder le terrain. Après avoir réfléchi, écouté, observé, compté, pesé, elle se souvint des leçons et des exemples de sa mère. Tout homme a un faible par lequel on le gouverne ; c'est ainsi qu'on peut voir des esprits supérieurs assujettis et dirigés par des intelligences bornées. Fine et rusée, elle chercha le défaut de la cuirasse de son chevalier ; elle ne tarda pas à le découvrir, et des expériences répétées lui donnèrent la preuve que, de tous les moyens imaginés pour lui plaire, le seul était de le désennuyer, de lui faire passer le temps. Cette découverte acquise, elle ne chercha pas plus loin ;

elle avait entre les mains une arme victorieuse, mais ce n'était que le premier pas. L'amour, la chasse, le vin, la table, le jeu, le spectacle, les voyages, les fêtes, la guerre, il avait tout usé ; il fallait trouver de nouvelles armes pour combattre son insaisissable adversaire, l'ennui.

« C'était une tâche difficile et désespérante de le dérober à lui-même ; il s'agissait de distraire un homme inamusable. Le roi est un personnage funèbre, aimant à parler de mort et d'enterrement, se plaisant à raconter des histoires de cimetière et à imaginer des plaisanteries lugubres. C'est une des bizarreries de son caractère. Il a un fonds de mélancolie à l'épreuve de tous les plaisirs ; il est rongé par un insurmontable dégoût des hommes et des choses, qui le dévore et lui a ôté son énergie morale et l'activité de sa pensée. Ses longues journées s'écoulaient dans une triste uniformité, une insipide monotonie ; la favorite se sentait perdue, si elle ne devenait pas l'amie nécessaire. Mme de Maintenon avait trouvé le secret d'occuper Louis XIV par le soin des choses de l'Eglise, les querelles de controverses religieuses, les rivalités des princes légitimes et des bâtards ; mais ce qui pouvait convenir au monarque vieilli, fatigué, revenu de tout, sauf de lui-même, n'aurait servi qu'à augmenter la torpeur d'un roi défiant et timide, indolent et morose, oisif et blasé, incapable de s'intéresser aux affaires ou de supporter même l'idée d'un travail d'esprit.

« Telle était l'énigme que lui posait le Sphinx royal, prêt à la pousser du pied dans l'abîme à la première hésitation, à la première défaillance. Il fallait donc inventer, surtout ne point imiter, et son imagination n'était pas fertile. Elle appela des alliés à son aide pour entreprendre cette lutte, qui dure depuis vingt années. Elle comptait, parmi ses familiers, Voltaire, Montesquieu, Duclos, Bernis,

Crébillon, Marmontel ; ils flattaient sa vanité par un encens plus fin et lui soufflèrent des idées dont elle se donna les gants. Pour combler le vide des journées royales, elle remplaça les distractions consacrées par une vie artificielle de sans-gêne et de plaisirs malsains, tailla en plein drap et fit tout plier, même l'étiquette. C'est alors qu'elle organisa les spectacles intimes des *Petits Cabinets*, les voyages à Choisy et à Bellevue, les courses de traîneaux, la liberté des petits soupers, le goût des constructions ruineuses et des superfluités élégantes. Bernis était cardinal ; Voltaire fut académicien, gentil-homme ordinaire de la chambre et historiographe du roi ; Duclos eut une grosse pension ; Marmontel le privilège du *Mercur*e ; Crébillon la Bibliothèque du Louvre. Elle imposa silence aux détracteurs de Montesquieu, applaudit Helvétius, encouragea Diderot et d'Alembert, et favorisa l'Encyclopédie. Seul, Rousseau repoussa ses cinquante louis et vengea la philosophie ; elle l'appela hibou ; on lui répondit que c'était le hibou de Minerve. Mais, en faisant servir les Lettres, les Arts et les Sciences aux plaisirs du roi qui ne les aimait pas, elle les avilissait en les féminisant ; sa protection intéressée n'était qu'un calcul à deux fins qui flattait sa vanité. Elle s'était fait rendre compte de l'état des pensions accordées aux écrivains, aux artistes et aux savants par Louis XIV, qui ne se montaient pas à plus de six cent mille livres, et elle trouva qu'à ce prix-là les trompettes de la Renommée n'étaient pas chères.

« Cependant le Ministère des plaisirs, des grâces, des faveurs et des places ne lui suffisait pas. Elle rêvait la dictature universelle. Après avoir trouvé le secret d'amuser le roi et de tuer le Temps, qui se chargera bientôt de le lui rendre, elle n'eut pas de peine à gouverner à sa place, en lui faisant croire qu'elle obéissait à ses volontés comme à ses caprices. Avec l'instinct d'imitation des

singes, elle avait appris à bégayer la langue des affaires, elle recousait les lambeaux de la conversation de ses familiers et s'en parait comme d'un manteau d'arlequin. Le roi la laissait diriger ses plaisirs et ses affaires, en disant : « Tout cela durera bien autant que moi. » Elle recevait les ambassadeurs, entretenait des correspondances avec les cours étrangères, chassait les ministres et les chefs d'armée, et changeait tout le système des alliances en livrant la France. Elle avait la vanité de tout connaître et la manie de toucher à tout. Mais, quel métier ! N'avoir jamais un instant de repos ou d'abandon, jouer une comédie perpétuelle, s'agiter dans l'intrigue. Sa vie, si triomphante en apparence, n'est qu'une longue et misérable inquiétude ; partout elle voit l'ombre d'une rivale ; les plus obscures lui donnent de l'ombrage, et la terreur de ses nuits lui ôte jusqu'à l'espoir du lendemain. Elle est au bout de cette révolte insensée contre la nature, et elle comprend enfin qu'il lui faut renoncer à se hausser jusqu'à la postérité. Le roi l'appelle *macreuse*, c'est le nom d'un oiseau aquatique à sang froid. S'il n'avait pas l'habitude de monter et de descendre son escalier, s'il trouvait une autre femme à qui parler de sa chasse, de ses petites affaires, et qui écouterait ses radotages de contes à dormir debout et ses rabâchages d'anecdotes surannées, cela lui serait égal au bout de trois jours.

« Vous m'avez demandé l'histoire de la Poisson, dit Bénédicte avec un sourire amer. Elle est un peu longue ; mais si elle n'est pas neuve elle n'est pas consolante. Après le portrait, voilà l'oraison funèbre de la femme qui tient entre ses mains les destinées de la France.

— Et la nôtre, ajouta le capitaine, qui se mit à fredonner ce couplet de Maurepas, qu'on chantait d'un bout du royaume à l'autre :

La contenance éventée,
La peau jaune et maltraitée;
Et chaque dent tachetée,
Les yeux froids et le cou long,
Sans esprit, sans caractère,
L'âme vile et mercenaire,
Le propos d'une commère,
Tout est bas chez la Poisson,
Son, son, son.

Le traquenard

Après cette satisfaction frondeuse, qui justifiait si bien cette parole anglaise : « La France est une monarchie tempérée par des chansons, » le capitaine réfléchit quelques instants et rompit le silence :

— Ce que vous venez de m'apprendre sur la Pompadour change toutes mes batteries, dit-il.

— Avez-vous un nouveau projet?

— Oui.

— Lequel?

— Changer de chevaux à Maintenon et filer directement sur Versailles; une fois là, je vous conseille de voyager en poste jusqu'à Marseille, sans débrider, et de vous embarquer par le premier bateau qui partira pour l'Italie.

— Je suivrai vos conseils; mais cette nouvelle marche change aussi mes dispositions. Si vous ne me laissez pas au couvent de Maintenon, ma sœur Valentine doit le quitter pour m'accompagner.

— J'irai la chercher moi-même; mais je ne puis agir

sans votre assentiment, et je vais vous expliquer mes raisons : M. de Sartine tiendra sa promesse, je n'en doute pas ; sur ce point nous sommes d'accord.

— Oui.

— Je suis donc tranquille de ce côté ; mais il a dû faire part à la Pompadour des arrangements concertés.

— Certainement.

— La Pompadour est vindicative ; sachant fort exactement le lieu et l'heure où vous serez abandonné, seul, la nuit, blessé, au milieu des bois, elle a pu machiner quelque traquenard, sans consulter M. de Sartine, pour vous faire enlever après la première alerte.

— Elle en est bien capable.

— Un exempt et deux hommes déterminés, une lettre de cachet et un fiacre, on vous bâillonne, on vous emballe et on vous fait disparaître à la Bastille ; cela n'est pas difficile, ne laisse nulle trace et ne fait aucun bruit.

— La chose est d'autant plus simple, que Baile est gouverneur de la Bastille, et elle a chez elle un autre Baile, hargé de lui transmettre directement ses ordres comme à son homme d'affaires.

— Qu'est-ce que ce Baile, le gouverneur ?

— Sa créature ; il a fait ses preuves de geôle dans la place de lieutenant du roi au Château de Vincennes. Comme il entre dans la politique de la Poisson d'inspirer à ses ennemis une terreur salutaire, c'est lui qui se charge de donner l'hospitalité aux écrivains, aux poètes, aux diseurs de bons mots, à tous ceux qui, par la plume ou la parole, manquent de respect à sa patronne.

— C'est que ces gens-là vous suppriment un homme avec sérénité, et, au cas particulier, il serait impossible à votre famille et à vos amis de savoir ce que vous êtes devenu.

— Mais, si vous prévoyez quelque coup de surprise,

n'y a-t-il pas du danger à emmener ma sœur avec nous cette nuit ?

— Aucun danger ; je prendrai mes mesures en conséquence, et au lieu de détalier en arrière au premier coup de feu, mes archers pousseront en avant, de manière à rallier au second ; cela vous semble-t-il bien imaginé ?

— Votre plan est d'une simplicité que j'admire, et bien que je me connaisse peu aux choses militaires, j'estime qu'il prouve un talent supérieur à celui des illustres généraux de la Poisson.

— Comme vous n'êtes pas un donneur de compliments de cour, je prendrai la moitié de celui-là en témoignage de notre amitié.

Un arrêt brusque leur fit mettre la tête à la portière, et ils aperçurent des lumières qui brillaient à travers les arbres.

— Nous sommes à Maintenon, dit Bénédict.

— Attendez-moi ici ; j'aurai le temps d'aller au couvent et de revenir, pendant qu'on changera de chevaux et que mes cavaliers boiront à votre santé.

Le capitaine mit pied à terre. Après une courte conférence avec le fourrier, il lui remit un louis pour l'escorte, de la part du prisonnier.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée que Valentine embrassait son frère et s'installait dans le carrosse, en compagnie du jeune officier.

— Les archers sont tous en belle humeur, dit le capitaine, et si nous rencontrons des *Poissonniers*, je vous réponds qu'on leur taillera les croupières.

Sur son ordre, le carrosse, attelé de chevaux frais et choisis, repartit au grand trot. Pendant le trajet, Bénédict mit sa sœur au courant des événements accomplis, sa capture au milieu de l'émeute, son interrogatoire et

la mort de la paysanne, sans oublier le dévouement de son compagnon. Il apprit à son tour que le petit Robert était chez une bonne nourrice, et qu'Aurore avait dû recevoir, par exprès, la nouvelle de son départ de Chartres.

Comme le carrosse venait de s'engager dans la forêt de Rambouillet et qu'il approchait de l'endroit convenu pour l'embuscade, le capitaine arma ses pistolets, en glissa un dans la main de Bénédicte et dit à Valentine :

— Tenez-vous dans le fond du carrosse, mademoiselle ; n'ayez aucune crainte et ne vous étonnez pas si vous entendez des cris, des menaces et des détonations d'armes à feu ; c'est une attaque simulée pour disperser l'escorte.

— Nos armes sont-elles chargées à poudre ou à balle ? demanda Bénédicte à voix basse.

— A balle, répondit l'officier sur le même ton ; mettez l'épée hors du fourreau ; le jeu n'en coûte rien, et ces précautions seront peut-être inutiles ; mais à tout hasard, en pareille rencontre, j'ai l'habitude de me tenir prêt à tout événement. D'ailleurs, nous pouvons avoir maille à partir un peu plus loin avec les Poissonniers, et il faut les recevoir de la bonne façon.

— En ce cas, vous risquez plus que moi.

— Je ne risque absolument rien ; je suis d'accord avec les gens de M. de Sartine. Ils m'attaquent, je fuis ; je n'ai pas d'autres instructions et j'exécute ma consigne ; si je tombe dans une seconde embuscade, tant pis pour ceux qui se présenteront.

— Et si on abat les chevaux ?

— Maintenant n'est pas loin ; l'affaire terminée, un cavalier ira en chercher d'autres. Silence.

Le carrosse roulait en pleine forêt, et les deux lanternes projetaient une vive lueur sur la route, au milieu de

l'obscurité profonde ; on n'entendait que le bruit des roues et des sabots des chevaux.

« Halte ! »

Ce cri, poussé d'une voix pleine et sonore, éclata dans le silence, immédiatement suivi d'un coup sec de pistolet.

— Au galop ! commanda le capitaine.

Le cocher fouetta ses chevaux, et les archers filèrent en avant, à bride abattue.

— Attention, dit le capitaine ; ouvrez le panneau et surveillez de votre côté, mais ne montrez pas la tête ; s'il y a un traquenard, nous le trouverons probablement à ce tournant de la route, où j'aperçois les lanternes d'une voiture.

Quelques minutes s'écoulèrent.

« Au nom du roi, arrêtez ! »

A cet avertissement, qui semblait sortir de la profondeur du taillis, l'officier donna le signal d'arrêt et répondit :

— Qui vive ?

— Exempt de police. Lettre de cachet.

— Approchez.

Deux silhouettes noires s'agitèrent dans l'ombre et apparurent, à droite et à gauche, dans la zone lumineuse des lanternes du carrosse.

— Celui qui est de votre côté est un domestique de la Poisson, dit rapidement Bénédict ; je ne connais pas l'autre.

— Je vais lui donner une commission dont il ne rapportera pas la réponse, répondit le capitaine.

Reprenant le dialogue entamé avec l'homme en costume d'exempt, il poursuivit :

— Etes-vous avec la troupe qui m'a coupé le passage, à deux cents pas d'ici ?

— Non.

— Que me voulez-vous ?

— J'ai mission de m'assurer de la personne du comte de Val-d'Ahon.

— J'ai moi-même reçu l'ordre de le conduire à la Bastille; montrez-moi votre mandat.

L'homme présenta ouverte la lettre de cachet.

— Il doit y avoir quelque malentendu, et je la garde, dit le capitaine en la glissant dans la poche de son uniforme.

— Vous en répondrez, monsieur le chevalier des Arsures.

— Vous me connaissez ?

— Parfaitement.

— Nous différons en cela, mais nous allons faire connaissance. Le véritable guet-apens n'était pas le premier, c'est celui-ci.

Le capitaine lui posa le canon de son pistolet sur la poitrine :

— Tu n'es pas un exempt, dit-il; si tu bouges, je tire... Fourrier, enlevez le manteau de l'autre.

Cet ordre exécuté, le manteau enlevé mit à découvert un valet de pied, galonné sur toutes les coutures.

— Nous sommes de bonne maison, s'écria-t-il avec emphase.

— Je n'en sais rien, répliqua le capitaine; mais ce que je sais, c'est que deux coquins comme vous ont arrêté un officier du roi, sur une route déserte, au milieu de la nuit, et que d'autres sont sans doute embusqués dans les taillis et aux environs, pour enlever mon prisonnier par un coup de surprise.

— Nous sommes seuls.

— Qui vous envoie ?

— M. Baile, gouverneur de la Bastille.

— De quelle part ?

— Je l'ignore.

— Tu te moques de moi, dit le capitaine en désarmant

son pistolet; jamais le gouverneur de la Bastille n'a chargé un domestique de se déguiser en exempt, pour enlever, en fiacre, un prisonnier qu'on lui conduit sous bonne escorte, dans un carrosse de M. de Sartine... Archers, sabrez-moi ces coquins sans miséricorde, et ralliez!... En route!

— Toujours des morts, murmura Valentine.

— Je les prends à mon compte, dit l'officier, en ce monde et dans l'autre; les gens de M. de Sartine les ramasseront en passant, et le fiacre les ramènera.

— C'est un acte de folie, répondit Bénédict; j'échappe à la Pompadour, et toute sa rage retombera sur vous.

— Le cardinal et la supérieure du couvent de Maintenon ne me laisseront pas entre ses mains, et je ne fais pas plus de cas de la vie de ses valets que de celle des bêtes puantes de la forêt. Je ne vous livrerai pas; ne songez qu'à votre sûreté; pour moi, j'ai fait mon devoir d'ami et de soldat; je le dirai au lieutenant-général; advienne que pourra.

Le reste du voyage s'accomplit sans autre incident.

Libres.

Il faisait encore nuit noire quand le carrosse arriva à Versailles. Bénédict et Valentine descendirent à l'angle de la rue Royale et de l'avenue de Sceaux. Les deux amis échangèrent un dernier adieu et ils se séparèrent.

L'hôtel du comte de Saint-Germain était situé à l'extrémité de l'avenue touchant à l'abreuvoir. Il se composait de deux pavillons symétriques, formant un avant-corps

sur les murs, avec une porte-cochère de chaque côté. Au moment où Bénédicte posait la main sur le marteau, la porte sembla reculer devant lui, comme si elle s'ouvrait d'elle-même. En pénétrant dans la cour intérieure de séparation, il aperçut de la lumière à travers les lames des persiennes d'une fenêtre du rez-de-chaussée.

— Ce pavillon est celui de Mme la comtesse de Vald'Ahon, dit le portier en se retirant sans autre explication.

Valentine frappa un coup léger; la croisée s'ouvrit.

— Qui est là? dit Aurore.

— Votre sœur.

— Où est Bénédicte? Pouvez-vous me conduire auprès de lui? On m'a dit qu'il était blessé.

— Pas assez pour ne pas venir à vous; il est ici avec moi.

Aurore poussa un petit cri étouffé, et s'élança hors de l'appartement. Comme elle allait franchir les marches du perron, elle se sentit arrêtée au passage, et tomba dans les bras de Bénédicte, qu'elle étreignit avec une folle joie. Après s'être livrée aux premières effusions de sa tendresse, elle embrassa Valentine.

Un feu clair flambait dans la cheminée, devant laquelle était une table servie, et tous trois firent honneur à la collation. Le repas à peine terminé, Bénédicte, vaincu par la fièvre et la fatigue, se retira dans sa chambre. Le reste de la nuit s'écoula en longues confidences entre les deux sœurs, et le jour commençait à poindre quand elles se séparèrent pour aller prendre du repos.

Le lendemain s'annonça par une belle matinée. On était au mois de novembre, et les derniers soleils d'automne doraient encore les feuillages éclaircis des grands ormes.

En ouvrant les yeux, Bénédicte rencontra le doux

regard d'Aurore qui épiait son réveil. Elle se mit à genoux ; malgré ses instances, elle ne consentit à se relever qu'après lui avoir demandé pardon de la rude épreuve où il avait joué sa vie.

— Console-toi, Aurore, puisque tous nos maux sont finis.

— Oui, et je sais maintenant que je t'aime assez pour ne pas te survivre, et que nous serons inséparables dans la mort.

La porte s'ouvrit.

— Ah ! ah ! voilà un revenant qui n'a pas trop mauvaise mine, dit le comte de Saint-Germain, survenant en compagnie de Valentine.

— Mon cher comte, puisque vous êtes sorcier, donnez-moi des nouvelles du chevalier des Arsures ; après l'algarade de cette nuit, je crains qu'il ne soit dans une mauvaise passe.

— Je l'ai quitté, il y a quelques heures ; il est en ce moment sur la route de Chartres. J'ai su par lui les détails de votre aventure, et M. de Sartine m'a dit le reste, au sortir de sa conférence journalière avec son excellente amie.

— Eh bien ?

— En apprenant votre conduite héroïque et l'accident de chasse de la forêt, la Marquise a commencé par déclarer que vous iriez loger à l'hôtellerie de M. Baile. Le lieutenant-général lui a fait respectueusement observer que la première condition, pour mettre un oiseau en cage, n'était pas d'avoir une volière, mais l'oiseau, et que celui qu'on avait pris s'était envolé.

— Avec du plomb dans l'aile.

— Dans deux ou trois jours, il n'y paraîtra plus.

— Ensuite ?

— Cette nouvelle a mis la marquise en fureur, et elle s'est écriée qu'elle saurait bien vous retrouver. M. de

Sartine vous croit à Paris. Il a répondu que cela n'était pas impossible, mais qu'il serait imprudent de vous faire arrêter sans un ordre exprès du roi, attendu que vous étiez son cousin. Cette révélation a subitement calmé l'humeur guerrière de la favorite, et elle a prié très poliment le lieutenant-général de ne plus lui parler de vous, ce qu'il a promis de fort bonne grâce.

— Je dois vous avertir qu'il vous attribue la conduite de toute cette affaire.

— Il me l'a dit; cette découverte est tout à l'honneur de sa pénétration, et je lui en ai fait mon sincère compliment. Les choses en sont là. Vous avez carte blanche; la berline est prête; en voyageant à petites journées, vous arriverez à Marseille dans une huitaine de jours, et sans trop de fatigue.

— Je me sens assez bien pour partir demain.

— Si vous n'avez pas de préférence déclarée, je vous conseille d'aller à Gênes. Le prince Albani est de mes amis; il met à votre disposition un appartement dans son palais de la Via Balbi, et une villa dans les environs, au bord de la mer.

— Et l'enfant? dit Bénédict.

— Nous partirons seuls, répondit Aurore.

— Personne ne vous demande un tel sacrifice, objecta Valentine avec vivacité.

— C'est un vœu que j'ai fait à la Vierge, pour l'amour de votre frère, et je l'accomplirai.

CONCLUSION

Un peu plus de deux années se sont écoulées depuis les événements qui ont été racontés.

Avant de prendre congé, avec un sympathique et cordial salut, du lecteur qui a bien voulu s'intéresser aux aventures de nos héros, il nous reste à résumer, en traits rapides, les épisodes se rattachant aux divers personnages qui ont occupé la scène.

Quelque temps après l'installation de Bénédict, d'Aurore et de Valentine à la Villa Albani, aux environs de Gênes, la petite colonie s'est accrue d'un nouvel hôte. Le chevalier de la Roche-Brion a renoncé au métier des armes, et il est l'époux de Valentine. Comme le *Ménage des deux Corneille*, les deux maisons n'en font qu'une, et cette union fait de leur retraite un Paradis terrestre.

La Mort, qui fauche sans relâche sa moisson humaine, a fait le vide autour d'eux.

Mme Championnet, transférée dans un couvent, a quitté ce monde en maudissant l'ingratitude de sa fille et la mauvaise foi des puissants de la terre.

Robert Lefort n'a pas atteint sa deuxième année. Une lettre de la Supérieure du couvent de Maintenon avait annoncé sa mort à Valentine. Aurore pleura ce fils, cause innocente de tant de malheurs ; mais la jeune mère s'est consolée, en voyant grandir sous ses yeux une fille qui a été baptisée sous le nom de Bénédicte.

Le comte de Val-d'Ahon, devenu marquis de Blanchetterre, est entré en possession de l'héritage paternel, qui représente une fortune princière, et il a agi en bon frère avec sa sœur Valentine, au mépris du droit d'aînesse.

Sidonie, la femme de chambre, n'a pas été oubliée ; elle est fermière en Sologne.

Parfois, le nom de Paris jette son écho magique dans le cœur des exilés. Le jour n'est pas loin où ils pourront aborder sur la côte de France, et bientôt le château désert reverra ses jeunes maîtres.

.

Ce fut par une belle journée d'avril, sous les orangers parfumés et les grands lauriers-roses, que Bénédict reçut la lettre du comte de Saint-Germain apportant la nouvelle impatientement attendue qui marquait le terme de son exil.

Le comte de Saint-Germain à Bénédict.

Versailles, avril 1764.

La France est en joie. La Pompadour a payé son tribut, et son règne est fini. Peut-être sera-t-elle froidement accueillie à la cour de Pluton, où elle retrouvera bien des gens qui ne l'aimaient pas dans l'autre.

Le mois dernier, je vous ai mandé qu'elle était tombée, pendant un voyage à Choisy, dans un état de langueur dont les premiers sympômes ne laissaient aucun doute sur sa fin prochaine. On avait, comme de coutume, parlé de poison. Je croyais alors qu'elle était assez avancée pour s'en aller toute seule et le plus naturellement du monde ; cependant, le contre-poison de Quesnay avait amené un mieux inattendu, qui permit de la transporter à Versailles.

Parmi toutes les versions qui circulent, il y a une histoire de coffret, expédié de Rome, qui m'a frappé. Ce coffret, en laque de Chine, renfermait des reliques dans des petits sachets embaumés. La marquise fut d'abord agréablement surprise par ces amulettes. Il y avait un billet au fond, et elle s'attendait à y découvrir le

nom du mystérieux personnage qui lui envoyait ce singulier cadeau. Elle fut très désappointée d'y trouver un compliment en vers, joliment tournés, il faut en convenir, mais aussi désagréables que ceux qu'elle aurait pu lire sur les murs de son hôtel d'Evreux. Quesnay, qui seul en a reçu la confidence, me les a dits, et je vous les transcris de mémoire :

En vain, de ce coffret de laque
S'exhale un parfum enivrant ;
Poisson, vous savez que la caque
Sentira toujours le hareng.

Bien que l'étiquette ne permette qu'aux princes de mourir dans le palais du roi, elle a eu cet honneur. Ayant toujours été comédienne de sa nature, elle s'est appliquée à mourir comme elle avait vécu, en reine de théâtre. Le roi, qui est aussi un comédien à sa manière, affecta jusqu'au dernier moment de la consulter sur les affaires d'État.

Le curé de la Madeleine, qui est la paroisse de son hôtel à Paris (1), était venu la confesser. Comme il prenait congé, elle le rappela en lui disant : « Attendez un moment, monsieur le curé, nous nous en irons ensemble. »

Elle est morte le quinze de ce mois, vêtue d'un riche costume de soie, la joue fardée, sur un lit de parade, comme une héroïne de tragédie. Son frère, le *Marquis d'Avant-Hier*, est son légataire universel. ce qui a fait dire que cet héritage lui venait de la flûte.

Elle a été inhumée, sans pompe, dans l'église des Capucines de la place Vendôme. Le religieux chargé de prononcer une espèce d'oraison funèbre, s'est fort habilement tiré de cette tâche délicate. Il a commencé par ces paroles sacramentelles : « Je reçois le corps de très haute et très puissante dame Mme la marquise de Pompadour, dame du palais de la Reine. Elle était à l'école de toutes les vertus, car la Reine, modèle de bonté, etc. »

Sur cette pente, l'orateur fit un panégyrique et oublia complètement de revenir à son sujet.

La duchesse de Grammont, par vengeance posthume, était venue aux Capucines cachée sous une capote, et tout en faisant semblant de prier, elle foulait le cercueil de son ennemie.

(1) Aujourd'hui l'Élysée.

Après cette oraison funèbre et cette prière, il faut ajouter le mot du roi. Il était à la fenêtre, l'œil très sec, quand le convoi se mit en marche. Il regarda le ciel pluvieux et dit, avec cette sérénité dont il a le secret : « Mme la marquise aura aujourd'hui un mauvais temps pour son voyage. » *Sic transit*. Les morts ont tort, et ils font bien de s'en aller au plus vite.

Bien que le papier souffre tout, je ne vous envoie pas les épitaphes nombreuses de la Pompadour. Ses ennemis ont véritablement trop beau jeu ; elle ne laisse pas un ami, pas un regret. Tâchons de l'oublier.

Vale et me ama.

S. G. COMTE POUR RIRE,
Par la grâce de ce bon M. de Voltaire.

La lettre suivante fut adressée à Bénédict, dans son château de Blancheterre :

Il faut qu'il y ait un mauvais sort sur tous ceux qui ont eu la fâcheuse idée de vous déplaire. J'ai toujours pensé que vous aviez l'œil du *jettatore*, car voici de leurs nouvelles :

Je ne sais pas encore le coin où la comtesse d'Estrades est allée cacher sa figure vilaine et maussade, mais il est certain que sa vieillesse tient déjà ce qu'elle promettait.

La Du Hausset, veuve d'un gentilhomme pauvre, froide et dévote, se retire dans sa province avec une fortune très médiocre, après avoir été vingt ans au service de la Pompadour. Il est difficile de savoir si elle a fait des spéculations fausses, ou si elle a été oubliée sur le testament de sa maîtresse. C'était une femme réservée, mais très curieuse et écrivassière. Si ses papiers ne sont pas brûlés, on y trouvera bien des secrets de Polichinelle.

Mais le bouquet de la fête, c'est l'aventure singulière de ce bon M. Lebel. Vous savez que c'est de sa main que le roi a pris la fille Lange, la nouvelle favorite. Lebel a eu quelques appréhensions sur les suites de ce choix. Il a pris la liberté de représenter au roi, que toute charmante que fût sa protégée, il aimait trop son maître pour ne pas l'avertir que la présentation d'une femme pareille ferait pousser les hauts cris à tous les sujets de son royaume. Voici la réponse du roi : « Mon pauvre Dominique, j'en suis fâché pour toi, si cela te fait de la peine ; mais ta protégée sera présen-

tée, et personne ne dira mot. » Lebel insiste. Son zèle l'emporte. Il montre le tort que va se faire son excellent maître. Le roi, impatienté, prend la pincette et, la levant sur son confident, d'un geste tragique le menace de lancer cette foudre s'il ne se tait pas. Lebel, accoutumé à tout savoir et à tout dire, est saisi d'effroi et reste pétrifié. Il était sujet à des coliques hépatiques. Cela lui fit une si étonnante révolution dans le corps, que, le soir même, il eut une violente attaque de sa colique, et il est mort en deux jours. Comme toujours on a parlé de poison ; mais c'est comme la muscade, on en met partout, et on finit par s'y habituer.

S. G.

.
La destinée se chargea d'accomplir la dernière vengeance de Bénédict.

La mort du roi fut honteuse et atroce. La grande monarchie sombrait dans la boue avant d'être noyée dans le sang.

Singulier retour des choses d'ici-bas : Maurepas, rentré en faveur et ministre de Louis XVI, acheta l'Ermitage de la Pompadour, dont il fit sa résidence.

Le comte de Saint-Germain, après ses pérégrinations à travers l'Europe, alla se fixer à la cour du prince de Hesse-Cassel. Il mourut à Plewig, en 1784, au milieu de ses adeptes et de ses admirateurs, étonnés qu'il eût subi la loi commune. Ils étaient si bien habitués à le considérer comme ayant vécu dans les siècles passés, qu'ils le croyaient immortel.

. Paris, 1880.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Le Coche de Versailles	1
La Chasse royale.....	10
Bal masqué.....	18
La Petite-Maison de la rue Saint-Médéric	24
Hallali.....	32
Le Parc-aux-Cerfs	41
Premiers chagrins.....	50
Les coulisses du Château.....	55
Fille ou garçon?	61
Le Secret de la camériste.....	66
L'Ermitage... ..	73
Le comte de Saint-Germain.....	81
Le Songe.....	99
Conciliabules	103
Projets de mariage	109
Versailles. — Ville seras.....	126
La Promenade.....	140
Grande Conférence	148
Maître et Valet.....	168
Interrogatoire.....	172
Les deux Favorites.....	183
Contre-mine	190
Le Parc et les Jardins	195
Échec à la dame.....	210
L'Aveu d'Aurore.....	214
Le Miroir magique	221
Dernière entrevue.....	224
La Maison de retraite.....	226

	Pages.
Deux Espionnes et deux amies	239
Tragédie. Comédie.....	258
Le Voyage	268
Le Masque tombe.....	275
L'Enfant mort.....	284
Mauvais quart-d'heure.....	286
Inventaire après décès	291
Arc-en-ciel	295
Le Château de Saint-Germain	301
Le Saphir.....	304
Mariage.....	309
Le Chevreuil.....	313
Le Roi	317
Une Visite.....	322
Bonne piste	326
Bon chat, bon rat	337
A latin, grec.....	340
L'Enlèvement.....	347
Pris	355
Imbroglia	359
A qui mal veut, mal arrive.....	364
Fines lames	367
La Poisson	370
Le Traquenard.....	389
Libres	395
Conclusion	399

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



Jolièt, Charles

Aurore

Paris 1882

P.o.gall. 2415 p

urn:nbn:de:bvb:12-bsb11667697-8